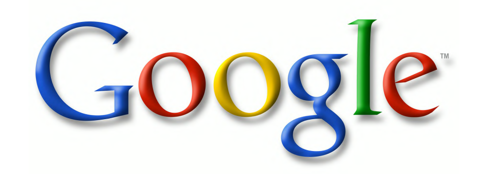
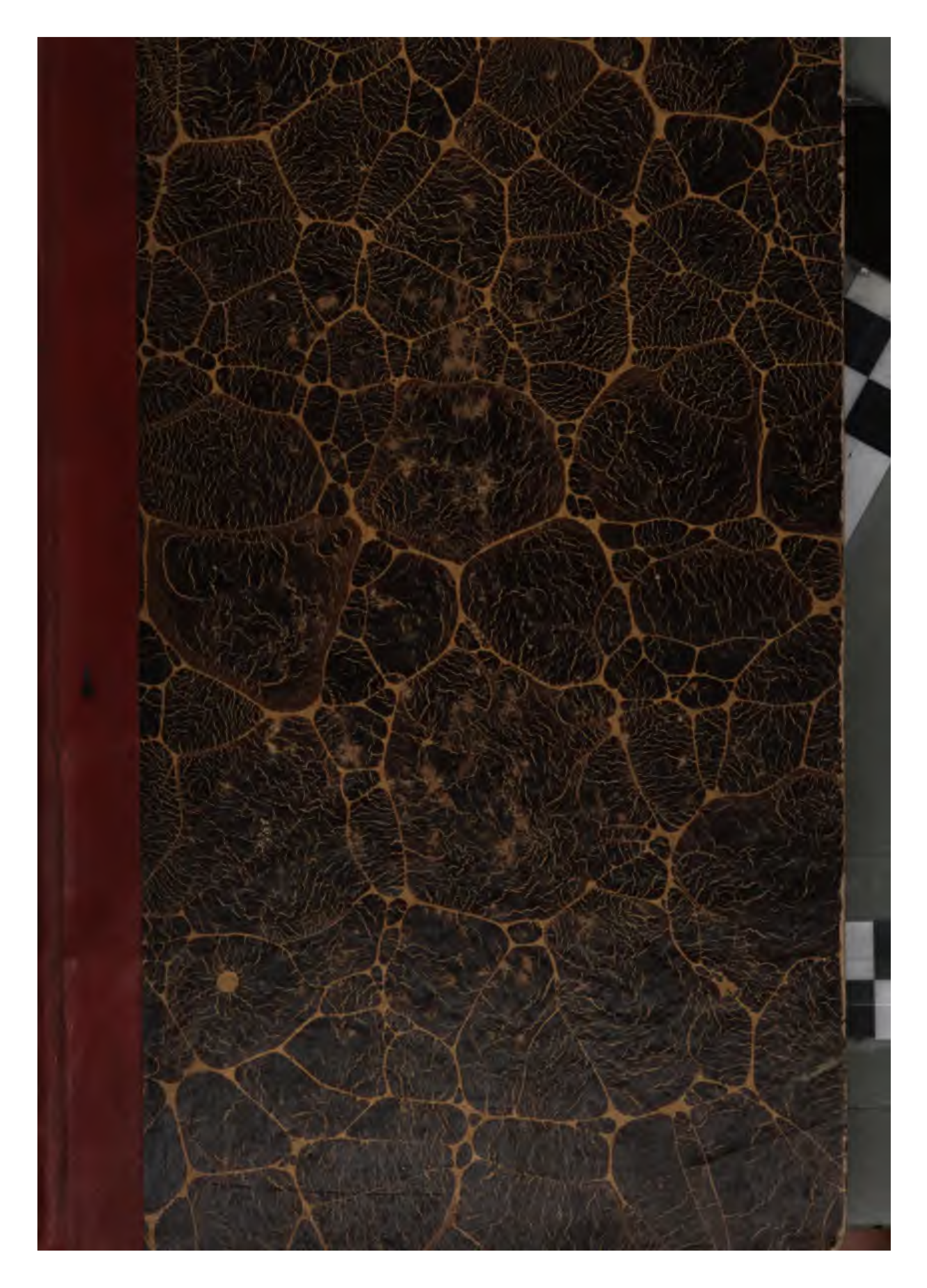
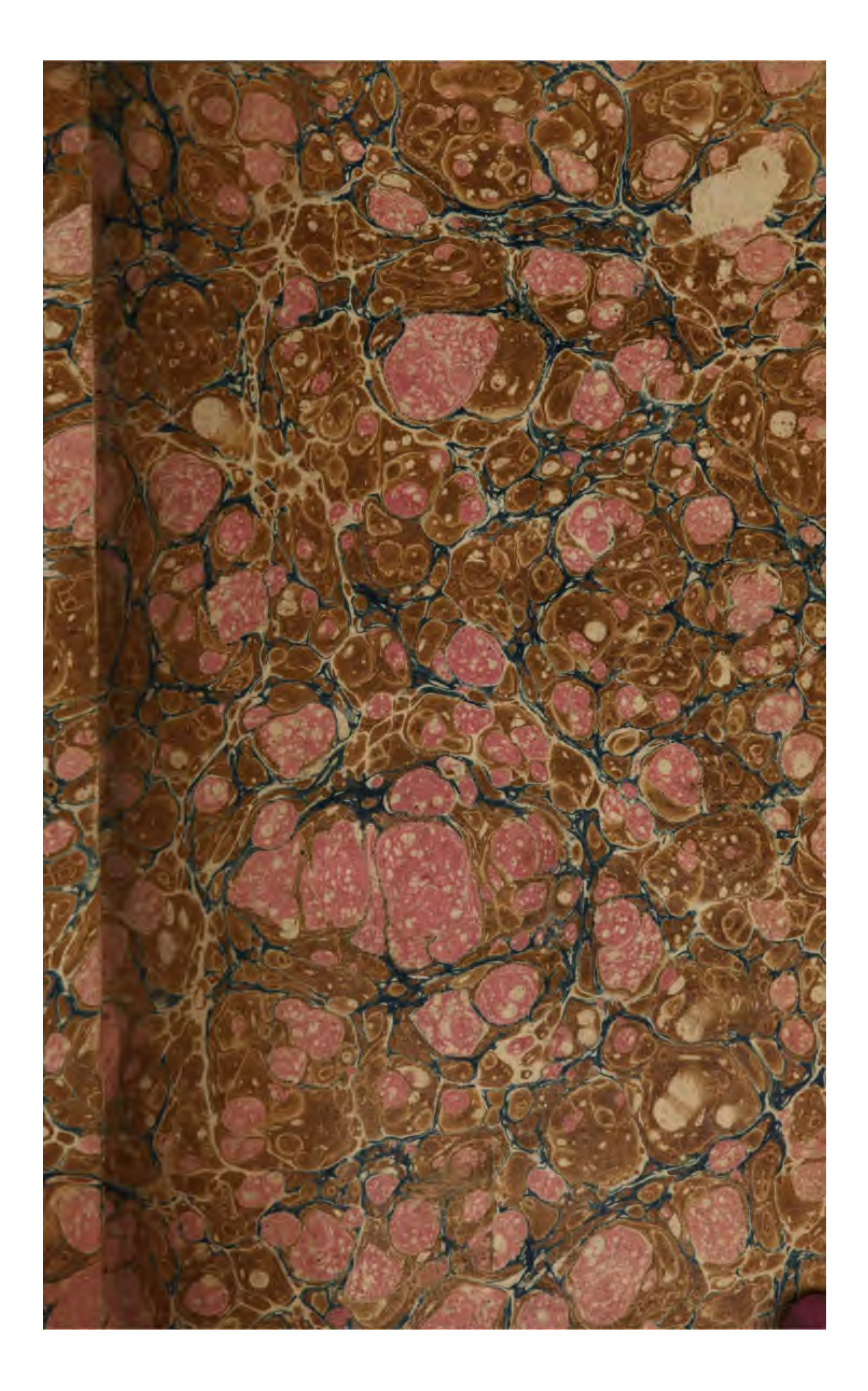






LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE CHAMFORT.


DE L'IMPRIMERIE DE FAIN.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE CHAMFORT,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TROISIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, N°. 9.

M. DCCC. XII.

NOTICE
SUR CHAMFORT.

Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort naquit en 1741, dans un village près de Clermont en Auvergne. Il n'eut pas le bonheur de connaître son père; mais sa tendresse se reporta toute sur sa mère, et, dans le délire d'une jeunesse ardente, il eut pour elle les soins d'un bon fils et l'amour le plus respectueux. Les préjugés du temps refusoient donc à Chamfort une place dans le monde et même un nom; louons-le d'avoir su honorer celui qu'il avoit pris, et d'avoir occupé dans la société un rang qu'il ne dut qu'à lui-même.

Il annonça dès son enfance les plus heureuses dispositions pour l'étude. Il savoit passablement le latin, le grec, l'anglais et l'italien, dans un âge où la plupart des hommes connoissent à peine les principes de leur langue maternelle. Il fit ses premières études au collége des Grassins, où il avoit été assez heureux pour obtenir une bourse; mais il ne commença à se distinguer de ses condisciples qu'en troisième, et ce ne fut qu'en rhétorique qu'il annonça tout ce qu'il devoit être un jour. L'université décernoit cinq premiers prix et cinq seconds pour cette classe. Le seul qu'il n'obtint pas fut celui de vers latins; il remporta les quatre autres premiers prix, et l'année suivante il les obtint tous les cinq. C'est de cette manière brillante qu'il termina ses études.

C'est alors que, sans fortune, sans appui, Chamfort fut obligé de travailler pour vivre; et cette position, qui étouffe presque toujours le génie naissant, rendit sa jeunesse extrêmement malheureuse. Il entreprit successivement plusieurs éducations; mais il fut bientôt obligé de renoncer à un état qui ne pouvoit convenir à la fougue de son caractère, et que son amour pour l'indépendance lui avoit rendu insupportable.

Un riche Liégeois, qui se piquoit d'aimer les lettres et qui retournoit dans sa patrie, offrit à Chamfort de l'emmener en qualité de secrétaire, espérant s'attribuer une partie des travaux du jeune poëte. Chamfort, qu'aucun lien ne retenoit à Paris, et que le désir de voyager tourmentoit, accepta la proposition; mais, arrivé à Liége, il découvrit bientôt les vues de son prétendu protecteur, et le quitta. Après avoir été à Spa, à Cologne, il revint à Paris aussi pauvre que lorsqu'il l'avoit quitté.

Il y vécut environ deux ans du fruit de divers travaux littéraires; c'est pendant ce laps de temps qu'il coopéra à la rédaction du journal encyclopédique. Ce journal avoit peu d'abonnés et ne fournissoit que de médiocres ressources à ses auteurs.

Le succès de la *Jeune Indienne* fit connoître Chamfort; il fut alors recherché et fêté dans le grand monde. Sa réputation devint plus brillante encore après la représentation du *Marchand de Smyrne* et la publication de plusieurs autres ouvrages, entr'autres de l'*Épître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*, et des *Éloges de Molière* et *de La Fontaine*.

Le premier de ces deux éloges remporta le prix proposé par l'Académie française en 1769, et le second celui proposé par l'Académie de Marseille, en 1774. L'un et l'autre méritoient cet honneur.

La tragédie de *Mustapha et Zéangir*, dans laquelle la reine crut voir des allusions flatteuses, valut à son auteur quelques faveurs de la cour; et Chamfort, auquel ses autres ouvrages avoient déjà procuré un bien-être, eût été heureux si les souffrances d'une maladie incurable, dont il étoit dès-lors attaqué, n'eussent empoisonné ses jours.

Le prince de Condé le nomma son secrétaire des commandemens, et peu de temps après Chamfort vit s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie française. Il y fut reçu le 9 juillet 1781, à la place de M. de la Curne de Sainte-Palaye.

La vie de l'auteur de *Mustapha et Zéangir* n'offre rien de

remarquable jusqu'à l'époque où tous les vices de l'administration qui pesoit sur la France, amenèrent l'horrible catastrophe dont nous avons été les témoins et les victimes.

On a beaucoup calomnié Chamfort sur cette époque de sa vie. Nous oserons démentir ses accusateurs, et, pour atteindre ce but, nous nous bornerons à répondre par des faits à leurs déclamations mensongères.

Chamfort, comme tout ce que la France possédoit, en 1789, d'hommes sages et éclairés, embrassa avec enthousiasme la cause qui vouloit la répression des abus. Qu'on ne suppose pas qu'un intérêt personnel quelconque ait porté notre auteur à prendre le parti de la réforme ; lui-même devoit en souffrir : les premiers actes de l'assemblée constituante le privèrent du peu qu'il avoit, en lui enlevant ses pensions et sa place à l'Académie. Il fit ces sacrifices avec joie, et n'en fut pas moins inviolablement attaché aux principes que professoient encore les représentans de la nation française. Au moment où quelques factieux s'emparèrent des rênes de l'état pour le renverser, Chamfort déploya contre eux un courage égal à la chaleur que naguère il avoit mis à plaider la cause du peuple ; il dénonça les anarchistes à l'opinion publique et les frappa des traits les plus sanglans. La *fraternité* de ces gens-là, disoit-il, est celle de *Caïn* ou celle d'*Étéocle* et de *Polinice*. Il traduisoit ces mots, *fraternité ou la mort*, qui étoient alors inscrits sur tous les édifices, par ceux-ci : *Sois mon frère, ou je te tue*. Chamfort fut enfin victime de son dévouement : dénoncé à l'un des mille comités qui couvroient la France de deuil, il fut incarcéré. Peu de temps après, avec le secours de quelques amis, il recouvra sa liberté ; alors il jura de ne jamais retomber vivant au pouvoir des bourreaux de son pays. Il tint son serment : au moment où l'on venoit pour l'arrêter une seconde fois, « il passe dans son cabinet, s'y enferme, charge un pistolet, veut le tirer sur son front, se fracasse le haut du nez et s'enfonce l'œil droit. Étonné de vivre, et résolu de mourir, il saisit un rasoir, essaie de se couper la gorge,

y revient à plusieurs fois et se met en lambeaux toutes les chairs; l'impuissance de sa main ne change rien aux résolutions de son âme; il se porte plusieurs coups vers le cœur, et commençant à défaillir, il tâche, par un dernier effort, de se couper les deux jarrets et de s'ouvrir toutes les veines. Enfin vaincu par la douleur, il pousse un cri et se jette sur un siége, où il reste presque sans vie. Le sang couloit à flots sous la porte. Sa gouvernante entend ce cri, voit ce sang; elle appelle, on vient, elle frappe à coups redoublés : on enfonce la porte; le spectacle qui s'offre aux yeux interdit toute question. Chacun s'empresse à étancher le sang avec des mouchoirs, des linges, des bandages. On transporte le mourant sur son lit. Des gens de l'art et des officiers civils sont appelés. Tandis que les uns préparent l'appareil nécessaire à tant de blessures, Chamfort, d'une voix ferme, dicta aux autres une déclaration ainsi conçue : *Moi, Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, déclare avoir voulu mourir en homme libre, plutôt que d'être reconduit en esclave dans une maison d'arrêt; déclare que, si par violence on s'obstinoit à m'y traîner dans l'état où je suis, il me reste assez de force pour achever ce que j'ai commencé. Je suis un homme libre; jamais on ne me fera rentrer vivant dans une prison.* Il signa cette déclaration romaine; et, sans daigner s'apercevoir que la pièce voisine du cabinet où étoit son lit se remplissoit de gens envoyés près de lui par la section, il continua de s'expliquer librement sur les motifs de l'action qu'il venoit de commettre.[1] »

Chamfort, après avoir souffert pendant long-temps les douleurs les plus cruelles, expira le 13 avril 1794, laissant à tous ceux qui le connurent des regrets qui dureront autant qu'eux.

[1] Ces détails sont extraits de la Notice placée en tête de la première édition des *Œuvres de Chamfort*, publiée peu de temps après sa mort.

FIN DE LA NOTICE SUR CHAMFORT.

ÉLOGE

DE MOLIÈRE.

Discours qui a remporté le prix de l'Académie française en 1769.

> Qui mores hominum inspexit.....
>
> HORACE.

LE nom de MOLIÈRE manquoit aux fastes de l'académie. Cette foule d'étrangers, que nos arts attirent parmi nous, en voyant dans ce sanctuaire des lettres les portraits de tant d'écrivains célèbres, a souvent demandé : *Où est Molière?* Une de ces convenances que la multitude révère, et que le sage respecte, l'avoit privé pendant sa vie des honneurs littéraires, et ne lui avoit laissé que les applaudissemens de l'Europe. L'adoption éclatante que vous faites aujourd'hui, messieurs, de ce grand homme, venge sa mémoire, et honore l'académie. Tant qu'il vécut, on vit dans sa personne un exemple frappant de la bizarrerie de nos usages; on vit un citoyen vertueux, réformateur de sa patrie, désavoué par sa patrie, et privé des droits de citoyen; l'honneur véritable séparé de tous les honneurs de convention; le génie dans l'avilissement, et l'infamie associée à la gloire : mélange inexplicable à qui ne connoîtroit point

nos contradictions, à qui ne sauroit point que le théâtre, respecté chez les Grecs, avili chez les Romains, ressuscité dans les états du souverain pontife [1], redevable de la première tragédie à un archevêque [2], de la première comédie à un cardinal [3], protégé en France par deux cardinaux [4], y fut à la fois anathématisé dans les chaires, autorisé par un privilége du roi, et proscrit dans les tribunaux. Je n'entrerai point à ce sujet dans une discussion où je serois à coup sûr contredit, quelque parti que je prisse. D'ailleurs Molière est si grand, que cette question lui devient étrangère. Toutefois je n'oublierai pas que je parle de comédie; je ne cacherai point la simplicité de mon sujet sous l'emphase monotone du panégyrique, et je n'imiterai pas les comédiens français, qui ont fait peindre Molière sous l'habit d'Auguste.

Le théâtre et la société ont une liaison intime et nécessaire. Les poëtes comiques ont toujours peint, même involontairement, quelques traits du caractère de leur nation; des maximes utiles, répandues dans leurs ouvrages, ont corrigé peut-être quelques particuliers; les politiques ont même conçu que la scène pouvoit servir à leurs desseins; le tranquille Chinois, le pacifique Péruvien alloient prendre au théâtre l'estime de l'agriculture, tandis que les despotes de la Russie, pour avilir aux yeux de leurs esclaves le patriarche dont ils

[1] Léon X.

[2] *La Sophonisbe* de l'archevêque Trissino.

[3] *La Calandra* du cardinal Bibiena.

[4] Les cardinaux de Richelieu et Mazarin.

vouloient saisir l'autorité, le faisoient insulter dans des farces grotesques : mais que la comédie dût être un jour l'école des mœurs, le tableau le plus fidèle de la nature humaine, et la meilleure histoire morale de la société; qu'elle dût détruire certains ridicules, et que pour en retrouver la trace il fallût recourir à l'ouvrage même qui les a pour jamais anéantis : voilà ce qui auroit semblé impossible avant que Molière l'eût exécuté.

Jamais poëte comique ne rencontra des circonstances si heureuses : on commençoit à sortir de l'ignorance; Corneille avoit élevé les idées des François; il y avoit dans les esprits une force nationale, effet ordinaire des guerres civiles, et qui peut-être n'avoit pas peu contribué à former Corneille lui-même : on n'avoit point, à la vérité, senti encore l'influence du génie de Descartes, et jusque-là sa patrie n'avoit eu que le temps de le persécuter; mais elle respectoit un peu moins des préjugés combattus avec succès, à peu près comme le superstitieux qui, malgré lui, sent diminuer sa vénération pour l'idole qu'il voit outrager impunément : le goût des connoissances rapprochoit des conditions jusqu'alors séparées. Dans cette crise, les mœurs et les manières anciennes contrastoient avec les lumières nouvelles; et le caractère national, formé par des siècles de barbarie, cessoit de s'assortir avec l'esprit nouveau qui se répandoit de jour en jour. Molière s'efforça de concilier l'un et l'autre. L'humeur sauvage des pères et des époux, la vertu des femmes qui tenoit un peu de la pruderie, le savoir défiguré par le pédantisme, gênoient l'esprit de société qui devenoit celui

de la nation; les médecins, également attachés à leurs robes, à leur latin, et aux principes d'Aristote, méritoient presque tous l'éloge, que M. Diafoirus donne à son fils, de combattre les vérités les plus démontrées; le mélange ridicule de l'ancienne barbarie et du faux bel-esprit moderne avoit produit le jargon des précieuses; l'ascendant prodigieux de la cour sur la ville avoit multiplié les airs, les prétentions, la fausse importance dans tous les ordres de l'état, et jusque dans la bourgeoisie : tous ces travers et plusieurs autres se présentoient avec une franchise et une bonne foi très-commode pour le poëte comique : la société n'étoit point encore une arène où l'on se mesurât des yeux avec une défiance déguisée en politesse; l'arme du ridicule n'étoit point aussi affilée qu'elle l'est devenue depuis, et n'inspiroit point une crainte pusillanime, digne elle-même d'être jouée sur le théâtre : c'est dans un moment si favorable que fut placée la jeunesse de Molière. Né en 1620, d'une famille attachée au service domestique du roi, l'état de ses parens lui assuroit une fortune aisée. Il eut des préjugés à vaincre, des représentations à repousser, pour embrasser la profession de comédien; et cet homme, qui a obtenu une place distinguée parmi les sages, parut faire une folie de jeunesse en obéissant à l'attrait de son talent. Son éducation ne fut pas indigne de son génie. Ce siècle mémorable réunissoit alors sous un maître célèbre trois disciples singuliers : Bernier, qui devoit observer les mœurs étrangères; Chapelle, fameux pour avoir porté la philosophie dans une vie licencieuse; et Molière, qui a

rendu la raison aimable, le plaisir honnête et le vice ridicule. Ce maître, si heureux en disciples, étoit Gassendi, vrai sage, philosophe pratique, immortel pour avoir soupçonné quelques vérités prouvées depuis par Newton. Cet ordre de connoissances, pour lesquelles Molière n'eut point l'aversion que l'agrément des lettres inspire quelquefois, développa dans lui cette supériorité d'intelligence, qui peut le distinguer même des grands hommes ses contemporains. Il eut l'avantage de voir de près son maître combattre des erreurs accréditées dans l'Europe, et il apprit de bonne heure ce qu'un esprit sage ne sait jamais trop tôt, qu'un seul homme peut quelquefois avoir raison contre tous les peuples et contre tous les siècles. La force de cette éducation philosophique influa sur sa vie entière; et lorsque dans la suite il fut entraîné vers le théâtre, par un penchant auquel il sacrifia même la protection immédiate d'un prince, il mêla les études d'un sage à la vie tumultueuse d'un acteur; et sa passion pour jouer la comédie tourna encore au profit de son talent pour l'écrire. Toutefois il ne se pressa point de paroître; il remonta aux principes et à l'origine de son art. Il vit la comédie naître dans la Grèce, et demeurer trop long-temps dans l'enfance. La tragédie l'avoit devancée, et l'art de représenter les héros avoit paru plus important que celui de ridiculiser les hommes.

Les magistrats, en réservant la protection du gouvernement à la tragédie, dont l'éclat leur avoit imposé, et qu'ils crurent seule capable de seconder leurs vues, ne prévoyoient pas qu'Aristophane auroit un jour, sur sa

patrie, plus d'influence que les trois illustres tragiques d'Athènes. Molière étudia ses écrits, monument le plus singulier de l'antiquité grecque. Il vit avec étonnement les traits les plus opposés se confondre dans le caractère de ce poëte. Satire cynique, censure ingénieuse, hardie, vrai comique, superstition, blasphème, saillie brillante, bouffonnerie froide : Rabelais sur la scène; tel est Aristophane. Il attaque le vice avec le courage de la vertu, la vertu avec l'audace du vice. Travestissement ridicules ou affreux, personnages métaphysiques, allégories révoltantes, rien ne lui coûte; mais de cet amas d'absurdités naissent quelquefois des beautés inattendues. D'une seule scène partent mille traits de satire qui se dispersent et frappent à la fois : en un moment il a démasqué un traître, insulté un magistrat, flétri un délateur, calomnié un sage. Une certaine verve comique, et quelquefois une rapidité entraînante, voilà son seul mérite théâtral; et c'est aussi le seul que Molière ait daigné s'approprier. Combien ne dut-il pas regretter la perte des ouvrages de Ménandre! la comédie avoit pris sous lui une forme plus utile. Les poëtes, que la loi privoit de la satire personnelle, furent dans la nécessité d'avoir du génie, et cette idée sublime de généraliser la peinture des vices, fut une ressource forcée où ils furent réduits par l'impuissance de médire. Une intrigue, trop souvent foible, mais prise dans des mœurs véritables, attaqua, non les torts passagers du citoyen, mais les ridicules plus durables de l'homme. Des jeunes gens épris d'amour pour des courtisanes, des esclaves fripons aidant leurs jeunes maîtres à trom-

per leurs pères, ou les précipitant dans l'embarras, et les en tirant par leur adresse : voilà ce qu'on vit sur la scène comme dans le monde. Quand les poëtes latins peignirent ces mœurs, ils renoncèrent au droit qui fit depuis la gloire de Molière, celui d'être les réformateurs de leurs concitoyens. Sans compiler ici les jugemens portés sur Plaute et sur Térence, observons que la différence de leurs talens n'en met aucune dans le génie de leur théâtre. On ne voit point qu'une grande idée philosophique, une vérité mâle, utile à la société, ait présidé à l'ordonnance de leurs plans. Mais où Molière auroit-il cherché de pareils points de vue ? Des esquisses grossières déshonoroient la scène dans toute l'Italie. La *Calandra* du cardinal Bibiena et la *Mandragore* de Machiavel n'avoient pu effacer cette honte. Ces ouvrages, par lesquels de grands hommes réclamoient contre la barbarie de leur siècle, n'étoient représentés que dans les fêtes qui leur avoient donné naissance. Le peuple redemandoit avec transport ces farces monstrueuses, assemblage bizarre de scènes quelquefois comiques, jamais vraisemblables, dont l'auteur abandonnoit le dialogue au caprice des comédiens, et qui sembloient n'être destinées qu'à faire valoir la pantomime italienne. Toutefois quelques-unes de ces scènes, admises depuis dans les chefs-d'œuvre de Molière, ramenées à un but moral, et surtout embellies du style d'Horace et de Boileau, montrent avec quel succès le génie peut devenir imitateur.

Le théâtre espagnol lui offrit quelquefois une intrigue pleine de vivacité et d'esprit ; et s'il y condamna

le mélange du sacré et du profane, de la grandeur et de la bouffonnerie, les fous, les astrologues, les scènes de nuit, les méprises, les travestissemens, l'oubli des vraisemblances, au moins vit-il que la plupart des intrigues rouloient sur le point d'honneur et sur la jalousie, vrai caractère de la nation. Le titre de plusieurs ouvrages annonçoit même des pièces de caractère; mais ce titre donnoit de fausses espérances, et n'étoit qu'un point de ralliement où se réunissoient plusieurs intrigues : genre inférieur dans lequel Molière composa l'*Étourdi*, et dont le *Menteur* est le chef-d'œuvre. Telles étoient les sources où puisoient Scarron, Thomas Corneille, et leurs contemporains. La nation n'avoit produit d'elle-même que des farces méprisables; et, sans quelques traits de l'*Avocat Patelin*, (car pourquoi citerois-je les comédies de P. Corneille?) ce peuple si enjoué, si enclin à la plaisanterie, n'auroit pu se glorifier d'une seule scène de bon comique. Mais, pour un homme tel que Molière, la comédie existoit dans des ouvrages d'un autre genre. Tout ce qui peut donner l'idée d'une situation, développer un caractère, mettre un ridicule en évidence, en un mot, toutes les ressources de la plaisanterie, lui parurent du ressort de son art. L'ironie de Socrate, si bien conservée dans les dialogues de Platon, cette adresse captieuse avec laquelle il déroboit l'aveu naïf d'un travers, étoit une figure vraiment théâtrale; et dans ce sens le sage de la Grèce étoit le poëte comique des honnêtes gens; Aristophane n'étoit que le bouffon du peuple. Combien de traits dignes de la scène dans Horace et dans Lucien! Et Pétrone, lors-

qu'il représente l'opulent et voluptueux Trimalcon entendant parler d'un pauvre, et demandant *Qu'est-ce qu'un pauvre?* n'est-il pas en effet un excellent poëte comique? La comédie, au moins celle d'intrigue, existoit dans Bocace; et Molière en donna la preuve aux Italiens. Elle existoit dans Michel Cervante, qui eut la gloire de combattre et de vaincre un ridicule dont le théâtre espagnol auroit dû faire justice. Elle existoit dans la gaieté souvent grossière, mais toujours naïve, de Rabelais et de Verville, dans quelques traits piquans de la *Satire Ménipée*, et surtout dans les *Lettres provinciales*. Parvenu à connoître toutes les ressources de son art, Molière conçut quel pouvoit en être le chef-d'œuvre. Qu'est-ce en effet qu'une bonne comédie? C'est la représentation naïve d'une action plaisante, où le poëte, sous l'apparence d'un arrangement facile et naturel, cache les combinaisons les plus profondes; fait marcher de front, d'une manière comique, le développement de son sujet et celui de ses caractères mis dans tout leur jour par leur mélange, et par leur contraste avec les situations; promenant le spectateur de surprise en surprise; lui donnant beaucoup et lui promettant davantage; faisant servir chaque incident, quelquefois chaque mot, à nouer ou à dénouer; produisant avec un seul moyen plusieurs effets tous préparés et non prévus, jusqu'à ce qu'enfin le dénoûment décèle par ses résultats une utilité morale, et laisse voir le philosophe caché derrière le poëte. Que ne puis-je montrer l'application de ces principes à toutes les comédies de Molière! On verroit quel artifice particulier a présidé à chacun

de ses ouvrages ; avec quelle hardiesse il élève dans les premières scènes son comique au plus haut degré, et présente au spectateur un vaste lointain, comme dans l'*École des femmes ;* comment il se contente quelquefois d'une intrigue simple afin de ne laisser paroître que les caractères, comme dans le *Misanthrope ;* avec quelle adresse il prend son comique dans les rôles accessoires, ne pouvant le faire naître du rôle principal : c'est l'artifice du *Tartufe ;* avec quel art un seul personnage, presque détaché de la scène, mais animant tout le tableau, forme par un contraste piquant les groupes inimitables du *Misanthrope* et des *Femmes savantes ;* avec quelle différence il traite le comique noble et le comique bourgeois, et le parti qu'il tire de leur mélange dans le *Bourgeois-Gentilhomme ;* dans quel moment il offre ses personnages au spectateur, nous montrant Harpagon dans le plus beau moment de sa vie, le jour qu'il marie ses enfans, qu'il se marie lui-même, le jour qu'il donne à dîner. Enfin on verroit chaque pièce présenter des résultats intéressans sur ce grand art, ouvrir toutes les sources du comique et de l'ensemble de ses ouvrages se former une poétique complète de la comédie.

Forcés d'abandonner ce terrain trop vaste, saisissons du moins le génie de ce grand homme, et le but philosophique de son théâtre. Je vois Molière, après deux essais que ses chefs-d'œuvre mêmes n'ont pu faire oublier, changer la forme de la comédie. Le comique ancien naissoit d'un tissu d'événemens romanesques, qui sembloient produits par le hasard, comme le tra-

gique naissoit d'une fatalité aveugle : Corneille, par un effort de génie, avoit pris l'intérêt dans les passions ; Molière, à son exemple, renversa l'ancien système ; et, tirant le comique du fond des caractères, il mit sur la scène la morale en action, et devint le plus aimable précepteur de l'humanité qu'on eût vu depuis Socrate. Il trouva, pour y réussir, des ressources qui manquoient à ses prédécesseurs : les différens états de la société, leurs préjugés, leurs préventions, leur admiration exclusive pour eux-mêmes, leur mépris mutuel et inexorable, sont des puérilités réservées aux peuples modernes. Les Grecs et les Romains, n'étant point pour leur vie emprisonnés dans un seul état de la société, ne cherchoient point à accréditer des préjugés en faveur d'une condition qu'ils pouvoient quitter le lendemain ; ni à jeter sur les autres un ridicule qui les exposoit à jouer un jour le rôle de ces maris, honteux de leurs anciens traits satiriques contre un joug qu'ils viennent de subir.

La vie retirée des femmes privoit le théâtre d'une autre source de comique. Partout elles sont le ressort de la comédie. Sont-elles enfermées, il faut parvenir jusqu'à elles; et voilà le comique d'intrigue : sont-elles libres, leur caractère, devenu plus actif, développe le nôtre; et voilà le comique de caractère. Du commerce des deux sexes naît cette foule de situations piquantes où les placent mutuellement l'amour, la jalousie, le dépit, les ruptures, les réconciliations, enfin l'intérêt mêlé de défiance que les deux sexes prennent involontairement l'un à l'autre. Ne seroit-il pas possible d'ailleurs que les

femmes eussent des ridicules particuliers, et que le théâtre trouvât sa plus grande richesse dans la peinture des travers aimables dont la nature les a favorisées? Celui que Molière attaqua dans les *Précieuses* fut anéanti; mais l'ouvrage survécut à l'ennemi qu'il combattoit. Plût à Dieu que la comédie du *Tartufe* eût eu le même honneur! C'est une gloire que Molière eut encore dans les *Femmes savantes*. C'est qu'il ne s'est pas contenté de peindre les travers passagers de la société : il a peint l'homme de tous les temps; et s'il n'a pas négligé les mœurs locales, c'est une draperie légère qu'il jette hardiment sur le nu, et qui laisse sentir la justesse des proportions et la netteté des contours.

Le prodigieux succès des *Précieuses*, en apprenant à Molière le secret de ses forces, lui montra l'usage qu'il en devoit faire. Il conçut qu'il auroit plus d'avantage à combattre le ridicule qu'à s'attaquer au vice. C'est que le ridicule est une forme extérieure qu'il est possible d'anéantir; mais le vice, plus inhérent à notre âme, est un protée, qui, après avoir pris plusieurs formes, finit toujours par être le vice. Le théâtre devint donc en général une école de bienséance plutôt que de vertu, et Molière borna quelque temps son empire pour y être plus puissant. Mais combien de reproches ne s'est-il point attirés, en se proposant ce but si utile, le seul convenable à un poëte comique, qui n'a pas, comme de froids moralistes, le droit d'ennuyer les hommes, et qui ne prend sa mission que dans l'art de plaire! Il n'immola point tout à la vertu; donc il immola la vertu

même : telle fut la logique de la prévention ou de la mauvaise foi. On se prévalut de quelques détails nécessaires à la constitution de ses pièces, pour l'accuser d'avoir négligé les mœurs : comme si des personnages de comédie devoient être des modèles de perfection! comme si l'austérité, qui ne doit pas même être le fondement de la morale, pouvoit devenir la base du théâtre! Eh! que résulte-t-il de ses pièces les plus libres, de l'*École des Maris* et de l'*École des Femmes?* Que ce sexe n'est point fait pour une gêne excessive; que la défiance l'irrite contre des tuteurs et des maris jaloux. Cette morale est-elle nuisible? n'est-elle pas fondée sur la nature et sur la raison? Pourquoi prêter à Molière l'odieux dessein de ridiculiser la vieillesse? Est-ce sa faute, si un jeune homme amoureux est plus intéressant qu'un vieillard; si l'avarice est le défaut d'un âge avancé plutôt que de la jeunesse? Peut-il changer la nature et renverser les vrais rapports des choses? Il est l'homme de la vérité. S'il a peint des mœurs vicieuses, c'est qu'elles existent; et quand l'esprit général de sa pièce emporte leur condamnation, il a rempli sa tâche : il est un vrai philosophe et un homme vertueux. Si le jeune Cléante, à qui son père donne sa malédiction, sort en disant : *Je n'ai que faire de vos dons,* a-t-on pu se méprendre à l'intention du poëte? Il eût pu sans doute représenter ce fils toujours respectueux envers un père barbare : il eût édifié davantage en associant un tyran et une victime; mais la vérité, mais la force de la leçon que le poëte veut donner aux pères avares, que devenoient-elles? L'Harpagon placé au parterre eût pu dire

à son fils : *Vois le respect de ce jeune homme : quel exemple pour toi! Voilà comme il faut être*. Molière manquoit son objet, et, pour donner mal à propos une froide leçon, peignoit à faux la nature. Si le fils est blâmable, comme il l'est en effet, croit-on que son emportement, aussi-bien que la conduite plus condamnable encore de la femme de George Dandin, soient d'un exemple bien pernicieux? Et fera-t-on cet outrage à l'humanité, de penser que le vice n'ait besoin que de se montrer pour entraîner tous les cœurs? Ceux que Cléante a scandalisés veulent-ils un exemple du respect et de la tendresse filiale; qu'ils contemplent dans le *Malade imaginaire* la douleur touchante d'Angélique aux pieds de son père qu'elle croit mort, et les transports de sa joie quand il ressuscite pour l'embrasser. Chaque sujet n'emporte avec lui qu'un certain nombre de sentimens à produire, de vérités à développer; et Molière ne peut donner toutes les leçons à la fois. Se plaint-on d'un médecin qui sépare les maladies compliquées, et les traite l'une après l'autre?

Ce sont donc les résultats qui constituent la bonté des mœurs théâtrales; et la même pièce pourroit présenter des mœurs odieuses, et être d'une excellente moralité. On reproche avec raison à l'un des imitateurs de Molière d'avoir mis sur le théâtre un neveu malhonnête homme, qui, secondé par un valet fripon, trompe un oncle crédule, le vole, fabrique un faux testament, et s'empare de sa succession au préjudice des autres héritiers. Voilà sans doute le comble des mauvaises mœurs : mais que Molière eût traité ce sujet,

il l'eût dirigé vers un but philosophique ; il eût peint la destinée d'un vieux garçon, qui, n'inspirant un véritable intérêt à personne, est dépouillé tout vivant par ses collatéraux et ses valets. Il eût intitulé sa pièce le *Célibataire*, et enrichi notre théâtre d'un ouvrage plus nécessaire aujourd'hui qu'il ne le fut le siècle passé.

C'est ce désir d'être utile qui décèle un poëte philosophe. Heureux s'il conçoit quels services il peut rendre ! il est le plus puissant des moralistes. Veut-il faire aimer la vertu ; une maxime honnête, liée à une situation forte de ses personnages, devient pour les spectateurs une vérité de sentiment. Veut-il proscrire le vice ; il a dans ses mains l'arme du ridicule, arme terrible, avec laquelle Pascal a combattu une morale dangereuse, Boileau le mauvais goût, et dont Molière a fait voir sur la scène des effets plus prompts et plus infaillibles. Mais à quelles conditions cette arme lui sera-t-elle confiée ? Avoir à la fois un cœur honnête, un esprit juste ; se placer à la hauteur nécessaire pour juger la société ; savoir la valeur réelle des choses, leur valeur arbitraire dans le monde, celle qu'il importeroit de leur donner ; ne point accréditer les vices que l'on attaque, en les associant à des qualités aimables (méprise devenue trop commune chez les successeurs de Molière), qui renforcent ainsi les mœurs, au lieu de les corriger ; connoître les maladies de son siècle ; prévoir les effets de la destruction d'un ridicule : tels sont dans tous les temps les devoirs d'un poëte comique. Et ne peut-il pas quelquefois s'élever à des vues d'utilité plus prochaine ? Ce fut un assez beau spectacle

de voir Molière seconder le gouvernement dans le dessein d'abolir la coutume barbare d'égorger son ami pour un mot équivoque, et, tandis que l'état multiplioit les édits contre les duels, les proscrire sur la scène, en plaçant dans la comédie des *Fâcheux* un homme d'une valeur reconnue, qui a le courage de refuser un duel. Cet usage n'apprendra-t-il point aux poëtes quel emploi ils peuvent faire de leurs talens, et à l'autorité quel usage elle peut faire du génie?

Si jamais auteur comique a fait voir comment il avoit conçu le système de la société, c'est Molière dans le *Misanthrope :* c'est là que, montrant les abus qu'elle entraîne nécessairement, il enseigne à quel prix le sage doit acheter les avantages qu'elle procure ; que, dans un système d'union fondé sur l'indulgence mutuelle, une vertu parfaite est déplacée parmi les hommes, et se tourmente elle-même sans les corriger : c'est un or qui a besoin d'alliage pour prendre de la consistance, et servir aux divers usages de la société. Mais en même temps l'auteur montre, par la supériorité constante d'Alceste sur tous les autres personnages, que la vertu, malgré les ridicules où son austérité l'expose, éclipse tout ce qui l'environne ; et l'or qui a reçu l'alliage n'en est pas moins le plus précieux des métaux.

Molière, après le *Misanthrope,* d'abord mal apprécié, mais bientôt mis à sa place, fut sans contredit le premier écrivain de la nation ; lui seul réveilloit sans cesse l'admiration publique. Corneille n'étoit plus *le Corneille et du Cid et d'Horace :* les apparitions du lutin qui, selon l'expression de Molière même, lui dic-

toit ses beaux vers, devenoient tous les jours moins fréquentes; Racine, encouragé par les conseils et même par les bienfaits de Molière, qui par-là donnoit un grand homme à la France, n'avoit encore produit qu'un seul chef-d'œuvre. Ce fut dans ce moment qu'on attaqua l'auteur du *Misanthrope*. Il avoit déjà éprouvé une disgrâce au théâtre : Cotin, le protégé de l'hôtel de Rambouillet, comblé des grâces de la cour; Boursault, qui força Molière de faire la seule action blâmable de sa vie, en nommant ses ennemis sur la scène; Montfleuri, qui de son temps eut des succès prodigieux, qui se crut égal, peut-être supérieur à Molière, et mourut sans être détrompé; tous ces hommes et la foule de leurs protecteurs avoient triomphé de la chute de *D. Garcie de Navarre*; et peut-être la moitié de la France s'étoit flattée que l'auteur n'honoreroit point sa patrie. Forcés de renoncer à cette espérance, ses ennemis voulurent lui ôter l'honneur de ses plus belles scènes, en les attribuant à son ami Chapelle : artifice d'autant plus dangereux, que l'amitié même, en combattant ces bruits, craint quelquefois d'en triompher trop complétement. Et comment un homme que la considération attachée aux succès vient chercher dans le sein de la paresse ne seroit-il pas tenté d'en profiter? Et s'il désavoue ces rumeurs, ne ressemble-t-il pas toujours un peu à ces jeunes gens qui, soupçonnés d'être bien reçus par une jolie femme, paroissent, dans leur désaveu même, vous remercier d'une opinion si flatteuse, et n'aspirer en effet qu'au mérite de la discrétion?

Au milieu de ces vaines intrigues, Molière, s'élevant au comble de son art et au-dessus de lui-même, songeoit à immoler les vices sur la scène, et commença par le plus odieux. Il avoit déjà signalé sa haine pour l'hypocrisie : la chaire n'a rien de supérieur à la peinture des faux dévots dans le *Festin de Pierre*. Enfin, il rassembla toutes ses forces, et donna le *Tartufe*. C'est là qu'il montre l'hypocrisie dans toute son horreur, la fausseté, la perfidie, la bassesse, l'ingratitude qui l'accompagnent; l'imbécillité, la crédulité ridicule de ceux qu'un Tartufe a séduits; leur penchant à voir partout de l'impiété et du libertinage, leur insensibilité cruelle, enfin l'oubli des nœuds les plus sacrés. Ici le sublime est sans cesse à côté du plaisant. Femmes, enfans, domestiques, tout devient éloquent contre le monstre; et l'indignation qu'il excite n'étouffe jamais le comique. Quelle circonspection, quelle justesse dans la manière dont l'auteur sépare l'hypocrisie de la vraie piété! C'est à cet usage qu'il a destiné le rôle du frère. C'est le personnage honnête de presque toutes ses pièces; et la réunion de ses rôles de frère formeroit peut-être un cours de morale à l'usage de la société. Cet art, qui manque aux satires de Boileau, de tracer une ligne nette entre le vice et la vertu, la raison et le ridicule, est le grand mérite de Molière. Quelle connoissance du cœur! quel choix dans l'assemblage des vices et des travers dont il compose le cortége d'un vice principal! avec quelle adresse il les fait servir à le mettre en évidence! Quelle finesse sans subtilité! quelle précision sans métaphysique dans les

nuances d'un même vice ! Quelle différence entre la dureté du superstitieux Orgon attendri malgré lui par les pleurs de sa fille, et la dureté d'Harpagon insensible aux larmes de la sienne !

C'est ce même sentiment des convenances, cette sûreté de discernement qui ont guidé Molière, lorsque, mettant sur la scène des vices odieux, comme ceux de Tartufe et d'Harpagon, c'est un homme et non pas une femme qu'il offre à l'indignation publique. Seroit-ce que les grands vices, ainsi que les grandes passions, fussent réservés à notre sexe; ou que la nécessité de haïr une femme fût un sentiment trop pénible, et dût paroître contre nature ? S'il est ainsi, pourquoi, malgré le penchant mutuel des deux sexes, cette indulgence n'est-elle pas réciproque ? C'est que les femmes font cause commune; c'est qu'elles sont liées par un esprit de corps, par une espèce de confédération tacite, qui, comme les ligues secrètes d'un état, prouve peut-être la foiblesse du parti qui se croit obligé d'y avoir recours.

Molière se délassoit de tous ses chefs-d'œuvre par des ouvrages d'un ordre inférieur, mais qui, toujours marqués au coin du génie, suffiroient pour la gloire d'un autre. Ce genre de comique où l'on admet des intrigues de valets, des personnages d'un ridicule outré, lui donnoit des ressources dont l'auteur du *Misanthrope* avoit dû se priver. Ramené dans la sphère où les anciens avoient été resserrés, il les vainquit sur leur propre terrain. Quel feu ! quel esprit ! quelle verve ! Celui qui appeloit Térence un demi-Ménandre, auroit sans doute appelé Ménandre un demi-Molière. Quel

parti ne tire-t-il pas de ce genre pour peindre la nature avec plus d'énergie ! Cette mesure précise qui réunit la vérité de la peinture et l'exagération théâtrale, Molière la passe alors volontairement, et la sacrifie à la force de ses tableaux. Mais quelle heureuse licence ! avec quelle candeur comique un personnage grossier, dévoilant des idées ou des sentimens que les autres hommes dissimulent, ne trahit-il pas d'un seul mot la foule de ses complices ! naïveté d'un effet toujours sûr au théâtre, mais que le poëte ne rencontre que dans les états subalternes, et jamais dans la bonne compagnie, où chacun laisse deviner tous ses ridicules avant que de convenir d'un seul. Aussi est-ce le comique bourgeois qui produit le plus de ces mots que leur vérité fait passer de bouche en bouche. On sait, par exemple, que les hommes n'ont guère pour but que leur intérêt dans les conseils qu'ils donnent. Cette vérité, exprimée noblement, eût pu ne pas laisser de traces. Mais qu'un bourgeois, voyant la fille de son voisin attaquée de mélancolie, conseille au père de lui acheter une garniture de diamans pour hâter sa guérison; le mot qu'il s'attire : *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse!* ne peut plus s'oublier, et devient proverbe dans l'Europe. Telle est la fécondité de ces proverbes, telle est l'étendue de leur application, qu'elle leur tient lieu de noblesse aux yeux des esprits les plus élevés, chez lesquels ils ne sont pas moins d'usage que parmi le peuple.

Mais si Molière a renforcé les traits de ses figures, jamais il n'a peint à faux ni la nature, ni la société. Chez lui jamais de ces marquis burlesques, de ces vieilles

amoureuses, de ces Aramintes folles à dessein : personnages de convention parmi ses successeurs, et dont le ridicule forcé, ne peignant rien, ne corrige personne. Point de ces supercheries sans vraisemblance, de ces faux contrats qui concluent les mariages dans nos comédies, et qui nous feront regarder par la postérité comme un peuple de dupes et de faussaires. S'il a mis sur la scène des intrigues avec de jeunes personnes, c'est qu'alors on s'adressoit à elles plutôt qu'à leurs mères, qui avoient rarement la prétention d'être les sœurs aînées de leurs filles. Jamais il ne montre ses personnages corrigés par la leçon qu'ils ont reçue. Il envoie le Misanthrope dans un désert, le Tartufe au cachot; ses jaloux n'imaginent qu'un moyen de ne plus l'être, c'est de renoncer aux femmes; le superstitieux Orgon, trompé par un hypocrite, ne croira plus aux honnêtes gens : il croit abjurer son caractère, et l'auteur le lui conserve par un trait de génie. Enfin, son pinceau a si bien réuni la force et la fidélité, que, s'il existoit un être isolé, qui ne connût ni l'homme de la nature, ni l'homme de la société, la lecture réfléchie de ce poëte pourroit lui tenir lieu de tous les livres de morale et du commerce de ses semblables.

Telle est la richesse de mon sujet, qu'on imputera sans doute à l'oubli les sacrifices que je fais à la précision. Je m'entends reprocher de n'avoir point développé l'âme de Molière; de ne l'avoir point montré toujours sensible et compatissant, assignant aux pauvres un revenu annuel sur ses revenus, immolant aux besoins de sa troupe les nombreux avantages qu'on lui

faisoit envisager en quittant le théâtre, sacrifiant même sa vie à la pitié qu'il eut pour des malheureux, en jouant la comédie la veille de sa mort. O Molière! tes vertus te rendent plus cher à ceux qui t'admirent; mais c'est ton génie qui intéresse l'humanité, et c'est lui surtout que j'ai dû peindre. Ce génie si élevé étoit accompagné d'une raison toujours sûre, calme et sans enthousiasme, jugeant sans passion les hommes et les choses : c'est par elle qu'il avoit deviné Racine, Baron; apprécié La Fontaine, et connu sa propre place. Il paroît qu'il méprisoit, ainsi que le grand Corneille, cette modestie affectée, ce mensonge des âmes communes, manége ordinaire à la médiocrité, qui appelle de fausses vertus au secours d'un petit talent. Aussi déploya-t-il toujours une hauteur inflexible à l'égard de ces hommes qui, fiers de quelques avantages frivoles, veulent que le génie ne le soit pas des siens; exigent qu'il renonce pour jamais au sentiment de ce qui lui est dû, et s'immole sans relâche à leur vanité. A cette raison impartiale, il joignoit l'esprit le plus observateur qui fut jamais. Il étudioit l'homme dans toutes les situations; il épioit surtout ce premier sentiment si précieux, ce mouvement involontaire qui échappe à l'âme dans sa surprise, qui révèle le secret du caractère, et qu'on pourroit appeler le mot du cœur. La manière dont il excusoit les torts de sa femme, se bornant à la plaindre, si elle étoit entraînée vers la coquetterie par un charme aussi invincible qu'il étoit lui-même entraîné vers l'amour, décèle à la fois bien de la tendresse, de la force d'esprit, et une grande habitude de réflexion. Mais sa

philosophie, ni l'ascendant de son esprit sur ses passions, ne purent empêcher l'homme qui a le plus fait rire la France, de succomber à la mélancolie : destinée qui lui fut commune avec plusieurs poëtes comiques; soit que la mélancolie accompagne naturellement le génie de la réflexion, soit que l'observateur trop attentif du cœur humain en soit puni par le malheur de le connoître. Que ceux qui savent lire dans le cœur des grands hommes conçoivent encore quelle dut être son indignation contre les préjugés dont il fut la victime! L'homme le plus extraordinaire de son temps, comme Boileau le dit depuis à Louis XIV, celui chez qui tous les ordres de la société alloient prendre des leçons de vertu et de bienséance, se voyoit retranché de la société. Ah! du moins, s'il eût pressenti quelle justice on devoit lui rendre! s'il eût pu prévoir qu'un jour dans ce temple des arts!.... Mais non, il meurt; et tandis que Paris est inondé, à l'occasion de sa mort, d'épigrammes folles et cruelles, ses amis sont forcés de cabaler pour lui obtenir *un peu de terre*. On la lui refuse long-temps; on déclare sa cendre indigne de se mêler à la cendre des Harpagons et des Tartufes dont il a vengé son pays; et il faut qu'un corps illustre attende cent années pour apprendre à l'Europe que nous ne sommes pas tous des barbares. Ainsi fut traité par les Français l'écrivain le plus utile à la France.

Malgré ses défauts, malgré les reproches qu'on fait à quelques-uns de ses dénoûmens, à quelques négligences de style et à quelques expressions licencieuses, il fut avec Racine celui qui marcha le plus rapidement

vers la perfection de son art. Mais Racine a été remplacé : Molière ne le fut pas, et même, à génie égal, ne pouvoit guère l'être. C'est qu'il réunit des avantages et des moyens presque toujours séparés. Homme de lettres, il connut le monde et la cour; ornement de son siècle, il fut protégé; philosophe, il fut comédien. Depuis sa mort, tout ce que peut faire l'esprit venant après le génie, on l'a vu exécuté : mais ni Regnard, toujours bon plaisant, toujours comique par son style, souvent par la sitituation, dans ses pièces privées de moralité; ni Dancourt, soutenant par un dialogue vif, facile et gai, une intrigue agréable, quoique licencieuse gratuitement; ni Dufresni, toujours plein d'esprit, philosophe dans les détails, très-peu dans l'ensemble, faisant sortir son comique ou du mélange de plusieurs caractères inférieurs, ou du jeu de deux passions contrariées l'une par l'autre dans le même personnage; ni quelques auteurs célèbres par un ou deux bons ouvrages dans le genre où Molière en a tant donné : rien n'a dédommagé la nation, forcée enfin d'apprécier ce grand homme, en voyant sa place vacante pendant un siècle.

La trempe vigoureuse de son génie le mit sans effort au-dessus de deux genres qui ont depuis occupé la scène. L'un est le comique attendrissant, trop admiré, trop décrié; genre inférieur qui n'est pas sans beauté, mais qui, se proposant de tracer des modèles de perfection, manque souvent de vraisemblance, et est peut-être sorti des bornes de l'art en voulant les reculer. L'autre est ce genre plus foible encore, qui, substituant à l'imitation

éclairée de la nature, à cette vérité toujours intéressante, seul but de tous les beaux-arts, une imitation puérile, une vérité minutieuse, fait de la scène un miroir où se répètent froidement et sans choix les détails les plus frivoles; exclut du théâtre ce bel assortiment de parties heureusement combinées, sans lequel il n'y a point de vraie création, et renouvellera parmi nous ce qu'on a vu chez les Romains, la comédie changée en simple pantomime, dont il ne restera rien à la postérité que le nom des acteurs qui, par leurs talens, auront caché la misère et la nullité des poëtes.

Tous ces drames, mis à la place de la vraie comédie, ont fait penser qu'elle étoit anéantie pour jamais. La révolution des mœurs a semblé autoriser cette crainte. Le précepte d'*être comme tout le monde,* ayant fait de la société un bal masqué où nous sommes tous cachés sous le même déguisement, ne laisse percer que des nuances sur lesquelles le microscope théâtral dédaigne de s'arrêter; et les caractères, semblables à ces monnoies dont le trop grand usage a effacé l'empreinte, ont été détruits par l'abus de la société poussée à l'excès. C'est peu d'avoir semé d'épines la carrière, on s'est plu encore à la borner. Des conditions entières, qui autrefois payoient fidèlement un tribut de ridicules à la scène, sont parvenues à se soustraire à la justice dramatique : privilége que ne leur eût point accordé le siècle précédent, qui ne consultoit point en pareil cas les intéressés, et n'écoutoit pas la laideur déclamant contre l'art de peindre. Certains vices ont formé les mêmes prétentions, et ont trouvé une faveur générale. Ce sont des

vices protégés par le public, dans la possession desquels on ne veut point être inquiété; et le poëte est forcé de les ménager comme des coupables puissans que la multitude de leurs complices met à l'abri des recherches. S'il est ainsi, la vraie comédie n'existera bientôt plus que dans ces drames de société que leur extrême licence (car ils peignent nos mœurs) bannit à jamais de tous les théâtres publics.

Qui pourra vaincre tant d'obstacles multipliés? Le génie. On a répété que, si Molière donnoit ses ouvrages de nos jours, la plupart ne réussiroient point. On a dit une chose absurde. Eh! comment peindroit-il des mœurs qui n'existent plus? Il peindroit les nôtres : il arracheroit le voile qui dérobe ces nuances à nos yeux. C'est le propre du génie de rendre digne des beaux-arts la nature commune. Ce qu'il voit existoit, mais n'existoit que pour lui. Ce paysage sur lequel vous avez promené vos yeux, le peintre qui le considéroit avec vous, le retrace sur la toile, et vous ne l'avez vu que dans ce moment : Molière est ce peintre. Le caractère est-il foible, ou veut-il se cacher, renforcez la situation : c'est une espèce de torture qui arrache au personnage le secret qu'il veut cacher. Tout devient théâtral dans les mains d'un homme de génie. Quoi de plus odieux que le Tartufe? de plus aride en apparence que le sujet des *Femmes savantes?* Et ce sont les chefs-d'œuvre du théâtre. Quoi de plus triste qu'un pédant pyrrhonien incertain de son existence? Molière le met en scène avec un vieillard prêt à se marier, qui le consulte sur le danger de cet engagement. On conçoit dès-lors tout

le comique d'un pyrrhonisme qui s'exerce sur la fidélité d'une jolie femme.

Qui ne croiroit, à nous entendre, que tous les vices ont disparu de la société? Ceux mêmes contre lesquels Molière s'est élevé, croit-on qu'ils soient anéantis? N'est-il plus de Tartufes? et, s'il en existe encore, pense-t-on qu'en renonçant au manteau noir et au jargon mystique, ils aient renoncé à la perfidie et à la séduction? Ce sont des criminels dont Molière a donné le signalement au public, et qui sont cachés sous une autre forme. Les ridicules mêmes qu'il a détruits n'en auroient-ils pas produit de nouveaux? Ne ressembleroient-ils pas à ces végétaux dont la destruction en fait naître d'autres sur la terre qu'ils ont couverte de leurs débris? Tel est le malheur de la nature humaine. Gardons-nous d'en conclure qu'on ne doive point combattre les ridicules : l'intervalle qui sépare la destruction des uns et la naissance des autres, est le prix de la victoire qu'on remporte sur eux. Que diroit-on d'un homme qui ne souhaiteroit pas la fin d'une guerre ruineuse, sous prétexte que la paix est rarement de longue durée?

N'existeroit-il pas un point de vue d'où Molière découvriroit une nouvelle carrière dramatique? Répandre l'esprit de société fut le but qu'il se proposa : arrêter ses funestes effets seroit-il un dessein moins digne d'un sage? Verroit-il, sans porter la main sur ses crayons, l'abus que nous avons fait de la société et de la philosophie; le mélange ridicule des conditions; cette jeunesse qui a perdu toute morale à quinze ans, toute sen-

sibilité à vingt; cette habitude malheureuse de vivre ensemble sans avoir besoin de s'estimer; la difficulté de se déshonorer, et, quand on y est enfin parvenu, la facilité de recouvrer son honneur et de rentrer dans cette île autrefois *escarpée et sans bords?* Les découvertes nouvelles faites sur le cœur humain par La Bruyère et d'autres moralistes, le comique original d'un peuple voisin qui fut inconnu à Molière, ne donneroient-ils pas de nouvelles leçons à un poëte comique? D'ailleurs est-il certain que nos mœurs, dont la peinture nous amuse dans des romans agréables et dans des contes charmans, seront toujours ridicules en pure perte pour le théâtre? Rendons-nous plus de justice, augurons mieux de nos travers, et ne désespérons pas de pouvoir rire un jour à nos dépens. Après une déroute aussi complète des ridicules qu'on la vit au temps de Molière, peut-être avoient-ils besoin d'une longue paix pour se mettre en état de reparoître. De bons esprits ont pensé qu'il falloit la révolution d'un siècle pour renouveler le champ de la comédie. Le terme est expiré : la nation demande un poëte comique : qu'il paroisse; le trône est vacant.

FIN DE L'ÉLOGE DE MOLIÈRE.

ÉLOGE
DE LA FONTAINE.

Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Marseille en 1774.

> Æsopo ingentem statuam posuère Attici.
> PHED. L. II, *Epilog.*

LE plus modeste des écrivains, La Fontaine, a lui-même, sans le savoir, fait son éloge, et presque son apothéose, lorsqu'il a dit que,

> Si l'apologue est un présent des hommes,
> Celui qui nous l'a fait mérite des autels.

C'est lui qui a fait ce présent à l'Europe; et c'est vous, messieurs, qui, dans ce concours solennel, allez, pour ainsi dire, élever en son honneur l'autel que lui doit notre reconnoissance. Il semble qu'il vous soit réservé d'acquitter la nation envers deux de ses plus grands poëtes, ses deux poëtes les plus aimables. Celui que vous associez aujourd'hui à Racine, non moins admirable par ses écrits, encore plus intéressant par sa personne, plus simple, plus près de nous, compagnon de notre enfance, est devenu pour nous un ami de tous les momens. Mais, s'il est doux de louer La Fontaine; d'avoir à peindre le charme de cette morale indulgente

qui pénètre dans le cœur sans le blesser, amuse l'enfant pour en faire un homme, l'homme pour en faire un sage, et nous meneroit à la vertu en nous rendant à la nature ; comment découvrir le secret de ce style enchanteur, de ce style inimitable et sans modèle, qui réunit tous les tons sans blesser l'unité ? Comment parler de cet heureux instinct qui sembla le diriger dans sa conduite comme dans ses ouvrages ; qui se fait également sentir dans la douce facilité de ses mœurs et de ses écrits, et forma d'une âme si naïve et d'un esprit si fin un ensemble si piquant et si original ? Faudra-t-il raisonner sur le sentiment, disserter sur les grâces, et ennuyer nos lecteurs pour montrer comment La Fontaine a charmé les siens ? Pour moi, messieurs, évitant de discuter ce qui doit être senti, et de vous offrir l'analise de la naïveté, je tâcherai seulement de fixer vos regards sur le charme de sa morale, sur la finesse exquise de son goût, sur l'accord singulier que l'un et l'autre eurent toujours avec la simplicité de ses mœurs ; et dans ces différens points de vue, je saisirai rapidement les principaux traits qui le caractérisent.

PREMIÈRE PARTIE.

L'APOLOGUE remonte à la plus haute antiquité ; car il commença dès qu'il y eut des tyrans et des esclaves. On offre de face la vérité à son égal : on la laisse entrevoir de profil à son maître. Mais, quelle que soit l'époque de ce bel art, la philosophie s'empara bientôt de cette invention de la servitude, et en fit un instrument

de la morale. Lokman et Pilpay dans l'Orient, Ésope et Gabrias dans la Grèce, revêtirent la vérité du voile transparent de l'apologue ; mais le récit d'une petite action réelle ou allégorique, aussi diffus dans les deux premiers que serré et concis dans les deux autres, dénué des charmes du sentiment et de la poésie, découvroit trop froidement, quoique avec esprit, la moralité qu'il présentoit. Phèdre, né dans l'esclavage comme ses trois premiers prédécesseurs, n'affectant ni le laconisme excessif de Gabrias, ni même la brièveté d'Ésope, plus élégant, plus orné, parlant à la cour d'Auguste le langage de Térence ; Faërne, car j'omets Avienus trop inférieur à son devancier ; Faërne qui dans sa latinité du seizième siècle sembleroit avoir imité Phèdre, s'il avoit pu connoître des ouvrages ignorés de son temps, ont droit de plaire à tous les esprits cultivés, et leurs bonnes fables donneroient même l'idée de la perfection dans ce genre, si la France n'eût produit un homme unique dans l'histoire des lettres, qui devoit porter la peinture des mœurs dans l'apologue, et l'apologue dans le champ de la poésie. C'est alors que la fable devient un ouvrage de génie, et qu'on peut s'écrier, comme notre fabuliste, dans l'enthousiasme que lui inspire ce bel art : *C'est proprement un charme*[1]. Oui, c'en est un sans doute ; mais on ne l'éprouve qu'en lisant La Fontaine, et c'est à lui que le charme a commencé.

[1] Chamfort, dans cet Éloge, se plaît souvent à emprunter à La Fontaine ses propres expressions : on a eu soin de les distinguer par un caractère différent. (*Note de l'Éditeur.*)

L'art de rendre la morale aimable existoit à peine parmi nous. De tous les écrivains profanes, Montaigne seul (car pourquoi citerois-je ceux qu'on ne lit plus ?) avoit approfondi avec agrément cette science si compliquée, qui, pour l'honneur du genre humain, ne devroit pas même être une science. Mais, outre l'inconvénient d'un langage déjà vieux, sa philosophie audacieuse, souvent libre jusqu'au cynisme, ne pouvoit convenir ni à tous les âges, ni à tous les esprits ; et son ouvrage, précieux à tant d'égards, semble plutôt une peinture fidèle des inconséquences de l'esprit humain, qu'un traité de philosophie pratique. Il nous falloit un livre d'une morale douce, aimable, facile, applicable à toutes les circonstances, faite pour tous les états, pour tous les âges, et qui pût remplacer enfin, dans l'éducation de la jeunesse,

> Les quatrains de Pibrac et les doctes sentences
> Du conseiller Mathieu :
>
> MOLIÈRE.

car c'étoient là les livres de l'éducation ordinaire. La Fontaine cherche ou rencontre le genre de la fable que Quintilien regardoit comme consacré à l'instruction de l'ignorance. Notre fabuliste, si profond aux yeux éclairés, semble avoir adopté l'idée de Quintilien : écartant tout appareil d'instruction, toute notion trop compliquée, il prend sa philosophie dans les sentimens universels, dans les idées généralement reçues, et, pour ainsi dire, dans la morale des proverbes qui, après tout, sont le produit de l'expérience de tous les siècles. C'étoit

le seul moyen d'être à jamais l'homme de toutes les nations ; car la morale, si simple en elle-même, devient contentieuse au point de former des sectes, lorsqu'elle veut remonter aux principes d'où dérivent ses maximes, principes presque toujours contestés. Mais La Fontaine, en partant des notions communes et des sentimens nés avec nous, ne voit point dans l'apologue un simple récit qui mène à une froide moralité ; il fait de son livre

Une ample comédie à cent acteurs divers.

C'est en effet comme de vrais personnages dramatiques qu'il faut les considérer ; et, s'il n'a point la gloire d'avoir eu le premier cette idée si heureuse d'emprunter aux différentes espèces d'animaux l'image des différens vices que réunit la nôtre ; s'ils ont pu se dire comme lui :

Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets,

lui seul a peint les défauts que les autres n'ont fait qu'indiquer. Ce sont des sages qui nous conseillent de nous étudier ; La Fontaine nous dispense de cette étude, en nous montrant à nous-mêmes : différence qui laisse le moraliste à une si grande distance du poëte. La bonhomie réelle ou apparente qui lui fait donner des noms, des surnoms, des métiers aux individus de chaque espèce ; qui lui fait envisager les espèces mêmes comme des républiques, des royaumes, des empires, est une sorte de prestige qui rend leur feinte existence

réelle aux yeux de ses lecteurs. Ratopolis devient une grande capitale ; et l'illusion où il nous amène, est le fruit de l'illusion parfaite où il a su se placer lui-même. Ce genre de talent si nouveau, dont ses devanciers n'avoient pas eu besoin pour peindre les premiers traits de nos passions, devient nécessaire à La Fontaine, qui doit en exposer à nos yeux les nuances les plus délicates ; autre caractère essentiel, né de ce génie d'observation dont Molière étoit si frappé dans notre fabuliste.

Je pourrois, messieurs, saisir une multitude de rapports entre plusieurs personnages de Molière et d'autres de La Fontaine ; montrer entre eux des ressemblances frappantes dans la marche et dans le langage des passions[1] ; mais, négligeant les détails de ce genre, j'ose considérer l'auteur des fables d'un point de vue plus élevé. Je ne cède point au vain désir d'exagérer mon

[1] Qui peint le mieux, par exemple, les effets de la prévention, ou M. de Sotenville repoussant un homme à jeun, et lui disant : *Retirez-vous, vous puez le vin ;* ou l'ours qui, s'écartant d'un corps qu'il prend pour un cadavre, se dit à lui-même : *Otons-nous ; car il sent?* Et le chien, dont le raisonnement seroit fort bon dans la bouche d'un maître, mais qui, *n'étant que d'un simple chien*, fut trouvé fort mauvais, ne rappelle-t-il pas Sosie?

Tous mes discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat :
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.

On pourroit rapprocher plusieurs traits de cette espèce ; mais il suffit d'en citer quelques exemples. La Fontaine est, après la nature et Molière, la meilleure étude d'un poëte comique.

sujet, maladie trop commune de nos jours; mais, sans méconnoître l'intervalle immense qui sépare l'art si simple de l'apologue, et l'art si compliqué de la comédie, j'observerai, pour être juste envers La Fontaine, que la gloire d'avoir été avec Molière le peintre le plus fidèle de la nature et de la société, doit rapprocher ici ces deux grands hommes. Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue; La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués, tous les les deux, au plus haut degré, du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos foiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment. Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme; celui de La Fontaine plus délicat et plus fin : l'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poëte comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société; le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui; celui-là me fait

mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance, choquant pour la société; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raison, fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique; après la lecture du second, je crains ma conscience. Enfin l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourroit demeurer vicieux : corrigé par La Fontaine, il ne seroit plus ni vicieux ni ridicule, il seroit raisonnable et bon; et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine étoit philosophe, sans nous en douter.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes; et si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallèle quelques circonstances étrangères à leur mérite, j'observerai que, nés l'un et l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modèle parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant leur vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit après leur mort, et que la même poussière couvre les deux écrivains les plus originaux que la France ait jamais produits [1].

Mais ce qui distingue La Fontaine de tous les moralistes, c'est la facilité insinuante de sa morale; c'est cette sagesse, naturelle comme lui-même, qui paroît n'être qu'un heureux développement de son instinct. Chez lui, la vertu ne se présente point environnée du cortége effrayant qui l'accompagne d'ordinaire : rien d'affligeant, rien de pénible. Offre-t-il quelque exemple

[1] Ils ont été enterrés dans l'église Saint-Joseph, rue Montmartre.

de générosité, quelque sacrifice : il le fait naître de l'amour, de l'amitié, d'un sentiment si simple, si doux, que ce sacrifice même a dû paroître un bonheur. Mais, s'il écarte en général les idées tristes d'efforts, de privations, de dévouement, il semble qu'ils cesseroient d'être nécessaires, et que la société n'en auroit plus besoin. Il ne vous parle que de vous-même ou pour vous-même; et de ses leçons, ou plutôt de ses conseils, naîtroit le bonheur général. Combien cette morale est supérieure à celle de tant de philosophes qui paroissent n'avoir point écrit pour des hommes, et qui *taillent*, comme dit Montaigne, *nos obligations à la raison d'un autre être !* Telles sont en effet la misère et la vanité de l'homme, qu'après s'être mis au-dessous de lui-même par ses vices, il veut ensuite s'élever au-dessus de sa nature par le simulacre imposant des vertus auxquelles il se condamne, et qu'il deviendroit, en réalisant les chimères de son orgueil, aussi méconnoissable à lui-même par sa sagesse, qu'il l'est en effet par sa folie. Mais, après tous ces vains efforts, rendu à sa médiocrité naturelle, son cœur lui répète ce mot d'un vrai sage : que c'est une cruauté de vouloir élever l'homme à tant de perfection. Aussi tout ce faste philosophique tombe-t-il devant la raison simple, mais lumineuse, de La Fontaine. Un ancien osoit dire qu'il faut combattre souvent les lois par la nature : c'est par la nature que La Fontaine combat les maximes outrées de la philosophie. Son livre est la loi naturelle en action : c'est la morale de Montaigne épurée dans une âme plus douce, rectifiée par un sens encore plus droit, embellie des couleurs

d'une imagination plus aimable, moins forte peut-être, mais non pas moins brillante.

N'attendez point de lui ce fastueux mépris de la mort, qui, parmi quelques leçons d'un courage trop souvent nécessaire à l'homme, a fait débiter aux philosophes tant d'orgueilleuses absurdités. Tout sentiment exagéré n'avoit point de prise sur son âme, s'en écartoit naturellement; et la facilité même de son caractère sembloit l'en avoir préservé. La Fontaine n'est point le poëte de l'héroïsme : il est celui de la vie commune, de la raison vulgaire. Le travail, la vigilance, l'économie, la prudence sans inquiétude, l'avantage de vivre avec ses égaux, le besoin qu'on peut avoir de ses inférieurs, la modération, la retraite; voilà ce qu'il aime et ce qu'il fait aimer. L'amour, cet objet de tant de déclamations,

Ce mal qui peut-être est un bien,

dit La Fontaine, il le montre comme une foiblesse naturelle et intéressante. Il n'affecte point ce mépris pour l'espèce humaine, qui aiguise la satire mordante de Lucien, qui s'annonce hardiment dans les écrits de Montaigne, se découvre dans la folie de Rabelais, et perce quelquefois même dans l'enjouement d'Horace. Ce n'est point cette austérité qui appelle, comme dans Boileau, la plaisanterie au secours d'une raison sévère, ni cette dureté misanthropique de La Bruyère et de Pascal, qui, portant le flambeau dans l'abîme du cœur humain, jette une lueur effrayante sur ses tristes profondeurs. Le mal qu'il peint, il le rencontre : les autres

l'ont cherché. Pour eux, nos ridicules sont des ennemis dont ils se vengent : pour La Fontaine, ce sont des passans incommodes dont il songe à se garantir : il rit et ne hait point [1]. Censeur assez indulgent de nos foiblesses, l'avarice est de tous nos travers celui qui paroît le plus révolter son bon sens naturel. Mais, s'il n'éprouve et n'inspire point

> Ces haines vigoureuses
> Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

au moins préserve-t-il ses lecteurs du poison de la misanthropie, effet ordinaire de ces haines. L'âme, après la lecture de ses ouvrages, calme, reposée, et, pour ainsi dire, rafraîchie comme au retour d'une promenade solitaire et champêtre, trouve en soi-même une compassion douce pour l'humanité, une résignation tranquille à la providence, à la nécessité, aux lois de l'ordre établi ; enfin l'heureuse disposition de supporter patiemment les défauts d'autrui, et même les siens, leçon qui n'est peut-être pas une des moindres que puisse donner la philosophie.

Ici, messieurs, je réclame pour La Fontaine l'indulgence dont il a fait l'âme de sa morale ; et déjà l'auteur des fables a sans doute obtenu la grâce de l'auteur des contes : grâce que ses derniers momens ont encore mieux sollicitée. Je le vois, dans son repentir, imitant en quelque sorte ce héros dont il fut estimé [2], qu'un peintre ingénieux nous représente déchirant de son

[1] *Ridet et odit.* JUVÉNAL.

[2] Le grand Condé.

histoire le récit des exploits que sa vertu condamnoit; et, si le zèle d'une pieuse sévérité reprochoit encore à La Fontaine une erreur qu'il a pleurée lui-même, j'observerois qu'elle prit sa source dans l'extrême simplicité de son caractère; car c'est lui qui, plus que Boileau,

> Fit, sans être malin, ses plus grandes malices;
> BOILEAU.

je remarquerois que les écrits de ce genre ne passèrent long-temps que pour des jeux d'esprit, des *joyeusetés folâtres*, comme le dit Rabelais dans un livre plus licencieux, devenu la lecture favorite, et publiquement avouée, des hommes les plus graves de la nation; j'ajouterois que la reine de Navarre, princesse d'une conduite irréprochable et même de mœurs austères, publia des contes beaucoup plus libres, sinon par le fond, du moins par la forme, sans que la médisance se permît, même à la cour, de soupçonner sa vertu. Mais, en abandonnant une justification trop difficile de nos jours, s'il est vrai que la décence dans les écrits augmente avec la licence des mœurs, bornons-nous à rappeler que La Fontaine donna dans ses contes le modèle de la narration badine; et, puisque je me permets d'anticiper ici sur ce que je dois dire de son style et de son goût, observons qu'il eut sur Pétrone, Machiavel et Bocace, malgré leur élégance et la pureté de leur langage, cette même supériorité que Boileau, dans sa dissertation sur Joconde, lui donne sur l'Arioste lui-même. Et parmi ses successeurs, qui pourroit-on lui comparer? Seroit-ce

ou Vergier, ou Grécourt, qui dans la foiblesse de leur style, négligeant de racheter la liberté du genre par la décence de l'expression, oublient que les Grâces, pour être sans voile, ne sont pourtant pas sans pudeur? ou Sénecé, estimable pour ne s'être pas traîné sur les traces de La Fontaine en lui demeurant inférieur? ou l'auteur de la *Métromanie,* dont l'originalité, souvent heureuse, paroît quelquefois trop bizarre? Non sans doute, et il faut remonter jusqu'au plus grand poëte de notre âge; exception glorieuse à La Fontaine lui-même, et pour laquelle il désavoueroit le sentiment qui lui dicta l'un de ses plus jolis vers:

L'or se peut partager, mais non pas la louange.

Où existoit avant lui, du moins au même degré, cet art de préparer, de fonder, comme sans dessein, les incidens; de généraliser des peintures locales; de ménager au lecteur ces surprises qui font l'âme de la comédie; d'animer ses récits par cette gaieté de style, qui est une nuance du style comique, relevée par les grâces d'une poésie légère qui se montre et disparoît tour à tour? Que dirai-je de cet art charmant de s'entretenir avec son lecteur, de se jouer de son sujet, de changer ses défauts en beautés, de plaisanter sur les objections, sur les invraisemblances; talent d'un esprit supérieur à ses ouvrages, et sans lequel on demeure trop souvent au-dessous? Telle est la portion de sa gloire que La Fontaine vouloit sacrifier; et j'aurois essayé moi-même d'en dérober le souvenir à mes juges, s'ils n'admiroient en hommes de goût ce qu'ils réprouvent par des motifs respectables;

et si je n'étois forcé d'associer ses contes à ses apologues en m'arrêtant sur le style de cet immortel écrivain.

SECONDE PARTIE.

Si jamais on a senti à quelle hauteur le mérite du style et l'art de la composition pouvoient élever un écrivain, c'est par l'exemple de La Fontaine. Il règne dans la littérature une sorte de convention qui assigne les rangs d'après la distance reconnue entre les différens genres, à peu près comme l'ordre civil marque les places dans la société d'après la différence des conditions; et, quoique la considération d'un mérite supérieur puisse faire déroger à cette loi, quoiqu'un écrivain parfait dans un genre subalterne soit souvent préféré à d'autres écrivains d'un genre plus élevé, et qu'on néglige Stace pour Tibulle, ce même Tibulle n'est point mis à côté de Virgile. La Fontaine seul, environné d'écrivains dont les ouvrages présentent tout ce qui peut réveiller l'idée de génie, l'invention, la combinaison des plans, la force et la noblesse du style; La Fontaine paroît avec des ouvrages de peu d'étendue, dont le fond est rarement à lui, et dont le style est ordinairement familier; *le bonhomme* se place parmi tous ces grands écrivains, comme l'avoit prévu Molière, et conserve au milieu d'eux le surnom d'inimitable. C'est une révolution qu'il a opérée dans les idées reçues, et qui n'aura peut-être d'effet que pour lui; mais elle prouve au moins que, quelles que soient les conventions littéraires qui distribuent les rangs, le génie garde une place distinguée à

quiconque viendra, dans quelque genre que ce puisse être, instruire et enchanter les hommes. Qu'importe en effet de quel ordre soient les ouvrages, quand ils offrent des beautés du premier ordre? D'autres auront atteint la perfection de leur genre, le fabuliste aura élevé le sien jusqu'à lui.

Le style de La Fontaine est peut-être ce que l'histoire littéraire de tous les siècles offre de plus étonnant. C'est à lui seul qu'il étoit réservé de faire admirer, dans la brièveté d'un apologue, l'accord des nuances les plus tranchantes et l'harmonie des couleurs les plus opposées. Souvent une seule fable réunit la naïveté de Marot, le badinage et l'esprit de Voiture, des traits de la plus haute poésie, et plusieurs de ces vers que la force du sens grave à jamais dans la mémoire. Nul auteur n'a mieux possédé cette souplesse de l'âme et de l'imagination qui suit tous les mouvemens de son sujet. Le plus familier des écrivains devient tout à coup et naturellement le traducteur de Virgile ou de Lucrèce; et les objets de la vie commune sont relevés chez lui par ces tours nobles et cet heureux choix d'expressions qui les rendent dignes du poëme épique. Tel est l'artifice de son style, que toutes ces beautés semblent se placer d'elles-mêmes dans sa narration, sans interrompre ni retarder sa marche. Souvent même la description la plus riche, la plus brillante y devient nécessaire, et ne paroît, comme dans la fable *du Chêne et du Roseau,* dans celle *du Soleil et de Borée,* que l'exposé même du fait qu'il raconte. Ici, messieurs, le poëte des Grâces m'arrête et m'interdit, en leur nom,

les détails et la sécheresse de l'analise. Si l'on a dit de Montaigne qu'il faut le montrer et non le peindre, le transcrire et non le décrire, ce jugement n'est-il pas plus applicable à La Fontaine? Et combien de fois en effet n'a-t-il pas été transcrit? Mes juges me pardonneroient-ils d'offrir à leur admiration cette foule de traits présens au souvenir de tous ses lecteurs, et répétés dans tous ces livres consacrés à notre éducation, comme le livre qui les a fait naître? Je suppose en effet que mes rivaux relèvent : l'un l'heureuse alliance de ses expressions, la hardiesse et la nouveauté de ses figures d'autant plus étonnantes qu'elles paroissent plus simples; que l'autre fasse valoir ce charme continu du style qui réveille une foule de sentimens, embellit de couleurs si riches et si variées tous les contrastes que lui présente son sujet, m'intéresse à des bourgeons gâtés par un écolier, m'attendrit sur le sort de l'aigle qui vient de perdre

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance;

qu'un troisième vous vante l'agrément et le sel de sa plaisanterie qui rapproche si naturellement les grands et les petits objets, voit tour à tour dans un renard, Patrocle, Ajax, Annibal; Alexandre dans un chat; rappelle, dans le combat de deux coqs pour une poule, la guerre de Troie pour Hélène; met de niveau Pyrrhus et la laitière; se représente dans la querelle de deux chèvres qui se disputent le pas, fières de leur généalogie si poétique et si plaisante, Philippe IV et Louis XIV s'avançant dans l'île de la Conférence: que prouveront-

ils ceux qui vous offriront tous ces traits, sinon que des remarques devenues communes peuvent être plus ou moins heureusement rajeunies par le mérite de l'expression? Et d'ailleurs, comment peindre un poëte qui souvent semble s'abandonner comme dans une conversation facile; qui, citant Ulysse à propos des voyages d'une tortue, s'étonne lui-même de le trouver là; dont les beautés paroissent quelquefois une heureuse rencontre, et possèdent ainsi, pour me servir d'un mot qu'il aimoit, *la grâce de la soudaineté;* qui s'est fait une langue et une poétique particulières; dont le tour est naïf quand sa pensée est ingénieuse, l'expression simple quand son idée est forte; relevant ses grâces naturelles par cet attrait piquant qui leur prête ce que la physionomie ajoute à la beauté; qui se joue sans cesse de son art; qui, à propos de la tardive maternité d'une alouette, me peint les délices du printemps, les plaisirs, les amours de tous les êtres, et met l'enchantement de la nature en contraste avec le veuvage d'un oiseau?

Pour moi, sans insister sur ces beautés différentes, je me contenterai d'indiquer les sources principales d'où le poëte les a vues naître; je remarquerai que son caractère distinctif est cette étonnante aptitude à se rendre présent à l'action qu'il nous montre; de donner à chacun de ses personnages un caractère particulier dont l'unité se conserve dans la variété de ses fables, et le fait reconnoître partout. Mais une autre source de beautés bien supérieures, c'est cet art de savoir, en paroissant vous occuper de bagatelles, vous placer d'un

mot dans un grand ordre de choses. Quand le loup, par exemple, accusant, auprès du lion malade, l'indifférence du renard sur une santé si précieuse,

> Daube, au coucher du roi, son camarade absent,

suis-je dans l'antre du lion ? suis-je à la cour ? Combien de fois l'auteur ne fait-il pas naître du fond de ses sujets, si frivoles en apparence, des détails qui se lient comme d'eux-mêmes aux objets les plus importans de la morale, et aux plus grands intérêts de la société ? Ce n'est pas une plaisanterie d'affirmer que la dispute du lapin et de la belette, qui s'est emparée d'un terrier dans l'absence du maître ; l'une faisant valoir la raison du premier occupant, et se moquant des prétendus droits de Jean Lapin ; l'autre réclamant les droits de succession transmis au susdit Jean par Pierre et Simon ses aïeux, nous offre précisément le résultat de tant de gros ouvrages sur la propriété. Et La Fontaine faisant dire à la belette :

> Et quand ce seroit un royaume?

Disant lui-même ailleurs :

> Mon sujet est petit, cet accessoire est grand,

ne me force-t-il point d'admirer avec quelle adresse il me montre les applications générales de son sujet dans le badinage même de son style ? Voilà sans doute un de ses secrets ; voilà ce qui rend sa lecture si attachante, même pour les esprits les plus élevés : c'est qu'à propos du dernier insecte, il se trouve, plus naturellement

qu'on ne croit, près d'une grande idée, et qu'en effet il touche au sublime en parlant de la fourmi. Et craindrois-je d'être égaré par mon admiration pour La Fontaine, si j'osois dire que le système abstrait, *tout est bien*, paroît peut-être plus vraisemblable, et surtout plus clair, après le discours de Garo dans la fable de *la Citrouille et du Gland*, qu'après la lecture da Leibnitz et de Pope lui-même ?

S'il sait quelquefois simplifier ainsi les questions les plus compliquées, avec quelle facilité la morale ordinaire doit-elle se placer dans ses écrits ? Elle y naît sans effort, comme elle s'y montre sans faste ; car La Fontaine ne se donne point pour un philosophe : il semble même avoir craint de le paroître. C'est en effet ce qu'un poëte doit le plus dissimuler. C'est, pour ainsi dire, son secret ; et il ne doit le laisser surprendre qu'à ses lecteurs les plus assidus et admis à sa confiance intime. Aussi La Fontaine ne veut-il être qu'un homme, et même un homme ordinaire. Peint-il les charmes de la beauté ;

Un philosophe, un marbre, une statue,
Auroient senti *comme nous* ces plaisirs.

C'est surtout quand il vient de reprendre quelques-uns de nos travers, qu'il se plaît à faire cause commune avec nous, et à devenir le disciple des animaux qu'il a fait parler. Veut-il faire la satire d'un vice ; il raconte simplement ce que ce vice fait faire au personnage qui en est atteint ; et voilà la satire faite. C'est du dialogue, c'est des actions, c'est des passions des animaux que sortent

les leçons qu'il nous donne. Nous en adresse-t-il directement : c'est la raison qui parle avec une dignité modeste et tranquille. Cette bonté naïve qui jette tant d'intérêt sur la plupart de ses ouvrages, le ramène sans cesse au genre d'une poésie simple qui adoucit l'éclat d'une grande idée, la fait descendre jusqu'au vulgaire par la familiarité de l'expression, et rend la sagesse plus persuasive en la rendant plus accessible. Pénétré lui-même de tout ce qu'il dit, sa bonne foi devient son éloquence, et produit cette vérité de style qui communique tous les mouvemens de l'écrivain. Son sujet le conduit à répandre la plénitude de ses pensées, comme il épanche l'abondance de ses sentimens, dans cette fable charmante où la peinture du bonheur de deux pigeons attendrit par degrés son âme, lui rappelle les souvenirs les plus chers, et lui inspire le regret des illusions qu'il a perdues.

Je n'ignore pas qu'un préjugé vulgaire croit ajouter à la gloire du fabuliste, en le représentant comme un poëte qui, dominé par un instinct aveugle et involontaire, fut dispensé par la nature du soin d'ajouter à ses dons, et de qui l'heureuse indolence cueilloit nonchalamment des fleurs qu'il n'avoit point fait naître. Sans doute La Fontaine dut beaucoup à la nature qui lui prodigua la sensibilité la plus aimable, et tous les trésors de l'imagination; sans doute le *fablier* étoit né pour porter des fables : mais par combien de soins cet arbre si précieux n'avoit-il pas été cultivé? Qu'on se rappelle cette foule de préceptes du goût le plus fin et le plus exquis, répandus dans ses préfaces et dans ses ouvrages;



qu'on se rappelle ce vers si heureux, qu'il met dans la bouche d'Apollon lui-même :

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde ;

doutera-t-on que La Fontaine ne l'ait cherché, et que la gloire, ainsi que la fortune, ne vende *ce qu'on croit qu'elle donne?* Si ses lecteurs, séduits par la facilité de ses vers, refusent d'y reconnoître les soins d'un art attentif, c'est précisément ce qu'il a désiré. Nier son travail, c'est lui en assurer la plus belle récompense. O La Fontaine! ta gloire en est plus grande : le triomphe de l'art est d'être ainsi méconnu.

Et comment ne pas apercevoir ses progrès et ses études dans la marche même de son esprit ? Je vois cet homme extraordinaire, doué d'un talent qu'à la vérité il ignore lui-même jusqu'à vingt-deux ans, s'enflammer tout-à-coup à la lecture d'une ode de Malherbe, comme Malebranche à celle d'un livre de Descartes, et sentir cet enthousiasme d'une âme qui, voyant de plus près la gloire, s'étonne d'être née pour elle. Mais pourquoi Malherbe opéra-t-il le prodige refusé à la lecture d'Horace et de Virgile ? C'est que La Fontaine les voyoit à une trop grande distance ; c'est qu'ils ne lui montroient pas, comme le poëte françois, quel usage on pouvoit faire de cette langue qu'il devoit lui-même illustrer un jour. Dans son admiration pour Malherbe, auquel il devoit, si je puis parler ainsi, sa naissance poétique, il le prit d'abord pour son modèle ; mais, bientôt revenu au ton qui lui appartenoit, il s'aperçut qu'une naïveté fine et piquante étoit le vrai caractère de son esprit :



caractère qu'il cultiva par la lecture de Rabelais, de Marot, et de quelques-uns de leurs contemporains. Il parut ainsi faire rétrograder la langue, quand les Bossuet, les Racine, les Boileau en avançoient le progrès par l'élévation et la noblesse de leur style : mais elle ne s'enrichissoit pas moins dans les mains de La Fontaine, qui lui rendoit les biens qu'elle avoit laissé perdre, et qui, comme certains curieux, rassemblant avec soin des monnoies antiques, se composoit un véritable trésor. C'est dans notre langue ancienne qu'il puisa ces expressions imitatives ou pittoresques, qui présentent sa pensée avec toutes les nuances accessoires; car nul auteur n'a mieux senti le besoin *de rendre son âme visible :* c'est le terme dont il se sert pour exprimer un des attributs de la poésie. Voilà toute sa poétique, à laquelle il paroît avoir sacrifié tous les préceptes de la poétique ordinaire et de notre versification, dont ses écrits sont un modèle, souvent même parce qu'il en brave les règles. Eh! le goût ne peut-il pas les enfreindre, comme l'équité s'élève au-dessus des lois?

Cependant La Fontaine étoit né poëte, et cette partie de ses talens ne pouvoit se développer dans les ouvrages dont il s'étoit occupé jusqu'alors. Il la cultivoit par la lecture des modèles de l'Italie ancienne et moderne, par l'étude de la nature et de ceux qui l'ont su peindre. Je ne dois point dissimuler le reproche fait à ce rare écrivain par le plus grand poëte de nos jours, qui refuse ce titre de peintre à La Fontaine. Je sens, comme il convient, le poids d'une telle autorité;

mais celui qui loue La Fontaine seroit indigne d'admirer son critique, s'il ne se permettoit d'observer que l'auteur des fables, sans multiplier ces tableaux où le poëte s'annonce à dessein comme peintre, n'a pas laissé d'en mériter le nom. Il peint rapidement et d'un trait : il peint par le mouvement de ses vers, par la variété de ses mesures et de ses repos, et surtout par l'harmonie imitative. Des figures vraies et frappantes ; mais peu de bordure et point de cadre : voilà La Fontaine. Sa muse aimable et nonchalante rappelle ce riant tableau de l'Aurore dans un de ses poëmes, où il représente cette jeune déesse, qui, se balançant dans les airs,

> La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
> Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas.

Cette description charmante est à la fois une réponse à ses censeurs, et l'image de sa poésie.

Ainsi se formèrent par degrés les divers talens de La Fontaine, qui tous se réunirent enfin dans ses fables. Mais elles ne purent être que le fruit de sa maturité : c'est qu'il faut du temps à de certains esprits pour connoître les qualités différentes dont l'assemblage forme leur vrai caractère, les combiner, les assortir, fortifier ces traits primitifs par l'imitation des écrivains qui ont avec eux quelque ressemblance, et pour se montrer enfin tout entiers dans un genre propre à déployer la variété de leurs talens. Jusqu'alors l'auteur, ne faisant pas usage de tous ses moyens, ne se présente point avec tous ses avantages. C'est un athlète doué d'une force réelle, mais qui n'a point encore appris à se pla-

cer dans une attitude qui puisse la développer toute entière. D'ailleurs, les ouvrages qui, tels que les fables de La Fontaine, demandent une grande connoissance du cœur humain et du système de la société, exigent un esprit mûri par l'étude et par l'expérience ; mais aussi, devenus une source féconde de réflexions, ils rappellent sans cesse le lecteur, auquel ils offrent de nouvelles beautés et une plus grande richesse de sens, à mesure qu'il a lui-même par sa propre expérience étendu la sphère de ses idées : et c'est ce qui nous ramène si souvent à Montaigne, à Molière et à La Fontaine.

Tels sont les principaux mérites de ces écrits

> Toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
>
> BOILEAU.

et qui, mettant l'auteur des fables au-dessus de son genre même, me dispensent de rappeler ici la foule de ses imitateurs étrangers ou français : tous se déclarent trop honorés de le suivre de loin ; et, s'il eut la bêtise, suivant l'expression de M. de Fontenelle, de se mettre au-dessous de Phèdre, ils ont l'esprit de se mettre au-dessous de La Fontaine, et d'être aussi modestes que ce grand homme. Un seul, plus confiant, s'est permis l'espérance de lutter avec lui ; et cette hardiesse, non moins que son mérite réel, demande peut-être une exception. Lamotte, qui conduisit son esprit partout, parce que son génie ne l'emporta nulle part ; Lamotte fit des fables..... O La Fontaine ! la révolution d'un siècle n'avoit point encore appris à la France combien tu étois un homme rare ; mais, après un moment d'illusion, il fallut

bien voir qu'un philosophe froidement ingénieux, ne joignant à la finesse ni le naturel,

> Ni la grâce plus belle encor que la beauté ;

ne possédant point *ce qui plaît plus d'un jour;* dissertant sur son art et sur la morale; laissant percer l'orgueil de descendre jusqu'à nous, tandis que son devancier paroît se trouver naturellement à notre niveau; tâchant d'être naïf, et prouvant qu'il a dû plaire; foible avec recherche, quand La Fontaine ne l'est jamais que par négligence; ne pouvoit être le rival d'un poëte simple, souvent sublime, toujours vrai, qui laisse dans le cœur le souvenir de tout ce qu'il dit à la raison, joint à *l'art de plaire* celui *de n'y penser pas,* et dont les fautes quelquefois heureuses font appliquer à son talent ce qu'il a dit d'une femme aimable :

> La négligence, à mon gré, si requise,
> Pour cette fois fut sa dame d'atours.

Aussi tous les reproches qu'on a pu lui faire sur quelques longueurs, sur quelques incorrections, n'ont point affoibli le charme qui ramène sans cesse à lui, qui le rend aimable pour toutes les nations, et pour tous les âges sans en excepter l'enfance. Quel prestige peut fixer ainsi tous les esprits et tous les goûts? qui peut frapper les enfans, d'ailleurs si incapables de sentir tant de beautés? C'est la simplicité de ces formules où ils retrouvent la langue de la conversation; c'est le jeu presque théâtral de ces scènes si courtes et si animées ; c'est l'intérêt qu'il leur fait prendre à ses person-

nages en les mettant sous leurs yeux : illusion qu'on ne retrouve plus chez ses imitateurs, qui ont beau appeler un singe Bertrand et un chat Raton, ne montrent jamais ni un chat ni un singe. Qui peut frapper tous les peuples? C'est ce fond de raison universelle répandu dans ses fables; c'est ce tissu de leçons convenables à tous les états de la vie; c'est cette intime liaison de petits objets à de grandes vérités : car nous n'osons penser que tous les esprits puissent sentir les grâces de ce style qui s'évanouissent dans une traduction; et, si on lit La Fontaine dans la langue originale, n'est-il pas vraisemblable qu'en supposant aux étrangers la plus grande connoissance de cette langue, les grâces de son style doivent toujours être mieux senties chez un peuple où l'esprit de société, vrai caractère de la nation, rapproche les rangs sans les confondre; où, le supérieur voulant se rendre agréable sans trop descendre, l'inférieur plaire sans s'avilir, l'habitude de traiter avec tant d'espèces différentes d'amour-propre, de ne point les heurter dans la crainte d'en être blessés nous-mêmes, donne à l'esprit ce tact rapide, cette sagacité prompte, qui saisit les nuances les plus fines des idées d'autrui, présente les siennes dans le jour le plus convenable, et lui fait apprécier dans les ouvrages d'agrément les finesses de la langue, les bienséances du style, et ces convenances générales, dont le sentiment se perfectionne par le grand usage de la société. S'il est ainsi, comment les étrangers, supérieurs à nous sur tant d'objets et si respectables d'ailleurs, pourroient-ils?.... Mais quoi! puis-je hasarder cette opinion, lorsqu'elle est réfutée d'avance

par l'exemple d'un étranger qui signale aux yeux de l'Europe son admiration pour La Fontaine? Sans doute cet étranger illustre, si bien naturalisé parmi nous, sent toutes les grâces de ce style enchanteur. La préférence qu'il accorde à notre fabuliste sur tant de grands hommes, dans le zèle qu'il montre pour sa mémoire, en est elle-même une preuve; à moins qu'on ne l'attribue en partie à l'intérêt qu'inspirent sa personne et son caractère [1].

TROISIÈME PARTIE.

Un homme ordinaire, qui auroit dans le cœur les sentimens aimables dont l'expression est si intéressante dans les écrits de La Fontaine, seroit cher à tous ceux qui le connoîtroient; mais le fabuliste avoit pour eux (et ce charme n'est point tout à fait perdu pour nous), un attrait encore plus piquant: c'est d'être l'homme tel qu'il paroît être sorti des mains de la nature. Il semble qu'elle l'ait fait naître pour l'opposer à l'homme tel qu'il se compose dans la société, et qu'elle lui ait donné son esprit et son talent pour augmenter le phénomène et le rendre plus remarquable par la singularité du contraste. Il conserva jusqu'au dernier moment tous les goûts simples, qui supposent l'innocence des mœurs et la douceur de l'âme. Il a lui-même essayé de se peindre en partie dans son roman de Psyché, où il représente la variété de ses goûts, sous le nom de Polyphile, qui

[1] On sait qu'un étranger demanda à l'académie de Marseille la permission de joindre la somme de deux mille livres à la médaille académique.

aime *les jardins, les fleurs, les ombrages, la musique, les vers, et réunit toutes ces passions douces qui remplissent le cœur d'une certaine tendresse.* On ne peut assez admirer ce fond de bienveillance générale qui l'intéresse à tous les êtres vivans;

> Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux:

c'est sous ce point de vue qu'il les considère. Cette habitude de voir dans les animaux des membres de la société universelle, enfans d'un même père, disposition si étrange dans nos mœurs, mais commune dans les siècles reculés, comme on peut le voir par Homère, se retrouve encore chez plusieurs Orientaux. La Fontaine est-il bien éloigné de cette disposition, lorsqu'attendri par le malheur des animaux qui périssent dans une inondation, châtiment des crimes des hommes, il s'écrie par la bouche d'un vieillard:

> Les animaux périr! car encor les humains,
> Tous devoient succomber sous les célestes armes.

Il étend même cette sensibilité jusqu'aux plantes, qu'il anime non-seulement par ces traits hardis qui montrent toute la nature vivante sous les yeux d'un poëte, et qui ne sont que des figures d'expression, mais par le ton affectueux d'un vif intérêt qu'il déclare lui-même, lorsque, voyant le cerf brouter la vigne qui l'a sauvé, il s'indigne

> . . . . Que de si doux ombrages
> Soient exposés à ces outrages.

Seroit-il impossible qu'il eût senti lui-même le prix de

cette partie de son caractère, et qu'averti par ses premiers succès, il l'eût soigneusement cultivée? Non sans doute; car cet homme, qu'on a cru [1] inconnu à lui-même, déclare formellement qu'il étudioit sans cesse le goût du public, c'est-à-dire, tous les moyens de plaire. Il est vrai que, quoiqu'il se soit formé sur son art une théorie très-fine et très-profonde, quoiqu'il eût reçu de la nature ce coup d'œil qui fit donner à Molière le nom de *contemplateur*, sa philosophie, si admirable dans les développemens du cœur humain, ne s'éleva point jusqu'aux généralités qui forment les systèmes : de là quelques incertitudes dans ses principes, quelques fables dont le résultat n'est point irrépréhensible, et où la morale paroît trop sacrifiée à la prudence; de là quelques contradictions sur différens objets de politique et de philosophie. C'est qu'il laisse indécises les questions épineuses, et prononce rarement sur ces problèmes dont la solution n'est point dans le cœur et dans un fond de raison universelle. Sur tous les objets de ce genre qui sont absolument hors de lui, il s'en rapporte volontiers à Plutarque et à Platon, et n'entre point dans les disputes des philosophes; mais, toutes les fois qu'il a véritablement une manière de sentir personnelle, il ne consulte que son cœur, et ne s'en laisse imposer ni par de grands mots ni par de grands noms. Sénèque, en nous conservant le mot de Mécénas qui veut vivre absolument, dût-il vivre

[1] A La Fontaine, à lui seul inconnu.

MARMONTEL, *Épître aux poëtes.*

goutteux, impotent, perclus, a beau invectiver contre cet opprobre ; La Fontaine ne prend point le change, il admire ce trait avec une bonne foi plaisante ; il le juge digne de la postérité. Selon lui, *Mécénas fut un galant homme*, et je reconnois celui qui déclare plus d'une fois vouloir vivre un siècle tout au moins.

Cette même incertitude de principes, il faut en convenir, passa même quelquefois dans sa conduite : toujours droit, toujours bon sans effort, il n'a point à lutter contre lui-même ; mais a-t-il un mouvement blâmable, il succombe et cède sans combat. C'est ce qu'on put remarquer dans sa querelle avec Furetière et avec Lulli, par lequel il s'étoit vu trompé, et, comme il dit, *enquinaudé ;* car on ne peut dissimuler que l'auteur des fables n'ait fait des opéras peu connus : le ressentiment qu'il conçut contre la mauvaise foi de cet Italien, lui fit trouver dans *le peu qu'il avoit de bile,* de quoi faire une satire violente, et sa gloire est qu'on puisse en être si étonné ; mais, après ce premier mouvement, redevenu La Fontaine, il reprit son caractère véritable, qui étoit celui d'un enfant, dont en effet il venoit de montrer la colère. Ce n'est pas un spectacle sans intérêt que d'observer les mouvemens d'une âme qui, conservant même dans le monde les premiers traits de son caractère, sembla toujours n'obéir qu'à l'instinct de la nature. Il connut et sentit les passions ; et, tandis que la plupart des moralistes les considéroient comme des ennemis de l'homme, il les regarda comme les ressorts de notre âme, et en devint même l'apologiste. Cette idée, que les philosophes ennemis des stoïciens

avoient rendue familière à l'antiquité, paroissoit de son temps une idée nouvelle ; et si l'auteur des fables la développa quelquefois avec plaisir, c'est qu'elle étoit pour lui une vérité de sentiment, c'est que des passions modérées étoient les instrumens de son bonheur. Sans doute le philosophe, dont la rigide sévérité voulut les anéantir en soi-même, s'indignoit d'être entraîné par elles, et les redoutoit comme l'intempérant craint quelquefois les festins. La Fontaine, défendu par la nature contre le danger d'abuser de ses dons, se laissa guider sans crainte à des penchans qui l'égarèrent quelquefois, mais sans le conduire au précipice. L'amour, cette passion qui parmi nous se compose de tant d'autres, reprit dans son âme sa simplicité naturelle : fidèle à l'objet de son goût, mais inconstant dans ses goûts, il paroît que ce qu'il aima le plus dans les femmes, fut celui de leurs avantages dont elles sont elles-mêmes le plus éprises, leur beauté. Mais le sentiment qu'elle lui inspira, doux comme l'âme qui l'éprouvoit, s'embellit des grâces de son esprit, et la plus aimable sensibilité prit le ton de la galanterie la plus tendre. Qui a jamais rien dit de plus flatteur pour le sexe que le sentiment exprimé dans ces vers?

> Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune :
> Quelqu'ingrate beauté qui nous donne des lois,
> Encor en tire-t-on un souris quelquefois.

C'est ce goût pour les femmes, dont il parle sans cesse, comme l'Arioste, en bien et en mal, qui lui dicta ses contes, se reproduit sans danger et avec tant de grâces

dans ses fables mêmes, et conduisit sa plume dans son roman de Psyché. Cette déesse nouvelle, que le conte ingénieux d'Apulée n'avoit pu associer aux anciennes divinités de la poésie, reçut de la brillante imagination de La Fontaine une existence égale à celle des dieux d'Hésiode et d'Homère, et il eut l'honneur de créer comme eux une divinité. Il se plut à réunir en elle seule toutes les foiblesses des femmes, et, comme il le dit, leurs trois plus grands défauts : la vanité, la curiosité et le trop d'esprit; mais il l'embellit en même temps de toutes les grâces de ce sexe enchanteur. Il la place ainsi au milieu des prodiges de la nature et de l'art, qui s'éclipsent tous auprès d'elle. Ce triomphe de la beauté, qu'il a pris tant de plaisir à peindre, demande et obtient grâce pour les satires qu'il se permet contre les femmes, satires toujours générales : et, dans cette Psyché même, il place au Tartare

Ceux dont les vers ont noirci quelque belle.

Aussi ses vers et sa personne furent-ils également accueillis de ce sexe aimable, d'ailleurs si bien vengé de la médisance par le sentiment qui en fait médire. On a remarqué que trois femmes furent ses bienfaitrices, parmi lesquelles il faut compter cette fameuse duchesse de Bouillon qui, séduite par cet esprit de parti, fléau de la littérature, se déclara si hautement contre Racine; car ce grand tragique, qu'on a depuis appelé le poëte des femmes, ne put obtenir le suffrage des femmes les plus célèbres de son siècle, qui toutes s'intéressoient à la gloire de La Fontaine. La gloire fut une de ses pas-

sions les plus constantes; il nous l'apprend lui-même :

Un vain bruit et l'amour ont occupé mes ans;

et, dans les illusions de l'amour même, cet autre sentiment conservoit des droits sur son cœur.

Adieu, plaisirs, honneurs, louange bien-aimée!

s'écrioit-il dans le regret que lui laissoient les momens perdus pour sa réputation. Ce ne fut pas sans doute une passion malheureuse : il jouit de cette gloire si chère, et ses succès le mirent au nombre de ces hommes rares à qui le suffrage public donne le droit de se louer eux-mêmes sans affliger l'amour-propre d'autrui. Il faut convenir qu'il usa quelquefois de cet avantage; car, tout étonnant que paroît La Fontaine, il ne fut pourtant pas un poëte sans vanité. Mais, ne se louant que pour promettre à ses amis

Un temple dans ses vers,

pour rendre son encens plus digne d'eux : sa vanité même devint intéressante, et ne parut que l'aimable épanchement d'une âme naïve, qui veut associer ses amis à sa renommée. Ne croiroit-on pas encore qu'il a voulu réclamer contre les portraits qu'on s'est permis de faire de sa personne, lorsqu'il ose dire :

Qui n'admettroit Anacréon chez soi?
Qui banniroit Waller et La Fontaine?

Est-il vraisemblable, en effet, qu'un homme admis chez les Conti, les Vendôme, et parmi tant de sociétés

illustres, fût tel que nous le représente une exagération ridicule, sur la foi de quelques réponses naïves échappées à ses distractions ? La grandeur encourage, l'orgueil protége, la vanité cite un auteur illustre, mais la société n'appelle ou n'admet que celui qui sait plaire; et les Chaulieu, les Lafare, avec lesquels il vivoit familièrement, n'ignoroient pas l'ancienne méthode de négliger la personne en estimant les écrits. Leur société, leur amitié, les bienfaits des princes de Conti et de Vendôme, et dans la suite ceux de l'auguste élève de Fénélon, récompensèrent le mérite de La Fontaine, et le consolèrent de l'oubli de la cour, s'il y pensa.

C'est une singularité bien frappante de voir un écrivain tel que lui, né sous un roi dont les bienfaits allèrent étonner les savans du nord, vivre négligé, mourir pauvre, et près d'aller dans sa caducité chercher loin de sa patrie, les secours nécessaires à la simple existence : c'est qu'il porta toute sa vie la peine de son attachement à Fouquet, ennemi du grand Colbert. Peut-être n'eût-il pas été indigne de ce ministre célèbre de ne pas punir une reconnoissance et un courage qu'il devoit estimer. Peut-être, parmi les écrivains dont il présentoit les noms à la bienfaisance du roi, le nom de La Fontaine n'eût-il pas été déplacé; et la postérité ne reprocheroit point à sa mémoire d'avoir abandonné au zèle bienfaisant de l'amitié, un homme qui fut un des ornemens de son siècle, qui devint le successeur immédiat de Colbert lui-même à l'académie, et le loua d'avoir protégé les lettres. Une fois négligé, ce fut une raison de l'être toujours, suivant l'usage; et le mérite de La

Fontaine n'étoit pas d'un genre à toucher vivement Louis XIV. Peut-être les rois et les héros sont-ils trop loin de la nature pour apprécier un tel écrivain : il leur faut des tableaux d'histoire plutôt que des paysages ; et Louis XIV, mêlant à la grandeur naturelle de son âme quelques nuances de la fierté espagnole qu'il sembloit tenir de sa mère ; Louis XIV, si sensible au mérite des Corneille, des Racine, des Boileau, ne se retrouvoit point dans des fables. C'étoit un grand défaut, dans un siècle où Despréaux fit un précepte de l'art poétique de former tous les héros de la tragédie sur le monarque françois [1] ; et la description du passage du Rhin importoit plus au roi que les débats du lapin et de la belette.

Malgré cet abandon du maître, qui retarda même la réception de l'auteur des fables à l'académie française ; malgré la médiocrité de sa fortune, La Fontaine (et l'on aime à s'en convaincre), La Fontaine fut heureux ; il le fut même plus qu'aucun des grands poëtes ses contemporains. S'il n'eut point cet éclat imposant attaché aux noms des Racine, des Corneille, des Molière, il ne fut point exposé au déchaînement de l'envie, toujours plus irritée par les succès de théâtre. Son caractère pacifique le préserva de ces querelles littéraires qui tourmentèrent la vie de Despréaux. Cher au public, cher aux plus grands génies de son siècle, il vécut en paix avec les écrivains médiocres ; ce qui paroît un peu plus difficile, pauvre, mais sans humeur,

[1] Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros sur lui forme tous les tableaux.
BOILEAU, *Art poét.*

et comme à son insu ; libre de chagrins domestiques ; d'inquiétude sur son sort, possédant le repos, de douces rêveries et le *vrai dormir* dont il fait de grands éloges : ses jours parurent couler négligemment comme ses vers. Aussi, malgré son amour pour la solitude, malgré son goût pour la campagne, ce goût si ami des arts auxquels il offre de plus près leur modèle, il se trouvoit bien partout. Il s'écrie, dans l'ivresse des plus doux sentimens, qu'il aime à la fois la ville, la campagne ; que tout est pour lui le souverain bien :

Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique,
Les chimères, le rien, tout est bon.

Il retrouve en tout lieu le bonheur qu'il porte en lui-même, et dont les sources intarissables sont l'innocente simplicité de son âme et le sentiment d'une imagination souple et légère. Les yeux s'arrêtent, se reposent avec délices sur le spectacle d'un homme, qui, dans un monde trompeur, soupçonneux, agité de passions et d'intérêts divers, marche avec l'abandon d'une paisible sécurité, trouve sa sûreté dans sa confiance même, et s'ouvre un accès dans tous les cœurs, sans autre artifice que d'ouvrir le sien, d'en laisser échapper tous les mouvemens, d'y laisser lire même ses foiblesses, garans d'une aimable indulgence pour les foiblesses d'autrui. Aussi La Fontaine inspira-t-il toujours cet intérêt qu'on accorde involontairement à l'enfance. L'un se charge de l'éducation et de la fortune de son fils ; car il avoit cédé aux désirs de sa famille, et un soir il se trouva marié : l'autre lui donne un asile dans sa mai-

son ; il se croit parmi des frères ; ils vont le devenir en effet, et la société reprend les vertus de l'âge d'or pour celui qui en a la candeur et la bonne foi. Il reçoit des bienfaits : il en a le droit, car il rendroit tout sans croire s'être acquitté. Peut-être il est des âmes qu'une simplicité noble élève naturellement au-dessus de la fierté ; et, sans blâmer le philosophe, qui écarte un bienfaiteur dans la crainte de se donner un tyran, sait se priver, souffrir et se taire, n'est-il pas plus beau peut-être, n'est-il pas du moins plus doux de voir La Fontaine montrer à son ami ses besoins comme ses pensées, abandonner généreusement à l'amitié le droit précieux qu'elle réclame, et lui rendre hommage par le bien qu'il reçoit d'elle ? Il aimoit, c'étoit sa reconnoissance, et ce fut celle qu'il fit éclater envers le malheureux Fouquet. J'admirerai sans doute, il le faut bien, un chef-d'œuvre de poésie et de sentiment dans sa touchante élégie sur cette fameuse disgrâce ; mais, si je le vois, deux ans après la chute de son bienfaiteur, pleurer à l'aspect du château où M. Fouquet avoit été détenu ; s'il s'arrête involontairement autour de cette fatale prison dont il ne s'arrache qu'avec peine ; si je trouve l'expression de cette sensibilité, non dans un écrit public, monument d'une reconnoissance souvent fastueuse, mais dans l'épanchement d'un commerce secret, je partagerai sa douleur : j'aimerai l'écrivain que j'admire. O La Fontaine ! essuie tes larmes, écris cette fable charmante *des Deux Amis;* et je sais où tu trouves l'éloquence du cœur et le sublime de sentiment : je reconnois le maître de cette vertu qu'il nom-

me, par une expression nouvelle, *le don d'être ami.* Qui l'avoit mieux reçu de la nature ce don si rare? Qui a mieux éprouvé les illusions du sentiment? Avec quel intérêt, avec quelle bonne foi naïve, associant dans un même recueil plusieurs de ses immortels écrits à la traduction de quelques harangues anciennes, ouvrage de son ami Maucroix, ne se livre-t-il pas à l'espérance d'une commune immortalité? Que mettre au-dessus de son dévouement à ses amis, si ce n'est la noble confiance qu'il avoit lui-même en eux? O vous! messieurs, vous qui savez si bien, puisque vous chérissez sa mémoire, sentir et apprécier ce charme inexprimable de la facilité dans les vertus, partage des mœurs antiques; qui de vous, allant offrir à son ami l'hospice de sa maison, n'éprouveroit l'émotion la plus douce, et même le transport de la joie, s'il en recevoit cette réponse aussi attendrissante qu'inattendue: *J'y allois?* Ce mot si simple, cette expression si naïve d'un abandon sans réserve, est le plus digne hommage rendu à l'humanité généreuse; et jamais bienfaiteur, digne de l'être, n'a reçu une si belle récompense de son bienfait.

Telle est l'image que mes foibles yeux ont pu saisir de ce grand homme, d'après ses ouvrages mêmes, plus encore que d'après une tradition récente, mais qui, trop souvent infidèle, s'est plu, sur la foi de quelques plaisanteries de société, à montrer, comme un jeu bizarre de la nature, un homme qui en fut véritablement un prodige; qui offrit le singulier contraste d'un conteur trop libre et d'un excellent moraliste; reçut en

partage l'esprit le plus fin qui fût jamais, et devint en tout le modèle de la simplicité; posséda le génie de l'observation, même de la satire, et ne passa jamais que pour un bon homme; déroba, sous l'air d'une négligence quelquefois réelle, les artifices de la composition la plus savante; fit ressembler l'art au naturel; souvent même à l'instinct; cacha son génie par son génie même; tourna au profit de son talent l'opposition de son esprit et de son âme, et fut dans le siècle des grands écrivains, sinon le premier, du moins le plus étonnant. Malgré ses défauts, observés même dans son éloge, il sera toujours le plus relu de tous les auteurs; et l'intérêt qu'inspirent ses ouvrages s'étendra toujours sur sa personne. C'est que plusieurs de ses défauts même participent quelquefois des qualités aimables qui les avoient fait naître; c'est qu'on juge l'homme et l'auteur par l'assemblage de ses qualités habituellement dominantes; et La Fontaine, désigné de son vivant par l'épithète de bon, ressemblance remarquable avec Virgile, conservera, comme écrivain, le surnom d'inimitable, titre qu'il obtint avant même d'être tout à fait apprécié, titre confirmé par l'admiration d'un siècle, et devenu, pour ainsi dire, inséparable de son nom.

FIN DE L'ÉLOGE DE LA FONTAINE.

DISCOURS

Qui a remporté le prix à l'Académie de Marseille en 1767.

Combien le génie des grands Écrivains influe sur l'esprit de leur siècle.

> Si fortè virum quem
> Conspexêre, silent.
> VIRG. *Æneid.* 1.

IL n'est point d'espèce dans l'univers dont les deux extrêmes soient séparés par un aussi grand intervalle que celui qu'a jeté la nature entre les deux extrémités de l'espèce humaine. Quelle distance immense entre un sauvage grossier qui peut à peine combiner deux ou trois idées, et un génie tel que Descartes et Newton! L'un semble toucher encore par quelques points à la classe des animaux, et ramper avec eux à la lueur d'un instinct stupide et borné; l'autre paroît avoir reçu dans son âme un rayon de la divinité même, et lire à sa clarté les mystères de la nature et de notre être. Ici c'est un bloc informe et brut, retombant dans l'abîme tel qu'il en avoit été tiré; là s'élève une statue colossale qu'un Phidias a fait respirer et vivre. Par quel étonnant prodige l'homme diffère-t-il ainsi de l'homme? Pourquoi la raison paroît-elle dans les uns un astre éclipsé, tandis que dans les autres il éclaire des mondes?

Qui pourra nous révéler la nature de ces âmes privilégiées qui renferment elles seules les lumières de plusieurs générations; dont l'active pensée devance dans son vol la course des siècles et va saisir l'avenir dans le néant où il est encore; remonte à l'origine des sociétés et semble avoir assisté à la création de l'univers, à la formation de l'homme, et à la naissance des gouvernemens? En lisant leurs pensées, je crois m'entretenir avec le premier des mortels; je crois l'entendre retraçant à ses nombreux enfans les objets de la nature dans la simplicité sublime où il les vit, où il les conçut, et avec le sentiment énergique et profond qu'il éprouva, lorsqu'éveillé du néant à la voix du créateur, il s'assit seul au milieu du monde.

Le génie est un phénomène que l'éducation, le climat, ni le gouvernement ne peuvent expliquer. Est-ce à son siècle que l'immortel Bacon dut cette âme sublime dont le souffle puissant ralluma le flambeau presque éteint de la philosophie? Non : ce ne sont point des hommes qui forment les grands hommes. Ils n'appartiennent à aucune famille, à aucun siècle, à aucune nation; ils n'ont ni ancêtres ni postérité. C'est Dieu qui par pitié les envoie tout formés sur la terre pour renouveler l'homme et sa raison dégénérée : semblables à ces astres qui descendent près de notre sphère après une longue révolution de siècles; qui, dérobant à la vue le point d'où ils sont partis, raniment, dit-on, la vigueur des mondes et rajeunissent la nature; mais, après que la nature s'est plu à s'épuiser pour former ces masses étonnantes de lumière, elle semble se reposer ensuite,

et laisser tomber de sa main, sans autre dessein que la profusion, la multitude des hommes, comme une foule d'atômes intelligens, destinés à être agités, entraînés dans la sphère de l'activité des autres. La grande portion du genre humain reste comme abandonnée sous la main de ceux qui sauront s'en servir pour la gouverner; elle ne reçoit que la portion d'intelligence nécessaire pour obéir à ses maîtres.

Deux forces souveraines commandent à l'espèce humaine, et règlent partout les destinées : le pouvoir et le génie. Assis sur un trône, tenant d'une main le livre des lois, et de l'autre le glaive de la force, le pouvoir préside aux grandes révolutions; il subjugue les hommes par les hommes; il maîtrise par les forces qui lui sont confiées les forces qui lui résistent. Il dispose de la forme extérieure des sociétés qu'il varie à son gré. Les passions vulgaires environnent son trône et sont à ses ordres. Maître des biens et des personnes, il contient l'homme par ses besoins et par ses désirs; il l'enchaîne encore par l'horreur de sa destruction et par l'amour de sa tranquillité. Mais sa force n'a point de mesure fixe et constante: elle est asservie à mille hasards, à mille circonstances étrangères, qui peuvent ou la rendre immense ou la faire évanouir; après avoir surmonté les plus grands obstacles, elle se trouve quelquefois arrêtée par les plus petits : elle peut échouer contre une opinion, un préjugé, une mode. Le pouvoir peut employer tous les instrumens, tous les moyens actuellement existans; mais il n'en invente point de nouveaux et ne peut préparer l'avenir. Il rend au siècle suivant l'espèce humaine

telle qu'il l'a reçue du siècle précédent, sans l'avoir perfectionnée. Il est plus puissant pour l'avilir ou pour la détruire : encore commande-t-il en vain à qui ne veut plus obéir. Homme furieux, arrêtez ; ses droits sont sacrés ! Mais que deviennent-ils dans le fait, au temps de ces révolutions fatales où les peuples, las de tyrannie et d'oppressions, reprennent dans ses mains leur force et leur volonté, tranchent leurs liens avec le fer, et redeviennent barbares, croyant se rendre libres ?

L'action du génie est plus lente, mais plus forte et plus sûre ; le mouvement qu'il a une fois imprimé ne meurt point avec lui ; il tend vers l'avenir et s'accélère par l'espace même qu'il parcourt ; il subjugue l'homme pour l'ennoblir ; il dompte sa volonté par sa raison, par les plus nobles de ses passions et de ses facultés ; comme Dieu, il jouit de l'étonnant privilége de régner sur elle sans gêner sa force et sans lui ôter le sentiment précieux de sa liberté.

Comme son action n'a point de bornes dans sa durée, elle n'en a point dans la sphère de son étendue. Élément invisible, subtil, dont nul obstacle ne peut intercepter l'effet, il pénètre de l'homme à l'homme comme l'aimant pénètre les corps : il parcourt extérieurement toute l'espèce humaine, et change sans violence la direction des volontés. La cause de ce changement est souvent ignorée du pilote qui conduit le vaisseau ; mais elle est aperçue du philosophe qui l'observe.

Et comment les esprits pourroient-il résister à l'influence du génie ? Nos sentimens, nos goûts, nos pas-

sions, nos vertus, nos vices mêmes lui offrent autant de chaînes par lesquelles il nous saisit et nous entraîne à sa volonté. Ce penchant naturel et invisible pour tout ce qui est grand, extraordinaire et nouveau, nous appelle vers lui : l'ascendant nécessaire de l'esprit vaste sur l'esprit borné, de l'âme forte sur l'âme foible, tout nous entraîne sous ses lois.

Cette souveraineté que l'homme de génie exerce sur la foule des hommes, n'est donc pas de notre institution : c'est une loi de la nature aussi ancienne que la loi du plus fort, souvent plus puissante et toujours plus respectable. En vain l'amour-propre se révolte contre une supériorité qui l'humilie! nous naissons les sujets du grand homme : c'est dans nos cœurs qu'il prend les titres de sa puissance.

Il ne manquoit plus au génie qu'un art ingénieux qui pût conserver et transmettre à tous les âges ce dépôt de son autorité, réfléchir dans le même instant les rayons de sa lumière devant toutes les âmes qui existent avec lui, et marquer d'une couleur durable la trace immense de son vol vers la vérité. Cet art est né, et l'empire du génie sur les esprits est éternel.

Quand on jette sur l'univers un coup d'œil superficiel, on n'aperçoit d'abord que les conquérans, les rois et les ministres du pouvoir : mais, si on laisse à la raison éblouie le temps de distinguer les objets; si l'on remonte, à travers le mouvement de l'espèce humaine, jusqu'aux ressorts qui en sont le principe, bientôt l'on conçoit que chaque siècle emprunte sa force et son caractère d'un petit nombre d'hommes qu'on peut appeler

les maîtres du genre humain, et qui n'ont que le génie et la pensée pour le gouverner.

Homère créa peut-être, ou du moins développa, le génie des Grecs. Au nom de ce peuple, les idées de patrie, de gloire, de beaux-arts, s'éveillent et se pressent en foule dans nos esprits. C'est Homère qui les fit naître parmi ses compatriotes; c'est lui qui, en célébrant leurs victoires sur les Troyens, traça pour des siècles une ligne de séparation entre la Grèce et l'Asie : l'une se crut destinée dans l'ordre éternel des choses à être pour jamais l'asile de la liberté et le temple de la victoire, tandis que l'autre gémiroit tour à tour sous le joug de ses tyrans ou de ses vainqueurs. Le feu qui respire dans les peintures de ce grand poëte ralluma partout l'enthousiasme de la liberté, et éveilla le génie martial des Grecs. Telle est l'idée qu'en avoit Lygurgue. Ce grand législateur retournant dans sa patrie, après avoir recueilli le dépôt précieux des lois de Crète et de l'Égypte, y transporta les ouvrages d'Homère. Il le crut capable d'élever l'âme des Spartiates, et digne de les préparer aux sacrifices pénibles et continuels que ses lois alloient lui imposer. Il leur commit, pour ainsi dire, le soin de former les mœurs, et l'associa en quelque sorte à la législation. Homère ébaucha par le caractère d'Achille l'idée de l'héroïsme qui fut le modèle d'Alexandre-le-Grand. Ce prince eut même le malheur de l'imiter jusque dans sa férocité : il fit traîner Bétis autour des murs de Damas, comme Achille traîne Hector autour des murs de Troye.

Combien il importe aux écrivains d'avoir des no-

tions justes de la vraie grandeur et du véritable courage! L'ambition d'imiter Alexandre fut l'âme des actions de César, comme il l'avoua involontairement par les larmes héroïques qu'il répandit au pied de sa statue. Ces deux grands hommes enflammèrent d'émulation Mahomet II et Charles XII. C'est l'âme du seul Homère qui enfanta cette suite de héros. Plusieurs savans l'ont regardé comme l'auteur de l'ancienne théologie. Admettre cette supposition, c'est étendre à tous les siècles l'ascendant qu'il prit sur le sien : nous ne pouvons plus faire un pas, sans que nos arts, nos allégories, nos plaisirs même ne nous montrent partout l'empreinte du génie d'Homère.

C'est lui qui, en traçant les caractères des héros, prépara de loin l'art sublime qui les représente agissant sur la scène, nous donnant d'involontaires leçons, et portant au fond de notre cœur l'énergie de leurs sentimens. Ce grand art donne à l'homme de génie une influence immédiate et rapide sur son siècle. C'est au théâtre qu'il exerce l'empire le plus absolu; c'est là qu'il frappe à la fois sur tous les esprits d'une nation; c'est de là qu'il jette une foule d'idées nouvelles parmi un peuple. La vive peinture des passions fortes auxquelles ces idées sont associées, les met en fermentation et leur donne un nouveau degré d'activité. Avec quel avantage les tragiques grecs n'ont-il pas employé ce ressort? ils faisoient adorer la liberté par l'expérience des sentimens qu'elle inspire; ils représentoient sans cesse les tyrans odieux; souvent des allusions secrètes et d'un effet infaillible avertissoient le peuple des piéges que

lui tendoient des magistrats infidèles ou des orateurs mercenaires.

Si le théâtre n'a plus parmi nous cette influence politique, son influence morale est peut-être encore plus forte et plus sûre. Qui doute que Corneille n'ait élevé les idées de sa nation? Notre esprit se monte naturellement au niveau des grandes pensées qu'on lui présente. Qui n'a senti son âme s'agrandir à l'expression d'un beau sentiment, comme à la vue d'une mer vaste, d'un horizon immense, d'une montagne dont le sommet fuit dans les airs? On sait que Louis XIV, après avoir assisté à une représentation de *Cinna*, fut tellement frappé de la clémence d'Auguste, qu'il l'auroit imitée a l'égard du chevalier de Rohan, si l'intérêt de l'état n'eût pas exigé la punition du coupable. Le même monarque cessa de monter sur le théâtre après avoir entendu les beaux vers où Narcisse, au nom des Romains, reproche à Néron de venir prodiguer sur la scène sa personne et sa voix. Et qui sait combien d'hommes inconnus ont pris dans cette école des mœurs le germe de plusieurs actions honnêtes et de leurs vertus ensevelies avec eux dans l'obscurité?

Le théâtre comique n'en impose point par ce faste qui accompagne la tragédie, il ne bat point l'imagination par d'aussi grandes machines. Il n'enlève point l'âme hors d'elle-même; mais il s'y insinue, et la gouverne par une persuasion douce et pénétrante. Il l'épure et l'adoucit; il inspire le goût de la société en nous apprenant l'art d'intéresser nos semblables, ou du moins d'en être soufferts. Les fruits de la société sont doux;

mais il faut souvent les cueillir sur un terrain couvert de ronces et d'épines, le poëte comique arrache ou écarte ces ronces. C'est ce qu'a fait Molière parmi nous. Il a purgé le champ de la société des insectes incommodes qui l'infestoient. Que de services n'auroit-il pas rendu à la France, si la mort n'eût interrompu le cours de ses travaux? que de fausses notions, que d'opinions absurdes et populaires n'auroit-il pas détruites? de combien de préjugés épidémiques ne nous eût-il pas guéris? il auroit corrigé les grands sans négliger le peuple. Le théâtre chez une nation policée doit ressembler à ces pharmacies complètes, où, auprès d'une composition précieuse, destinée à l'usage des citoyens opulens, se trouvent ces spécifiques vulgaires que la générosité daigne consacrer aux maladies de l'indigence. Qu'il seroit à souhaiter que les grands écrivains n'eussent jamais employé leurs talens qu'au profit de la société! mais souvent, au lieu d'adoucir les mœurs, ils les ont affoiblies; et d'habiles tyrans ont fait servir quelquefois l'homme de génie à leurs desseins secrets, et l'ont rendu complice de leur tyrannie.

L'univers se repose et se corrompt sous Auguste, qui ferme à la fois le temple de la guerre et celui de la liberté romaine. Caton, Cassius, Brutus ont expiré avec elle; mais leurs ombres erroient encore devant l'imagination des Romains. Il falloit étouffer les sentimens qui auroient pu reproduire les âmes républicaines. Le maître du monde sent qu'il ne l'est pas des esprits. Il s'adresse au génie, plus fort que lui; il appelle autour de son trône, encore mal affermi, les rois de l'éloquen-

ce, de la poésie et des arts; il les intéresse à sa gloire. Horace, Virgile, Ovide, Tibulle célèbrent les charmes de son empire. Bientôt les fiers Romains sont changés. Ils baisent leurs fers avec respect, et chantent les louanges de leur maître. Le goût du luxe et des plaisirs passe de leurs écrits dans les mœurs, et les champs, encore sanglans de la lutte terrible des tyrans et de la liberté, se couronnent de fleurs, s'embellissent de spectacles, de jeux et de fêtes. Quelle étonnante révolution! quelques années auparavant, mille Romains s'écrioient encore avec Caton : *Un tyran peut-il vivre tandis que je respire?* Et je vois, sous Auguste, le fils de Labéon appelé insensé pour avoir osé, dans le sénat, donner son suffrage à un ennemi de l'empereur! et j'entends tous les Romains répéter d'après leur maître : *Qu'est-ce que cette couronne de lauriers, qu'un amas de feuilles inutiles?* eux qui, pour obtenir ces feuilles, avoient renversé Carthage, et conquis l'univers! Ce fut ainsi que les grands écrivains du siècle d'Auguste amenèrent les Romains à traiter de folie le noble enthousiasme de la liberté. Plus près de nos jours, et dans une île voisine, le génie n'a-t-il pas opéré une révolution non moins rapide et plus heureuse? Charles II, dont le trône touchoit presque à l'échafaud de son père, vit sa nation perdre en un moment toute sa férocité. Les Waller, les Rochester, et quelques autres génies semblables adoucirent ces âmes cruelles qui, depuis trente années, s'étoient nourries de haine, de fanatisme et de carnage.

Mais quel spectacle étrange me rappelle encore dans

Rome, au milieu des tyrans qui la tourmentent ! un Sénèque mêlant tranquillement son sang au sang de son épouse qui l'accompagne au tombeau ; un Thraséas recevant au milieu de ses jardins l'arrêt de sa mort, du même visage dont il venoit de s'en entretenir avec ses amis ; et la fille de l'illustre Arrie implorant, de la tendresse de son époux, la liberté de le suivre. Mille Romains quittent la vie sans tristesse et sans joie, après un festin, une conversation, une lecture ; il semble que les liens de l'âme et du corps soient usés pour eux, et que l'un et l'autre se séparent à leur gré sans douleur. Est-ce donc le siècle des Décius, et celui des Tibère et des Néron qui se confondent ensemble à mes yeux ? ou Rome va-t-elle renaître encore ? Non : Rome est foulée sous les pieds des tyrans. Que dis-je ? ils voudroient anéantir la vertu avec la liberté ; mais la vertu rit de leurs vaines fureurs. Quand elle ne peut plus habiter le siècle qu'ils ont souillé, le génie la reçoit dans ses écrits, et la rend à l'univers quand les monstres en ont disparu.

Ce furent Sénèque, Lucain et d'autres écrivains imbus des dogmes de Zénon, qui répandirent cet esprit stoïque, dont l'inflexible roideur fit faire à la vertu ces efforts excessifs, la porta à se détruire pour se conserver, et lui fit passer les bornes de la nature pour échapper aux tyrans qui franchissoient les bornes ordinaires de l'inhumanité. Les Romains excédés du spectacle de leur misère, appelèrent à leur secours le stoïcisme, cette philosophie de l'homme malheureux, qui leur ôtoit le sentiment quand ils n'avoient plus que des maux à

sentir, et qui leur apprenoit à mépriser une vie qu'il falloit craindre de perdre à chaque instant, ou qu'il falloit avilir. Pardonnons à Sénèque, à Lucain, d'avoir altéré la pureté du goût des Horace et des Virgile. Ils ne furent pas, comme eux, toujours occupés à vanter les faveurs d'Auguste : il leur falloit s'exhorter sans cesse à mourir. Si le goût doit se livrer avec réserve aux éclairs de leur génie, la force de leur âme, déposée dans leurs pensées, ennoblit et fortifie la nôtre. Les deux plus nobles emplois du génie, c'est d'encourager à la vertu par ses écrits, et de remettre dans la route de la vérité la raison humaine toujours prête à s'en écarter.

Elle étoit plongée, depuis Aristote, dans un sommeil léthargique, voisin de la mort : il sembloit que la pensée eût perdu son mouvement, et que l'entendement humain se fût arrêté. Une longue suite de siècles informes avoit passé dans l'ombre de la nuit sans traits et sans couleurs. Nul génie n'avoit paru pour les marquer de l'empreinte de son âme. Enfin la raison se réveille ; elle saisit quelques lueurs éparses dans cette solitude immense. A leur clarté douteuse, elle n'embrasse que des fantômes : ne voyant autour d'elle aucun génie capable de la guider, elle court vers Aristote qu'elle découvre dans le lointain ; mais il ne la retira de l'abîme de l'ignorance que pour la replonger dans celui de l'erreur : elle s'y enfonce avec lui. Là, enchaînée à ses pieds, elle y contracte, comme un vil esclave, le caractère, la forme, et jusqu'aux attitudes de son aveugle maître : elle y perd cette audace salutaire et cette

liberté d'intelligence qui voient toujours la vérité au-dessus du grand homme, et osent le quitter pour elle. Rien n'est si fécond que l'erreur : l'âme la produit sans culture. Déjà ses racines funestes se sont étendues de toutes parts ; elles menacent d'étouffer la raison humaine ; et, aux premiers efforts que le génie hasarde, la superstition accourt et l'épouvante.

C'est ainsi que nous abusons de tout, même du génie des grands hommes. Aristote a parlé, et pendant deux mille ans la vérité n'ose le démentir. Dès que la célébrité d'un grand écrivain ou d'un philosophe hardi en impose à l'imagination, les esprits médiocres s'attroupent sous ses étendards, s'empressent d'adopter ses idées sans choix et sans discernement, et croient s'associer à sa gloire. La paresse se repose bientôt sur la force de ses décrets, et achève de nous priver du seul remède qui nous reste : la réflexion est un état violent pour nous. Une sorte de sentiment confus de la brièveté de notre vie, qui nous presse d'agir et de jouir, nous fait regretter les instans que nous perdons à connoître avant de vouloir, à douter avant de choisir. L'incertitude devient un tourment dont notre âme se délivre par une erreur ; si elle ne le peut par une vérité. Cette liberté si noble de nos jugemens et de nos pensées, nous l'abandonnons honteusement au premier usurpateur, s'il ne se trouve quelque sage bienfaisant qui la réclame pour nous la rendre ; et ce sage même peut-il obtenir de nous que nous en retenions dans nos mains le domaine précieux ? Nous passons témérairement les bornes où sa sagesse avoit voulu nous arrêter ; son

ambition étoit de régner sur des hommes libres, et nous le faisons despote malgré lui ; le grand homme indigné de nous voir lui demander de nouveaux fers, après que sa main généreuse vient de briser les anciens, pourroit s'écrier avec plus d'humanité que Tibère : *O hommes nés pour la servitude !*

Quel sera donc le génie bienfaisant qui brisera, qui soulèvera du moins cet amas de chaînes sous lequel l'homme restoit accablé volontairement? Lève-toi, Descartes! c'est toi que l'Éternel a nommé pour opérer ce prodige; étends ton bras, saisis l'homme, et fuis avec lui vers la lumière; laisse cet être aveugle et ingrat se débattre dans tes mains comme dans celles d'un ennemi; souviens-toi qu'il est malheureux, et sois son libérateur : un jour viendra qu'il ira pleurer de reconnoissance sur ta tombe. Qui pourroit mesurer l'étendue de l'influence que Descartes a eue sur l'esprit humain? elle n'aura d'autres bornes que celles du monde. C'est de lui que l'avenir même recevra sa forme. Combien d'événemens dont le germe repose dans des idées que son âme a produites, ou qu'elle a fait éclore dans les autres? L'homme futur croira agir seul et se donnera tout l'honneur de l'événement : il ne sera pourtant que l'agent presque nécessaire d'un grand homme. Ici les détails sont impossibles et superflus. Les sciences, les arts, et même les belles-lettres sont occupés à défricher le monde nouveau où Descartes les a fait aborder : l'univers, tel qu'il paroît aujourd'hui, est en partie son ouvrage; il a remis dans nos mains les instrumens qui opèrent les grandes choses; il a fait plus : il nous a

rendu l'instrument universel qui les invente tous, la raison. Il a dit à l'homme : Commence ta tâche, la mienne est finie ; je t'ai donné le secret et l'exemple de te délivrer de tes erreurs, de celles des grands hommes, et des miennes.

Descartes fut entendu d'un philosophe que le siècle passé vit naître, et qui, par l'adresse et la séduction de son esprit, perfectionna l'espèce humaine, peut-être autant qu'aucun homme de génie. Ami de la vérité, mais jaloux de son repos, il fut l'apôtre de la raison, sans vouloir en être le martyr ; il aimoit les hommes, car il étoit un vrai sage, mais il les craignoit encore plus ; il les regardoit comme ces enfans indociles qui abusent souvent de la confiance qu'on leur montre ; il pensoit que la vérité ne doit point se hâter de paroître, que le sage doit distribuer son action avec une prudente économie, cacher adroitement le but qu'il ne faut pas montrer, déposer dans un endroit inconnu un germe que la génération suivante verra éclore, frapper dans le silence et dans la racine l'arbre nuisible, au tronc duquel il seroit dangereux d'attacher la cognée. Aussi ménagea-t-il notre foiblesse : il commença par introduire la philosophie auprès de cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre, et lui prêta toutes les grâces de ce sexe. Il ne heurta point de front les préjugés réunis, mais il les combattit en détail : il délia le faisceau au lieu de le rompre ; au lieu de saper ouvertement l'édifice de l'erreur, il cacha dans ses fondemens la mine dont l'exposition l'a renversé dans la suite. Il fit entrer dans nos yeux à peine ouverts une

lumière douce, un jour tempéré, mais sans ombre; ou, s'il répandit quelque nuage sur ce ciel si pur, ce fut afin qu'il servît d'asile à la vérité, et que son défenseur pût au besoin s'y réfugier auprès d'elle.

Quiconque a détruit un préjugé, un seul préjugé, est un bienfaiteur du genre humain. Quelle reconnoissance n'auroit-on pas due à celui qui auroit anéanti l'usage absurde des épreuves, le ridicule entêtement de l'astrologie, la manie des possessions? Que n'auroit-on pas dû à celui qui auroit éteint les bûchers où étoient consumés des malheureux, accusés d'être magiciens et qui croyoient l'être? Combien de préjugés, moins barbares en apparence, non moins funestes en effet! Qui sait combien de siècles la superstition qui défendoit l'ouverture des cadavres a borné les connoissances anatomiques? Combien d'autres siècles, l'avilissement attaché à la culture de l'esprit a retardé les progrès des sciences et des arts? Que ne doit-on pas surtout à celui qui le premier a détruit les préjugés politiques, et jeté les fondemens de l'immense édifice des lois?

O toi! citoyen législateur des rois, sublime et profond Montesquieu, qui as fait remonter la philosophie vers le trône des souverains, et qui fus le Descartes de la législation, sera-t-il vrai que l'ouvrage immortel, que ton génie mit vingt années à produire, ne servira qu'à nourrir la vaine gloire de la patrie? Les hommes, toujours aveugles, tiendront-ils dans leurs mains le code sacré de la raison publique, sans le lire, sans le concevoir; et, après l'avoir stérilement admiré, finiront-ils par le déposer, comme un vain ornement,

dans le temple des beaux-arts, au lieu de le faire servir à leur bonheur? Non : le temps viendra que les préjugés des rois se dissiperont à ta lumière; les hommes d'état méditeront les grands principes que tu as révélés; la législation sera simplifiée, perfectionnée; les siècles ignorans ne dicteront plus leurs lois aux siècles instruits, et l'heureux instinct des bons rois sera changé en une raison éclairée. Nous apercevons déjà quelques présages favorables : l'attention des Français commence à se tourner vers les grands objets. La frivole Athènes n'est plus occupée tout le jour de ses spectacles et de ses jeux; le nom de patrie est prononcé avec respect : l'amour n'en est point éteint dans les cœurs; il implore les moyens de se ranimer, et de renouveler ses anciens miracles. Déjà le commerce se sent avec joie dégagé des entraves où des préjugés gothiques le tenoient enchaîné. L'agriculture ranimée offre ses bras, et ne demande que sa subsistance pour enrichir l'état, au lieu de se borner à le nourrir languissamment; et, après avoir été barbares et ignorans, superstitieux et fanatiques, philosophes et frivoles, peut-être finirons-nous par devenir des hommes et des citoyens. Alors les Français se demanderont, dans les transports de leur reconnoissance : Où est le tombeau de Montesquieu?

Mon âme frappée de respect s'arrête auprès; et, jetant de cette hauteur un regard sur la chaîne des lois, je la vois remonter, par des détours vastes et divers, de nous aux Romains, des Romains aux Grecs, de la Grèce à l'Égypte. Là elle se perd à mes yeux, qui n'ont peut-être embrassé que la plus courte portion de son

étendue. Le grand homme qui en a formé les premiers anneaux, dont l'esprit immortel respire parmi nous, décide encore aujourd'hui de nos fortunes et de notre sort, et influe tous les jours sur les biens et sur les maux civils des sociétés actuelles : tant le pouvoir du génie est invisible, tant son empreinte sur l'univers est ineffaçable !

Rois, gardez-vous de croire que vous régnez seuls sur les nations, et que vos sujets n'obéissent qu'à vous. Tout l'appareil du pouvoir se rassemble et brille autour de votre trône; vous tenez dans vos mains le gouvernail de l'état : mais c'est un vaisseau porté sur une mer inconstante et mobile, sur l'esprit national, et sur la volonté de l'homme : si vous ne savez vous rendre maîtres de la force et de la direction de ce courant inévitable et insensible, il entraînera le vaisseau loin du but que le pilote se propose. Ce courant agit dans le calme comme dans la tempête, et l'on aperçoit trop tard, près de l'écueil, la grandeur de son effet imperceptible dans chaque instant. Et s'il se meut dans un sens contraire au mouvement que vous imprimez au gouvernement, qui pourra l'arrêter ou le changer? Est-ce la force? Pourra-t-elle, armée de la verge du despotisme ou de l'appareil des supplices, rétablir l'harmonie politique, et changer l'esprit général d'un peuple? L'histoire atteste partout l'insuffisance de ce moyen cruel; et un roi généreux peut-il se plaire à avilir ses sujets, qui font sa gloire et sa puissance; à briser sans pitié tous les ressorts de l'honneur et de la vertu, et à mutiler, pour ainsi dire, l'âme humaine, pour régner ensuite tristement sur ses restes défigurés? Non : il n'y a que le génie qui puisse,

sans convulsion et sans douleur, rapprocher, réunir les membres séparés du corps politique. C'est par lui que le sceptre deviendra, dans vos mains, un levier d'une force infinie, avec lequel vous pourrez soulever une nation entière; renverser en peu de temps, dans les volontés de plusieurs millions d'hommes, l'édifice antique de leurs préjugés; et détruire jusqu'aux sentimens qui sembloient ne pouvoir être anéantis qu'avec l'homme. Mais si la nature, pour un trône qu'elle vous donne, vous a refusé le génie, osez du moins le chercher dans ceux de vos sujets qui ont reçu d'elle ce partage sublime; achetez d'eux par des honneurs légitimes cet instrument puissant de la souveraineté; encouragez, favorisez dans les grands écrivains son influence bienfaisante sur l'esprit de vos peuples. Vous avez soin d'écarter de leurs mains les écrits dangereux, qui peuvent corrompre l'homme et le citoyen : pour remplir la seconde partie de vos devoirs, multipliez dans leurs mains ceux qui éclairent et ennoblissent l'homme et le citoyen. Faites servir votre force à protéger le génie qui doit l'augmenter; délivrez des fureurs de l'envie et du préjugé barbare ces législateurs paisibles de la raison, qui ne parlent que pour votre gloire et pour le bonheur du genre humain; et souvenez-vous qu'il n'est pas en votre pouvoir de forcer vos sujets à leur désobéir.

FIN DU DISCOURS SUR L'INFLUENCE DES GRANDS ÉCRIVAINS.

DISCOURS DE RÉCEPTION
DE CHAMFORT,
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Lorsqu'il y fut admis, le 19 *juillet* 1781, *à la place de M.* DE *LA CURNE DE SAINTE-PALAYE.*

MESSIEURS,

Il y a des bienfaits qui ne trouvent point d'ingrats; mais il est des bienfaiteurs qui craignent l'effusion de la reconnoissance. Ce sont ceux qui, rassasiés d'hommages, ne peuvent plus être honorés que par eux-mêmes : et c'est le terme où vous êtes parvenus. Aussi ai-je cru m'apercevoir qu'après la variété non moins ingénieuse qu'inépuisable des remercîmens qui vous ont été adressés, vous supprimeriez avec plaisir ceux que l'avenir vous réserve. Oui, messieurs, vous remettriez généreusement une dette qu'on vous paiera toujours avec transport, et dont il est si doux de s'acquitter; mais cet usage, d'ailleurs ancien, rappelle des noms chers et précieux, et dès lors il vous devient sacré. Le tribut que vous négligeriez pour vous-mêmes, vous l'exigez pour ces grands noms. Vous le réclamez pour votre illustre fondateur, ce ministre qui, parmi ses titres à l'immortalité, compte l'honneur d'avoir suffi à tant d'éloges qui la lui assurent. Vous le réclamez pour ce chef célèbre

de la magistrature, dont la vie entière se partagea entre les lois et les lettres, et dont la gloire vous devient en quelque sorte plus personnelle, en se reproduisant sous vos yeux dans l'héritier de son nom et de ses talens, qui le représente constamment parmi vous, et qui, dans cet instant, par un choix du sort déclaré en ma faveur, vous représente encore vous-mêmes.

Enfin, messieurs, un intérêt d'un ordre supérieur qui vous attache encore plus à cet usage et vous le rend à jamais inviolable, c'est la mémoire de votre véritable bienfaiteur, de ce monarque auguste qu'on vous accuse d'avoir trop loué; mais qui, pour votre justification, n'a pas été moins célébré par l'Europe entière; de ce roi que la fidèle peinture de son âme, tracée de sa main dans ses lettres, a rendu de nos jours plus cher à la nation : monumens précieux, inconnus pendant sa vie, échappés à l'éloge de ses contemporains, pour lui assurer la louange qui honore le plus les rois, la louange qu'ils ne peuvent entendre.

Tels sont, messieurs, les devoirs respectables qui assurent la perpétuité d'un tribut dont le retour, plus fréquent depuis quelques années, a cependant pris entre vos mains un nouveau degré d'intérêt. C'est que l'éloge de ceux qui ont illustré la littérature est devenu par vous l'instruction de ceux qui la cultivent; c'est que, bannissant toute exagération, et proportionnant la louange au mérite, vous saisissez dans chaque écrivain le caractère marqué, le trait juste et précis, les nuances principales qui le distinguent et qui déterminent sa place. Passionnés, comme il est juste, pour ce qui est

unique où du premier ordre, vous ne sollicitez plus l'admiration pour ce qui n'est qu'estimable, l'enthousiasme pour ce qui n'est qu'intéressant; et, sans vous écarter de cette bienveillance indulgente, qui pour vous est souvent un plaisir, toujours un devoir, une convenance ou un sentiment, vous avez dessiné d'une main sûre les proportions et les contours d'une statue, d'un buste, d'un portrait : attention désormais indispensable, utile aux lettres, utile même à la mémoire de ceux dont la place paroît moins brillante; car quiconque exagère n'a rien dit, et celui qu'on ne croit pas n'a point loué.

C'est ce que je n'ai point à craindre dans le tribut que je dois à la mémoire de M. de Sainte-Palaye. On peut le louer avec la simplicité, et, pour ainsi dire, la modestie qui fut l'ornement de son caractère. La vérité suffit à sa mémoire.

Lorsque l'académicien que j'ai l'honneur de remplacer vint prendre séance parmi vous, il vous entretint du projet d'un ouvrage utile ou plutôt nécessaire, qu'il regardoit comme son principal titre à vos suffrages; et du moins personne avant lui ne vous en avoit offert de plus analogue à l'objet de vos occupations habituelles. C'étoit le plan presqu'entièrement exécuté d'un glossaire de notre ancien idiôme, ouvrage d'une étendue prodigieuse, dont les matériaux étoient déjà mis en ordre, et que l'auteur croyoit prêt à paroître : mais bientôt, en vivant parmi vous, messieurs, il vit le premier les défauts de son plan, et en continuant d'y vivre il en vit le remède. Il eut la sagesse de s'effrayer du grand nombre

de volumes qu'il alloit offrir au public. Il apprit de vous l'art de disposer ses idées, l'art d'abréger pour être clair, et de se borner pour être lu. Une ordonnance plus heureuse bannit d'abord les inutilités, sauva les redites, enrichit l'ouvrage par ses pertes, enfin sut épargner au lecteur le détail de tous les petits objets, en plaçant au milieu d'eux le flambeau qui les éclaire tous à la fois : heureux effets de l'esprit philosophique, qui, conduisant l'érudition, réforme un vain luxe dont elle se fait trop souvent un besoin, et change son faste, quelquefois embarrassant, en opulence commode et utile.

C'est donc à vous principalement, messieurs, que le public sera redevable de la perfection d'un ouvrage important qui deviendra la clef de notre ancienne littérature, et qui met sous les yeux l'histoire de notre langue, depuis son origine jusqu'au moment où cette histoire devient la vôtre. On y verra un idiôme barbare, assemblage grossier des idiômes de nos provinces, se former lentement et par degrés presque insensibles; lutter, pour ainsi dire, contre lui-même; indiquer l'accroissement et le progrès des idées nationales par les termes nouveaux, par les changemens que subissent les anciens, par les tours, les figures, les métaphores qu'amènent successivement les arts, les inventions nouvelles; enfin, par les conquêtes que notre langue fait de siècle en siècle sur les langues étrangères. On observera, non sans surprise, le caractère primitif de la nation consigné dans les élémens mêmes de son langage. On reconnoîtra le Français défini en Europe, dès le huitième siècle, gai, brave et amoureux. On verra les idées

meurtrières de duel, de guerre, de combats, associées souvent dans la même expression aux idées de fêtes, de jeux, de passe-temps, de rendez-vous. Et quelle autre nation que la nôtre eût désigné, sous le nom de *joyeuse*, l'épée que Charlemagne rendit si redoutable à l'Europe !

Ce travail de M. de Sainte-Palaye, quelque immense qu'il puisse paroître, n'étoit toutefois qu'un démembrement d'une entreprise encore plus considérable, nouveau prodige de sa constance et de sa laborieuse activité. C'étoit un dictionnaire de nos antiquités françaises, où l'auteur embrassoit à la fois géographie, chronologie, mœurs, usages, législation : ouvrage au-dessus des forces d'un seul homme, et que M. de Sainte-Palaye ne put conduire à sa fin; mais dont les matériaux précieux sont devenus, par les soins d'une administration aussi éclairée que bienfaisante, une des richesses de la Bibliothéque du roi. Il compose le même nombre de volumes qu'auroit formé sans vous le dictionnaire de l'ancienne langue, quarante volumes in-folio. Je n'ai pu être à portée de les lire; mais qui peut méconnoître le mérite et le prix de ses savantes recherches? qui ne voudroit mesurer, au moins des yeux, le champ nouveau qu'elles ouvrent à la critique et à l'histoire? Et pourquoi faut-il que la philosophie, trop souvent intimidée à la vue de ces vastes dépôts, s'en écarte avec un respect mêlé de crainte, et s'abstienne un peu trop scrupuleusement des trésors qu'ils renferment? Pourquoi faut-il que, satisfaite de quelques résultats principaux qu'elle a rapidement saisis, elle néglige une foule de vé-

rités secondaires qui, pour être d'un ordre inférieur, n'en seroient peut-être que d'un usage plus habituel et plus étendu? Que n'ose-t-elle, en réunissant sous un même point de vue le double objet des travaux de M. de Sainte-Palaye, notre ancienne langue et nos antiquités, l'histoire des faits et celle des mots, se placer entre elles deux, les éclairer l'une par l'autre, et poser un double fanal, l'un sur les matériaux informes de notre ancien idiôme, l'autre sur l'amas non moins grossier de nos premiers usages! Là qu'elle s'arrête et qu'elle examine : elle verra, comme de deux sources inépuisables, se précipiter et descendre de siècle en siècle jusqu'à nous, le vice primitif de notre ancienne barbarie, dont elle pourra suivre de l'œil le décroissement, les teintes diverses et les nuances variées dans toutes leurs dégradations successives. Elle verra l'erreur, mère de l'erreur, entrer comme élément dans nos idées, par la langue même et par les mots; le mal, auteur du mal, se perpétuer dans nos mœurs par nos idées; la perfection philosophique du langage, aussi impossible que la perfection morale de la société; et la raison se convaincra que la langue philosophique projetée par Leibnitz, ne se seroit parlée, s'il eût pu la créer en effet, que dans la république imaginaire de Platon, ou dans la diète européenne de l'abbé de Saint-Pierre.

Tels sont les travaux, encore inconnus du public, qui remplirent presqu'entièrement la vie de M. de Sainte-Palaye. Mais il me semble, messieurs, vous entendre me demander compte de l'ouvrage auquel il dut sa célébrité; de cet ouvrage dont sa présence,

ou même son nom seul, rappeloit constamment l'idée: je parle de ses travaux sur l'ancienne chevalerie. Il en avoit fait l'objet de ses études favorites. Ces mœurs brillantes et célèbres, ces hauts faits, ces aventures, ces tournois, ces fêtes galantes et guerrières, ces chiffres, ces devises; ces couleurs, présens de la beauté, parure d'une jeunesse militaire; ces amphithéâtres ornés de princes, de princesses; ces prix donnés à l'adresse ou au courage; ce second prix, plus recherché que le premier, nommé *prix de valeur*, et décerné par les dames quand le chevalier leur étoit agréable; ces jeunes personnes dont la naissance relevoit la beauté, ou plutôt dont la beauté relevoit la naissance, et qui ouvroient la fête en récitant des vers; ces dames qui d'un mot arrêtoient, à l'entrée de la lice, le discourtois chevalier dont une seule avoit à se plaindre: ces idées, ces tableaux flattoient l'imagination de M. de Sainte-Palaye. Elles avoient été l'une des illusions de son jeune âge, et elles sourioient encore à sa vieillesse. Il en parloit à ses amis; il en entretenoit les femmes, car il aimoit beaucoup leur société. Il citoit fréquemment cette devise: *Toutes servir, toutes honorer pour l'amour d'une;* et répétoit, d'après le célèbre Louis III de Bourbon, que tout l'honneur de ce monde vient des dames. Il avouoit même que dans sa constance infatigable à lire les contes, chansons, fabliaux du douzième et du treizième siècles, il avoit tiré un grand secours du plaisir secret de s'occuper d'elles, genre d'intérêt qui contribue rarement à former des érudits: ce fut sans doute l'intérêt principal qui le soutint

dans ses recherches sur notre ancienne chevalerie.

L'honneur et l'amour, la devise des chevaliers, c'est leur histoire et celle de France. Mais comment traiter un tel sujet ? L'honneur toujours sérieux, l'amour sérieux quelquefois, souvent trop peu, même jadis ! Pourrai-je accorder des tons trop différens, et peut-être opposés ? Non, sans doute. Faut-il les séparer ? faut-il choisir ? mais lequel abandonner ? L'honneur ? parmi vous, messieurs, devant le prince qui vous voit, qui m'écoute, et dont le nom seul rappelle aux Français toutes les idées de l'honneur [1] ! L'amour ? qui l'oseroit, lorsque celles dont la présence eût honoré les tournois, s'empressent d'assister à vos assemblées ? Que résoudre ? quel parti prendre ? Question embarrassante, épineuse ; du nombre de celles qui s'agitoient autrefois dans ces tribunaux appelés *cours d'amour*, où l'on portoit les cas de conscience de cette espèce. La cour eût décidé, je crois, que l'ancienne chevalerie ayant uni très-bien l'honneur et l'amour, je dois, quoi qu'il arrive ; je dois, en parlant de l'ancienne chevalerie, unir, bien ou mal, l'amour et l'honneur.

Étrange institution qui, se prêtant au caractère, aux goûts, aux penchans communs à tous ces peuples du nord, conquérans et déprédateurs de l'Europe, les passionna tous à la fois, en attachant à l'idée de chevalerie l'idée de toutes les perfections du corps, de l'esprit et de l'âme, et en plaçant dans l'amour, dans l'amour seul, l'objet, le mobile et la récompense de toutes ces perfections réunies ! Jamais législation n'eut un

[1] M. le prince de Condé.

effet plus prompt, plus rapide, plus général : c'est qu'elle armoit les hommes nés pour les armes, et qu'à l'exemple de la religion nouvelle de Mahomet, elle offroit la beauté pour récompense de la valeur. Mais, par un singulier renversement des idées naturelles, Mahomet mit les plus grands plaisirs de l'amour dans l'autre monde, et l'instituteur de la chevalerie offrit en ce monde à ses prosélytes l'attrait d'un amour pur et intellectuel. Étoit-ce bien celui qui convenoit aux vainqueurs des Romains et des Gaulois ? Oui, sans doute, si l'on considère le succès qu'obtint en Europe la théorie de ce système ; mais cette opinion devient douteuse, quand on consulte l'histoire et les faits : car, malgré cette loi du plus profond respect pour les dames, on voit, par le nombre même de leurs défenseurs, combien elles avoient d'agresseurs et d'ennemis ; et il existe des chansons du douzième siècle qui regrettent l'amour du bon vieux temps.

L'instant où naquit la chevalerie dut la faire regarder comme un bienfait de la divinité. C'étoit l'époque la plus effrayante de notre histoire : moment affreux, où, dans l'excès des maux, des désordres, des brigandages, fruits de l'anarchie féodale, une terreur universelle, plus encore que la superstition, faisoit attendre aux peuples, de moment en moment, la fin du monde, dont ce cahos étoit l'image. Dans cet instant s'élève une institution qui, réunissant une nombreuse classe d'hommes armés et puissans, les associe contre les destructeurs de la société générale, et les lie, entr'eux du moins, par tous les nœuds de

la politique, de la morale et de la religion ; de la religion même dont elle empruntoit les rites les plus augustes, les emblèmes les plus sacrés, enfin tout ce saint appareil qui parle aux yeux, frappant ainsi à la fois l'âme, l'esprit et les sens, et s'emparant de l'homme par toutes ses facultés.

Sous ce point de vue, quoi de plus imposant, de plus respectable même que la chevalerie ? Combattre, mourir, s'il le falloit, pour son Dieu, pour son souverain, pour ses frères d'armes, pour le service des dames : car, dans l'institution même, elles n'occupent, contre l'opinion commune, que la quatrième place ; et le changement, soit abus, soit réforme, qui les mit immédiatement après Dieu, fut sans doute l'ouvrage des chevaliers français ; enfin secourir les opprimés, les orphelins, les foibles : tel fut l'ordre des devoirs de tout chevalier. Et que dire encore de cette autre idée si noble, si grande, ou créée ou adoptée par la chevalerie, de cet honneur indépendant des rois, en leur vouant fidélité ; de cet honneur, puissance du foible, trésor de l'homme dépouillé ; de cet honneur, ce sentiment de soi invincible, indomptable dès qu'il existe, sacré dès qu'il se montre, seul arbitre dans sa cause, seul juge de lui-même, et du moins ne relevant que du ciel et de l'opinion publique ? Idée sublime, digne d'un autre siècle, digne de naître dans un temps où la nature humaine eût mérité cet hommage, où l'opinion publique eût pris des mains de la morale, sous les yeux de la vertu et de la raison, les traits qui devoient composer le pur, le véritable honneur, l'honneur véné-

rable; dont le fantôme, même défiguré, est resté encore si respectable, ou du moins si puissant!

Vous n'attendez pas, messieurs, ou plutôt vous ne craignez pas que je rappelle cette multitude d'exploits guerriers, prodiges de la chevalerie en Europe, et dans l'Asie même où l'Europe se trouva transplantée à l'époque des croisades : émigration qui fut l'ouvrage de la chevalerie autant que de la foi; triomphe de l'une et de l'autre, mais encore plus de la chevalerie, qui vit des guerriers sarrasins, saisis d'enthousiasme pour leurs rivaux, passer dans le camp des croisés, et se faire armer chevaliers par nos héros les plus célèbres.

Ce genre particulier d'histoire que l'on nomme anecdote, et qui se charge de réparer les omissions de l'histoire principale, raconte que tous ces chevaliers chrétiens et sarrasins, rivaux en amour comme en guerre, firent les uns sur les autres plus d'une espèce de conquête : mais si ces historiens sont véridiques, si les beautés dont ils parlent ont en effet mérité ces soupçons, au moins est-il certain que, loin de leur patrie, entre des adversaires si formidables, elles n'avoient point à craindre le reproche qu'on leur fit depuis en Europe, celui de préférer les chevaliers des tournois aux chevaliers des batailles : méprise qui surprendroit dans un sexe si bon juge de la gloire. Mais qui peut croire à cette méprise, et de quel poids doivent être ces vains reproches et ces plaintes de mécontens, si on leur oppose l'hommage rendu aux femmes par un guerrier tel que le grand Duguesclin? Prisonnier des Anglais, et amené devant le fameux Prince-Noir son vainqueur, le prince le laisse maître

de fixer le prix de sa rançon. Le prisonnier croit se devoir à lui-même l'honneur de la porter à une somme immense. Un mouvement involontaire trahit la surprise du prince. « Je suis pauvre, continue le chevalier; mais apprenez qu'il n'est point de femme en » France qui refuse de filer une année entière pour la » rançon de Duguesclin. » Telle étoit alors la galanterie française, et cependant, disoit-on, elle étoit déjà bien tombée. La chevalerie même dégénéroit de jour en jour. Pour la valeur, non : ce n'est point ainsi que dégénèrent des chevaliers français. Pour l'amour, oui, si l'infidèle dégénère. Ils n'étoient plus ces temps où des héros scrupuleux, timorés, distinguoient l'amour faux, l'amour vrai : l'amour faux, péché mortel, disoient-ils; l'amour vrai, péché véniel. Que sont-ils devenus ces rigoristes qui, regardant la chevalerie comme une espèce de sacerdoce, se vouoient au célibat, rappeloient sans cesse l'austérité de l'institution primitive qui défendoit le mariage, et ne permettoit que l'amour? Où étoit-il ce digne Boucicaut, qui n'osoit révéler son amour à sa dame qu'à la troisième année, qualifioit d'étourdis les audacieux qui s'expliquoient dès la première? Hélas! cette sorte d'étourdis commençoit à devenir bien rare, si l'on en croit M. de Sainte-Palaye, et il faut bien l'en croire. Il avoue, en gémissant, que la licence des mœurs étoit au comble. Mais, ce qui l'afflige encore plus, c'est d'entrevoir les reproches bien plus graves que l'on peut faire à l'ancienne chevalerie. Il convient que, chargée dès sa naissance du principal vice de la féodalité, elle reproduisit bientôt tous les désor-

dres qu'elle avoit réprimés d'abord. Il regrette que ces chevaliers si redoutables aux ennemis pendant la guerre, le fussent encore plus aux citoyens, et pendant la guerre et pendant la paix : il se plaint qu'un préjugé barbare, admis et adopté par les lois de la chevalerie, eût semblé ne vouer leurs vertus même qu'au service et à l'usage de leurs seuls égaux, ou de ceux au moins que la naissance approchoit plus près d'eux : vertus dès-lors presqu'inutiles à la patrie, et qui se faisoient à elles-mêmes l'injure de borner le plus beau, le plus sacré de tous les empires. Il voudroit trouver plus souvent dans les âmes de ces guerriers quelques traits de cet héroïsme patriotique, noblement populaire, qui seul purifie, éternise la gloire des grands hommes, en la rendant précieuse à tout un peuple, et fait de leur nom pendant leur vie, et de leur mémoire après eux, une richesse publique, et comme un patrimoine national. O Duguesclin! ce fut ta vraie gloire, ta gloire la plus belle! O toi! qui, à ton dernier moment, recommandes le peuple aux chefs de ton armée, ah! qu'un ennemi, qu'un Anglais vienne déposer sur ton cercueil les clefs d'une ville que ton nom seul continuoit d'assiéger; qu'il ne veuille les remettre qu'à ce grand nom, et, pour ainsi dire, à ton ombre, j'admire l'éclat, les talens, la renommée d'un général habile : mais si j'apprends que ce même Duguesclin, malade et sur son lit de mort, entendit, à travers les gémissemens de ses soldats et des peuples, retentir dans la ville ennemie, assiégée par lui-même, le signal des prières publiques adressées au ciel pour sa guérison; si je vois ensuite la France

entière, je dis le peuple, arrêter de ville en ville et suivre, consternée, ce cercueil auguste baigné des larmes du pauvre.... Votre émotion prononce, messieurs; elle atteste combien la véritable vertu, l'humanité, laisse encore loin derrière soi tous les triomphes, et que le ciel n'a mis la vraie gloire que dans l'hommage volontaire de tout un peuple attendri.

Ne nous plaignons plus, messieurs, après un pareil trait, digne d'honorer les annales des Grecs et des Romains; ne nous plaignons plus de ne pas rencontrer plus souvent dans notre histoire des exemples d'un héroïsme si pur et si touchant. Ah! loin d'en être surpris, admirons plutôt que dans ces temps déplorables de tyrannie et de servitude, toutes deux dégradantes même pour les maîtres, un guerrier du quatorzième siècle ait trouvé dans la grandeur de son âme ce sentiment d'humanité universelle, source du bonheur de toute société. Qui ne s'étonneroit qu'un soldat, étranger à toute culture de l'esprit, même aux plus foibles notions qui le préparent, ait ainsi devancé le génie de Fénélon qui, trois siècles après, empruntoit à la morale ce sentiment d'humanité, pour le transporter dans la politique occupée enfin du bonheur des peuples? Heureux progrès de la raison perfectionnée, qui, pour diriger avec sagesse ce noble sentiment, lui associe un principe non moins noble, l'amour de l'ordre; principe seul digne de gouverner les hommes, et si supérieur à cet esprit de chevalerie qu'on a vainement regretté de nos jours! Eh! qui oseroit les comparer, soit dans leur source, soit dans leurs effets? L'un, l'esprit de chevalerie, ne portoit

ses regards que sur un point de la société; l'autre, cet esprit d'ordre et de raison publique, embrasse la société entière : le premier ne formoit, ne demandoit que des soldats; le second sait former des soldats, des citoyens, des magistrats, des législateurs, des rois : l'un, déployant une énergie impétueuse, mais inégale, ne remédioit qu'à des abus dont il laissoit subsister les germes sans cesse renaissans; l'autre, développant une énergie plus calme, plus lente, mais plus sûre, extirpe en silence la racine de ces abus : le premier, influant sur les mœurs, demeuroit étranger aux lois; le second, épurant par degrés les idées et les opinions, influe en même temps et sur les lois et sur les mœurs : enfin l'un séparant, divisant même les citoyens, diminuoit la force publique; l'autre, les rapprochant, accroît cette force par leur union.

C'est cet amour de l'ordre qui, mêlé parmi nous à l'amour naturel des François pour leurs rois, a produit, pour ainsi dire, composé ces grandes âmes des Turenne, des Montausier, des Catinat, l'honneur à la fois et de la France et de l'humanité : caractères imposans où respire, à travers les mœurs et les idées françaises, je ne sais quoi d'antique qui semble transporter Rome et la Grèce dans le sein d'une monarchie; mélange heureux de vertus étrangères et nationales qui, semblables en quelque sorte à ces fruits nés de deux arbres différens, adoptés l'un par l'autre, réunissant la force et la douceur, conservent les avantages de leur double origine. Que ceux qui regrettent les siècles passés, cherchent de pareils caractères dans notre ancienne chevalerie!

Quoi qu'il en soit, on convient qu'en général elle jeta dans les âmes une énergie nouvelle, moins dure, moins féroce que celle dont l'Europe avait senti les effets à l'époque de Charlemagne : on convient qu'elle marqua d'une empreinte de grandeur imposante la plupart des événemens qui suivirent sa naissance ; qu'elle forma de grands caractères ; qu'elle prépara même l'adoucissement des mœurs, en portant la générosité dans la guerre, le platonisme dans l'amour, la galanterie dans la férocité. De là ces contrastes qui nous frappent si vivement aujourd'hui, qui mêlent et confondent les idées les plus disparates, Dieu et les dames, le catéchisme et l'art d'aimer ; qui placent la licence près de la dévotion, la grandeur d'âme près de la cruauté, le scrupule près du meurtre ; qui excitent à la fois l'enthousiasme, l'indignation et le sourire ; qui montrent souvent, dans le même homme, un héros et un insensé, un soldat, un anachorète et un amant ; enfin qui multiplient, dans les annales de cette époque, des exploits dignes de la fable, des vertus ornemens de l'histoire, et surtout les crimes de toutes les deux : mœurs vicieuses, mais piquantes, mais pittoresques ; mœurs féroces, mais fières, mais poétiques. Aussi l'Europe moderne ne doit-elle qu'à la chevalerie les deux grands ouvrages d'imagination qui signalèrent la renaissance des lettres. Depuis les beaux jours de la Grèce et de Rome, la poésie, fugitive, errante loin de l'Europe, avoit, comme l'enchanteresse du Tasse, disparu de son palais éclipsé : elle attendoit, depuis quinze siècles, que le temps y ramenât des mœurs nouvelles, fécondes en tableaux, en images dignes d'ar-

rêter ses regards; elle attendoit l'instant, non de la barbarie, non de l'ignorance, mais l'instant qui leur succède, celui de l'erreur, de la crédule erreur, de l'illusion facile qui met entre ses mains le ressort du merveilleux, mobile surnaturel de ses fictions embellies. Ce moment est venu; les triomphes des chevaliers ont préparé les siens, leurs mains victorieuses ont de leurs lauriers tressé la couronne qui doit orner sa tête. A leurs voix, accourent de l'orient les esprits invisibles, moteurs des cieux et des enfers, les fées, les génies, désormais ses ministres; ils accourent, et déposent à ses pieds les talismans divers, les attributs variés, emblèmes ingénieux de leur puissance, de leur puissance soumise à la poésie, souveraine légitime des enchantemens et des prestiges. Elle règne : quelle foule d'images se presse, se succède sous ses yeux! Ces batailles où triomphent l'impétuosité, la force, le courage, plus que l'ordre et la discipline; ces harangues des chefs; ces femmes guerrières; ces dépouilles des vaincus, trophées de la victoire; ces vœux terribles de l'amitié vengeresse de l'amitié; ces cadavres rendus aux larmes des parens, des amis; ces armes des chevaliers fameux, objet, après leur mort, de dispute et de rivalité : tout vous rappelle Homère; et c'est la patrie de l'Arioste, du Tasse, c'est l'Italie qui a mérité cette gloire; tandis que la France, depuis quatre siècles, languit, foible et malheureuse, sous une autorité incertaine, avilie ou combattue, sans lois, sans mœurs, sans lettres, ces lettres tant recommandées par la chevalerie!... Ici, messieurs, vous pourriez éprouver quelque surprise; vous pourriez penser,

sur la foi d'une opinion trop répandue, qu'il étoit réservé à nos jours de voir la noblesse française unir les armes et les lettres, et associer la gloire à la gloire : cette réunion remonte à l'origine de la chevalerie; c'étoit le devoir de tout chevalier, et une suite de la perfection à laquelle étoient appelés ses prosélytes. Et qui croiroit qu'exigeant la culture de l'esprit, même dans les amusemens les plus ordinaires, la chevalerie n'allioit aux exercices du corps que les jeux qui occupent ou développent l'intelligence, et proscrivoit surtout ces jeux d'où l'esprit s'absente, pour laisser régner le hasard? Quelle est donc l'époque qui devint le terme de cette estime pour les lettres, et la changea même en mépris? Ce fut le moment où les subtilités épineuses de l'école hérissèrent toutes les branches de la littérature; et vous conviendrez, messieurs, que l'instant du dédain ne pouvoit être mieux choisi. Encore se trouvoit-il plusieurs chevaliers fervens qui s'élevoient avec force contre cette orgueilleuse négligence des anciennes lois. C'étoit surtout un vrai scandale pour le zélé et discret Boucicaut, comme on le voit par le recueil de ses vers, virelais, ballades, alors chantés par toute la France, auxquels il attachoit un grand prix, et qu'il composoit lui-même. Ainsi, messieurs, lorsqu'avant l'époque où l'on vit tous les genres de gloire environner le trône de Louis XIV, lorsque François Ier., ce prince si passionné pour la chevalerie, ressuscitoit de ses regards la culture des lettres en France, il renouveloit seulement l'antique esprit de cette brillante institution. C'est ainsi que notre auguste monarque, en condamnant des jeux autrefois

interdits, rappelle aux descendans des anciens chevaliers une loi respectée par leurs premiers ancêtres : loi paternelle, inviolable déjà sans doute par la seule sanction du prince, mais que l'orgueil du rang protégera peut-être encore ; désobéir, c'est déroger.

Seroit-il possible, messieurs, de voir ces grands noms unis et rapprochés sans nous rappeler à la fois, et les bienfaits de la puissance royale, et les vertus de notre auguste monarque ? Qu'il soit béni plus encore que célébré, ce roi qu'il est permis de ne louer que par des faits, seul éloge digne d'un cœur qui rejette tout autre éloge; ce roi qui efface, autant qu'il est en lui, les vestiges de l'antique opprobre féodal; qui, en rendant la liberté à des hommes, a reconquis des sujets : oui, reconquis ; l'esclave est un bien perdu, qui n'appartient à personne ! Qu'il soit béni, et par l'infortuné moins indigent dans l'asile même de l'indigence, et par l'innocent soustrait à la cruelle méprise des lois, et par un peuple qui sait aimer ses maîtres, le seul peut-être qui les ait constamment chéris, et dont l'amour, justifié maintenant, devança plus d'une fois et leurs bienfaits et leur naissance ! A ce mot.... puisse-t-il être un présage !.... puisse bientôt un monarque chéri presser entre ses bras paternels le précieux gage de la félicité de nos neveux ! puisse-t-il verser sur ce royal enfant, non moins en roi qu'en père, les douces larmes de la tendresse et de la joie ! et, si j'osois mêler au vœu de la patrie, non pas l'expression, mais du moins l'accent respectueux de la reconnoissance, j'ajouterois : Puisse le premier sourire d'un fils payer les vertus de son auguste mère !

C'est ici, messieurs, que je voudrois pouvoir terminer ce discours : et par où le finir plus convenablement que par l'éloge de la vertu sur le trône? Mais, après avoir exposé les vues principales que rassemblent, ou du moins que font naître les ouvrages de M. de Sainte-Palaye, il me semble que j'ai presque oublié de louer M. de Sainte-Palaye lui-même. Ce n'est pas lui qu'on aura fait connoître, en ne parlant que de ses livres; et c'est dans son caractère que réside une grande partie de son éloge. Ses mœurs, vous le savez, unissoient à l'aménité de notre siècle la simplicité, la candeur, la naïveté qu'on suppose à nos pères. Épris de nos anciens chevaliers, il sembloit avoir emprunté d'eux et adopté, dans les proportions convenables, les qualités qui distinguent en effet plusieurs de ces guerriers célèbres, honneur, désintéressement, galanterie, loyauté; et, s'il m'est permis de pousser plus loin le parallèle, on voit par l'étendue de ses travaux, qu'à l'exemple des anciens chevaliers, il ne s'effrayoit pas des grandes entreprises. C'est par cette constance et par cette passion pour l'étude, qu'il avoit réparé si promptement le désavantage d'une jeunesse débile et languissante, qu'une santé trop foible avoit rendue presqu'entièrement étrangère aux lettres.

Croira-t-on qu'un homme placé de si bonne heure au rang des savans les plus distingués, admis à vingt-six ans dans une compagnie célèbre par l'érudition, ait passé les vingt premières années de sa vie sous les yeux de sa mère, partageant auprès d'elle ces occupations faciles qui mêlent l'amusement au travail des femmes?

Peut-être cette singularité d'une éducation purement maternelle, bornée pour d'autres à l'époque de la première enfance, et qui se prolongea pour lui jusqu'à la jeunesse, fut pour M. de Sainte-Palaye une des sources de cette douceur insinuante, de cette indulgence aimable, dont le cœur d'une mère est sans doute le plus parfait modèle. Peut-être l'austérité précoce d'une éducation trop dure ou moins facile a plus d'une fois resserré le germe, ou flétri du moins la fleur d'une sensibilité naissante. M. de Sainte-Palaye, plus heureux...., destinée unique d'un être né pour le bonheur, qui passe sans intervalle de l'asile maternel sous la sauvegarde de l'amitié ! Dès ce moment, messieurs, je ne puis que vous rappeler des faits connus de la plupart d'entre vous; et si j'ose vous en occuper, si je m'arrête un moment sur la peinture de cette union fraternelle, c'est que le nom seul de M. de Sainte-Palaye m'en fait un devoir indispensable : c'est l'hommage le plus digne de sa mémoire; et vous-même vous pensez que le sanctuaire des lettres ouvert aux talens ne s'honore pas moins des vertus qui les embellissent.

La tendresse des deux frères commença dès leur naissance ; car ils étoient jumeaux : circonstance précieuse qu'ils rappeloient toujours avec plaisir. Ce titre de jumeaux leur paroissoit le présent le plus heureux que leur eût fait la nature, et la portion la plus chère de l'héritage paternel : il avoit le mérite de reculer pour eux l'époque d'une amitié si tendre ; ou plutôt ils lui devoient le bonheur inestimable de ne pouvoir trouver dans leur vie entière un moment où ils ne se fussent

point aimés. M. de Sainte-Palaye n'a fait que six vers dans sa vie, et c'est la traduction d'une épigramme grecque sur deux jumeaux. Le testament des deux frères, car ils n'en firent qu'un, et celui qui mourut le premier disposa des biens de l'autre; leur testament distingua par un legs considérable deux parentes éloignées qui avoient l'avantage, inappréciable à leurs yeux, d'être sœurs, et nées comme eux au même instant. C'est avec le même intérêt qu'ils se plaisoient à raconter que, dans leur jeunesse, leur parfaite ressemblance trompoit l'œil de leurs parens : douce méprise, dont les deux frères s'applaudissoient ! On auroit pu les désigner dès-lors, comme le fit depuis M. de Voltaire par une allusion très-heureuse :

O fratres Helenæ, lucida sydera!

consécration poétique qui leur assignoit parmi nous, le rang que tiennent dans la fable ces deux jumeaux célèbres, jadis les protecteurs, et maintenant les symboles de l'amitié fraternelle. Mais, plus heureux que les frères d'Hélène privés par une éternelle séparation du plus grand charme de l'amitié, une même demeure, un même appartement, une même table, les mêmes sociétés, réunirent constamment MM. de La Curne : peines et plaisirs, sentimens et pensées, tout leur fut commun; et je m'aperçois que cet éloge ne peut les séparer. Et pourquoi m'en ferois-je un devoir ? pourquoi M. de La Curne ne seroit-il pas associé à l'éloge de son frère ? C'étoit lui qui secondoit le plus les travaux de M. de Sainte-Palaye, en veillant sur sa personne, sur

ses besoins, sur sa santé; en se chargeant de tous ces soins domestiques, qu'un sentiment rend si nobles et si précieux. Heureux les deux frères sans doute! mais plus encore celui des deux qui, voué aux lettres, et plus souvent solitaire, arraché à ses livres par son ami, reçoit de l'amitié ses distractions et ses plaisirs; qui tous les jours épanche dans un commerce chéri les sentimens de tous les jours; qui ne voit aucun moment de sa vie tromper les besoins de son cœur; enfin qui n'a jamais connu ce tourment d'une sensibilité contrainte, aigrie ou combattue, ce poison des âmes tendres, qui change en amertume secrète la douceur des plus aimables affections! De là sans doute dans M. de Sainte-Palaye ce calme intérieur, cette tranquille égalité de son âme, qui, manifestée dans les traits et dans la sérénité de son visage, intéressoit d'abord en sa faveur, devenoit en lui une sorte de séduction, et faisoit de son bonheur même un de ses moyens de plaire. Ainsi s'écouloit cette vie fortunée, sous les auspices d'un sentiment qui par sa durée devint enfin l'objet d'un intérêt général. Combien de fois a-t-on vu les deux frères, surtout dans leur vieillesse, paroissant aux assemblées publiques, aux promenades, aux concerts, attirer tous les regards, l'attention du respect, même les applaudissemens! avec quel plaisir, avec quel empressement on les aidoit à prendre place, on leur montroit, on leur cédoit la plus commode ou la plus distinguée! triomphe dont leurs cœurs jouissoient avec délices; triomphe si doux à voir, si doux à peindre! car, après la vertu, le spectacle le plus touchant est celui de l'hommage que lui rendent les

hommes assemblés; et, dans les rencontres ordinaires de la société, on n'aperçut jamais un des deux frères, sans croire qu'il cherchoit l'autre. A force de les voir presque inséparables, on disoit, on affirmoit qu'ils ne s'étoient jamais séparés, même un seul jour. Il falloit bien ajouter au prodige; et leur union étoit mise, dès leur vivant, au rang de ces amitiés antiques et fameuses qui passionnent les âmes ardentes, et dont on se permet d'accroître l'intérêt par les embellissemens de la fiction. Eh! qu'en est-il besoin, lorsqu'ils se sont fait mutuellement tous les sacrifices, et enfin celui d'un sentiment qui, pour l'ordinaire, triomphe de tous les autres? M. de La Curne est près de se marier: M. de Sainte-Palaye ne voit que le bonheur de son frère; il s'en applaudit; il est heureux; il croit aimer lui-même: mais, la veille du jour fixé pour le mariage, M. de La Curne aperçoit dans les yeux de son frère les signes d'une douleur inquiète, mêlée de tendresse et d'agitation. C'est que M. de Sainte-Palaye, au moment de quitter son frère, redoutoit pour leur amitié les suites de ce nouvel engagement. Il laisse entrevoir sa crainte; elle est partagée. Le trouble s'accroît, les larmes coulent. « Non, » dit M. de La Curne, je ne me marierai jamais. » Les sermens furent réciproques; et jamais ils ne songèrent à les violer. C'est ainsi que M. de Sainte-Palaye vit exécuter, et lui-même exécuta une des lois de la chevalerie qui lui plaisoit sans doute davantage, la fraternité préférée à tout, même au service des dames.

O charme simple et naïf d'une scène intérieure et domestique! Combien d'autres non moins douces, non

moins touchantes, oubliées et ensevelies dans le secret de cette heureuse demeure, asile de l'amitié! Pourquoi faut-il que l'âge et le temps lui en offrent de plus affligeantes et de plus douloureuses! Ah! la vieillesse avance; elle amène l'idée d'une séparation : la mort leur est affreuse. Ils frémissent : leurs cœurs se précipitent l'un vers l'autre; ils se serrent, se pressent avec terreur; ils mêlent et confondent leurs pleurs, leurs craintes, dirai-je leurs espérances? Il en est une qu'ils saisissent, qu'ils embrassent avec tendresse : ils sont nés à la même heure; si la même heure, si la mort les unissoit? Cette idée les console, les rassure. Où ils ne voient plus de séparation, la mort a disparu; l'illusion s'achève; ils osent s'en flatter; et, dans l'égarement de leur douleur, ils se promettent un miracle, n'en connoissant pas de plus impossible que de vivre séparés. Il approche toutefois cet instant redoutable : c'est M. de La Curne dont la santé chancelante annonce la fin prochaine. On tremble, on s'attendrit pour M. de Sainte-Palaye : c'est à lui que l'on court, dans le danger de son frère. Tous les cœurs sont émus; leurs amis, leurs connoissances, quiconque les a vus, tous en parlent, tous s'en occupent : le feu roi, car une telle amitié devoit parvenir jusqu'au trône, montra quelqu'intérêt pour l'infortuné menacé de survivre. C'est lui que plaint surtout le mourant même. « Hélas! dit-il, que deviendra mon frère? Je m'étois » toujours flatté qu'il mourroit avant moi. » O regret peut-être sans exemple! ô vœu sublime du sentiment, qui, dans ce partage de douleurs, s'emparoit de la plus amère, pour en sauver l'objet de sa tendresse! Vous les

avez sus, messieurs, ces détails que des récits fidèles vous apportoient tous les jours; vous avez frémi sur le sort d'un vieillard..., j'allois dire abandonné, c'est presque l'épithète de cet âge : mais non; ses amis se rassemblent, l'environnent, se succèdent; des femmes, jeunes, aimables, s'arrachent aux dissipations du monde, pour seconder des soins si touchans. Il a vécu pour l'amitié : il est sous la tutelle de tous les cœurs sensibles. Ah! qu'il est doux de voir démentir ces tristes exemples d'un abandon cruel et trop fréquent, ces crimes de la société qui consternent l'âme, en lui rappelant ses blessures, en lui présageant celles qui l'attendent! Avec quel soulagement, avec quel plaisir le cœur abjure ces pensées austères, ces sombres réflexions, qui nous présentent l'humanité sous un aspect lugubre; qui anticipent sur la mort, en montrant l'homme isolé dans la foule, et séparé de ce qui l'entoure! Un bonheur constant avoit épargné à M. de Sainte-Palaye ces idées affligeantes, et en préserva sa vieillesse. C'étoit le prix de ses vertus, sans doute, mais surtout de cette indulgence inépuisable, universelle, qui passoit dans tous ses discours, et que promettoit encore la douceur de son maintien. Né pour aimer, il ne peut haïr, même le vicieux, même le méchant. Ce n'est pour lui qu'un être qui n'est pas son semblable, dont il s'écarte sans colère et presque sans chagrin : douce facilité, qui, sans altérer la pureté de ses mœurs, assuroit à la fois la tranquillité de son âme, et le repos de sa vie; et qui, lui épargnant la peine de haïr le vice, épargnoit au vice le soin de se venger! Heureux caractère qui (à moins d'être

l'effort d'une raison mûrie, paisible et calme, après avoir tout jugé) n'est qu'un présent de la nature, et n'est point la vertu sans doute, mais que la vertu même pourroit envier. C'est cette douceur de M. de Sainte-Palaye, c'est cet intérêt universel, accru par son âge et par son malheur, qui calma la violence de son premier désespoir, qui en modéra les accès, et les changea en une tendre mélancolie qu'il porta jusqu'au tombeau. Hélas! on s'étonnoit qu'il s'y traînât si lentement: on reprochoit à la nature de le laisser vivre après son frère. Ah! c'est qu'il vivoit encore avec lui; il l'entendoit, il le voyoit sans cesse. Vous en fûtes témoins, messieurs, lorsqu'à l'une de vos assemblées particulières, chancelant, prêt à tomber, il est secouru par l'un de vous qu'il connoissoit à peine: c'étoit un de vos choix les plus récens [1]; « Monsieur, dit le vieillard, vous avez sûrement » un frère? » Un frère, un secours! ces deux idées sont pour lui inséparables à jamais. Toutes les autres s'altèrent, s'effacent par degrés; la douleur, la vieillesse, les infirmités affoiblissent ses organes, disons tout, sa raison: mais cette idée chérie survit à sa raison, le suit partout, et consacre à vos yeux les tristes débris de lui-même. Il n'est plus qu'une ombre, il aime encore; et semblable à ces mânes, habitans de l'Élysée, à qui la fable conservoit et leurs passions et leurs habitudes, il vient à vos séances, il vous parle de son frère, et vous respectez, dans la dégradation de la nature, le sentiment dont elle s'honore davantage.

Je m'aperçois, messieurs, que l'intérêt, sans doute

[1] M. Ducis.

inséparable de ce sentiment, m'attire quelque indulgence; mais où finit cet intérêt, l'indulgence cesse et m'ordonne de m'arrêter. Et que vous dirois-je qui pût soutenir votre attention? Rappellerois-je quelques traits non moins précieux du caractère de M. de Sainte-Palaye, sa bonté bienfaisante, sa générosité, d'autres vertus?... Ah! l'amitié les suppose. Les vertus! c'est son cortége naturel; et celles qui ne la précèdent pas, la suivent pour l'ordinaire. Qu'importe que j'oublie encore quelques traits intéressans et curieux de sa vie privée, de ses voyages, les honneurs littéraires qu'il reçut en France et en Italie? Eh! que sont, auprès d'un sentiment, les titres, les honneurs littéraires?... Je ne vous offense pas, messieurs: qui d'entre vous, au milieu de ses travaux, de ses succès, dans la jouissance d'une juste célébrité, n'a point envié plus d'une fois peut-être les douceurs habituelles qu'une telle union répandit sur une vie si longue et si heureuse? Prestige de la gloire, éclat de la renommée, illusions si brillantes et si vaines, si recherchées et si trompeuses, auriez-vous rempli ses jours d'une félicité si pure et si durable? Ah! l'amitié, plus fidèle, ne trompa point M. de Sainte-Palaye; et fut le bonheur de sa vie entière, et non le mensonge d'un moment. Son ami lui peut échapper, comme tous les biens nous échappent; mais l'amitié lui reste, et n'accuse point l'erreur de ses plaisirs passés. Elle lui coûte des regrets, mais non celui d'avoir vécu pour elle; et ses regrets encore, mêlés à l'image qui les rend chers à son cœur, reçoivent de cette image même le charme secret qui les tempère, les adoucit, et les égare en quel-

que sorte dans l'attendrissement des souvenirs. Que dis-je? ô consolation! ô bonheur d'une destinée si rare! c'est l'amitié qui veille encore sur ses derniers jours. Il pleure un frère, il est vrai; mais il le pleure dans le sein d'un ami qui partage cette perte, qui la remplace autant qu'il est en lui, qui lui prodigue jusqu'au dernier moment les soins les plus attentifs, les plus tendres; ajoutons, pour flatter sa mémoire, les plus fraternels. C'est parmi vous, messieurs, qu'il devoit se trouver, cet ami si respectable [1], ce bienfaiteur de tous les instans, qui, chaque jour, abandonne ses études, ses plaisirs, pour aller secourir l'enfance de la vieillesse. Vos yeux le cherchent, son trouble le trahit : nouveau garant de sa sensibilité, nouvel hommage à la mémoire de l'ami qu'il honore et qu'il pleure!

[1] M. de Bréquigny.

RÉPONSE

De M. SÉGUIER, directeur de l'Académie française, au discours de M. de CHAMFORT.

MONSIEUR,

Depuis long-temps on accuse l'académie française d'être vouée à la louange : ce reproche est-il injuste ou fondé ? Ce seroit peut-être la matière d'un long examen ; mais cette justification seroit encore exposée à être regardée comme un éloge, et ne feroit qu'aggraver l'imputation que j'aurois voulu détruire. Cependant, puisque le sort m'a nommé pour répondre aux témoignages de la vive reconnoissance que vous venez de faire éclater, qu'il me soit permis de repousser l'espèce de ridicule que l'envie et la malignité cherchent à répandre sur la solennité de nos adoptions.

Pourquoi cette différence entre l'usage de cette compagnie et celui des autres sociétés littéraires ? Pourquoi ces réceptions décorées d'une sorte d'appareil ? Quel est le motif de ces séances qu'honore en ce moment un prince qui, joignant aux vertus guerrières le talent de la parole, semble fait pour intimider l'éloquence même ; de ces séances où s'empressent d'assister ce que la capitale renferme de plus instruit dans tous les ordres, les étrangers les plus distingués, et l'élite

même d'un sexe en qui les grâces n'excluent point les lumières, dont la seule présence est un encouragement pour les lettres, comme elle l'étoit autrefois pour les armes, et dont le suffrage est d'autant plus flatteur, qu'il est dans notre siècle des muses parmi les femmes qui, ne se bornant point à un goût stérile pour les lettres, savent quelquefois les enrichir elles-mêmes, sans afficher la prétention du bel-esprit, et sans encourir le ridicule de la pédanterie ?

C'est à ce public respectable et choisi que l'académie se fait un devoir de rendre compte de ses élections ; et, quoiqu'il soit censé avoir en quelque sorte prévenu son choix, peut-elle se dispenser de le justifier dans la personne de l'académicien qu'elle adopte, et dans celle de l'académicien qu'elle regrette ? Elle cherche à honorer la mémoire de l'un, en retraçant le mérite de ses travaux littéraires, louange non suspecte, puisqu'il n'est plus à portée de l'entendre ; elle rappelle de même les travaux de l'autre, pour l'exciter à de nouveaux efforts : la gloire dont il doit se couvrir un jour devient alors l'ouvrage de l'académie et une propriété pour chacun de ses membres.

Quelle louange d'ailleurs peut être traitée de flatterie, lorsqu'elle sert d'aiguillon, non-seulement à ceux qui la méritent pour la mériter encore à l'avenir ; mais même à tous ceux qui auroient l'ambition d'obtenir un jour ces hommages publics rendus au talent couronné, et que justifient l'affluence et l'applaudissement des témoins ? Les acclamations qu'excite à son passage celui qui traverse la foule de ses admirateurs, pour venir prendre

place parmi nous, ne couvrent-elles pas les vains bourdonnemens des détracteurs jaloux, qui voudroient, comme autrefois dans Rome, insulter au triomphateur, et à la voix qui se glorifie de l'honorer?

Sans craindre qu'on me soupçonne d'adulation, je commencerai donc par vous, monsieur, à remplir la tâche honorable que l'équité m'impose.

L'académie, intéressée à sa propre gloire, a reconnu, dans une assemblée particulière, vos droits à la place que vous occupez : elle les reconnoît encore aujourd'hui d'une manière plus solennelle ; et le concours du public éclairé qui nous environne, est une confirmation de notre choix. Il se souvient avec plaisir de vous avoir vu au rang des athlètes que nous couronnons chaque année. Vos premiers essais annoncèrent vos talens ; les suffrages qui vous ont décerné une double palme, étoient de notre part une première adoption. Dès l'entrée de la carrière, votre jeunesse s'est distinguée par deux ouvrages que vos juges eux-mêmes n'auroient peut-être pas désavoués. C'est dans de pareils candidats que l'académie se plaît à envisager d'avance le mérite qui doit un jour réparer ses pertes : les couronnes qu'elle distribue sont pour elle une espèce d'engagement d'admettre dans son sein ceux qui les ont obtenues : engagement conditionnel néanmoins, et qui n'a de validité qu'autant que la main qui moissonne les lauriers académiques, a le courage et la force d'en cueillir de nouveaux. L'académie reconnoît ses élèves à ces auréoles de gloire dont leur front est environné : pourroit-elle rejeter en marâtre ceux qu'elle a pro-

duits dans le public par ses suffrages ? Et si elle paroît négliger un grand nombre de ses enfans adoptifs, ceux qu'elle abandonne n'ont point répondu à l'honneur de son adoption ; elles les oublie, parce qu'ils se sont oubliés eux-mêmes : c'est reculer dans la carrière, que de n'y pas avancer.

Les ouvrages qui vous ont mérité la double couronne, dont les fleurs font partie de celle que vous recevez aujourd'hui ; ces éloges de deux génies créateurs étoient le fruit d'une méditation profonde ; et la justesse de vos réflexions suffisoit seule pour donner l'opinion la plus favorable de vos talens. La première idée que le public conçoit du mérite naissant, est la base de la réputation : l'édifice s'élève avec plus ou moins de lenteur ; mais sa durée dépend de la solidité des fondemens, bien plus que de la régularité de l'architecture ou de la beauté des ornemens. Que ne deviez-vous donc pas espérer de l'accueil flatteur que vous avez reçu de l'académie et du public ! L'expérience nous apprend que dans un siècle de lumières, dans un pays où l'on peut dire que l'esprit est une production du sol, où il abonde de toutes parts, où l'habitude d'en montrer en éclipse le plus souvent l'éclat, ce n'est pas un avantage médiocre de se donner de bonne heure une célébrité réelle, et de faire distinguer sa fortune au milieu de la richesse publique.

Le talent de l'analyse, un coup d'œil aussi juste que pénétrant, un tact aussi sûr que délicat, vous ont fait saisir le caractère du premier de nos poëtes comiques. Vous avez développé, avec une sagacité peu commune,

les beautés originales de ce grand peintre des ridicules et des vices : homme extraordinaire qui a su donner à ses couleurs de l'éclat et de la vivacité, du mouvement et de la vie pour tous les temps, qui n'aura jamais rien à redouter des vicissitudes ordinaires chez un peuple changeant, où il y a tant de goûts fugitifs, tant de modes pour les idées comme pour les vêtemens : esprit inventif et fécond, qui seul a connu l'art d'attacher également et d'amuser le spectateur par un fond de gaîté intarissable, réunie à un but moral, et toujours résultante de l'ordonnance de ses plans ; en sorte que par la seule situation où il met ses personnages, les expressions les plus simples deviennent comiques, tout prend la teinture du fond ; et les ris, qui ne font que suivre ordinairement les plaisanteries, précèdent le dialogue des acteurs et commencent à l'ouverture même de la scène : génie robuste qui, au milieu des variations de plus d'un siècle, n'a dû sa consistance inaltérable qu'au soin particulier qu'il a pris de peindre toujours plutôt la nature qui reste que le moment qui passe, l'homme dans ses mœurs plutôt que dans ses manières : génie inimitable enfin, qui n'a son égal ni dans l'antiquité, ni dans les nations étrangères, et dont les dessins sont si corrects et si vrais, qu'on en a peut-être moins approché que des chefs-d'œuvre de nos plus grands poëtes tragiques.

Si l'éloge de cet auteur immortel vous attira dans ce lieu même de si justes applaudissemens, vous avez encore renchéri sur ce premier ouvrage ; vous avez obtenu une nouvelle préférence sur vos rivaux, en dressant un

piédestal à un autre génie qui sait créer ce qu'il emprunte, et s'approprier ce qu'il adopte : supérieur peut-être, comme poëte, aux plus grands maîtres de l'art, et qu'on peut ranger dans la classe des auteurs dramatiques, puisque ses apologues sont autant de petites scènes où la morale, mise en action, est toujours revêtue des grâces de la nature et animée d'une gaîté, je dirois aussi simple qu'inimitable, si je n'apercevois au milieu de nous son successeur et son rival.

Je n'ajouterai rien après vous, monsieur, au portrait de ces deux grands phénomènes de la littérature française; j'observerai seulement que la sagacité que vous avez mise à tracer le caractère de La Fontaine est un objet digne de remarque dans la république des lettres. Le mérite distinctif de cet auteur est dans sa naïveté: vous l'avez loué d'une manière digne de lui, sans être la sienne; et de même que dans la science des mixtes, pour opérer certains effets, on allie souvent les contraires, il falloit sans doute, pour l'analyser avec succès, une trempe d'esprit tout à fait différente de celle du fabuliste français.

Les talens séparés de poëte et d'orateur sont deux titres suffisans, chacun en particulier, pour mériter la place où vous venez vous asseoir : mais vous réunissez au même degré ces deux mérites; vous avez deux apanages sur le Parnasse, et un double droit aux honneurs que vous recevez. Vous avez embelli du charme d'une versification facile *la Jeune Indienne*. Les applaudissemens que vous aviez reçus à l'académie vous ont suivi au théâtre ; vous avez fait voir que l'art de la scène comique ne

vous étoit pas moins familier que la discussion sous les traits de l'éloquence. Dans ce premier drame, vous avez voulu développer les sentimens d'une jeune âme, que l'ignorance des institutions sociales laisse intacte et dans toute sa candeur, qui ne suit que l'impulsion de sa pensée, qui ne connoît point de vertus locales, et n'a pour loi et pour règle que les lumières naturelles, ou un instinct peut-être aussi sûr que la raison. Ce tableau avoit déjà été présenté au Théâtre Français dans *l'Isle déserte :* mais vos pinceaux l'ont rajeuni, et un succès devenoit difficile après un autre.

Par un contraste, sans doute réfléchi, vous avez offert au public, dans *le Marchand de Smyrne*, l'image piquante d'une traite d'esclaves, échange aussi odieux pour un Français que le mot d'esclavage paroît dur à son oreille; mais le génie de la nation, qui sait tout égayer, vous a heureusement inspiré. L'aménité qui vous est naturelle, a semé ce petit ouvrage de plusieurs traits de galanterie, faits pour adoucir ce qu'il y avoit de révoltant dans ce sujet pour des hommes libres, et en qui l'obéissance même porte le caractère de la liberté.

Le brodequin de Thalie ne suffisoit pas à votre ambition; vous avez encore essayé de chausser le cothurne de Melpomène, et les premiers applaudissemens étoient dus au choix du sujet. L'amitié, si rare entre les hommes du même rang, plus rare encore entre un prince et un sujet, incompréhensible surtout au milieu du despotisme asiatique, entre deux princes qui ont un droit égal à la couronne; l'amitié, ce sentiment si doux, si naturel, si oublié; l'amitié entre les deux fils d'un sultan;

l'amitié dans le sérail : voilà le sentiment que vous avez présenté sur la scène. C'étoit, sous des noms empruntés, rendre un juste hommage à l'union intime qu'on voit régner entre notre jeune monarque et ses augustes frères. L'allusion a été saisie : deux frères qui veulent se sacrifier l'un pour l'autre, qui se sacrifient l'un à l'autre; ce combat généreux et touchant étoit fait pour arracher des larmes, et pour intéresser les âmes les moins sensibles.

Cette amitié fraternelle, que vous avez peinte dans le cours de votre tragédie, nous rappelle ici bien naturellement l'amitié que M. de Sainte-Palaye portoit à son frère : sentiment délicieux pour les cœurs qui savent en jouir, et qui doit être le premier trait de son éloge. Jamais on ne poussa plus loin cette affection qui, à la honte de l'humanité, n'est pas universelle : tant la nature et l'intérêt sont souvent en concurrence, et l'une presque toujours indignement sacrifiée à l'autre! M. de La Curne rendoit à son frère ce sentiment dans toute sa force; mais, quoique partagé, il n'en resta pas moins tout entier aux deux frères : ils furent si unis, qu'il faudroit les confondre dans cette partie de leur éloge. L'un étoit l'autre : ils n'avoient qu'une même âme.

La nature, en les formant ensemble dans le même sein, en les faisant naître au même instant, sembla vouloir doubler entre eux la fraternité; ils s'aimoient par cette douce sympathie si naturelle à deux êtres qui entrent et qui marchent d'un pas égal dans le chemin de la vie, qui accumulent sur leurs têtes le même nombre d'années, qui ne changent point à leurs yeux parce qu'ils changent ensemble; parce que la main du temps

n'imprime sur leurs fronts que les mêmes traces, et que leurs existences sont, pour ainsi dire, parallèles. Mais cette ressemblance, jusque dans les traits du visage, qui formoit peu de différence entre les frères dans leur enfance lorsqu'on les voyoit ensemble, et qui les faisoit confondre sitôt qu'on les séparoit; cette conformité physique ne suppose pas toujours une conformité morale. Autrement, quel mérite auroient-ils à se chérir? leur tendresse ne seroit peut-être que de l'amour-propre; elle seroit plutôt personnelle que réciproque; ils s'aimeroient eux-mêmes dans chacun d'eux, et la nécessité de leur union en diminueroit le prix, puisqu'elle en ôteroit la moralité.

M. de Sainte-Palaye et son frère différoient absolument de caractères et de goûts, et néanmoins ils s'aimèrent d'une amitié dont les sacrifices ont été jusqu'à l'héroïsme. Si M. de Sainte-Palaye survécut au compagnon de sa naissance, on peut dire que ses regrets l'avoient d'avance rejoint à un frère qu'il a chéri jusqu'au tombeau. Depuis cette séparation fatale qu'ils avoient anticipée par la crainte mutuelle de se survivre l'un à l'autre, M. de Sainte-Palaye n'a fait que traîner ses dernières années dans une langueur qui tenoit plus de l'anéantissement que de la vie. Son corps habitoit encore sur la terre, son âme erroit autour de la tombe de cette moitié de lui-même qui ne pouvoit entretenir l'existence de l'autre. Heureux encore dans cet état intermédiaire entre la vie et la mort, trop heureux de n'avoir point eu à se plaindre d'être resté seul avec lui-même! L'amitié devoit un prodige à M. de Sainte-Palaye; elle

le fit : et, pour le dédommager de sa perte, elle lui avoit ménagé d'avance un second frère dans un ami commun. Ce vieillard épuisé retrouva dans les soins de cet ami véritable, dans sa complaisance, dans son assiduité, tout ce qu'il étoit en droit d'attendre de l'autre lui-même qui n'existoit plus. M. de Sainte-Palaye avoit reçu les derniers soupirs de ce frère si tendrement chéri; il devoit lui-même expirer entre les bras de l'amitié : elle eut la consolation de lui fermer les yeux. O amitié sainte, tu n'habites que dans les cœurs vertueux!

Cet héroïsme de la tendresse fraternelle, qu'on admiroit dans M. de Sainte-Palaye, devoit naturellement tourner son esprit vers des occupations aussi nobles que désintéressées. Il employa le plus grand nombre de ses veilles à élever l'âme de ses concitoyens; il fit les recherches les plus profondes sur la chevalerie; il enrichit de ses réflexions le catéchisme de l'honneur, genre de travail aussi élevé que précieux, qui décèle la noblesse de son âme et donne la mesure de sa vertu.

On ne peut se dissimuler que l'esprit de chevalerie ne tînt à l'héroïsme, et qu'il n'ait été la source d'une foule de grandes actions. Ce respect pour le sexe; cette fidélité à l'épreuve du temps; cette obligation sacrée de ne jamais manquer à sa parole; ces exploits; ces entreprises hardies soutenues des regards de la beauté dont on fait choix; ces cirques de la France, aussi pompeux, mais moins barbares que ceux de l'ancienne Rome; ces tournois solennels, où l'adresse et la force, heureusement combinées, attachoient tous les yeux d'une cour brillante et nombreuse; les dangers qui accompagnoient

ces défis, images de combats plus meurtriers; ces héros armés chevaliers par leurs souverains; ces souverains armés eux-mêmes quelquefois par un simple chevalier; ces héroïnes, dont la main délicate ceignoit l'épée au nouveau chevalier; cette parité de privilèges entre les belles et les rois; ces guerriers qui, loin de s'amollir au milieu des fêtes et dans le sein des plaisirs, puisoient dans les yeux de la beauté le courage et l'espérance de revenir vainqueurs; ce gage de bataille enfin, qui étoit toujours celui de l'honneur, et qu'on ne relevoit jamais impunément : quels spectacles étoient plus faits pour élever l'âme des citoyens témoins de ces scènes nationales et de ces joûtes militaires, où l'état monarchique sembloit atteindre jusqu'aux vertus des anciennes républiques?

Lacédémone, malgré la rudesse de ses mœurs, n'offrit-elle pas le même spectacle à la Grèce? La Spartiate austère attachoit elle-même le glaive de son fils; elle le couvroit de sa cuirasse; elle l'armoit de son bouclier; et, après l'avoir embrassé avec tendresse, mais avec courage, elle exigeoit, ou qu'il revînt couronné de lauriers, ou qu'on le rapportât mort sur ce même bouclier qui devoit lui servir de premier cercueil. Les femmes avoient dans Sparte, comme mères, le même empire qu'elles ont exercé comme amantes dans nos temps héroïques. Toutefois, s'il y avoit quelque préférence à donner à un temps sur un autre, j'en atteste ici toute la noblesse française, ne seroit-elle pas due aux siècles de chevalerie? Eh! quel respect que celui que nos ancêtres portoient à des femmes qui n'a-

voient que la qualité d'amantes sans en avoir les foiblesses! respect moins naturel, moins sacré sans doute que celui qu'inspire la maternité; mais plus méritoire, plus sublime peut-être dans ses effets, en ce qu'il étoit la source d'une obéissance volontaire, et le principe de l'honneur qui sera toujours l'idole de la nation.

Pourquoi faut-il que cet esprit se soit affoibli au point où il paroît l'être aujourd'hui? Seroit-il donc vrai que les Français se fussent trop détachés d'un sentiment dont l'excès même avoit quelque chose de louable? Seroit-il vrai qu'ils se fussent jetés dans l'extrémité contraire; qu'ils eussent abandonné toutes les décences, et que, prostituant leurs affections à des objets indignes de leurs sentimens, oubliant ce qu'ils doivent aux femmes, contens de leur rendre quelques soins frivoles en se dispensant des égards les plus essentiels, ils se fussent accoutumés à n'estimer dans leur conquête que la satisfaction d'un vil égoïsme, et à se faire gloire de les rendre tour à tour les jouets de leur vanité, les dupes de leurs artifices et les victimes de leur indiscrétion?

C'est à cet oubli des bienséances, à cette dégradation des âmes, à cette corruption de mœurs que M. de Sainte-Palaye opposoit une réclamation aussi éclatante que le désordre; et il se flattoit de réussir, en retraçant à un peuple généreux l'image des temps de la chevalerie tournés en ridicule par le célèbre roman de Michel Cervantes, et qui avoit besoin qu'une plume sage et citoyenne élevât un code d'honneur, pour servir de contre-poids aux saillies et au caractère agréable, mais dangereux, de l'ouvrage espagnol: entreprise difficile,

quand les esprits sont poussés dans une autre route. Les hommes ne sont que trop sujets à confondre la nature des choses avec l'abus qu'on en a fait, comme si la rouille qui s'attache au métal étoit le métal même. Ils proscrivent sans réflexion et sans retour les usages les plus louables, quand les bizarreries qui y étoient mêlées ont donné prise au ridicule; et sa puissance est assez forte pour dénaturer jusqu'au sentiment.

M. de Sainte-Palaye unissoit un cœur droit et sensible à une imagination vive et ardente : ces deux qualités influoient tour à tour sur ses idées comme sur ses sentimens. Pourroit-on s'étonner de la prédilection qu'il a toujours marquée pour la chevalerie ? Semblable à ces végétaux transportés des pays lointains, qui se naturalisent avec peine dans nos climats, et finissent par prendre la saveur du sol où ils sont transplantés, ce goût s'étoit formé insensiblement ; il étoit devenu comme naturel en lui par l'habitude d'avoir continuellement sous les yeux les hauts faits d'armes, les actions éclatantes, les prodiges de valeur et de générosité des plus grands hommes. Livré, dès son jeune âge, à l'étude particulière de l'histoire de France, il en avoit approfondi tous les détails ; et, dans la chaleur de son premier projet, il avoit osé concevoir le plan le plus étendu : géographie, chronologie, généalogies, antiquités, mœurs, usages, législation ; il avoit embrassé tous ces objets, qui, pris chacun séparément, semblent exiger un esprit différent, une méthode particulière, et souvent un genre de travail absolument contraire. C'est en réunissant tous les matériaux nécessaires pour élever ce colosse d'érudition ;

c'est en rapprochant tout ce qu'il trouvoit de plus précieux, soit dans les historiens, soit dans les anciennes poésies françaises, soit dans les ouvrages des troubadours, qu'il prit une espèce d'enthousiasme pour nos anciens chevaliers. Il devoit cependant y avoir un ouvrage préliminaire de tout ce qu'il avoit projeté; l'histoire de la chevalerie devoit être précédée du glossaire complet de l'ancienne langue française depuis son origine : ouvrage immense qui demandoit, pour être achevé, plutôt la durée des siècles qu'il renferme, que le court espace de la vie d'un seul homme, quelque laborieux qu'il puisse être. M. de Sainte-Palaye, endurci au travail par l'excès même du travail, entreprit courageusement un recueil aussi désiré pour son importance qu'effrayant par son étendue, et auquel il ne pouvoit pas se flatter de mettre la dernière main.

L'amour de l'étude étoit héréditaire dans sa famille; il y étoit invinciblement appelé par une heureuse filiation. S'il honora les lettres par ses veilles, combien ne les honora-t-il pas encore plus par ses mœurs! Il avoit vécu, par ses recherches, avec nos anciens chevaliers; il en eut la franchise et la loyauté, la noblesse et la galanterie, la douceur et la sensibilité. A leur exemple, sa vie entière fut un dévouement continuel à sa patrie; comme eux, il servit l'humanité; comme eux, il tenta, dans un genre plus paisible, les entreprises les plus difficiles. Il fit consister l'honneur à faire le bien, et compta pour rien la fortune; il crut même devoir le sacrifice d'une partie de la sienne aux dépenses que ses travaux littéraires exigeoient : mais ce fut un échange glorieux;

ce qu'il avoit sacrifié de richesses, le public le lui rendit en estime et en considération.

La fonction dont je viens de m'acquitter ici, monsieur, étoit subordonnée à la vôtre. Vous avez pris la fleur du sujet, en parlant le premier de M. de Sainte-Palaye ; je ne pouvois guère intéresser qu'en parlant de vous, en faisant valoir vos titres, en réparant les torts de votre modestie. Passer de votre éloge à celui de votre prédécesseur, c'étoit refroidir les attentions ; je ne pouvois que répéter ce que vous aviez dit avant moi et mieux que moi. Les formes ne suffisent pas pour varier le fond, et l'avantage doit nécessairement vous rester : mais j'ose me flatter d'avoir répondu aux vœux de la compagnie au nom de laquelle je me suis expliqué. On ne m'accusera pas d'avoir prodigué l'encens. Nous n'avons point à juger nos confrères comme l'Égypte jugeoit ses rois après leur trépas ; nous n'avons que des fleurs à répandre sur leur tombeau. M. de Sainte-Palaye avoit été d'avance jugé digne de faire la gloire de la compagnie dont il emporte les regrets : il les mérite par sa simplicité, sa candeur, sa modestie et son érudition ; le public lui-même les partage avec nous. La postérité retrouvera ses mœurs et ses goûts, sa noblesse et son désintéressement, son âme enfin et tout son esprit, dans ces collections immenses que la sagesse du gouvernement a revendiquées, et dans ses écrits multipliés qui ne respirent que le patriotisme.

Le favori de Mécène se vantoit de ne pas mourir tout entier ; il annonçoit à ses contemporains que la plus précieuse partie de lui-même échapperoit au ciseau

de la Parque [1]. Ce que le poëte romain se disoit à lui-même, dans un de ses élans de l'amour-propre poétique, justifié depuis par l'admiration de tous les siècles, l'académie, sans crainte d'être désavouée, le répète par ma bouche à l'illustre confrère qu'elle a perdu. Mais les ouvrages de M. de Sainte-Palaye, bien mieux que mes éloges, feront revivre sa mémoire, et son nom subsistera autant que la langue qu'il a fait sortir des ténèbres de sa première origine.

[1] *Non omnis moriar, multaque pars meî vetabit Libitinam.*
HOR.

FIN DU DISCOURS DE RÉCEPTION ET DE LA RÉPONSE.

DES ACADÉMIES.

Ouvrage que MIRABEAU *devoit lire à l'assemblée nationale, sous le nom de* Rapport sur les Académies, *en* 1791.

MESSIEURS,

L'assemblée nationale a invité les différens corps, connus sous le nom d'académies, à lui présenter le plan de constitution que chacun d'eux jugeroit à propos de se donner. Elle avoit supposé, comme la convenance l'exigeoit, que les académies chercheroient à mettre l'esprit de leur constitution particulière en accord avec l'esprit de la constitution générale. Je n'examinerai pas comment cette intention de l'assemblée a été remplie par chacun de ces corps : je me bornerai à vous présenter quelques idées sur l'académie française, dont la constitution plus connue, plus simple, plus facile à saisir, donne lieu à des rapprochemens assez étendus, qui s'appliquent comme d'eux-mêmes à presque toutes les corporations littéraires, surtout dans les gouvernemens libres. *Qu'est-ce que l'académie française? à quoi sert-elle ?* C'est ce qu'on demandoit fréquemment, même sous l'ancien régime; et cette seule observation paroît indiquer la réponse qu'on doit faire à ces questions sous le régime nouveau. Mais, avant de prononcer une réponse définitive, rappelons les principaux

faits. Ils sont notoires, ils sont avérés; ils ont été recueillis religieusement par les historiens de cette compagnie : ils ne seront pas contestés; on ne récuse pas pour témoins ses panégyristes.

Quelques gens de lettres, plus ou moins estimés de leur temps, s'assembloient librement et par goût chez un de leurs amis, qu'ils élurent leur secrétaire. Cette société, composée seulement de neuf ou dix hommes, subsista inconnue pendant quatre ou cinq ans, et servit à faire naître différens ouvrages que plusieurs d'entre eux donnèrent au public. Richelieu, alors tout-puissant, eut connoissance de cette association. Cet homme, qu'un instinct rare éclairoit sur tous les moyens d'étendre ou de perfectionner le despotisme, voulut influer sur cette société naissante : il lui offrit sa protection et lui proposa de la constituer sous autorité publique. Ces offres, qui affligèrent les associés, étoient à peu près des ordres : il fallut fléchir. Placés entre sa protection et sa haine, leur choix pouvoit-il être douteux? Après d'assez vives oppositions du parlement, toujours inquiet, toujours en garde contre tout ce qui venoit de Richelieu; après plusieurs débats sur les limites de la compétence académique (que le parlement, dans ses alarmes, bornoit avec soin aux mots, à la langue; enfin, mais avec beaucoup de peine, à l'éloquence), l'académie fut constituée légalement sous la protection du cardinal, à peu près telle qu'elle l'a été depuis sous celle du roi. Cette nécessité de remplir le nombre de quarante fit entrer dans la compagnie plusieurs gens de lettres obscurs, dont le public n'apprit

les noms que par leur admission dans ce corps, ridicule qui depuis s'est renouvelé plus d'une fois. Il fallut même, pour compléter le nombre académique, recourir à l'adoption de quelques gens en place, et d'un assez grand nombre de gens de la cour. On admira, on vanta, et on a trop vanté depuis, ce mélange de courtisans et de gens de lettres, cette prétendue égalité académique qui, dans l'inégalité politique et civile, ne pouvoit être qu'une vraie dérision. Et qui ne voit que mettre alors Racine à côté d'un cardinal étoit aussi impossible qu'il le seroit aujourd'hui de mettre un cardinal à côté de Racine? Quoi qu'il en soit, il est certain que cet étrange amalgame fut regardé alors comme un service rendu aux lettres : c'étoit peut-être en effet hâter de quelques momens l'opinion publique, que le progrès des idées et le cours naturel des choses auroient sûrement formée quelques années plus tard; mais enfin la nation, déjà disposée à sentir le mérite, ne l'étoit pas encore à le mettre à sa place. Elle estima davantage Patru en voyant à côté de lui un homme décoré; et cependant Patru, philosophe quoique avocat, faisoit sa jolie fable d'*Apollon*, qui, après avoir rompu une des cordes de sa lyre, y substitua un fil d'or : le dieu s'aperçut que la lyre n'y gagnoit pas; il y remit une corde vulgaire, et l'instrument redevint la lyre d'Apollon.

Cette idée de Patru étoit celle des premiers académiciens, qui tous regrettoient le temps qu'ils appeloient leur âge d'or; ce temps où, inconnus et volontairement assemblés, ils se communiquoient leurs pensées, leurs ouvrages et leurs projets, dans la simplicité d'un

commerce vraiment philosophique et littéraire. Ces regrets subsistèrent pendant toute la vie de ces premiers fondateurs, et même dans le plus grand éclat de l'académie française. N'en soyons pas surpris : c'est qu'ils étoient alors ce qu'ils devoient être, des hommes libres, librement réunis pour s'éclairer; avantages qu'ils ne retrouvoient pas dans une association plus brillante.

C'est pourtant de cet éclat que les partisans de l'académie (ils sont en petit nombre) tirent les argumens qu'ils rebattent pour sa défense. Tous leurs sophismes roulent sur une seule supposition. Ils commencent par admettre que la gloire de tous les écrivains célèbres du siècle de Louis XIV, honorés du titre d'académiciens, forme la splendeur académique et le patrimoine de l'académie. En partant de cette supposition, voici comme ils raisonnent : Un écrivain célèbre a été de l'académie, ou il n'en a pas été. S'il en a été, tout va bien : il n'a composé ses ouvrages que pour en être; sans l'existence de l'académie, il ne les eût pas faits, du moins il n'en eût fait que de médiocres : cela est démontré. Si au contraire il n'a pas été de l'académie, rien de plus simple encore : il brûloit du désir d'en être; tout ce qu'il a fait de bon, il l'a fait pour en être : c'est un malheur qu'il n'en ait pas été; mais sans ce but il n'eût rien fait du tout, ou du moins il n'eût rien fait que de mauvais. Heureusement on n'ajoute point que, sans l'académie, cet écrivain ne seroit jamais né. La conclusion de ce puissant dilemme est que les lettres et les académies sont une seule et même chose; que détruire les académies,

c'est détruire l'espérance de voir renaître les grands écrivains; c'est se montrer ennemi des lettres; en un mot, c'est être un barbare, un vandale.

Certes, si on leur passe que, sans cette institution, la nation n'eût point possédé les hommes prodigieux dont les noms décorent la liste de l'académie; si leurs écrits forment, non pas une gloire nationale, mais une gloire académique, on n'a point assez vanté l'académie française, on est trop ingrat envers elle. *L'immortalité*, cette devise du génie, qui pouvoit paroître trop fastueuse pour une corporation, n'est plus alors qu'une dénomination juste, un honneur mérité, une dette que l'académie acquittoit envers elle-même.

Mais qui peut admettre, de nos jours et dans l'assemblée nationale, que la gloire de tous ces grands hommes soit une propriété académique? Qui croira que Corneille, composant *le Cid* près du berceau de l'académie naissante, n'ait écrit ensuite *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, que pour obtenir l'honneur d'être assis entre messieurs Granier, Salomon, Porchères, Colomby, Boissat, Bardin, Baudouin, Balesdens : noms obscurs, inconnus aux plus lettrés d'entre vous, et même échappés à la satire contemporaine? On rougiroit d'insister sur une si absurde prétention.

Mais pour confondre, par le détail des faits, ceux qui lisent sans réfléchir, revenons à ce siècle de Louis XIV, cette époque si brillante de la littérature française, dont on confond mal à propos la gloire avec celle de l'académie.

Est-ce pour entrer à l'académie française qu'il fit ses

chefs-d'œuvre, ce Racine, provoqué, excité dès sa première jeunesse par les bienfaits immédiats de Louis XIV; ce Racine qui, après avoir composé *Andromaque*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, n'étoit pas encore de l'académie, et n'y fut admis que par la volonté connue de Louis XIV, par un mot du roi équivalent à une lettre de cachet : *Je veux que vous en soyez*. Il en fut.

Espéroit-il être de l'académie, ce Boileau, dont les premiers ouvrages furent la satire de tant d'académiciens; qui croyoit s'être fermé les portes de cette compagnie, ainsi qu'il le fait entendre dans son discours de réception; et qui, comme Racine, n'y fut admis que par le développement de l'influence royale?

Étoit-il excité par un tel mobile, ce Molière, que son état de comédien empêchoit même d'y prétendre, et qui n'en multiplia pas moins d'année en année les chefs-d'œuvre de son théâtre devenu presque le seul théâtre comique de la nation?

Pense-t-on que l'académie ait été aussi l'ambition du bon La Fontaine, que la liberté de ses contes, et surtout son attachement à Fouquet, sembloient exclure de ce corps; qui n'y fut admis qu'à soixante-trois ans, après la mort de Colbert [1], persécuteur de Fouquet? et pense-t-on que, sans l'académie, le fablier n'eût point porté de fables?

Faut-il parler d'un homme moins illustre, mais distingué par un talent nouveau? Qui croira que l'auteur

[1] La Fontaine fut reçu en 1684, après la mort de Colbert en 1683. (*Note de l'Éditeur.*)

d'*Atys* et d'*Armide*, comblé des bienfaits de Louis XIV, n'eût point, sans la perspective académique, fait des opéras pour un roi qui en payoit si bien les prologues [1] ?

Voilà pour les poëtes ; et quant aux grands écrivains en prose, est-il vrai que Bossuet, Fléchier, Fénélon, Massillon, appelés par leurs talens aux premières dignités de l'église, avoient besoin de ce foible aiguillon pour remplir la destinée de leur génie ? Dans cette liste des seuls vrais grands écrivains du siècle de Louis XIV, nous n'avons omis que le philosophe La Bruyère, qui sans doute ne pensa pas plus à l'académie, en composant ses *Caractères*, que La Rochefoucault en écrivant ses *Maximes*. Nous ne parlons pas de ceux à qui cette idée fut toujours étrangère ; Pascal, Nicole, Arnaud, Bourdaloue, Mallebranche, que leurs habitudes ou leur état en écartoient absolument. Il est inutile d'ajouter à cette liste de noms si respectables plusieurs noms profanes, mais célèbres, tels que ceux de Dufresny, Lesage et quelques autres poëtes comiques qui n'ont jamais prétendu à ce singulier honneur, ne l'ayant pas vu du côté plaisant, quoiqu'ils en fussent bien les maîtres.

Après avoir éclairci des idées dont la confusion faisoit attribuer à l'existence d'un corps la gloire de ses plus illustres membres, examinons l'académie dans ce qui la constitue comme corporation, c'est-à-dire, dans ses travaux, dans ses fonctions, et dans l'esprit général qui en résulte.

[1] Quinaut fut admis à l'académie en 1670, et jusqu'alors il n'avoit fait que des tragédies : son premier opéra est de 1672. (*Note de l'Éditeur.*)

Le premier et le plus important de ses travaux est son dictionnaire. On sait combien il est médiocre, incomplet, insuffisant; combien il indigne tous les gens de goût; combien il révoltoit surtout Voltaire qui, dans le court espace qu'il passa dans la capitale avant sa mort, ne put venir à l'académie sans proposer un nouveau plan, préliminaire indispensable, et sans lequel il est impossible de rien faire de bon. On sait qu'à dessein de triompher de la lenteur ordinaire aux corporations, il profita de l'ascendant qu'il exerçoit à l'académie, pour exiger qu'on mît sur-le-champ la main à l'œuvre, prit lui-même la première lettre, distribua les autres à ses confrères, et s'excéda d'un travail qui peut-être hâta sa fin. Il vouloit apporter le premier sa tâche à l'académie, et obtenir de l'émulation particulière ce que lui eût refusé l'indifférence générale. Il mourut, et avec lui tomba l'effervescence momentanée qu'il avoit communiquée à l'académie. Il résulta seulement de ses critiques sévères et âpres, que les dernières lettres du dictionnaire furent travaillées avec plus de soin; qu'en revenant ensuite avec plus d'attention sur les premières, les académiciens, étonnés des fautes, des omissions, des négligences de leurs devanciers, sentirent que le dictionnaire ne pouvoit, en cet état, être livré au public, sans exposer l'académie aux plus grands reproches, et surtout au ridicule : châtiment qu'elle redoute toujours, malgré l'habitude. Voilà ce qui reculera de plusieurs années encore la nouvelle édition d'un ouvrage qui paroissoit à peu près tous les vingt ans, et qui se trouve en retard précisément à l'époque actuelle, comme pour

attester victorieusement l'inutilité de cette compagnie.

Vingt ans, trente ans pour un dictionnaire! Et autrefois un seul homme, même un académicien, Furetière, en un moindre espace de temps, devança l'académie dans la publication d'un dictionnaire qu'il avoit fait lui seul, ce qui occasionna entre l'académie et l'auteur un procès fort divertissant, où le public ne fut pas pour elle. Il existe un dictionnaire anglais, le meilleur de tous : c'est le travail du célèbre Jonhson, qui n'en a pas moins publié, avant et après ce dictionnaire, quelques ouvrages estimés en Europe. Plusieurs autres exemples, choisis parmi nos littérateurs, montrent assez ce que peut, en ce genre, le travail obstiné d'un seul homme, Moréri, mort à vingt-neuf ans, après la première édition du dictionnaire qui porte son nom; Thomas Corneille, épuisé de travaux, commençant et finissant, dans sa vieillesse, deux grands ouvrages de ce genre, le *Dictionnaire des Sciences et des Arts*, en trois volumes in-fol., un *Dictionnaire géographique*, en trois autres volumes in-fol.; La Martinière, auteur d'un *Dictionnaire de Géographie*, en dix volumes toujours in-fol.; enfin Bayle, auteur d'un *Dictionnaire* en quatre volumes in-fol., où se trouvent cent articles pleins de génie, luxe dont les in-fol. sont absolument dispensés, et dont s'est préservé surtout le *Dictionnaire de l'Académie*.

Et pourtant là se bornent tous ses travaux. Les statuts de ce corps, enregistrés au parlement, lui permettoient (c'étoit presque lui commander) de donner au public une grammaire et une rhétorique; voilà tout : car pour

une logique, les parlemens ne l'eussent pas permis. Eh bien! où sont cette grammaire et cette rhétorique? Elles n'ont jamais paru. Cependant auprès de la capitale, aux portes de l'académie, un petit nombre de solitaires, MM. de Port-Royal, indépendamment de la traduction de plusieurs auteurs anciens, travail qui ne sort point du département des mots, et qui par conséquent étoit permis à l'académie française; MM. de Port-Royal publièrent une *Grammaire universelle raisonnée*, la meilleure qui ait existé pendant cent ans; ils publièrent non pas une rhétorique, mais une logique : car, pour ceux-ci, le parlement, un peu complice de leur jansénisme, vouloit bien leur permettre de raisonner, et l'*Art de Raisonner* fut même le titre qu'ils donnèrent à leur logique. Observons qu'en même temps ces auteurs solitaires donnoient, sous leur nom particulier, différens ouvrages qui ne sont point encore tombés dans l'oubli.

Passons au second devoir académique, les discours de réception. Je ne vous présenterai pas, messieurs, le tableau d'un ridicule usé. Sur ce point, les amis, les ennemis de ce corps parlent absolument le même langage. Un homme loué, en sa présence, par un autre homme qu'il vient de louer lui-même, en présence du public qui s'amuse de tous les deux; un éloge trivial de l'académie et de ses protecteurs : voilà le malheureux canevas où, dans ces derniers temps, quelques hommes célèbres, quelques littérateurs distingués ont semé des fleurs, écloses non de leur sujet, mais de leur talent. D'autres, usant de la ressource de Simonide, et se jetant à côté,

y ont joint quelques dissertations de philosophie ou de littérature, qui seroient ailleurs mieux placées. Sans doute quelque main amie des lettres, séparant et rassemblant ces morceaux, prendra soin de les soustraire à l'oubli dans lequel le recueil académique va s'enfonçant de tout le poids de son immortalité.

Nous avons vu des étrangers illustres, confondant, ainsi que tant de Français, les ouvrages des académiciens célèbres et les travaux de la corporation appelée *académie française*, se procurer avec empressement le recueil académique, seule propriété véritable de ce corps, outre son dictionnaire; et, après avoir parcouru ce volumineux verbiage, cédant à la colère qui suit l'espérance trompée, rejeter avec mépris cette insipide collection.

Ici se présente, messieurs, une objection dont on croira vous embarrasser. On vous dira que ces hommes célèbres ont déclaré dans leur discours de réception qu'ils ont désiré vivement l'académie, et que ce prix glorieux étoit en secret l'âme de leurs travaux. Il est vrai qu'ils le disent presque tous : et comment s'en dispenseroient-ils, puisque Corneille et Racine l'ont dit? Corneille, qui ne connut d'abord l'académie que par la critique qu'elle fit d'un de ses chefs-d'œuvre; Racine, admis chez elle en dépit d'elle, comme on sait! Qui ne voit d'ailleurs que cette misérable formule est une ressource contre la pauvreté du sujet, et trop souvent contre la nullité du prédécesseur auquel on doit un tribut d'éloges?

A l'égard de l'empressement réel que de grands

hommes ont quelquefois montré pour le fauteuil académique, il faut savoir que l'opinion, qui sous le despotisme se pervertit si facilement, avoit fait une sorte de devoir aux gens de lettres un peu distingués, d'être admis dans ce corps; et la mode, souveraine absolue chez une nation sans principes, la mode, ajoutant son prestige aux illusions d'une vanité qu'elle aiguillonnoit encore, perpétuoit l'égarement de l'opinion publique. Le gouvernement le savoit bien, et savoit bien aussi l'art de s'en prévaloir. Avec quelle adresse habile, éclairé par l'instinct des tyrans, n'entretenoit-il pas les préjugés qui, en subjuguant les gens de lettres, les enchaînoient sous sa main! Une absurde prévention avoit réglé, avoit établi que les places académiques donnoient seules aux lettrés ce que l'orgueil d'alors appeloit *un état* : et vous savez quelle terrible existence c'étoit que celle d'un homme sans état; autant vouloit dire presque un homme sans aveu : tant les idées sociales étoient justes et saines! Ajoutons qu'être un homme sans état exposoit, il vous en souvient, messieurs, à d'assez grandes vexations. Il falloit donc tenir à des corps, à des compagnies : car là où la société générale ne vous protége point, il faut bien être protégé par des sociétés partielles; là où l'on n'a pas de concitoyens, il faut bien avoir des confrères; là où la force publique n'étoit souvent qu'une violence légale, il convenoit de se mettre en force pour la repousser. Quand les voyageurs redoutent les grands chemins, ils se réunissent en caravane.

Tels étoient les principaux motifs qui faisoient re-

chercher l'admission dans ces corps; et le gouvernement refusant quelquefois cet honneur à des hommes célèbres dont les principes l'inquiétoient, ces écrivains, aigris d'un refus qui exagéroit un moment à leurs yeux l'importance du fauteuil, mettoient leur amour-propre à triompher du gouvernement. On en a vu plusieurs exemples; et voilà ce qui explique des contradictions inexplicables pour quiconque n'en a pas la clef.

Qui jamais s'est plus moqué, surtout s'est mieux moqué de l'académie française que le président de Montesquieu dans ses *Lettres Persanes?* Et cependant, révolté des difficultés que la cour opposoit à sa réception académique, pour des plaisanteries sur des objets plus sérieux, il fit faire une édition tronquée de ces mêmes lettres où ces plaisanteries étoient supprimées: ainsi, pour pouvoir accuser ses ennemis d'être des calomniateurs, il le devint lui-même, il commit un faux. Il est vrai qu'en récompense il eut l'honneur de s'asseoir dans cette académie à laquelle il avoit insulté; et le souvenir de ses railleries, approuvées de ses confrères comme du public, n'empêcha pas que, dans sa harangue de compliment, le récipiendaire n'attribuât tous ses travaux à la sublime ambition d'être membre de l'académie.

On voit par les lettres de Voltaire, publiées depuis sa mort, le mépris dont il étoit pénétré pour cette institution; mais il n'en fut pas moins forcé de subir le joug d'une opinion dépravée, et de solliciter plusieurs années ce fauteuil, qui lui fut refusé plus d'une fois par le gouvernement. C'est un des moyens dont se servoit la cour

pour réprimer l'essor du génie, et *pour lui couper les ailes*, suivant l'expression de ce même Voltaire, qui reprochoit à d'Alembert de se les être laissé arracher. De là vint que tous ceux qui depuis voulurent garder leurs ailes, et à qui leur caractère, leur fortune, leur position permit de prendre un parti courageux, renoncèrent aux prétentions académiques; et ce sont ceux qui ont le plus préparé la révolution, en prononçant nettement ce qu'on ne dit qu'à moitié dans les académies : tels sont Helvétius, Rousseau, Diderot, Mably, Raynal et quelques autres. Tous ont montré hardiment leur mépris pour ce corps, qui n'a point fait grands ceux qui honorent sa liste; mais qui les a reçus grands, et les a rapetissés quelquefois.

Qu'on ne nous oppose donc plus, comme un objet d'émulation pour les gens de lettres, le désir d'être admis dans ce corps, dont les membres les plus célèbres se sont toujours moqués; et croyez ce qu'ils en ont dit dans tous les temps, hors le jour de leur réception.

Nous arrivons à la troisième fonction académique : les complimens aux rois, reines, princes, princesses; aux cardinaux quand ils sont ministres, etc. Vous voyez, messieurs, par ce seul énoncé, que cette partie des devoirs académiques est diminuée considérablement, vos décrets ne laissant plus en France que des citoyens.

Quatrième et dernière fonction de l'académie : la distribution des prix d'éloquence, de poésie et de quelques autres fondés dans ces derniers temps.

Cette fonction au premier coup d'œil paroît plus intéressante que celle des complimens, et au fond elle ne

n'est guère davantage. Cependant, comme il est des hommes, ou malveillans ou peu éclairés, qui nous supposeroient ennemis de la poésie, de l'éloquence, de la littérature, si nous supprimions ces prix, ainsi que ceux d'encouragement et d'utilité, nous vous proposerons un moyen facile d'assurer cette distribution. On ne prétendra pas sans doute qu'une salle du Louvre soit la seule enceinte où l'on puisse réciter des vers bons, médiocres ou mauvais. On ne prétendra pas que pour cette fonction seule il faille, contre vos principes, soutenir un établissement public, quelque peu coûteux qu'il puisse être; car nous rendons cette justice à l'académie française, qu'elle entre pour très-peu dans le *deficit*, et qu'elle est la moins dispendieuse de toutes les inutilités.

Puisque personne ne se permettra donc les objections absurdes que leur seul énoncé réfute suffisamment, nous avons d'avance répondu à ceux qui croient ou feignent de croire que le maintien de ces prix importe à l'encouragement de la poésie et de l'éloquence. Mais qui ne sait ce qu'on doit penser de l'éloquence académique? Et puisqu'elle étoit mise à sa place même sous le despotisme, que paroîtra-t-elle bientôt auprès de l'éloquence vivante et animée dont vous avez mis l'école dans le sanctuaire de la liberté publique? C'est ici, c'est parmi vous, messieurs, que se formeront les vrais orateurs; c'est de ce foyer que jailliront quelques étincelles qui même animeront plus d'un grand poëte. Leur ambition ne se bornera plus à quelques malheureux prix académiques, qui à peine depuis cent ans ont fait naître

quelques ouvrages au-dessus du médiocre. Il ne faut point appliquer aux temps de la liberté les idées étroites connues aux jours de la servitude. Vous avez assuré au génie le libre exercice et l'utile emploi de ses facultés : vous lui avez fait le plus beau des présens; vous l'avez rendu à lui; vous l'avez mis, comme le peuple, en état de se protéger lui-même. Indépendamment de ces prix que vous laisserez subsister, la poésie ne deviendra pas muette, et la France peut encore entendre de beaux vers, même après messieurs de l'académie française.

Il est un autre prix plus respectable, décerné tous les ans par le même corps d'après une fondation particulière, prix dont la conservation paroît d'abord recommandée par sa dénomination même, la plus auguste de toutes les dénominations, *le prix de la vertu*.

Tel est l'intérêt attaché à l'objet de cette fondation, qu'au premier aperçu des inconvenances morales qui en résultent, on hésite, on s'efforce de repousser ce sentiment pénible; on s'afflige de la réflexion qui le confirme; on se fait une peine de le communiquer et d'ébranler dans autrui les préventions favorables, mais peu réfléchies, qui protégent cette institution. Il le faut néanmoins; car ce qui dans un régime absurde en toutes ses parties paroissoit moins choquant, présente tout-à-coup une difformité révoltante dans un système opposé, qui, ayant fondé sur la raison tout l'édifice social, doit le fortifier par elle, et l'enceindre, en quelque sorte, du rempart de toutes les considérations morales capables de l'affermir et de le protéger. Ne craignons donc pas d'examiner sous cet aspect l'établissement de ce prix de

vertu, bien sûrs que, si cette fondation est utile et convenable, elle peut, comme la vertu, soutenir le coup d'œil de la raison.

Et d'abord, laissant à part cette affiche, ce concours périodique, ce programme d'un prix de vertu *pour l'année prochaine*, je lis les termes de la fondation, et je vois ce prix destiné aux vertus des citoyens *dans la classe indigente*. Quoi donc! Qu'est-ce à dire? La classe opulente a-t-elle relégué la vertu dans la classe des pauvres? Non sans doute. Elle prétend bien, comme l'autre, pouvoir faire éclater des vertus. Elle ne veut donc pas du prix? Non certes : ce prix est de l'or; le riche en l'acceptant se croiroit avili. J'entends : il n'y en a point assez; il ne le prendroit pas. Le riche l'ose dire! Et pourquoi ne le prendroit-il pas? le pauvre le prend bien! Payez-vous la vertu? ou bien l'honorez-vous? Vous ne la payez pas : ce n'est ni votre prétention, ni votre espérance. Vous l'honorez donc! eh bien! commencez par ne pas l'avilir en mettant la richesse au-dessus de la vertu indigente.

O renversement de toutes les idées morales, né de l'excès de la corruption publique et fait pour l'accroître encore! Mesurons de l'œil l'abîme d'où nous sortons : dans quel corps, dans quelle compagnie eût-il été admis, le ci-devant gentilhomme qui eût accepté le prix de vertu dans une assemblée publique? Il y avoit parmi nous la roture de la vertu! Retirez donc votre or, qui ne peut récompenser une belle action du riche. Rendez à la vertu cet hommage, de croire que le pauvre aussi peut être payé par elle; qu'il a, comme le riche,

une conscience opulente et solvable; qu'enfin il peut, comme le riche, placer une bonne action entre le ciel et lui. Législateur, ne décrétez pas la divinité de l'or, en le donnant pour salaire à ces mouvemens sublimes, à ces grands sacrifices, qui semblent mettre l'homme en commerce avec son éternel Auteur. Il seroit annulé votre décret; il l'est d'avance dans l'âme du pauvre.... oui, du pauvre, au moment où il vient de s'honorer par un acte généreux.

Il est commun, il est partout, le sentiment qui atteste cette vérité. Eh! n'avez-vous pas vu, dans ces désastres qui provoquent le secours général, n'avez-vous pas vu quelqu'un de ces pauvres, lorsqu'au risque de ses jours et par un grand acte de courage il a sauvé l'un de ses semblables, je veux dire le riche, l'opulent, l'heureux (car il les prend pour ses semblables dès qu'il faut les secourir); lorsqu'après le péril et dans le reste des effusions de sa reconnoissance, le riche sauvé présente l'or à son bienfaiteur, à cet indigent, à cet homme dénué; regardez celui-ci : comme il s'indigne! il recule, il s'étonne, il rougit.... une heure auparavant il eût mendié. D'où lui vient ce noble mouvement? C'est que vous profanez son bienfait, ingrat que vous êtes! vous corrompez votre reconnoissance : il a fait du bien, il vient de s'enrichir; et vous le traitez en pauvre! Au plaisir céleste d'avoir satisfait le plus beau besoin de son âme, vous substituez la pensée d'un besoin matériel; vous le ramenez du ciel où il est quelque chose, sur la terre où il n'est rien. O nature humaine! voilà comme on t'honore! quand la vertu t'élève à ta plus grande hauteur,

c'est de l'or qu'on vient t'offrir, c'est l'aumône qu'on te présente!

Mais, dira-t-on, cette aumône, elle a pourtant été reçue dans des séances publiques et solennelles. Eh! qui ne sait, messieurs, ce qui arrive en ces occasions? Le pauvre a ses amis qui le servent à leur manière et non pas à la sienne; qui, ne pouvant sans doute lui donner des secours, le conduisent où l'on en donne; et, avant ces derniers temps, qu'étoit-ce que l'honneur du pauvre? Et puis on lui parle de fêtes, d'accueils, d'applaudissemens. Étonné d'occuper un moment ceux qu'il croit plus grands que lui, il a la foiblesse de se tenir pour honoré : qu'il attende.

Plusieurs de vous, messieurs, ont assisté à quelqu'une de ces assemblées où, parmi des hommes étrangers à la classe indigente, se présente l'indigence vertueuse, couronnée, dit-on : elle attire les regards; ils la cherchent, ils s'arrêtent sur elle.... Je ne les peindrai pas; mais ce n'est point là l'hommage que mérite la vertu. Il est vrai que le récit détaillé de l'acte généreux que l'on couronne, excite des applaudissemens, des battemens de mains.... J'ignore si j'ai mal vu; mais, secrètement blessé de toutes ces inconvenances, et observant les traits et le maintien de la personne ainsi couronnée, j'ai cru y voir, d'autres l'ont cru comme moi, l'impression marquée d'une secrète et involontaire tristesse, non l'embarras de la modestie, mais la gêne du déplacement.

O vous qu'on amenoit ainsi sur la scène, âmes nobles et honnêtes, mais simples et ignorantes, savez-vous d'où vient ce mal-être intérieur qui affecte même

votre maintien ? C'est que vous portez le poids d'un grand contraste, celui de la vertu et du regard des hommes. Laissons-là, messieurs, toute cette pompe puérile, tout cet appareil dramatique qui montre l'immorale prétention d'agrandir la vertu. Une constitution, de sages lois, le perfectionnement de la raison, une éducation vraiment politique, voilà les sources pures, fécondes, intarissables, des mœurs, des vertus, des bonnes actions. L'estime, la confiance, l'amour de vos frères et de vos concitoyens... : hommes libres, hommes raisonnables, recevez ces prix; tout le reste, jouet d'enfant ou salaire d'esclave.

J'ai arrêté vos regards, messieurs, sur chacune des fonctions académiques, dont la réunion montre, sous son vrai jour, l'utilité de cette compagnie considérée comme corporation. C'est à quoi je pourrois m'en tenir; mais, pour rendre sensible l'esprit général qui résulte de ces établissemens, j'observe que l'on peut, que l'on doit même regarder comme un monument académique un ouvrage avoué par l'académie, et composé presque officiellement par un de ses membres les plus célèbres, d'Alembert, son secrétaire perpétuel: je parle du recueil des éloges académiques.

Si l'on veut s'amuser, philosopher, s'affliger des ridicules attachés non pas aux lettres (que nous respectons), mais aux corps littéraires (que nous ne révérons pas), il faut lire cette singulière collection, qui de l'éloge des membres fait naître la plus sanglante satire de cette compagnie. C'est là, c'est dans ce recueil qu'on peut en contempler, en déplorer les misères, et remar-

quer tous les effets vicieux d'une vicieuse institution; la lutte des petits intérêts, le combat des passions haineuses, le manége des rivalités mesquines, le jeu de toutes ces vanités disparates et désassorties entre lettrés, titrés, mitrés; enfin toutes les évolutions de ces amours-propres hétérogènes, s'observant, se caressant, se heurtant tour à tour, mais constamment réunis dans l'adoration d'un maître invisible et toujours présent.

Tels sont, à la longue, les effets de cette dégradante disposition, que si l'on veut chercher l'exemple de la plus vive flatterie où des hommes puissent descendre, on la trouvera (qui le croiroit?) non dans la cour de Louis XIV, mais dans l'académie française. Témoin le fameux sujet du prix proposé par ce corps : *Laquelle des vertus du roi est la plus digne d'admiration?* On sait que ce programme, présenté officiellement au monarque, lui fit baisser les yeux et couvrir son visage d'une rougeur subite et involontaire. Ainsi un roi, que cinquante ans de règne, vingt ans de succès et la constante idolâtrie de sa cour avoient exercé et en quelque sorte aguerri à soutenir les plus grands excès de la louange, une fois du moins s'avoua vaincu! et c'est à l'académie française qu'étoit réservé l'honneur de ce triomphe. Se flatteroit-on que ce fut-là le dernier terme d'un coupable avilissement? On se tromperoit. Il faut voir, après la mort de Louis XIV, la servitude obstinée de cette compagnie punir, dans un de ses membres les plus distingués, le crime d'avoir osé juger sur les principes de la justice et de la raison la gloire de ce règne fastueux; il faut voir l'académie, pour venger

ce prétendu outrage à la mémoire du roi, effacer de la liste académique le nom du seul écrivain patriote qu'elle y eût jamais placé, le respectable abbé de Saint-Pierre : lâcheté gratuite, qui semble n'avoir eu d'autre objet que de protester d'avance contre les tentatives futures ou possibles de la liberté française, et de voter solennellement pour l'éternité de l'esclavage national.

Je sais que le nouvel ordre de choses rend désormais impossibles de pareils scandales, et qu'il sauveroit même à l'académie une partie de ses ridicules accoutumés. On ne verroit plus l'avantage du rang tenir lieu de mérite, ni la faveur de la cour influer, du moins au même degré, sur les nominations. Non, ces abus et quelques autres ont disparu pour jamais; mais ce qui restera, ce qui même est inévitable, c'est la perpétuité de l'esprit qui anime ces compagnies. En vain tenteriez-vous d'organiser pour la liberté des corps créés pour la servitude : toujours ils chercheront, par le renouvellement de leurs membres successifs, à conserver, à propager les principes auxquels ils doivent leur existence, à prolonger les espérances insensées du despotisme, en lui offrant sans cesse des auxiliaires et des affidés. Dévoués par leur nature aux agens de l'autorité, seuls arbitres et dispensateurs des petites grâces dans un ordre de choses où les législatures ne peuvent distinguer que les grands talens, il existe entre ces corps et les dépositaires du pouvoir exécutif une bienveillance mutuelle, une faveur réciproque, garant tacite de leur alliance secrète, et, si les circonstances le permettoient, de leur complicité future. En voulez-vous la preuve?

Je puis la produire; je puis mettre sous vos yeux les bases de ce traité, et pour ainsi dire les articles préliminaires. Écoutez ce même d'Alembert dans la préface du recueil de ces mêmes éloges, révélant le honteux secret des académies, et enseignant aux rois l'usage qu'ils peuvent faire de ces corporations, pour perpétuer l'esclavage des peuples.

Celui qui se marie, dit Bacon (c'est d'Alembert qui parle), *donne des ôtages à la fortune. L'homme de lettres qui tient à l'académie* (qui tient, c'est-à-dire, est tenu, enchaîné), *l'homme de lettres donne des ôtages à la décence.* (Vous allez savoir ce que c'est que cette décence académicienne.) *Cette chaîne* (cette fois il l'appelle par son nom); *cette chaîne, d'autant plus forte qu'elle sera volontaire* (la pire de toutes les servitudes est en effet la servitude volontaire : on savoit cela); *cette chaîne le retiendra sans effort dans les bornes qu'il seroit tenté de franchir.* (On pouvoit en effet, sous l'ancien régime, être tenté de franchir les bornes.) *L'écrivain isolé et qui veut toujours l'être est une espèce de célibataire* (un vaurien qu'il faut ranger en le mariant à l'académie) : *célibataire qui, ayant moins à ménager, est par là plus sujet ou plus exposé aux écarts* [1]. (Aux écarts! par exemple, d'écrire des vérités utiles aux hommes et nuisibles à leurs oppresseurs).

Parmi les vérités importantes que les gouvernemens ont besoin d'accréditer (pour les travestir, les

[1] Préface des *Éloges de l'Académie,* lus dans les séances publiques de l'académie française, tome I, page. xvj.

défigurer, quand on ne peut plus les dissimuler entièrement), *il en est qu'il leur importe de ne répandre que peu à peu, comme par transpiration insensible* (l'académie laissoit peu transpirer) : *un pareil corps, également instruit et sage* (sage, messieurs!), *organe de la raison par devoir, et de la prudence par état* (quel état et quelle prudence!), *ne fera entrer de lumière dans les yeux des peuples que ce qu'il en faudra pour les éclairer peu à peu* (l'académie économisoit la lumière.). L'auteur ajoute, il est vrai, *sans blesser les yeux des peuples;* et l'on entend cette tournure vraiment académique.

Ah! messieurs, c'en est trop : qui de vous n'est surpris, indigné, révolté? Certes, on ne sait qu'admirer le plus dans l'avocat des académies, ou la hardiesse ou l'impudence qui présente les gens de lettres sous un pareil aspect; qui, les plaçant entre les peuples et les rois, dit à ces derniers, dans une attitude à la fois servile et menaçante : *Nous pouvons à notre choix éclaircir ou doubler sur les yeux de vos sujets le bandeau des préjugés. Payez nos paroles ou notre silence; achetez une alliance utile ou une neutralité nécessaire.* Odieuse transaction, commerce coupable, où l'on sacrifie le bonheur des hommes à des places académiques, à des faveurs de cour; prime honteuse dans le plus infâme des trafics, celui de la liberté des nations! Vous concevez maintenant, messieurs, ce qu'exigent des académies la *décence*, la *sagesse*, la *prudence d'état :* d'état! hélas oui, c'est le mot. Vous en faut-il une seconde preuve également frappante? Cherchez-la

dans cette autre académie, sœur puînée, ou plutôt fille de l'académie française, et fille digne de sa mère par le même esprit d'abjection.

On sait que, d'après une idée de madame de Montespan (ce mot seul dit tout), l'académie des inscriptions et belles-lettres, instituée authentiquement pour la gloire du roi, chargée d'éterniser par les médailles la gloire du roi, d'examiner les dessins des peintures, sculptures consacrées à la gloire du roi, se soutint avec éclat près de trente ans; mais que vers la fin du règne, la gloire du roi venant tout-à-coup à manquer, il fallut songer à s'étayer de quelqu'autre secours. Ce fut alors que, sous un nouveau régime qui la soumit à la hiérarchie des rangs, tache dont l'académie française parut du moins exempte, l'académie des belles-lettres chercha les moyens de se montrer utile. Elle eut recours aux antiquités judaïques, grecques et romaines, dont elle fit l'objet de ses recherches et de ses travaux. Eh! que ne s'y bornoit-elle! Nous étions si reconnoissans d'avoir appris par elle ce qu'étoient dans la Grèce les dieux cabires; quels étoient les noms de tous les ustensiles composant la batterie de cuisine de Marc Antoine! Nous applaudissions à la découverte d'un vieux roi de Jérusalem, perdu depuis dix-huit cents ans dans un recoin de la chronologie : on sourit malgré soi de voir des esprits graves et sérieux s'occuper de ces bagatelles.

Certes, il valoit mieux en faire son éternelle occupation que d'étudier nos antiquités françaises pour les dénaturer, que d'empoisonner les sources de notre histoire, que de mettre aux ordres du despotisme une

érudition faussaire, que de combattre et condamner d'avance l'assemblée nationale, en déclarant *fausse et dangereuse* l'opinion qui conteste au roi le pouvoir législatif pour le donner à la nation : c'est l'avis de MM. Secousse, Foncemagne, et de plusieurs autres membres de cette compagnie. Tel est l'esprit de ces corps ; ils en font trophée : telle est leur profession de foi publique. *La principale occupation de l'académie des belles-lettres*, dit l'un de ses membres les plus célèbres, Mabillon, *doit être la gloire du roi*....

Qu'elles soient fermées pour jamais ces écoles de flatterie et de servilité ! Vous le devez à vous-mêmes, à vos invariables principes. Eh ! quelle protestation plus noble et plus solennelle contre d'avilissans souvenirs, contre de méprisables habitudes, dont il faut effacer jusqu'aux vestiges ; enfin contre l'infatigable adulation, dont, au scandale de l'Europe, ces deux compagnies ont fatigué vos deux derniers rois? Eh ! messieurs, l'extinction de ces corps n'est que la conséquence nécessaire du décret qui a détaché les esclaves enchaînés dans Paris à la statue de Louis XIV.

Vous avez tout affranchi : faites pour les talens ce que vous avez fait pour tout autre genre d'industrie. Point d'intermédiaire ; personne entre les talens et la nation. *Range-toi de mon soleil*, disoit Diogène à Alexandre, et Alexandre se rangea ; mais les compagnies ne se rangent point : il faut les anéantir. Une corporation pour les arts de génie ! c'est ce que les Anglais n'ont jamais conçu : et, en fait de raison, vous ne savez plus rester en arrière des Anglais. Homère ni Virgile

ne furent d'aucune académie, non plus que Pope et Dryden, leurs immortels traducteurs. Corneille, critiqué par l'académie française, s'écrioit : *J'imite l'un de mes trois Horaces, j'en appelle au peuple.* Croyez-en Corneille : appelez au peuple comme lui.

Eh! qui réclameroit contre votre jugement? Parmi les gens de lettres eux-mêmes, les académies n'avoient guère pour défenseurs que les ennemis de la révolution. Encore, au nombre de ces défenseurs, s'en trouve-t-il quelques-uns d'une espèce assez étrange. A quoi bon détruire, disent-ils, des établissemens prêts à tomber d'eux-mêmes à la naissance de la liberté? En vous laissant, messieurs, apprécier ce moyen de défense, je crois pouvoir applaudir à la conjecture : et n'a-t-on pas vu, dans ces dernières années, l'accroissement de l'opinion publique servir de mesure à la décroissance proportionnelle de ces corps, jusqu'au moment où, toute proportion venant à cesser tout-à-coup, il n'est resté entre ces compagnies et la nation que l'intervalle immense qui sépare la servitude et la liberté.

Eh! comment l'académie, conservant sa maladive et incurable petitesse, au milieu des objets qui s'agrandissent autour d'elle; comment l'académie seroit-elle aperçue? Qui recherchera désormais ses honneurs, obscurcis devant une gloire à la fois littéraire et patriotique? Pense-t-on que ceux de vos orateurs qui auront discuté dans la tribune, avec l'applaudissement de la nation, les grands intérêts de la France, ambitionneront beaucoup une frivole distinction à laquelle le despotisme bornoit, ou plutôt condamnoit les plus rares talens? Qui ne sent

que si Corneille et Racine ont daigné apporter dans une si étroite enceinte les lauriers du théâtre, cette bizarrerie tenoit à plusieurs vices d'un système social qui n'est plus : au prestige d'une vanité qui ne peut plus être; à la tyrannie d'un usage établi, comme un impôt, sur les talens; enfin à de petites convenances fugitives, maintenant disparues devant la liberté, et englouties dans l'égalité civile et politique, comme un ruisseau dans l'Océan?

Épargnez donc, messieurs, à l'académie une mort naturelle; donnez à ses partisans, s'il en reste, la consolation de croire que sans vous elle étoit immortelle: qu'elle ait du moins l'honneur de succomber dans une époque mémorable, et d'être ensevelie avec de plus puissantes corporations. Pour cette fois, vous avez peu de clameurs à craindre; car c'est une chose remarquable que l'académie, quoique si peu onéreuse au public, n'ait jamais joui de la faveur populaire. Quant au chagrin que vous causerez à ses membres par leur séparation, croyez qu'il se contiendra dans les bornes d'une hypocrite et facile décence. Déployez donc à la fois et votre fidélité à vos principes sur les corporations, et votre estime pour les lettres, en détruisant ces corps et en traitant les membres avec une libérale équité. Celle dont vous userez envers des hommes d'un mérite reconnu, plus ou moins distingué, membres de sociétés littéraires peu nombreuses, où l'on n'est admis que dans l'âge de la maturité, ne peut fatiguer la générosité de la nation. Plût au ciel qu'en des occasions plus importantes vous eussiez pu réparer, par des dédommagemens aussi

faciles, les maux individuels opérés pour le bonheur général! Plût au ciel qu'il vous eût été permis de placer aussi aisément à côté de vos devoirs publics la preuve consolante de votre commisération pour les infortunes particulières!

FIN DU DISCOURS SUR LES ACADÉMIES.

DISSERTATION

SUR

L'IMITATION DE LA NATURE,

Relativement aux Caractères dans les Ouvrages dramatiques.

On parle sans cesse de la nécessité d'imiter la nature, sans que personne daigne fixer le vrai sens de ce terme, qui devient presqu'une abstraction, par le petit nombre d'idées claires et distinctes qu'on y attache. Ordinairement la philosophie, pour mériter ce nom, a besoin de voir en grand : ici, elle doit descendre dans quelques détails, sous peine d'être absolument illusoire. Toutefois il est nécessaire de remonter d'abord à des vues générales.

Les grandes et sublimes proportions que la nature a mises dans ses ouvrages, échappant à nos foibles yeux, les arts se sont proposé de créer pour nous un monde nouveau, plus parfait en apparence parce que nous embrassons plus aisément les rapports de ses différentes parties. Ils nous placent dans un ordre de choses d'un choix plus exquis ; ils embellissent notre séjour ; ils doivent orner l'édifice, plutôt que d'en élever un semblable. L'homme étant ce qu'il y a dans le monde de plus intéressant pour l'homme, a été le principal objet de l'étude des artistes. Ils l'ont considéré sous toutes les

faces, sous tous les rapports qui le lient à ses semblables; ils l'ont observé dans presque toutes ces circonstances si nombreuses qui opposent l'homme de la nature à l'homme de la société; qui mettent aux prises ses goûts et ses intérêts, ses passions et ses devoirs. Enfin, ils l'ont placé dans les attitudes les plus pénibles, et lui ont fait subir une espèce de torture, pour arracher de son âme l'expression véritable d'un sentiment profond.

Quelle a dû être la marche de leur esprit dans cette opération? qu'a dû faire le peintre? qu'a dû faire le poëte? Ils ont regardé autour d'eux : l'un a vu que les hommes bien proportionnés étoient en petit nombre; l'autre que la plupart d'entre eux avoient une âme foible et froide, indigne et incapable d'intéresser. Le peintre aperçoit un homme d'une stature plus haute que celle des autres; il l'arrête; il lui dit : Vous serez mon modèle. Le poëte, à travers une foule méprisable, distingue un homme qui mérite son attention; son âme est à la fois sensible et forte, ardente et inébranlable : Voilà, dit le poëte, l'homme que je veux peindre.

L'artiste doit m'offrir sans cesse le sentiment de mon excellence; et ce sentiment, je serai bien loin de l'éprouver, si vous peignez les hommes exactement comme ils sont dans la nature. Agrandissez-nous à nos propres yeux : c'est une flatterie indirecte et d'autant plus ingénieuse, par laquelle vous séduirez à coup sûr notre jugement. Corneille a dit : L'homme s'admirera en m'écoutant, en me lisant. Je lui montrerai Rodrigue tuant par honneur le père d'une maîtresse qu'il adore; Auguste pardonnant à son assassin; César vengeant la mort

de son ennemi. Je peindrai de grands criminels, et on s'intéressera à leur sort, parce que le crime, si je le risque sur le théâtre, peut attacher; il n'y a que la bassesse qui soit tout à fait révoltante ; un vil intrigant qui sacrifie son gendre à de lâches espérances de grandeur, je lui donnerai des remords qui feront au moins tolérer son caractère.

Au reste, il seroit à souhaiter que Corneille eût pu placer Pauline et Sévère dans l'admirable situation où il les a mis, sans exposer aux yeux un caractère aussi vil que celui de Félix. De ce qu'on n'ose plus en hasarder de semblables, quelques personnes infèrent la médiocrité des successeurs de Corneille : Lui seul, dit-on, pouvoit mettre un Félix, un Prusias sur la scène. Il falloit conclure au contraire que depuis ce grand homme on a fait des progrès dans l'art qu'il a créé. On a senti qu'il falloit des raisons invincibles pour autoriser un poëte à peindre de si vils criminels. L'admirable rôle de Narcisse, dans *Britannicus*, contient une des plus belles leçons qu'on ait jamais données aux rois ; et cependant cette considération n'empêche pas que le parterre ne voie ce personnage avec peine; et l'on sait que le public donna, aux premières représentations de ce chef-d'œuvre, des marques d'un mécontentement peu équivoque.

Plus on sonde ce principe, plus on le trouve fécond. Il explique, d'une manière satisfaisante, l'extrême déplaisir qu'on éprouve à voir des caractères nobles s'avilir et se dégrader. Je sais pourquoi mon âme est affectée désagréablement, lorsque le vainqueur des Curiaces

enfonce le poignard dans le sein de sa sœur, dont le seul crime est de pleurer la mort de son amant. En lisant l'histoire même, ne sommes-nous pas sensiblement affligés, lorsqu'un des principaux personnages s'avilit par quelqu'action qui flétrit une âme à laquelle la nôtre s'intéressoit ? Cette nécessité de maintenir l'énergie du caractère est si reconnue, que les poëtes tragiques ont l'attention de ne jamais laisser entendre aux héros de leurs poëmes rien d'humiliant pour eux, même dans la bouche d'un ennemi. Voyez si les menaces d'Assur, dans *Sémiramis,* ont rien d'avilissant pour Arsace! Ce secret de l'art, qui consiste à faire tomber l'odieux d'un crime sur un confident, est une des découvertes les plus utiles à la tragédie. Racine l'a mis le premier en usage dans *Phèdre.* L'auteur de *Mahomet* en a profité habilement, quand il s'est servi d'Omar pour donner à Mahomet l'idée de faire immoler Zopire par Séïde.

Quoique les anciens aient négligé plus d'une fois de soutenir les caractères dans toute leur force, ils ne laissoient pas d'en sentir la nécessité. Lorsqu'ils étoient obligés d'avilir un héros, un dieu ou une déesse venoit partager le crime avec lui, ou même s'en chargeoit entièrement. Les hommes aimoient mieux qu'on leur montrât un dieu vindicatif, ou une déesse jalouse, qu'un être de leur espèce vil est dégradé. C'est ainsi que, dans Homère, Minerve, la déesse de la sagesse, conduit Ulysse et Diomède aux tentes de Rhésus. Elle ne se montre ni plus juste, ni plus généreuse dans l'*Ajax furieux*, où elle trompe ce malheureux prince, en fei-

gnant de le servir, tandis qu'elle sert en effet son rival. L'usage que les anciens faisoient, à cet égard, de leurs divinités, paroît plus condamnable encore que la manière dont ils s'en servoient pour le dénouement de leurs pièces.

Il est à peu près reconnu que les modernes sont très-supérieurs aux anciens dans l'art de tracer les caractères. Je ne doute pas que ceux-ci n'aient bien peint les mœurs existantes sous leurs yeux; je dis seulement que les caractères des bons ouvrages anciens ne sont pas aussi fortement dessinés que ceux des bons ouvrages modernes. Je crois pouvoir en assigner plusieurs raisons. Ce n'est que depuis la renaissance de la philosophie, qu'on a profondément réfléchi sur la théorie des beaux-arts. Les Grecs paroissent avoir peu médité sur ce sujet. Dominés par une âme sensible et une imagination ardente, ils se laissoient entraîner par ces guides qui conduisent rapidement celui qui marche à leur suite, mais qui quelquefois l'égarent. En effet, le génie ne préserve pas des écarts du génie. Il a besoin d'être dirigé par des réflexions qu'il ne fait ordinairement qu'après s'être trompé plus d'une fois. Plus le goût de la société s'étend, plus les objets des méditations du philosophe se multiplient. Les idées de la vraie grandeur et de la vraie vertu deviennent plus justes et plus précises. La corruption des mœurs qui, selon quelques sages, est le fruit de ce goût excessif pour la société, est pour le poëte une raison de plus de multiplier les caractères vertueux. On a dit que, plus les mœurs s'altèrent, plus on devient délicat sur les décences. Par cette raison, plus les hommes deviennent vicieux, plus ils applaudissent à la peinture

des vertus. Fatigués de voir des âmes communes, des bassesses, des trahisons, leur cœur se réfugie, pour ainsi dire, dans ces monumens précieux, où il retrouve quelques traits d'une grandeur pour laquelle il étoit né.

Mais telle est la foiblesse de la nature humaine, même dans ses vertus, que pour nous rendre intéressans à nos propres yeux, le poëte a presque toujours besoin de nous embellir. Quel est le terme auquel il doit s'arrêter? Je crois qu'il peut nous agrandir tant qu'il voudra, pourvu que l'illusion ne disparoisse point, pourvu que nous nous reconnoissions encore. L'intérêt cesse avec la vraisemblance; mais ce qui est vraisemblable pour l'un, ne l'est pas pour l'autre. Nous jugeons les hommes vertueux, suivant les moyens que nous avons de les égaler. La décision de ce procès appartient exclusivement au très-petit nombre d'hommes qui, nés avec un sens droit et une âme élevée, peuvent trouver l'appréciation vraie de chaque chose, peuvent dire : Ce sentiment est juste et noble; celui-ci est vrai; celui-là est faux ou exagéré. L'un doit naître dans un cœur honnête; l'autre n'existe que dans la tête d'un poëte qui s'efforce de créer des vertus. Croyons qu'il est des hommes dignes de porter un tel jugement.

Souvent un seul sentiment faux détruit une illusion délicieuse, et la détruit plus désagréablement qu'une invraisemblance. Qu'une mère, réduite à la dernière infortune par l'erreur d'un juge, se retire dans un cloître avec sa fille; qu'elle passe pour la gouvernante de son enfant; qu'appelée ensuite, par un concours de circonstances, dans la maison de son juge, elle y vienne avec

sa fille; que le fils de ce juge devienne amoureux de la jeune personne; que la tendre gouvernante se défie de cet amour, et veille sur sa fille avec toutes les inquiétudes et toutes les transes de la maternité : voilà ce qui doit intéresser tous les cœurs. Je veux bien passer au poëte la combinaison d'incidens divers dont il doit résulter de si grands mouvemens : mais que cette mère dans l'indigence, souffrant dans elle-même et dans sa fille, refuse la restitution de ses biens, c'est-à-dire, ne permette pas que son juge s'acquitte d'un devoir rigoureux; alors je vois un être imaginaire, produit par un auteur qui, dans ce moment, n'avoit pas le sentiment juste des convenances véritables.

Une autre raison pour laquelle un auteur doit s'attacher à n'exprimer que des sentimens vrais, c'est que plusieurs bons esprits ayant vu, dans la plupart des ouvrages de théâtre, une fausse grandeur, rient de tout ce vain étalage dramatique dont rien n'est à leur usage; au lieu qu'un sentiment noble et juste passe rapidement dans une âme bien faite, qui l'adopte avec avidité.

Il faut un sens très-exquis pour s'arrêter, à cet égard, dans les justes bornes; et ce n'est que depuis Racine qu'on les a fixées. Pompée implore le secours du roi d'Égypte; il a mis en sûreté la moitié de lui-même; il n'a plus rien à craindre que pour sa vie; il prévoit le traitement qu'on va lui faire; il s'abandonne à sa destinée sans se plaindre : voilà un grand homme. Mais il dédaigne de lever les yeux au ciel,

De peur que, d'un coup d'œil, contre une telle offense
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance :

Voilà un capitan impie. Les princesses de Corneille me paroissent quelquefois avoir pour la vie un mépris féroce et peu intéressant. Iphigénie dit naturellement :

Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.

Encore plusieurs gens de goût ont-ils blâmé Racine de n'avoir pas donné à cette jeune princesse une plus grande frayeur de la mort. Aménaïde avoue aussi un sentiment semblable :

Je ne me vante point du fastueux effort
De voir, sans m'alarmer, les apprêts de ma mort :
Je regrette la vie; elle doit m'être chère.

Puisque les hommes du plus grand courage ne doivent mépriser la vie que lorsqu'ils ne peuvent la conserver qu'en trahissant leur devoir, à plus forte raison, de jeunes princesses innocentes ne doivent point la quitter sans regret, quoique prêtes à la sacrifier, si leur devoir l'exige.

Mais s'il est vrai qu'il n'y ait point de grande action dont l'humanité ne soit capable, il est impossible que toutes les vertus se réunissent sur un seul être. Les poëtes tragiques ont su éviter ce défaut, dans lequel sont tombés plusieurs romanciers excellens. Ceux-ci ont d'avance affoibli l'intérêt qu'ils font naître dans la suite. C'est ce qu'a fait l'auteur de *Grandisson*, en prenant soin d'accumuler sur son héros toutes les vertus et tous les avan-

tages que la nature et la fortune n'ont jamais réunis dans un seul homme.

Quelques auteurs célèbres, las de voir dans la plupart des caractères une empreinte romanesque, se sont avisés d'avilir tout-à-coup un personnage qu'ils avoient rendu intéressant par la réunion des sentimens les plus délicats. Ils se fondent sur ce que nul n'est parfait dans la nature, et qu'il faut, en présentant au lecteur de grands écarts ainsi que de grandes vertus, lui persuader qu'il ne lit point un roman. On répond que l'art consiste à obtenir cet effet, sans employer de pareils moyens. Un grand intérêt pris fortement dans nos mœurs véritables, quelques taches volontairement répandues dans les caractères principaux, quelques circonstances communes dans les événemens, soutiendront parfaitement l'illusion. Le poëte et le romancier doivent imiter, en ce point, l'artifice de ces menteurs adroits, qui assurent la croyance à leurs récits, en y mêlant des détails frivoles. Au reste, le peu d'effet qu'ont produit ces ressorts dans des mains habiles et vigoureuses, empêchera, sans doute, que des mains plus foibles osent jamais essayer de s'en servir.

Si l'idée de grandeur que nous attachons à notre nature est une source d'intérêt, le sentiment de notre foiblesse contre certains coups de la fortune, le besoin d'appui et de consolation, en ouvrent une autre non moins abondante; et souvent ces deux sensations se réunissent. La simple vue d'une action de générosité nous transporte. En sommes-nous les objets; elle arrache de nos yeux des larmes de reconnoissance et d'admiration.

Quand nous avons le bonheur de la faire nous-mêmes, elle excite dans nous un doux tressaillement qui, se confondant par degrés avec le calme d'une joie pure et concentrée, forme la jouissance la plus voluptueuse que la nature ait accordée à l'homme. Oreste et Pylade se disputant l'honneur de mourir l'un pour l'autre, que de sentimens délicieux s'élèvent à la fois dans votre âme! Vous jouissez de la générosité de Pylade; il vous semble que vous l'imiteriez : l'infortune d'Oreste vous attache et vous attendrit. Une identification qui, pour être rapide, n'en est pas moins réelle, nous transforme dans l'homme que l'infortune accable, et dans l'ami généreux qui veut mourir pour lui. Nous jouissons des deux sentimens qui nous sont les plus chers : du sentiment de notre grandeur qui nous flatte, et de celui de notre foiblesse qu'on soulage.

Ce seroit peut-être ici la place d'examiner pourquoi les grands crimes ne sont intéressans au théâtre, que quand ils sont commis par des hommes à peu près vertueux. Si Œdipe étoit un scélérat, il ne seroit que révoltant. Qu'un monstre, pour remplir une vengeance méditée depuis plus de vingt ans, fasse boire à un malheureux père le sang de son fils, c'est une horreur qui n'est point intéressante. On répond que l'intérêt porte sur Thyeste. J'insiste, et je dis que Thyeste n'inspire point un intérêt déchirant tel qu'on devoit l'attendre d'une pareille situation, si elle eût été adoucie. On a seulement pour lui cette pitié qu'on accorde à tous les malheureux. Un écrivain célèbre, dans une lettre éloquente contre les spectacles, fait un grand mérite à l'au-

teur d'*Atrée*, d'avoir intéressé tous les spectateurs pour la simple humanité. Ce point de vue, sans doute, est philosophique : mais qu'on examine s'il en falloit faire un mérite à l'auteur. Thyeste est jeté par la tempête dans un port soumis au cruel Atrée. Il faut échapper à sa vengeance ; il cache sa qualité de prince : quoi qu'il fasse, il faut bien qu'il reste homme ; il ne peut renoncer à ce titre. Il est évident que la force du sujet a tout fait, et qu'il n'a point un si grand mérite dans cette disposition, qui d'ailleurs appartient tout à fait à Sénèque. Mais qu'un amant sensible et généreux tue sa maîtresse vertueuse, et qu'il croit infidèle ; qu'Oreste, que Ninias massacrent leur coupable mère avec le projet de ne jamais cesser de la respecter : voilà un genre de tragédie qui aura toujours des droits sur tous les hommes. L'événement tragique est le même, sans qu'il soit besoin d'offrir des monstres aux yeux des spectateurs. L'erreur commet le crime, l'homme reste vertueux : l'effet théâtral n'y perd rien.

Le dogme de la fatalité, répandu chez les anciens, les amena par degrés à concevoir ainsi la tragédie. D'abord le besoin que les hommes ont d'être ébranlés fortement, fit qu'on se contenta d'une émotion vive, de quelque manière qu'elle fût produite : Oreste tourmenté par les furies ; Prométhée attaché sur le Caucase, tandis que des vautours lui déchiroient le cœur : ces affreux spectacles suffirent. Ensuite on s'efforça de rendre intéressant le héros du poëme : le poëte ménagea tellement son action qu'on ne pouvoit imputer les crimes de son héros qu'à une fatalité tyrannique ; c'est

ce qui rend Œdipe et Phèdre si attachans. Depuis, Corneille, aidé de Guillen de Castro et de son génie, inventa la tragédie fondée sur les passions : enfin on est revenu depuis à un genre de tragédie fondé en même temps sur les passions et sur cette dépendance où nous sommes d'une cause supérieure : telle est *Sémiramis*, et telles sont les pièces dont les sujets sont tirés du théâtre des Grecs. Quelque admiration que j'aie pour ce genre, dans lequel on peut offrir aux hommes de grandes leçons et de grands tableaux, j'avoue que je lui préfère la tragédie qui fait couler des larmes de pur attendrissement : telles sont *Andromaque*, *Zaïre*, *Alzire*, etc.

Les différens peuples policés ont suivi des procédés différens dans l'imitation de la nature. Les Grecs ont prodigué les grands traits, mais s'en sont souvent permis plusieurs qui avilissoient leurs héros. Ce défaut venoit de ce que, dans ces siècles héroïques et grossiers, on n'avoit point fixé les véritables notions des vertus morales. Les Romains, nés moins heureusement, mais ayant plus d'idées sur les décences, tracèrent des caractères moins forts, mais plus soutenus. Les deux ou trois siècles qui précédèrent la renaissance des lettres, doivent être comptés pour rien. Une imitation servile des anciens, tant Grecs que Romains, tint lieu de tout mérite dans l'Europe littéraire. Les Anglais, les Italiens et les Français prirent des routes différentes. Les deux premiers de ces peuples, surtout les Anglais, se piquèrent d'imiter la nature avec une vérité souvent grossière et rebutante. La preuve qu'ils n'étoient point dirigés

dans cette marche par le désir d'opérer une illusion parfaite, mais seulement par une rusticité qui n'est point incompatible avec les élans du génie, c'est qu'en même temps qu'ils copioient la nature commune, ils choquoient toutes les vraisemblances, en resserrant dans l'espace d'un jour des événemens qui avoient rempli trente années. Les Italiens imitèrent la nature dans des détails moins odieux, mais peu intéressans. Dans la *Mérope* de Maffey, le vieillard qui vient chercher le jeune Égiste, se permet de parler beaucoup, et de dire plusieurs choses inutiles à l'action. Blâmez, en Italie, cette absurdité, on vous répondra : Telle est la nature. En France, nous pensons qu'il pourroit exister un vieillard qui, ayant élevé le fils de son roi, et l'ayant laissé échapper de ses bras, viendroit le réclamer sans bavardage.

Combien cette imitation servile de la nature est peu intéressante ! Dès lors, le goût, ce conducteur du génie, est banni de l'empire des arts ; des lors, plus de nécessité de porter du choix dans les parties, pour en former un ensemble intéressant : une vérité, souvent désagréable, tiendra lieu de tout mérite. Plus de ces nuances, de ces adoucissemens que la perfection du goût a introduits dans le langage et dans la peinture des passions, et dont Racine a le premier donné l'idée. Si vous peignez les anciens exactement tels qu'ils sont, vous présentez le tableau de mœurs grossières à des hommes dont les mœurs se sont épurées par le temps ; vous rappelez à un nouveau noble le souvenir de sa roture.

Exiger toujours cette froide ressemblance, c'est refuser d'accéder au traité secret, mais réel, en vertu duquel l'artiste dit au public : Admettez telle et telle supposition, et je m'engage à affecter votre âme de telle et telle manière. Ces conventions étant au théâtre en plus grand nombre que partout ailleurs, vous proscrirez toute représentation dramatique; la tragédie en musique vous deviendra tout à fait insupportable; vous n'aurez guère plus d'indulgence pour la tragédie parlée; vous demanderez pourquoi Pulchérie insulte Phocas en vers alexandrins, et la perfection même de l'art va devenir un défaut pour vous. Dans un chef-d'œuvre où de grands événemens sont représentés et réunis d'une manière attachante, vous serez en droit de remarquer que la nature ne place pas ainsi l'un auprès de l'autre plusieurs événemens extraordinaires. Si vous continuez à vous tenir rigueur, vous demanderez pourquoi César parle français; vous serez le plus cruel ennemi de vos plaisirs : vous aurez vu *Mérope*, et n'aurez pas pleuré.

Voulez-vous voir combien la nature a besoin d'être embellie? jetez les yeux sur la pastorale. Il est à croire que les guerres civiles d'Auguste et d'Antoine, les troubles de l'Italie dans le siècle du Guarini et du Tasse, l'abrutissement où les paysans ont toujours été plongés en France, n'ont pas permis que la patrie des Tityres, des Amyntes, des Tyrcis, des Céladons ait été le séjour du parfait bonheur. Toutefois nous sentons que les habitans de la campagne, libres des travaux trop pénibles de leur état, abandonnés à la simplicité de

leurs goûts, seroient plus près du bonheur que nous ne le sommes dans nos villes, où toutes les passions exaltées au plus haut degré se livrent sans cesse, dans notre âme, un combat qui l'accable et qui la déchire. Le poëte, traçant à notre imagination le tableau des plaisirs champêtres, fait pour nous les frais d'une agréable maison de campagne, où nous pourrons nous retirer quand nous serons fatigués des plaisirs bruyans de la ville. Qu'il prenne garde seulement de détruire le prestige, en donnant à ses personnages des sentimens ou des idées étrangers à leur état; mais qu'il ne craigne pas de me les montrer plus aimables qu'ils ne le sont en effet. Ses bergers sont-ils de beaux esprits; je ne suis point à la campagne, ni Fontenelle non plus: sont-ils grossiers; je m'y déplais, fût-ce avec Théocrite.

Un philosophe a dit que, hors Dieu, rien n'est beau dans la nature que ce qui n'existe pas. On ne peut pas condamner plus fortement la représentation de la nature commune. Parmi nous, quelques auteurs, prenant pour guide cette philosophie froide et fausse qui, pour mieux mesurer le champ des beaux-arts, commence par en arracher les fleurs et les fruits, ont cru, comme nos voisins, qu'il falloit réduire les arts à cette vérité rigoureuse qui fait de la ressemblance la chose même qu'on a voulu imiter. Si l'artiste qui cherche à la peindre, se propose de tromper tout à fait le spectateur, il méconnoît l'objet de son art. Il faut donner à l'âme le plaisir de s'exercer; et les copistes, en quelque genre que ce soit, ne donnent jamais ce plaisir. Ce tableau du Poussin me saisit d'admiration: toute-

fois l'illusion n'opère pas sur moi, au point de me faire adresser la parole aux êtres qui paroissent animés sur la toile; ce n'est pas même ce plaisir que je cherche. Cette statue dont j'admire la beauté, essayez de la peindre des véritables couleurs de la nature, que la carnation soit exactement semblable à celle d'un homme, assurez l'effet du prestige en le couvrant d'habits semblables aux nôtres, mon plaisir est évanoui; une ridicule surprise prend la place de l'admiration; je vois qu'on a voulu créer un homme, et qu'on n'a pas réussi. Je me demande pourquoi cette figure ressemble à un homme, et n'en est point un. Je souhaite avec Pygmalion que la statue soit animée; je sens l'insuffisance de l'artiste: elle me rappelle la mienne; et c'est cette idée qu'il doit toujours écarter. Il est à croire que le sentiment de la difficulté vaincue est un charme secret et toujours agissant, qui se mêle au plaisir que nous éprouvons à la vue d'une belle imitation de la nature.

D'après ces considérations, on est en état de décider si la philosophie peut faire autant de tort à la poésie que le prétendent la plupart des gens de lettres. Il est vrai que quelques écrivains en ont abusé en la faisant dégénérer en une vaine métaphysique. Mais observez les avantages qu'elle peut produire en éclairant la marche d'un talent véritable. Un auteur célèbre a dit que tout ouvrage dramatique est une expérience faite sur le cœur humain. C'est le philosophe qui la dirige; le poëte ne fait que passionner le langage de ses acteurs. L'un place le modèle, l'autre dessine avec feu. Je sais que le génie peint à grandes touches et dédaigne les

nuances ; mais je ne puis croire qu'il soit toujours emporté par une impulsion violente : il peut laisser échapper subitement un morceau plein de sensibilité ; il peut même concevoir un plan rempli de chaleur ; mais il a besoin de la méditation pour présider à l'ordonnance des parties, et les diriger à un but moral : il a pu fournir à Molière l'idée de la cassette ; mais il a été secondé par de profondes réflexions lorsqu'il a compromis un père avare et usurier avec un fils libertin qui emprunte à un intérêt ruineux. Je vois le doigt de la philosophie empreint sur chaque vers du *Tartufe* et du *Misanthrope*. Ne croyons pas que cette habitude de réfléchir puisse jamais refroidir un poëte. Elle trace au contraire, dans son imagination, l'image d'un beau idéal qui le dirige à son insu, même dans la chaleur de sa composition. Un philosophe pourroit donc composer un nouvel *Art Poétique*, dans lequel il remonteroit aux sources de l'intérêt et du comique, où il approfondiroit l'art de tracer les caractères, où il feroit voir les progrès que cet art a faits, et où il pourroit donner la solution de plusieurs problèmes littéraires. On peut assurer à celui qui exécuteroit bien cet ouvrage, un très-grand succès, dont l'auteur ne seroit jamais témoin. Mais s'il se trouvoit un homme digne de l'entreprendre, il est à croire que cette dernière réflexion ne seroit pas capable de l'arrêter.

FIN DE LA DISSERTATION SUR L'IMITATION DE LA NATURE.

DIALOGUE

Entre Saint-Réal, Épicure, Sénèque, Julien et Louis-le-Grand.

ÉPICURE.

JE sors d'une illustre assemblée de morts, où l'on m'a parlé du dessein que vous aviez eu de donner un ouvrage sur la bizarrerie de quelques réputations anciennes et modernes. J'aurois pu vous fournir un exemple....

SAINT-RÉAL.

Ces exemples sont innombrables. Combien cette journée m'en a-t-elle offert ! Tantôt c'est un aumônier qui m'apprend qu'on lui doit le succès d'un siége qui immortalise tel général. Tantôt c'est un poëte qui me prie de revendiquer pour lui une comédie, qu'il a cédée pour quatre louis à un comédien. C'est un auteur inconnu du troisième siècle, qui se plaint que quelques écrivains modernes se font un nom, à ses dépens, en s'appropriant et en développant ses idées. Je viens d'entendre un maréchal de France, revenu des vanités du siècle, qui s'avoue redevable du bâton à un mouvement savant d'un officier subalterne qui ne put obtenir la croix de Saint-Louis.

ÉPICURE.

Je n'ose me comparer, beaucoup moins me préférer à personne. Mais j'espère que vous ne me confondrez

point avec ces morts, dont la réputation est moins bizarre que la mienne. Épicure doit croire.....

SAINT-RÉAL.

Quoi ! vous êtes ce philosophe sévère, sage adorateur d'un dieu dont le nom est le mot de ralliement pour les voluptueux et les esprits forts ?

ÉPICURE.

Oui, c'est moi-même. Je suis né dans un petit bourg de l'Attique. Je fis quelque séjour dans Athènes, où je fus absolument inconnu. Je m'aperçus que les richesses étoient le fléau de la plupart de ceux qui les possédoient, grâce à leur imprudence; que quelques-uns devoient dire : j'ai des richesses, comme on dit : j'ai la fièvre, j'ai la colique; je conçus que le seul moyen d'être heureux étoit de se conformer à la nature; je me retirai dans mon petit bourg. J'y vivois de pain et d'eau; je jouissois de la santé, de l'égalité d'esprit, de la tranquillité d'âme; j'allai à Athènes remercier Jupiter de m'avoir conduit au bonheur par une route si simple : il plut à un citoyen de s'étonner de me voir dans le temple, et me voilà devenu le patron de l'impiété. Je retournai dans ma retraite, bien résolu de cacher ma vie : c'étoit mon principal axiôme. Ma morale étoit celle d'Épictète, si ce n'est que j'avois le ridicule de prétendre qu'il vaut mieux jouir d'une santé parfaite, que d'être tourmenté des douleurs de la gravelle. Je n'avois qu'un disciple, nommé Métrodore, à qui je reprochois sa somptuosité, parce qu'il dépensoit

un sou et demi par jour; je lui écrivois : *Non toto asse quotidiè vivo* (ma dépense ne monte pas à un sou par jour). Nous étions heureux, et nous disions que nous avions trouvé la volupté. Je mourus sans que personne se doutât que j'eusse vécu : mon disciple fit part aux siens de quelques-unes de mes lettres, où je prêchois la volupté, c'est-à-dire, la sobriété et le désintéressement. D'après mes idées, les fermiers de la république donnèrent aux Laïs et aux Phrynées des soupers où ils dépensoïent vingt-cinq mines : ils dirent qu'ils étoient épicuriens, et on les crut.

SAINT-RÉAL.

J'ai souvent déploré l'injustice du sort à votre égard : j'avois quelques matériaux; je me proposois de donner un précis de votre doctrine, de votre morale et de vos écrits. Mais qu'auriez-vous pu y gagner? J'aurois, tout au plus, réhabilité votre réputation dans l'esprit de quelques hommes sensés ; mais le vulgaire sera toujours pour vous le vulgaire. Le poids de vingt siècles pèsera éternellement sur votre renommée ; et, quoique votre morale soit aussi pure que sensée, on dira toujours le *poison d'Épicure*. Mais quel est celui qui vient troubler une conversation si intéressante?

ÉPICURE.

C'est un philosophe qui a, presque autant que moi, à se plaindre de la renommée. C'est un des plus fermes appuis du portique, un sage qui m'a rendu justice en rapprochant ma doctrine de celle de Zénon, et dont le

suffrage n'a pas beaucoup influé sur l'idée qu'on a conçue de moi : c'est Sénèque.

SÉNÈQUE.

Oui, c'est moi, qui ai été le collègue de Burrhus dans l'éducation du fils d'Énobarbus ; c'est moi qu'on a accusé, sans aucun fondement, d'avoir souillé la couche de mon maître et de mon bienfaiteur. On m'a soupçonné d'avarice, parce que la fastueuse reconnoissance de mon disciple m'environna de richesses qui n'approchèrent jamais de mon cœur. Je fus quelque temps gouverneur de la Bretagne, où j'arrêtai les brigandages de mes subalternes dans l'administration des deniers publics : on me supposa des raisons qui n'avoient rien de commun avec l'intérêt de l'état. Quelques beaux esprits dirent que j'écrivois, sur une table d'or, mes invectives contre les richesses ; mes ennemis agréèrent cette idée. La vérité est pourtant que je vivois, comme les poëtes du temps, c'est-à-dire, que je passois la journée dans mon lit à lire et à composer, en me contentant d'un peu de pain et d'eau. On sait que j'ai refusé le trône, où les vœux de tout l'empire m'appeloient, refus que ma mort a suivi de près. Cependant ma réputation de philosophe est fort équivoque, et celle d'homme de lettres n'est pas infiniment respectée.

SAINT-RÉAL.

J'avois déjà vu l'absurdité de ces accusations, et Sénèque auroit joué, dans l'ouvrage que je méditois, un rôle intéressant. Vos écrits sont votre éloge, et vous vous

y êtes peint sans vous flatter. Vos lettres sont un cours complet de morale stoïcienne, où l'homme, l'orateur et le philosophe sont réunis. Quoi qu'en disent vos ennemis, votre philosophie ne s'est pas répandue en paroles; elle a passé dans vos actions. On croiroit que vous fûtes insensible à votre exil, si le *Traité de la Consolation*, adressé à votre mère, ne prouvoit que vous eûtes besoin de votre philosophie pour supporter son absence. Vous prouvâtes que la plupart des malheurs ne sont guère qu'une nécessité de faire plus d'usage de sa raison que n'en font les autres hommes. Votre ouvrage est animé de la double chaleur de l'imagination et du sentiment. L'île de Corse attendoit un exilé, et ce triste séjour vit un contemplateur de la nature. Vous tournâtes autour de plusieurs vérités, et vous connûtes l'équilibre des liqueurs. Malgré vos vertus et vos talens, vous passez pour un philosophe dont la conduite et les principes sont peu conséquens, pour un physicien médiocre ; et quelques littérateurs vous ont traité comme un académicien de province de mauvais goût.

SÉNÈQUE.

Avoir ou n'avoir point de réputation est une chose bien indifférente ; mais en avoir une mauvaise, est un malheur que j'avois tâché d'éviter.

SAINT-RÉAL.

Voici, ce me semble, la cause de l'injustice de votre siècle et de la postérité : trop d'emphase dans votre morale, trop de faste (pardonnez, je parle à

un philosophe), trop d'apprêt dans votre éloquence, trop de mépris pour les hommes, ont révolté quelques-uns de vos contemporains. Vous ne les avez pas assez intéressés à dire de vous : Sénèque est un grand homme. Ils ont cherché dans vos vertus la semence des vices opposés : cette ressource est précieuse et nécessaire à la plupart des hommes. Mais vous eûtes des admirateurs, quoique vous vécussiez sous Néron ; Rome recueillit et adora vos dernières paroles, et les sages de tous les siècles vous regarderont comme un vrai philosophe, comme un homme éloquent, dont l'âme fut sensible, l'esprit vaste et étendu, et dont les écrits nous offrent une forêt immense d'arbres élevés, où aucun n'est remarquable, parce qu'ils sont tous d'une égale hauteur.

SÉNÈQUE.

Cette réputation est plus que suffisante ; il y a long-temps que j'écrivois à mon ami Lucilius, d'après Épicure : *Satis magnum alter alteri theatrum sumus* (nous sommes l'un pour l'autre un théâtre assez étendu). Mais j'aperçois une ombre qui m'est tout à fait inconnue. Elle vient, sans doute, pour le même sujet qui nous amène. Ah ! je la reconnois : c'est Julien le philosophe.

SAINT-RÉAL.

Qui, Julien le philosophe ? N'enseigna-t-il pas la grammaire à Alexandrie ?

SÉNÈQUE.

Non ; c'est Julien que, parmi vous autres modernes, on appelle vulgairement Julien-l'Apostat.

SAINT-RÉAL.

Ce fut un philosophe, sans doute; mais j'ignorois qu'il en portât le nom.

JULIEN.

Je supporterois patiemment le nom d'Apostat, si, dans l'esprit de la plupart des hommes, il n'emportoit l'idée d'apostat de toutes les vertus. L'on sait que je ne fus pas insensible à la gloire : c'est la dernière passion du sage; c'est la chemise de l'âme, m'a dit tout à l'heure un philosophe aimable, né parmi mes chers Gaulois.

SAINT-RÉAL.

Ah! je reconnois Montaigne.

JULIEN.

Je me flatte que ce n'est point sous ce nom odieux que vous m'eussiez fait connoître, si j'avois eu quelque place dans votre ouvrage. On me força d'embrasser la religion de mes persécuteurs, et j'abjurai, dès que je fus le maître, une religion que j'ai eu le malheur de ne pas croire. Voici ma vie : je fus gouverneur des Gaules, où je fus adoré des peuples. Les Gaulois m'aidèrent à chasser les Germains des terres de l'empire. Je les vainquis dans une grande bataille; je fis beaucoup de prisonniers, et je ne traitai point les vaincus comme fit, avant moi, votre grand Constantin : je ne les fis point égorger dans le cirque. Devenu empereur, je tâchai de régner comme eût fait Platon. Il fallut faire la guerre aux Perses; je passai par Antioche : ce vil

peuple me prodigua les insultes et les railleries ; je voulus croire que Julien seul étoit offensé, et non l'empereur ; je ne punis point mes sujets, comme fit, après moi, votre grand Théodose ; je ne les fis pas égorger dans le cirque. Je fus blessé à mort dans une action, et l'on me prête un discours dont rougiroient l'imbécile Caligula et le gladiateur Commode.

SAINT-RÉAL.

Vous devez vous consoler que mon projet n'ait pas eu lieu : une main habile a tracé votre portrait ; il me semble bien saisi. On vous rend justice ; on répand sur votre héroïsme philosophique un soupçon de singularité, dont vous parûtes n'avoir pas été toujours exempt ; si la postérité eût eu quelque égard pour mon suffrage, vous porteriez désormais, sur la terre, le nom dont on vous honore ici ; et pour vous le donner, je l'eusse ôté à un de vos successeurs nommé Léon-le-Philosophe, prince estimable, à la vérité, mais qui fut un dialecticien et non pas un sage. Montrez-vous tout-à-fait digne de ce dernier titre, en méprisant le nom d'Apostat qui pourra bien vous rester, parce qu'on ne renonce pas aisément aux anciennes habitudes.

Voici une ombre que je n'ai point encore vue dans ces lieux, et je lis dans vos yeux que personne de vous ne la connoît.

LOUIS-LE-GRAND.

Oui, Louis-le-Grand est ignoré dans ces lieux, et son titre ne le garantit pas d'une éternelle obscurité.

SAINT-RÉAL.

Louis-le-Grand ignoré ! Ce roi qui fut son propre ouvrage ! Ce roi qui écrivoit au comte d'Estrades, du vivant même de Mazarin : *Écrivez-moi sous l'adresse de Lionne, je veux tout faire par moi-même;* qui, le premier, montra à l'Europe des armées innombrables; qui créa, en deux ans, une flotte de cent vaisseaux; qui soutint la guerre contre toute l'Europe; qui fit fleurir les arts et le commerce; qui pensionna tous les savans, excepté moi pourtant; ce roi enfin, qui fut grand par la guerre, par la paix, par le bonheur et par l'adversité.

LOUIS-LE-GRAND.

Je n'ai point écrit au comte d'Estrades; je n'ai point couvert la mer de vaisseaux; je n'ai point soutenu la guerre contre toute l'Europe; je l'ai faite, malgré moi, à quelques voisins ambitieux; j'ai conçu, malgré l'ignorance de mon siècle, qu'il y avoit quelque grandeur à encourager les arts; j'ai fait des pensions à quelques professeurs de grec et de latin; j'ai fait le bonheur de mes peuples : je suis Louis-le-Grand, roi de Hongrie et de Pologne.

SAINT-RÉAL.

Je l'avoue, à ma honte : votre nom n'étoit pas présent à mon esprit. Votre récit me le rappelle : vous viviez à la fin du quatorzième siècle.

LOUIS-LE-GRAND.

Il m'honora du nom de grand. Plusieurs hommes respectables sont ignorés; mais la renommée ne leur

avoit point accordé un surnom capable de les arracher à l'oubli ; il n'appartenoit qu'à moi d'être appelé grand, et d'être inconnu.

SAINT-RÉAL.

Vous avez mérité votre nom. Votre mémoire a pu être célèbre quelque temps après votre mort ; mais les siècles suivans n'ont pas regardé votre siècle comme dépositaire de la grandeur. Peut-être les hommes parviendront-ils à se faire une autre idée de la gloire ; et, dans ce cas, combien de héros dégradés ! L'injustice des hommes les confrontera avec des préjugés contraires à ceux d'après lesquels ils ont vécu. Tel est le sort des héros de la gloire : son théâtre est immense et fragile ; le théâtre de la vertu est borné, mais inébranlable.

Je parle à des philosophes et à des rois. Vous connoissez le néant des idées et des grandeurs humaines. Mon dessein fut de juger les réputations et le hasard qui y préside. Quelle a été la bizarrerie de la mienne ! mes ouvrages furent estimés : ma personne fut inconnue. Je vécus pauvre, sous un grand prince ami des arts. On ignore mon véritable nom, l'âge, le temps et lieu où j'ai terminé ma destinée. Mais quelle foule d'ombres accourt vers nous ! Retirons-nous à l'écart, et sauvons nos réflexions de leur importunité.

FIN DU DIALOGUE.

QUESTION.

Si, dans la société, un homme doit ou peut laisser prendre sur lui ces droits qui souvent humilient l'amour-propre?

CETTE question est plus difficile à résoudre qu'elle ne le paroît d'abord. Ceux qui sont pour l'affirmative prétendent que l'amitié véritable est un contrat par lequel chacune des parties consacre à l'autre toute son existence. Ils disent que, si l'amitié ne laisse pas le droit de donner des secours à son ami, ou d'en recevoir, elle est une chimère ridicule; que son principal bonheur consiste à lever ou déchirer ce voile de décence que les hommes ont jeté sur leurs besoins, pour se dispenser de se secourir, en continuant de se prodiguer les marques de l'affection la plus vive; que c'est celui qui donne, qui est honoré et obligé, etc.

Ceux qui sont pour la négative me paroissent appuyer leur opinion par des raisons plus solides. Ils disent que l'amitié, étant une union pure des âmes, elle ne doit pas se laisser soupçonner d'un autre motif. On peut appliquer cette réflexion à l'amour même. En tout état de cause, on fait toujours très-bien de ne donner que le moins qu'on peut atteinte à cette règle. Celui qui reçoit n'accepte sûrement que parce qu'il respecte l'âme de celui qui donne : mais d'où sait-il que cette âme ne se dégradera point? et alors quel désespoir de lui avoir obligation! D'où sait-il que cette âme, en supposant

qu'elle reste noble, ne cessera point de l'aimer, voudra bien ne jamais se prévaloir de ses avantages ? Quelle âme il faut avoir pour laisser à celle d'un autre la liberté de tous ses mouvemens, tandis que je pourrois les contraindre et les diriger vers mon bonheur apparent ! Ce sacrifice continuel de mon intérêt est peut-être plus difficile que le sacrifice momentané de ma personne ; et le bienfaiteur qui en est capable a nécessairement l'avantage sur celui qu'il a obligé, en leur supposant d'ailleurs une égale élévation dans le caractère. Or, j'ai peine à croire que l'homme puisse supporter l'idée de la supériorité d'une âme sur la sienne. J'en juge par la peine avec laquelle les âmes les plus fortes voient une supériorité fondée sur des choses moins essentielles. Il suit, au moins, de tout ceci que dès que je reçois un bienfait, je m'engage, pour mon bienfaiteur, qu'il sera toujours vertueux, qu'il n'aura jamais tort avec moi ; qu'il ne cessera point de m'aimer, ni moi de lui être attaché. Si les deux premières de ces conditions n'ont pas lieu, c'est au bienfaiteur à rougir ; mais celui qui a reçu le bienfait doit pleurer.

FIN DE LA QUESTION.

OBSERVATIONS

Sur la Proclamation des Lieutenans, Gouverneurs et Capitaines généraux des Pays-Bas, en 1792.

Si quelque chose peut prouver à quel point les gouvernemens sont condamnés à rester en arrière des nations, c'est le genre des principes et des idées que celui des Pays-Bas ose reproduire dans cette étrange pièce. On n'est nullement surpris d'y trouver les assertions les plus fausses, les imputations les plus calomnieuses, la dénégation des faits les plus notoires, tels que la protection ou la tolérance accordée aux rassemblemens hostiles des émigrés français, l'impunité des attentats commis contre les habitans ou voyageurs français attachés à la cause nationale, ou seulement soupçonnés de l'être, etc. Cette hardiesse à nier des faits connus de toute l'Europe n'est pas nouvelle en politique : aussi ne sera-t-elle particulièrement remarquée que par les Brabançons, témoins oculaires des faits contradictoires à ceux qu'on avance dans cet écrit.

Ce qui étonnera un plus grand nombre de lecteurs, c'est la candeur avec laquelle le despotisme y fait sa profession de foi, et présente ses anciens dogmes dans toute leur simplicité primitive, sans restriction, sans modification, comme il l'eût fait il y a trente ans ; le nom de *Dieu* consacrant tous les abus des gouvernemens gothiques ; la perpétuité, l'éternité des institutions les plus absurdes, érigées en principes immor-

tels, sous le nom de respect dû aux lois fondamentales ; la nullité des droits des hommes *qui ont renoncé tacitement à ces droits* pour vivre en société sous le despotisme qui s'en est emparé authentiquement, et qui ne renonce à rien : ce sont là les idées qu'on présente comme des principes incontestables aux Brabançons et à l'Europe, vers la fin du dix-huitième siècle.

Il est probable que, si Léopold eût vécu, la proclamation eût été conçue d'une manière plus appropriée aux circonstances. Il eût pu, dans sa qualité de despote, dire beaucoup de mal de la liberté, en faisant une peinture exagérée des désordres momentanés qu'elle entraîne, dans un pays qui passe violemment d'un régime à un régime contraire. Il eût pu appeler la nation légalement représentée, et l'immense majorité des Français, une poignée de factieux, même de jacobins ; la noblesse française, les différentes espèces d'aristocraties, qu'il appeloit la partie saine et principale de la nation, il pouvoit les rehausser encore, et, par une promotion nouvelle, les qualifier de classes les *plus révérées*, comme fait la proclamation : mais il se fût bien gardé de parler *des obligations que, sous tous les rapports, la société française avoit à ces classes révérées*. Il eût craint de rappeler aux Français que leurs obligations envers ces classes se bornoient au souvenir d'en avoir été opprimés pendant plusieurs siècles, et d'avoir, grâces à elles, gémi, sans droits civils ni politiques, sous le poids de toutes les servitudes féodales, sacerdotales, etc.

Léopold n'eût parlé non plus qu'avec réserve des

moines, des prêtres, de leurs biens devenus nationaux. Il eût craint de rappeler au souvenir des Belges la conduite de Marie-Thérèse à cet égard, et surtout celle de Joseph II, qui chassa prêtres et moines de leurs églises, de leurs couvens; et, les réduisant à des pensions beaucoup moindres que les pensions allouées aux prêtres français, s'empara de leurs propriétés, de leurs revenus, pour en mettre le produit dans une prétendue caisse de religion, c'est-à-dire, dans sa caisse particulière. Quant à la suppression du costume des moines et à l'attentat qui les prive de leurs capuchons, cet article est très-bien traité dans la proclamation actuelle; c'est ce qu'il y a de mieux, vu qu'il peut faire effet sur une nombreuse classe de Belges dévots à sainte Gudule : s'il est ainsi, Léopold même auroit pu ne pas négliger ce texte. Ce sont là de ces considérations auxquelles la politique moderne ne manque jamais de déférer.

Il est encore un point sur lequel il faut rendre justice à la proclamation, et qui prouve que, malgré soi, on se rapproche toujours un peu de la philosophie de son siècle : c'est que le gouvernement y raisonne avec le peuple, ou, du moins, essaie de raisonner. Il s'efforce de prémunir les Brabançons contre cette fantaisie française, *cette égalité chimérique, nulle dans le fait, et détruite, dans l'instant même où elle pourroit exister, par cette variété dont le Créateur imprime le caractère aux hommes, dès le moment de leur naissance, en les partageant inégalement en facultés morales, génie, industrie, patience,* etc.

De cette inégalité naturelle et nécessaire (qui, dans l'état de nature, ne peut que produire les violences et les injustices dont la répression est le but de toute société politique), le philosophe, auteur de la proclamation, infère qu'il faut reporter et maintenir dans la société ce bienfait de la nature, cette inégalité précieuse; et c'est à quoi sont merveilleusement propres les priviléges tyranniques, les avantages et les honneurs exclusifs affectés à de certaines classes; sans compter les autres bons effets qu'elles produisent, comme le savent très-bien tous les privilégiés. Voilà comment le gouvernement raisonne avec le peuple brabançon.

Tout cela peut n'être que ridicule; mais ce qui est affligeant pour l'humanité entière, c'est que, après la lecture de cette proclamation, il ne reste plus guère de doute sur la ligue des despotes contre la liberté. Il paroît certain qu'appelés à choisir entre *les gentilshommes* et *les hommes*, les princes ont pris parti contre les hommes. Cette cause est donc la cause de tous ceux qui ne s'honorent ou ne daignent s'honorer que de ce dernier nom. Cette guerre est la discussion du plus grand procès qui ait jamais intéressé l'humanité; c'est le combat de la raison contre tous les préjugés, de toutes les passions généreuses contre les passions basses, de l'enthousiasme pour la liberté contre le fanatisme servile de l'orgueil et de la superstition. Du sort de cette guerre dépend le progrès rapide ou la marche rétrograde de la civilisation. Les annales d'aucun peuple connu n'ont ouvert une pareille perspective. Français, votre nom est tracé aux premières pages de cette his-

toire du genre humain qui se renouvelle : c'est à vous de soutenir et d'étendre cette gloire. Placés presque au milieu de l'Europe, c'est chez vous que s'est élevé ce fanal, comme pour répandre sa lumière dans une plus grande circonférence. Vous combattrez, vous mourrez plutôt que de le laisser éteindre. Le serment que vous avez fait à votre constitution, assure le bonheur de la postérité, non chez vous seulement, mais dans les pays même d'où les despotes enlèvent maintenant les esclaves aveugles et armés qu'ils soudoient pour vous combattre.

On pourroit ajouter que ces soldats sont soudoyés aussi pour tuer les bourgeois et paysans brabançons : témoin la seconde proclamation publiée par le général Bender, d'après laquelle il paroît que le sabre et la baïonnette seront revêtus du pouvoir judiciaire aux Pays-Bas, pendant toute la guerre. On y déclare qu'on est en état de détacher de l'armée des corps suffisans *contre les malintentionnés, villes, bourgs, et villages*. Peut-on dire plus clairement qu'on est en guerre ouverte avec le peuple? C'est poser la question, comme l'eussent posée ceux qu'on appelle, à Bruxelles, des factieux, des jacobins. A cela près, la proclamation du général Bender peut avoir son utilité : combien de temps? c'est ce qu'il faudra voir.

FIN DES OBSERVATIONS SUR UNE PROCLAMATION FAITE DANS LES PAYS-BAS.

MÉLANGES

Tirés de la partie littéraire du *Mercure de France*, année 1790;

Sur les quatre premiers volumes des MÉMOIRES *du Maréchal de* RICHELIEU.

C'EST un de ces livres à qui l'empressement public assure un débit rapide et prompt. Ici le succès du libraire devance celui de l'auteur, et la curiosité cherche à se satisfaire avant que le goût ait besoin de prononcer sur le mérite de l'ouvrage. C'est ce qu'on éprouve en lisant les *Mémoires du maréchal de Richelieu.* La singularité de son caractère et de sa destinée ; ses succès en différens genres, son courage, l'agrément de son esprit, l'éclat de ses galanteries dans un temps où cette sorte de célébrité conduisoit quelquefois à des succès d'une espèce plus importante ; la réputation que lui donna, dès sa jeunesse, sa liaison avec le poëte le plus célèbre de son siècle, qui le chanta sur tous les tons ; ses ambassades, sa conduite à Fontenoi, à Gênes ; la prise de Minorque, la capitulation de Closter-Seven ; la longue vie d'un homme qui a vu Louis XIV, et le dauphin, fils de Louis XVI, c'est-à-dire, une succession de sept rois ou princes héréditaires ; ses trois mariages sous trois différens règnes ; la faveur, et quelquefois la familiarité de Louis XV ; le rôle qu'il joua dans les affaires publiques et privées, étrangères et intérieures, dans les négocia-

tions et dans les intrigues; ses places, ses emplois; la moisson de faits curieux, d'anecdotes intéressantes que promettoient ses liaisons et ses correspondances avec un grand nombre d'hommes célèbres : voilà ce qui auroit fait rechercher les *Mémoires du maréchal de Richelieu*, indépendamment des circonstances actuelles. Mais on sent combien ces circonstances ajoutent d'intérêt à leur lecture, par les idées que font naître des changemens survenus comme tout-à-coup dans les opinions et dans les mœurs : contraste toujours frappant, qui donne lieu à des réflexions de plus d'un genre.

Parmi les singularités que présente le caractère du maréchal de Richelieu, on peut compter pour une des plus remarquables, *la franchise hardie de se confesser au public et à la postérité* : ce sont ses propres expressions. Il a lui-même voulu que le rédacteur de ses mémoires parlât de lui avec sincérité, et qu'il usât de la liberté qu'on se permettoit à Londres cent ans après les événemens. C'est ainsi qu'il en use lui-même; car, à l'exemple de tous ceux qui publient leurs confessions, il fait en même temps celle des autres, surtout celle des femmes, dont il a conservé très-exactement les lettres et les billets, quelques-uns même sans les ouvrir. C'est un plaisir qu'il réservoit à son historien : trait de caractère qui, de plus, représente assez bien les mœurs de la jeunesse au temps où ces billets furent écrits.

Autre bizarrerie non moins étrange; les mémoires de Richelieu se trouvent écrits sur les maximes les plus contraires au despotisme. Il est probable que le maré-

chal, déjà très-vieux, après avoir choisi son historien, sans s'informer de ses opinions politiques, après lui avoir ouvert sa bibliothéque, après avoir donné ordre à son secrétaire de communiquer tous ses portefeuilles et ses manuscrits, se contenta d'entendre les premiers chapitres de son histoire; que, l'âge ayant ensuite affoibli sa raison, et ne lui laissant vers la fin que des intervalles lucides, le rédacteur, délivré de toute surveillance et entièrement à son aise, s'est cru le droit d'écrire selon ses principes particuliers, plutôt que d'après ceux du maréchal, quoiqu'il le fasse parler à la première personne, conformément à l'intention de M. de Richelieu.

Nous ne chercherons point, à cet égard, des éclaircissemens qui ne peuvent être donnés que par des personnes instruites de ces détails, et intéressées à les publier. Le public veut des faits, des anecdotes, de l'amusement, de l'instruction; il en trouve dans ces mémoires rédigés à la hâte, et trop négligemment écrits. Il lui importe peu de savoir comment ils lui viennent; il pardonnera même au rédacteur de faire parler le maréchal de Richelieu comme M. Turgot, quelquefois même comme Algeron Sydney. C'est au moins une inconvenance, un défaut de goût : *Notandi sunt tibi mores.* Venons à l'ouvrage même.

Le maréchal de Richelieu, nommé d'abord le duc de Fronsac, ne sut jamais le jour de sa naissance; mais il fut ondoyé à Versailles, le 13 mars 1696. Sa mère le mit au monde, après cinq mois de grossesse seulement. Il lutta quelque temps contre la mort, et fut enveloppé

et conservé dans une boîte de coton. Il fut présenté à la cour en 1710, et traité avec une bonté remarquable par Louis XIV, qui aimoit comme de raison, le nom de Richelieu. Madame de Maintenon, qui avoit d'anciennes liaisons avec toute sa famille, l'appeloit son cher fils. Les grâces de son âge et de sa personne, la vivacité de son esprit, quelques saillies heureuses, des réponses hardies, le firent bien vite distinguer, et le mirent à la mode dans une cour qui se souvenoit d'avoir été galante.

Le jeune Fronsac égaya les tristes plaisirs que la dévotion du monarque y permettoit. Bientôt de bonnes raisons engagèrent sa famille à le marier. On parloit des préférences marquées que lui donnoit madame la duchesse de Bourgogne; ces enfantillages, comme on les appeloit à la cour, furent mal interprétés; et la jolie créature, l'aimable poupée, c'est ainsi qu'on nommoit le duc de Fronsac, fut mise à la Bastille : on y avoit, sous ce règne, été mis pour moins. Il fait de cette prison une peinture qu'il croyoit effrayante; mais depuis sa mort nous avons eu mieux, et l'intérieur de la Bastille est plus connu. *J'eus*, dit-il, *tout le temps de maudire les services que mon grand-oncle avoit rendus au despotisme :* réflexion qu'il eut lieu de renouveler dans la suite, puisqu'il y fut mis trois fois.

Il eût été à désirer, pour le bonheur des peuples, qu'il s'en fût souvenu dans ses gouvernemens, pour s'y interdire l'usage des lettres de cachet et des actes arbitraires; mais trop d'hommes ont maudit les abus de l'autorité jusqu'au moment qui les en a rendus les dé-

positaires, et leur a donné les moyens d'en abuser à leur tour.

Après une assez longue détention, on lui envoya à la Bastille sa femme, fille du marquis de Noailles, nièce du cardinal. Elle fut reçue avec la vénération due à l'envoyée *du plus grand roi du monde;* mais elle retourna à la cour comme elle en étoit sortie. Louis XIV vouloit régner sur les sentimens de ses sujets, comme il s'efforçoit de régner sur leurs opinions; et le séjour du duc de Fronsac à la Bastille se trouva prolongé. Mais enfin il obtint sa délivrance, grâces aux cris des femmes de Paris et de la cour, *surtout,* dit-il, *de celles qui savoient, par expérience, quel devoit être dans ma prison mon plus grand supplice.*

Il partit de la Bastille pour aller à l'armée de Flandre, où le maréchal de Villars le prit pour son aide-de-camp. On sent combien le jeune Fronsac fut agréable au général, dont il a reproduit plus d'une fois les manières libres et hardies, la vivacité brillante et une certaine audace fanfaronne. M. de Richelieu raconte un trait qui montre combien ce général savoit, malgré son âge, se prêter aux goûts de la jeunesse française. Il y avoit dans Marchiennes, qu'il assiégeoit, une Italienne d'une beauté rare et célèbre. Le maréchal jugea cette conquête digne d'exciter l'émulation des assiégeans, et de doubler le zèle de ses aides-de-camp, et des jeunes colonels pour le service : c'est en effet à quoi il réussit. Cette idée du maréchal de Villars pouvoit effaroucher la dévotion d'une vieille cour où l'on se faisoit une peine d'employer Catinat, parce qu'il oublioit quelquefois la

messe ; mais Villars courut le risque de déplaire : le salut de l'état passe avant tout. Au surplus, Marchiennes fut prise sans qu'il arrivât d'accident à la belle Italienne qui s'étoit sauvée la veille. Ce fut un grand chagrin chez les vainqueurs. On connoît tout le succès de cette campagne qui sauvoit l'état ; mais il est remarquable que la cour fut quelque temps sans en vouloir sentir l'importance : tous les récits qui venoient de l'armée s'appeloient des forfanteries de Villars. C'est ce dont le duc de Fronsac fut témoin ; car ce fut lui qui fut chargé de porter ces agréables nouvelles à Fontainebleau : c'étoit reparoître à la cour d'une manière brillante. Depuis sa sortie de la Bastille, il n'avoit point été admis à voir le roi et à le remercier suivant l'usage ; il se montroit devant lui, après avoir réparé quelques fautes de jeunesse par une belle conduite à l'armée, blessé et le bras en écharpe.

Il retourna ensuite à l'armée ; il raconte la suite des événemens jusqu'à la signature du traité de Rastadt ; et, revenant sur ce qui s'étoit passé à Gertruydemberg, il assure que de toutes les humiliations que Louis XIV y reçut, une de celles qu'il ressentit le plus douloureusement, ce fut la publication d'un mémoire, que les ennemis répandirent en France avec profusion. Dans ce mémoire, les alliés invitoient les Français à demander leurs anciens états généraux. Ils disoient que l'orgueil et l'ambition du roi étoient les seules causes des guerres de son règne (en quoi certes ils avoient raison) ; et que, pour s'assurer d'une paix durable, il falloit ne point poser les armes que les états généraux ne fussent assem-

blés. Croiroit-on que, malgré l'emprisonnement, l'exil, la fuite ou les supplices de deux millions de Français, ce mémoire ne fit presque aucune espèce d'effet en France ? Cependant Louis en conçut un vrai chagrin et prit soin d'y faire répondre. C'est cette réponse qu'il faut lire. On y trouve des raisons qu'on a répétées de nos jours, quelques-unes qui ont été réfutées, quelques autres que le mépris a laissées sans réponse ; enfin, il y en a qui n'ont pas même osé se reproduire. L'oubli, quelquefois même le dédain des gens en place pour l'observation de ces nuances qui marquent si bien la différence des diverses époques, est une des grandes causes de leurs fautes et de leurs méprises.

Les mémoires de M. de Richelieu contiennent plusieurs de ces pièces vraiment curieuses. On peut citer entr'autres, une lettre du maréchal de Villars au P. de La Chaise, écrite des Cévennes, où le maréchal, alors si nécessaire en Allemagne, faisoit la guerre aux *Camisards* et à M. Cavalier. On s'étonne, et c'est bien le moins, de voir un général célèbre faisant sa cour à un jésuite par le détail militaire de ses exploits, où les roues et les gibets ne sont pas oubliés. Il falloit se mettre en règle et avoir pour soi la compagnie de Jésus, qui étoit celle du maître. Au roi la liste des conversions, au confesseur celle des supplices : rien de mieux conçu ; et tout étoit en règle sous ce règne si vanté. Observons, sur ces complaisances de Villars pour le jésuite La Chaise, que cet art des ménagemens habiles s'appeloit alors bonne conduite, et tenoit à une science long-temps fort respectée, connue sous le nom

de *science du courtisan*. Elle baisse un peu ; mais les rois n'y perdent pas autant qu'on voudroit le leur persuader.

Le rédacteur des mémoires de Richelieu consacre quelques chapitres à peindre l'intérieur de la cour, dans les quinze ou vingt dernières années de son règne. Les mémoires de Saint-Simon, récemment publiés, du moins par extraits, avoient déjà fait connoître cet intérieur. Ceux de Richelieu ajoutent plusieurs traits à cette peinture. A la vérité, ce ne sont que des anecdotes, mais elles sont souvent liées à de grands événemens, à de grands intérêts, à des noms célèbres ou imposans. C'est en vain que la philosophie semble dédaigner les détails anecdotiques, ou du moins réclame contre le plaisir qu'elle trouve à s'y arrêter. Un intérêt involontaire nous attache malgré nous à ces contrastes de la grandeur des choses et de la petitesse des personnes, du bonheur apparent et du malheur réel. Tant de moyens de gloire véritable réduits en vanité de cour, tant de sources de vrais plaisirs ne produisant que des amusemens futiles, et quelquefois des amertumes douloureuses : voilà les idées qui, plus puissantes, quoi qu'on en dise, que cette malignité humaine si souvent rebattue, ramènent les regards sur les foiblesses des cours. Le philosophe et l'homme du peuple trouvent presque également à penser, du moins à sentir, en voyant un dauphin de France, âgé de quarante ans, honoré de quelques succès à la guerre, élève de Bossuet et de Montauzier, né avec d'heureuses dispositions ; mais d'un caractère foible, conduit par de-

grés, et retenu dans une sorte d'anéantissement à la cour; un fils du roi de France, père d'un roi d'Espagne, n'osant prétendre à la plus petite grâce pour lui ni pour les autres; et découragé par le sévère despotisme du roi, passant des journées entières, appuyé sur ses coudes, se bouchant les oreilles, les yeux fixés sur une table nue, ou assis sur une chaise, frappant ses pieds du bout d'une canne pendant toute une après-dînée; enfin mourant à Meudon, presque oublié de la cour, abandonné de ses officiers, enseveli même sans le cérémonial de son rang, et recouvert, après sa mort, du poêle banal qui servoit aux paysans du village.

En lisant le rédacteur des *Mémoires de Richelieu*, ce n'est pas Tacite qu'on lit; mais les yeux s'arrêtent fréquemment sur des personnages et sur des objets qui semblent appeler ses pinceaux : un vieux despote, couvert long-temps d'une gloire mensongère, maintenant éclipsée, payée des larmes et du sang de ses peuples; triste, languissant entre sa favorite et son confesseur, qui l'applaudissent d'expier les égaremens de sa jeunesse en tourmentant la conscience de ses sujets; environné de ses enfans naturels, qui font de lui le jouet de leurs intrigues et l'instrument de leur ambition; haïssant presque dans son fils légitime son héritier nécessaire; aimant trop peu son petit-fils, dans lequel il ne voit qu'un élève de Fénélon, un prince qui pense que les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois, espèce de blasphème alors; détestant sa capitale, qui feint d'ignorer une grande maladie de son roi, tandis qu'elle a regardé celle du dauphin comme une calamité

publique ; accablé d'ennuis dans une cour où l'on amuse son orgueil par des suppositions absurdes, par la réception d'un prétendu ambassadeur de Perse, aventurier portugais, payé par les jésuites pour jouer cette comédie, et instruit par eux pour se charger du rôle; les mêmes honneurs de l'ambassade publique accordés au général des minimes, à celui des capucins, arrivés de Rome sous prétexte de visiter leur ordre, mais en effet mandés par la favorite, pour occuper le désœuvrement du roi ; enfin la mort du despote, livré pendant trois jours aux soins de quelques domestiques subalternes, abandonné de son confesseur, qui vient intriguer à Paris pour la régence ; de sa femme qui s'enfuit à Saint-Cyr, et qu'il rappelle d'autorité ; la capitale célébrant sa joie par des fêtes, des fanfares, des bals établis de Paris jusqu'au lieu de la sépulture, où le convoi arrive à travers champs, et par des routes inconnues, pour échapper à l'indignation d'un peuple qui mêle à des applaudissemens d'allégresse le nom de mauvais roi ! quel mot dans la bouche d'un peuple alors si connu par son amour pour ses monarques, *si pressé de les aimer,* pour me servir d'un mot cité par le maréchal de Richelieu lui-même ! Qu'on ne s'étonne plus si Louis XIV n'a point conservé, dans le langage ordinaire, le nom de grand que lui donna la flatterie, et qui parut presque adopté par l'Europe un moment séduite. Le peuple a prostesté contre l'adulation de la cour ; le peuple, c'est-à-dire, le fond de la nation si malheureuse sous ce règne, a triomphé des panégyristes, des orateurs, des poëtes, de tous les dispensa-

teurs de la gloire : lui seul dispose des surnoms donnés au rois ; lui seul fait leur renommée après leur mort, comme il fait leur puissance pendant leur vie.

L'historien de M. de Richelieu, ayant trouvé dans la bibliothéque du maréchal un grand nombre de manuscrits précieux et de pièces originales sur le siècle de Louis XIV, a cédé à la tentation de considérer ce prince comme roi. Il examine son gouvernement dans le plus beau temps de sa gloire, et alors cette gloire paroît un peu trop achetée. Ici l'histoire, il faut l'avouer, ressemble en quelque sorte à la satire. Mais les faits étant incontestables, comme ils le sont, que peuvent répondre les panégyristes de Louis XIV ? qu'opposeront-ils à cette longue liste d'impôts, de vexations, de violences, à ce tableau d'infortunes publiques et particulières ? Il seroit trop long d'exposer comment ce prince, ayant réuni dans sa personne tous les pouvoirs publics, fit peser à la fois tout son despotisme sur tous les corps de l'état, et sur tous les particuliers, divisant les uns, isolant les autres, dominant sur tous par la force, par la ruse, par la corruption. Il seroit curieux d'observer comment, malgré l'emploi habituel de ces moyens odieux, il parvint à inspirer une sorte d'enthousiasme pour sa personne ; et à faire de sa gloire particulière la principale pensée, et en quelque sorte la fin dernière de tout ce qui se fit ou même s'écrivit sous son règne. On sait qu'il étoit devenu une espèce de divinité. On lit parmi cent traits qui en présentent la preuve ; on lit, dans une lettre de Racine écrite à madame de Maintenon, ces propres termes : *Dieu m'a*

fait la grâce, madame, en quelque compagnie que je me sois trouvé, de ne jamais rougir de l'évangile ni du roi. Enfin l'idée que Louis XIV conçut de lui-même, parut plus d'une fois s'accorder avec celle de ses sujets. Il lui arriva de dire un jour au cardinal, dont il approuvoit la conduite, dans une de ces querelles théologiques (ces tracasseries s'appeloient alors les troubles de l'église) : *M. le cardinal, j'ignore si Dieu vous tiendra compte de la conduite que vous avez tenue; mais, quant à moi, je vous assure que je ne l'oublierai jamais.*

On ne peut s'empêcher d'admirer la fatalité qui préside aux destinées des nations, en voyant la réunion des circonstances antérieures ou contemporaines, qui préparèrent et servirent le despotisme de ce prince; l'assemblage de ses qualités et de ses défauts, de ses goûts, de ses habitudes, de ses penchans assortis comme à dessein et mis en accord pour le conduire à ce terme fatal; la longueur de ce règne, pendant lequel s'affermirent et s'enracinèrent tous les préjugés politiques, nuisibles à la société; où toutes les institutions, tous les établissemens portèrent l'empreinte d'une servitude plus ou moins ornée, plus ou moins embellie; où l'esclavage public, rehaussé par l'éclat du souverain, sembloit s'enorgueillir de jour en jour à mesure qu'il devenoit un culte religieux, et préludoit à l'apothéose du monarque; enfin, le résultat de cette illusion affoiblie, mais non détruite, qui vers les derniers temps laissoit Louis XIV avec son orgueil et ses chagrins, la France avec ses disgrâces, sa misère et son avilissement, livrée

à des arts agréables ou à des goûts futiles, sans connoissance sur les principes de la société ni du gouvernement, sur les moyens de réparer ses maux et d'en prévenir la renaissance ; en un mot, abandonnée à tous les hasards d'un avenir incertain, et aux caprices d'un despotisme qu'elle avoit déifié soixante ans dans la personne du prince qui en avoit le plus long-temps et le plus constamment abusé.

Le rédacteur des mémoires a très-bien senti que cette peinture du siècle de Louis XIV, quoiqu'appuyée de faits, révolteroit les partisans du système despotique; qu'ils vanteroient le bonheur de la France, au moins dans l'époque des succès du roi, n'imputant qu'aux malheurs de la guerre de la succession, les désastres qui accablèrent les peuples. L'historien, pour forcer ses adversaires dans leurs derniers retranchemens, prouve que la France étoit dans la détresse aux temps les plus marqués par la gloire du monarque [1], et dès l'année 1671. Il pouvoit même remonter plus haut, puisque, dès l'année 1664, Louis XIV avoit fait banqueroute aux créanciers de l'état. C'est ce qu'on voit par les vers de Boileau, imprimés l'année suivante :

Plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier.

Ainsi les conquêtes de Louis XIV furent précédées

[1] Voltaire cite et fait valoir les quatre années de tailles arriérées que le roi remit au peuple ; mais on sait que le peuple ne doit quatre années de tailles que lorsqu'il est hors d'état d'en payer une.

par une violation de la foi publique, dont rougissent maintenant les ministères les plus avilis. Ainsi le même poëte, destiné à chanter ensuite les victoires du roi, fournit la preuve et indique la date d'une banqueroute odieuse, dont la honte préludoit à des victoires inutiles. On voit que dès lors la France avoit plus besoin de guérir ses blessures, que de conquérir la Franche-Comté qu'il fallut rendre bientôt après, et d'envahir la Hollande qu'on évacua presque aussitôt. Un autre fait rapporté ailleurs par l'historien, montre (toujours dans cette brillante époque) à quel point la France étoit malheureuse, puisqu'un grand nombre de terres étoient tout-à-fait abandonnées, et que Colbert défendit par une loi expresse aux propriétaires d'abandonner une terre, à moins qu'ils ne renonçassent à toutes leurs autres possessions : loi absurde et déshonorante pour la mémoire de ce ministre; mais qu'on ne cite ici que comme une preuve du triste état où la France étoit déjà réduite.

Nous nous arrêterions à ces preuves de fait suffisantes pour qui veut réfléchir, si quelques mémoires de Colbert, marginés par le roi, et formant une espèce de correspondance entre Louis XIV et son ministre, ne confirmoient ces tristes vérités, et n'achevoient de mettre sous les yeux du lecteur la situation réelle du royaume. C'est d'ailleurs, comme on va le voir, un monument trop curieux à plusieurs égards.

Dans le premier mémoire, qui a pour objet la réforme des finances, Colbert propose au roi quelques diminutions sur les dépenses qu'il faisoit pour le château

de Versailles ; le roi répond : *Vous savez mon intention sur Versailles.*

Colbert propose, par économie, de diminuer le nombre des prisons royales, dont il démontre d'ailleurs l'inutilité, les inconvéniens et les abus ; le roi répond : *Je verrai cet article séparément : mon autorité exige qu'on ne perde pas de vue ce qui peut la maintenir.*

Colbert vouloit obtenir quelques retranchemens sur les divertissemens de sa majesté. Il s'agit de faire passer cet article, et, pour y parvenir, il déclare qu'il a toujours devant les yeux cette belle maxime (c'est ainsi qu'il la qualifie) : *Qu'il faut épargner cinq sous aux choses non nécessaires, et jeter les millions quand il est question de la gloire du roi. En mon particulier*, ajoute-t-il, *un repas inutile de mille écus me fait une peine incroyable, et lorsqu'il est question de millions d'or pour la Pologne* (il s'agissoit de faire nommer roi le prince de Conti), *je vendrois tout mon bien, j'engagerois ma femme, mes enfans, et j'irois à pied toute ma vie pour y fournir s'il étoit nécessaire. Votre majesté excusera, s'il lui plaît, ce petit transport.* Le roi excusa sans doute le *petit transport,* comme on put le voir par l'immensité de la fortune que laissa Colbert ; mais c'étoient ces *petits transports* qui valoient aux ministres des gratifications énormes, des sommes considérables aux mariages de leurs enfans, des grâces de toute espèce. Voilà ce qui fournissoit à Louvois (car il avoit aussi des *petits transports*) tous les moyens de faire à son palais de Meudon

des dépenses royales, et le mettoit dans le cas de dire à ses amis : *J'en suis au quatorzième million.* Il faut remarquer que les ministres étoient sûrs de n'être jamais inquiétés, depuis que le roi s'étoit expliqué sur le regret d'avoir poursuivi Fouquet; et de plus ayant dit plus d'une fois : *Il est juste que ceux qui font bien mes affaires, fassent bien les leurs,* ils se croyoient à l'abri de tout reproche par ces mots qui sembloient autoriser en quelque sorte leurs déprédations. Revenons aux mémoires de Colbert.

Un de ces mémoires passe en revue les dépenses inutiles, la marche et le rassemblement des armées dans les provinces, qui ruinent le royaume pour *devenir un amusement de dames;* l'état des affaires *prêt à tomber;* la misère des campagnes, *où tout tombe dans la confusion,* etc., etc. Ce mémoire resta sans réponse; mais on sait que, peu de temps après, le roi répondit à des représentations du même genre, dans une lettre datée de Nanci, 1673 : *Je connois l'état de mes affaires, et je vois ce qui est nécessaire. Je vous ordonne et vous exécutez : c'est tout ce que je désire.*

Une autre fois, il lui mande, toujours en 1673 : *Ne croyez pas que mon amitié diminue; vos services continuant, cela ne se peut : mais il faut me les rendre comme je les désire, et croire que je fais tout pour le mieux.*

Dès ce temps, il y eut plus d'une fois des soulèvemens pour de nouveaux impôts. Il y en eut un surtout en Languedoc; Colbert en instruit le roi. Le roi ré-

pond : *Je sais ce qui s'est passé ; j'ai donné ordre que les troupes marchassent.*

On sent que dans cette correspondance, Colbert, souvent maltraité, essayoit d'apaiser son maître, et la meilleure manière étoit de trouver de l'argent ; alors le roi changeoit de ton et devenoit plus doux. *Vous n'avez que faire*, écrivoit-il un jour à son ministre, *de me recommander votre fils ; je vous tiendrai parole et en prendrai un très-grand soin. Il ne fera rien de mal à propos; mais, s'il le faisoit, je ne le lui laisserois pas passer.*

Ces citations suffisent pour montrer tout le caractère de Louis XIV, et donner une idée précise du ton établi entre le roi et son ministre. Il résulte de cette correspondance, que Colbert vouloit avant tout, comme tout ministre, vivre et mourir en place, ensuite faire le bien s'il l'avoit pu sans déplaire. Il n'est pas moins évident que Louis XIV demandoit à Colbert trois choses : souplesse, argent, silence ; et que ses bontés étoient à ce prix ; enfin, que l'égoïsme le plus complet, armé du despotisme le plus absolu, c'est Louis XIV et son règne. Il est certainement, de tous les rois, celui qui a tenu plus immédiatement rassemblés sous sa main tous les ressorts de sa puissance, et a le plus déterminé leurs mouvemens au profit de ses jouissances personnelles, de ses passions, de son orgueil et de ses préjugés.

Après ces détails, dont la plupart n'étoient pas ignorés de Voltaire, ou qu'il étoit à portée de savoir aussitôt qu'il auroit voulu, on a quelque peine à concevoir

comment il a pu composer son *Siècle de Louis XIV* dans un esprit et sur des principes si peu favorables aux vrais intérêts de l'humanité. Le grand nom de Louis XIV avoit-il, malgré le malheur de ses dernières années, subjugué l'imagination naissante du jeune poëte ? et cette illusion se prolongea-t-elle jusque dans l'âge de sa maturité ? Il est plus probable qu'ayant déclaré la guerre au fanatisme religieux, il crut avoir en lui un adversaire assez redoutable, et vit trop de danger à combattre en même temps le despotisme politique. Peut-être pensa-t-il aussi qu'en traitant dramatiquement le personnage de Louis XIV, et faisant de lui, comme d'un héros de théâtre, l'objet d'une admiration constante et d'un intérêt soutenu, cet intérêt tourneroit au profit de son ouvrage et en accroîtroit encore le succès. Enfin, le mérite d'avoir protégé les beaux-arts étoit pour Voltaire le premier mérite, et couvroit à ses yeux une partie des fautes du monarque : indulgence bien pardonnable dans un homme aussi passionné pour les arts, seul besoin de son âme, seul intérêt de sa vie, seule source de ses plaisirs et de sa gloire. Ne voyons-nous pas, en ce moment même, d'excellens citoyens, d'ailleurs zélés pour la révolution, mettre en balance avec l'intérêt qu'ils y prennent, l'intérêt des beaux-arts, et surtout de l'art dramatique, dont la ruine leur paroît inévitable ? Ce sont des gens disposés à se rappeler Virgile et Racine, plutôt qu'Homère, Sophocle, Ménandre, etc. Il seroit bon de songer à tout ; et d'ailleurs il faudroit considérer qu'acheter de belles tragédies, de bonnes comédies au prix de tous les maux qui sui-

vent l'esclavage civil et politique, c'est payer un peu cher sa place au spectacle.

Il y a peu d'époques dans l'histoire d'une nation, où un intervalle de peu de jours ait produit, dans les formes extérieures de la société, d'aussi grands changemens qu'on en vit à la mort de Louis XIV. Ces changemens ne se bornoient pas aux rapports de politique extérieure, ni à ceux des différens partis à la cour, ou dans l'intérieur du royaume : c'est ce qui n'est pas rare au commencement d'un règne ou d'une nouvelle administration ; mais ici tout parut nouveau, tout porta le caractère d'une révolution dans les principes, dans les idées, dans les mœurs ; tout fut brusque, heurté dans un passage trop rapide à des mœurs, à des opinions nouvelles : spectacle qui se reproduit de nos jours, mais avec beaucoup plus de violence, comme il devoit arriver lorsqu'après soixante-quinze ans, une autre révolution dans les idées a produit enfin une révolution politique, qui met en présence tous les intérêts armés de toutes les passions, dans une cause intéressante pour l'humanité entière. Les changemens opérés à la mort de Louis XIV sont loin d'offrir ce caractère imposant ; mais la réunion de tous les contrastes dut les rendre presque aussi frappans pour les contemporains. Nous ne chercherons pas à rassembler ici tous ces contrastes ; ils sont trop connus, ainsi que les faits et les événemens devenus célèbres par leur singularité bizarre, ridicule ou désastreuse : mais ce qu'il importe de remarquer, c'est l'influence que cette époque a exercée sur nos mœurs pendant un si grand nombre d'années. Louis XIV

avoit orné la galanterie de manière à pouvoir la faire regarder comme une partie de son goût pour la représentation. Le régent, doué d'un esprit brillant et aimable, fit, de son esprit, l'ornement de la plus extrême licence dont on ait eu l'idée depuis les fêtes nocturnes d'Antoine, d'Octave ou d'Héliogabale. Il sembla regarder la décence dans les plaisirs, comme une portion de cette hypocrisie qu'il avoit tant détestée dans la cour du feu roi. Louis XIV avoit paru respecter son propre despotisme dans les ménagemens qu'il avoit pour ses ministres, même pour leurs fautes et leurs erreurs, qu'il essaya de voiler plus d'une fois. Le régent se joua du mépris qu'il avoit pour les siens, et sembloit les maintenir en place, pour jouir de plus près et plus longtemps de leurs ridicules, qu'il exposoit plaisamment à la risée publique. En couvrant de toutes les dignités de l'église et de l'état Dubois, le plus vil des hommes, il sapoit à la fois les fondemens du double respect qui avoit environné le trône de Louis XIV ; il faisoit parvenir jusqu'aux dernières classes de la société, le profond mépris qui, passant de la personne à la place, remonte avec le temps jusqu'à la source même de cette autorité. C'est ainsi que le despotisme prépare de loin sa ruine par folie, par désœuvrement, par gaîté, et se détruit lui-même pour se désennuyer, se divertir, tuer le temps.

On ne peut, au reste, considérer toutes les grandes et aimables qualités de ce prince, sans gémir de l'inconcevable fatalité qui le soumit pour jamais à l'ascendant de ce vil abbé Dubois : on disoit de son temps

qu'il en avoit été ensorcelé. Ce fut un terrible maléfice que celui qui priva la nation du fruit de tant de bonté naturelle, et d'une réunion de talens si précieuse. Courage brillant, intelligence prompte, aptitude à tout, esprit étendu, goût pour tous les arts et pour toutes les sciences ; et, ce qu'on a moins remarqué, parce qu'alors la nation avilie ne formoit pas même un vœu pour la liberté, ce prince, au milieu des illusions de son rang, désiroit la liberté publique : il méprisoit le gouvernement, non pas de Louis XIV, mais le gouvernement français : il admiroit celui de l'Angleterre, où tout homme n'obéit qu'à la loi, n'est jugé que par la loi : il citoit à cette occasion les noms de plusieurs princes qui, en France, après avoir été les esclaves de l'autorité, en avoient été les victimes : il rappeloit avec complaisance l'anecdote du prieur de Vendôme, qui, après avoir enlevé à Charles II, roi d'Angleterre, une maîtresse, femme de sa cour, lui en enleva une autre à la ville, sans que Charles eût d'autres moyens de se venger, que d'engager Louis XIV à le délivrer de ce dangereux rival, en le rappelant en France. On sait qu'il avoit long-temps désiré l'assemblée des états généraux, et que même dans sa régence il fut prêt à les convoquer. Ce ne fut pas sans peine que Dubois réussit à le détourner de ce dessein. On a réimprimé, l'année dernière [1], le mémoire curieux qu'il fit à cette occasion; c'est un modèle d'impudence, comme son auteur. Enfin, ce qui est un trait de caractère encore plus remarquable, ce prince prit plus d'une fois le parti du peuple

[1] En 1789.

contre ses ministres et ses confidens les plus intimes. Qu'on juge de leur surprise, lorsqu'au moment d'un tumulte populaire, à la veille de la banqueroute de Law, il repoussa le conseil violent de réprimer la sédition par la force militaire. *Le peuple a raison*, dit le prince, *s'il se soulève : il est bien bon de souffrir tant de choses.* Il ajouta que, s'il étoit né dans la classe du peuple, il eût voulu se distinguer en prenant la défense des Français outragés par le gouvernement ; mais que dans la sienne, en cas de révolte ou de guerre civile, il se mettroit à la tête du peuple contre les ministres, si le peuple l'exigeoit, pour sauver le roi.

Tel fut le prince à qui de son temps on trouvoit le plus de ressemblance avec Henri IV ; mais qui n'en fut pas moins funeste par l'inconcevable foiblesse qui rendit inutiles toutes ses vertus. C'est ce que la duchesse d'Orléans, sa mère, avoit présagé, dans un apologue ingénieux, où elle introduisoit plusieurs fées bienfaisantes, dotant son fils d'un talent ou d'une grâce, tandis qu'une dernière fée détruit malignement l'effet de tous ces dons, par celui qu'elle leur ajoute, la facilité de caractère. Ce mot de facilité, substitué à celui de foiblesse par l'indulgence maternelle, devint d'un usage universel parmi ses courtisans. On sent par combien de raisons il devoit réussir ; et Voltaire consacra, dans *la Henriade*, cette nuance habilement saisie par les flatteurs, en disant de lui : *Qu'il étoit facile et non pas foible.* Mais, dans la vérité, quel prince fut plus foible que celui-ci ? Étoit-ce sur sa facilité ou sur sa foiblesse que comptoit l'abbé Dubois lorsque, après lui

avoir arraché sa nomination à l'archevêché de Cambrai, et voulant que son sacre si scandaleux fût honoré de la présence de son maître, il ordonnoit à madame de Parabère, maîtresse du régent, d'exiger du prince qu'après avoir passé la nuit avec elle, il assistât publiquement à la cérémonie; ce qu'elle exécuta dans la crainte que ce prêtre ne la perdît auprès de son amant, comme il l'en avait menacée? Étoit-ce foiblesse ou facilité lorsque, après la banqueroute de Law, montant en carrosse pour aller au parlement faire enregistrer un édit ordonnant des recherches contre les financiers, il dit à Nancré, capitaine de ses gardes suisses, qui resta confondu: *Nancré, que dites-vous de ces ministres qui font de moi un persécuteur?* On peut dire même qu'il le devint dans tous les sens, puisque, sous l'administration du prince qui méprisoit le plus toute querelle religieuse, d'Argenson, devenu ministre, remplit les prisons de jansénistes, et fit même bâtir à Bicêtre trois cents loges nouvelles *pour les jansénistes du menu peuple*. On voit que la théologie étoit descendue bien bas. C'est que Dubois, qui d'abord, par un intérêt bien entendu pour la régence et pour lui-même, avoit rehaussé le jansénisme et le parlement, aspira depuis au chapeau de cardinal, et dans ce dessein, se fit auprès du saint-siége un mérite de persécuter les jansénistes, et de faire enregistrer la bulle. On ne cesse d'admirer l'absurde intérêt que le régent prit à cette affaire, et le ridicule chagrin que lui causa sa fille, l'abbesse de Chelles, que d'abord il avoit faite janséniste, en lui donnant un directeur de ce parti, mais qui resta fidèle à

cette doctrine lorsque Dubois eut intérêt de persécuter le jansénisme. Cette princesse, qui avec l'esprit de son père en avoit l'extrême vivacité, s'étoit tellement attachée à cette secte, qu'elle étoit devenue la plus grande théologienne du parti, et, déguisée en sœur converse, avoit confondu le cardinal de Bissy. Le cardinal vaincu se mit en colère, comme de raison, eut recours à sa qualité de prince de l'église, titre avec lequel on n'a jamais tort, et parla de mettre en pénitence la sœur converse, qui à son tour se fit connoître, et reçut, comme princesse, les excuses du cardinal humilié, et, qui pis est, du théologien battu. Cette obstination de l'abbesse de Chelles fut une vraie peine pour le duc d'Orléans; et cette peine dura, car la princesse demeura toute sa vie la patronne et la protectrice du parti janséniste.

Il paroît difficile d'écrire sérieusement l'histoire de cette époque. Il faut savoir d'autant plus de gré au rédacteur des mémoires d'avoir très-bien développé, dans ce mélange de tant d'intérêts divers, la cause de tous les événemens, les ressorts de toutes les intrigues intérieures, et ceux de la politique étrangère. On sent que nous ne pouvons nous engager dans ce labyrinthe; et, si nos lecteurs croyoient y perdre, nous adoucirions leurs regrets, en appliquant à cette période de temps un mot du cardinal Alberoni au duc de Richelieu. Il lui mandoit dans une lettre écrite pour l'engager dans l'intrigue connue sous le nom de conspiration de Cellamare : *Il ne s'est rien fait de bien en Europe depuis trente ans, et en France depuis un siècle.* La France continua encore quelques années à mériter ce

reproche. Bornons-nous donc, en parlant de ces mémoires, à ce qui intéresse plus particulièrement le duc de Richelieu lui-même. Aussi-bien son histoire tient-elle à celle des mœurs, c'est-à-dire, à la perfection que les mauvaises mœurs reçurent alors en France.

On connoissoit assez toute cette cour du régent; mais on trouve ici quelques anecdotes nouvelles, ou du moins peu connues. Telle est, par exemple, la manière dont on s'y prit pour rendre la duchesse d'Orléans douairière moins contraire au système de Law : ce fut de la rendre favorable à sa personne. Law étoit bel homme; et une princesse de soixante-trois ans, de mœurs sévères jusqu'alors, fut sensible à ses empressemens : c'est une foiblesse ou une facilité qu'on pouvoit remarquer même dans la cour de son fils. Le duc de Richelieu en étoit, comme de raison, un des principaux ornemens. Il brilloit dans toutes les fêtes, dont plusieurs étoient nocturnes, et connues alors sous le nom d'orgies grecques, de fêtes d'Adam, etc; car l'histoire, la fable, la Bible, tout fournissoit des sujets ou des allusions à leurs ordonnateurs : on pourroit dire aussi à leurs ordonnatrices, car les dames s'en mêloient; entre autres la célèbre madame de Tencin, sœur d'un prêtre convaincu de faux et de simonie en plein barreau, au moment où il levoit la main pour faire un parjure, et depuis devenu cardinal; religieuse sortie de son cloître après un scandale odieux; intrigante, devenue maîtresse avouée du cardinal Dubois; long-temps arbitre des grâces, et qu'on a vue jouir à Paris, jusque dans sa vieillesse, d'une grande considération.

Comme le sens de ce dernier mot va sûrement changer en assez peu d'années, il n'est pas mal de déterminer la signification qu'il a conservée jusqu'à ces derniers temps. D'abord, ce mot magique, *considération*, ne développoit guère son influence que dans l'enceinte assez étroite d'un certain public, d'un public *choisi;* comme on disoit. La personne *considérée* étoit, pour ce public, l'objet d'une attention marquée, d'un intérêt apparent et convenu. Il falloit la connoître, l'avoir vue, la voir plus ou moins. On la citoit plus ou moins fréquemment, mais plus volontiers qu'une autre; il n'étoit pas nécessaire de savoir pourquoi; le demander eût été de mauvais goût: il étoit réglé que cette existence n'appartenoit de droit qu'à tel rang, telle position, telles circonstances, etc. C'étoit un *privilége* dont le brevet n'existoit pas, mais étoit admis comme reconnu valable entre les initiés, les seuls intéressés à l'affaire. On eût ri d'un étranger qui eût attaché à ce mot, *considération*, les idées d'estime, de bienveillance. Seulement elles n'étoient pas exclues : c'étoit beaucoup. A la vérité, ces nuances n'étoient pas très-éclaircies dans toutes les têtes; mais on s'entendoit, ou l'on croyoit s'entendre, ce qui dans le fond revenoit à peu près au même : d'ailleurs, il importoit de ne pas trop simplifier cette belle science, dont le mystère faisoit le piquant. Cet heureux temps n'est plus : la trace, et même le souvenir de ces minuties enfantines vont disparoître dans une évaluation plus juste des hommes et des choses, presqu'impossible sous un gouvernement despotique, où presque tous les esprits, faute d'aliment so-

lide, étoient réduits à se repaître de ces illusions.

L'esprit français étoit parvenu à donner une sorte d'agrément à de pareilles mœurs ; mais on sait qu'il avoit fait en ce genre bien d'autres miracles. Témoin les succès de ceux qui se qualifioient eux-mêmes les *roués* du régent, mot nouveau, introduit alors dans la langue, ainsi que celui de *braque*. Les courtisans du prince expliquoient ce mot de *roués* en courtisans, *gens qui se feroient rouer pour lui*. Le prince, plus heureux dans son explication, mais un peu ingrat, prétendoit que ce mot vouloit dire *gens bons à rouer*. Cependant il se laissoit gouverner par eux ; ils influoient sur les affaires. Le cardinal Dubois les lâchoit contre les honnêtes gens qu'il vouloit perdre ; et Richelieu remarque positivement qu'ils firent renvoyer du ministère le respectable et laborieux duc de Noailles, lequel ne pouvoit tenir, dit-il, contre les soupers des *roués*, surtout ne donnant point à dîner, faute alors très-essentielle de la part d'un ministre. Plusieurs de ces *roués* étoient des hommes pleins d'esprit et d'agrément, tels que le jeune comte de Broglie, Nocé, leur chef, que le prince appeloit publiquement son beau-frère, parce qu'ils avoient la même maîtresse. Mais le plus singulier de ces messieurs étoit un marquis de Canillac, dont Richelieu rapporte quelques mots très-plaisans. C'étoit lui qui disoit à Law : *Je fais des billets, et je ne les paie pas ; c'est mon système : vous me le volez, rendez-le moi.* Il mêloit quelque sentiment de décence personnelle aux complaisances qu'il avoit pour le régent. On l'appeloit le lieutenant de police nocturne : quoiqu'à vrai dire, d'a-

près le récit de ces fêtes, on ne voie pas ce que Canillac y empêchoit, il n'en étoit pas moins pour cette cour une espèce de Burrhus : il ne devoit pas être difficile d'y paroître tel ; mais les détails du rôle demandoient beaucoup d'esprit.

C'est dans cette société que le jeune duc de Richelieu passoit sa vie, enlevant au régent quelques-unes de ses maîtresses, soit femme de théâtre, soit femme de sa cour : cela étoit à peu près égal, car elles vivoient ensemble ; et la plus honnête de toutes étoit une actrice, nommée Émilie, qui, ayant demandé quinze mille francs au prince, pour acheter une maison de campagne, refusa le double de cette somme envoyé par le prince ; tandis que madame de Parabère partageoit avec Nocé la dépouille des gens de finance, inquiétés par la chambre ardente. A tous ces plaisirs se mêloient, comme de raison, quelques duels de temps en temps. Une tracasserie de société en occasionna un entre le comte de Gacé et le duc de Richelieu : celui-ci fut dangereusement blessé, et de plus conduit à la Bastille. Pendant sa détention on instruisoit son procès ; mais, comme il convenoit à deux maisons considérables que le duel ne fût pas prouvé, il ne le fut pas, et le duc de Richelieu sortit de la Bastille.

Sa convalescence y avoit été longue, quoique l'amour vînt le consoler, ou plutôt parce que l'amour venoit le consoler. Madame de Charolois, accompagnée de la princesse de Conti, ayant gagné ses geôliers à prix d'argent, lui rendoit fréquemment des visites nocturnes. C'étoit le sort du duc de Richelieu, d'être visité à la

Bastille par des princesses. Il y fut remis, quelques années après, pour être entré dans la conspiration de Cellamare; il y reçut encore la visite de cette même mademoiselle de Charolois, et de mademoiselle de Valois, fille du régent. Ces deux princesses, qui, en découvrant le secret de leur rivalité, s'étoient portées à de violens excès l'une contre l'autre, se réunirent pour sauver leur amant. Mademoiselle de Charolois offrit le sacrifice de sa passion à sa rivale, si celle-ci parvenoit à fléchir le régent. C'étoit un combat de générosité qu'elles eurent le plaisir de voir applaudir au théâtre, quelques années après, dans la tragédie d'*Inès,* où Constance fait à Inès le même sacrifice. Mais, par malheur, la situation des personnages français étoit plus compliquée que celle des personnages de la tragédie. Le père de mademoiselle de Valois étoit aussi son amant, et la négociation traîna en longueur. Elle réussit pourtant, et le coupable recouvra sa liberté. Il lui fallut voir le régent, être toisé, maltraité de paroles, être appelé ingrat. L'ingrat se justifia de son mieux. Il prétend avoir dit au prince que le penchant des cœurs français étoit de s'attacher aux descendans de leurs rois, plutôt qu'à leurs parens collatéraux; que la France alloit périr sous ses indignes ministres; qu'on lui avoit montré avec évidence une prochaine tenue d'états généraux, etc. Mais ce qui est remarquable, c'est la fin de son discours. « Au reste, dit-il au régent, » puisque le patriotisme est devenu un crime; puis- » qu'une soumission aveugle aux ministres, aux favo- » rites, aux favoris, est devenue la seule qui conduise » aux récompenses, je vous jure que désormais vous ne

» trouverez en moi qu'un dévoué serviteur. » Il faut convenir que, dans l'ordre de choses où il vivoit, tout conduisoit à cette belle morale; mais on peut espérer qu'elle ne sera plus si nécessaire pour parvenir aux récompenses et aux honneurs.

Il paroît que cette troisième détention du duc de Richelieu à la Bastille, laissa dans son âme un souvenir profond, et surtout un vif ressentiment contre le garde des sceaux d'Argenson, autrefois lieutenant de police. Le ministre sollicita la commission odieuse d'aller interroger le prisonnier, quoiqu'il eût eu d'anciennes liaisons avec sa famille. Il s'en acquitta d'une manière digne de son ancien métier. Aussi le maréchal dit-il plaisamment qu'il l'a recommandé à son historien. Mais si l'histoire doit faire justice des hommes de cette espèce, la philosophie doit observer que leur existence suppose le dernier degré de corruption où une société politique puisse parvenir. C'est l'idée que présente le récit des moyens qui conduisirent d'Argenson à la fortune. Établi dans la place de lieutenant de police, qui n'étoit d'abord qu'une charge du Châtelet, il voua au service de madame de Maintenon une armée d'espions, dont le nombre s'accroissoit tous les jours; il fit arrêter arbitrairement tous les citoyens qui lui étoient suspects : complaisant pour tout ce qui étoit accrédité, terrible pour tout le reste; formidable au peuple, qui l'appeloit *le damné;* devinant comme par instinct quels hommes pouvoient un jour servir son ambition; et ayant, par cette sorte de pressentiment justifié le duc d'Orléans contre les soupçons du roi; esclave des jésuites, persécuteur des jansénistes,

sans aimer ni haïr les uns ni les autres; vigilant, laborieux, et ne cherchant le délassement de ses travaux que dans un libertinage obscur. Un goût particulier lui faisoit rechercher les religieuses, et l'abbaye de Tresnel fut quelque temps son sérail. Il consacroit à l'embellissement de cet hospice les profits des confiscations qui lui appartenoient. On peut juger le plaisir malin que le duc de Richelieu reçut de cette découverte. Il étoit aimé d'une religieuse, qui le fit entrer dans le couvent, déguisé en femme, et le mit à portée de connoître les fantaisies du garde des sceaux. Il en instruit le public après plus de soixante ans. Sans doute il trouvoit juste que, la police ayant su tous nos secrets, nous sussions à notre tour tous les secrets de la police.

Mais de toutes les confidences qu'il fait au public, celle qui sera le mieux reçue sans comparaison, c'est celle qui concerne le fameux *masque de fer*. Il est enfin connu ce secret qui a excité une curiosité si vive et si générale. C'étoit un prince, frère jumeau de Louis XIV, né à huit heures et demie du soir, huit heures après la naissance du roi son frère. Ce fut une victime de la superstition. La conduite qu'on tint à son égard fournit trop de réflexions pour qu'on s'en permette une seule. Nous renvoyons aux mémoires pour la preuve et les détails de ce fait. Le duc de Richelieu exigea que mademoiselle de Valois arrachât ce secret à son père. La réputation du duc d'Orléans aide les lecteurs à deviner quel prix le père obtint de sa complaisance. C'est ce que la princesse explique sans détour à son amant, dans une lettre

en chiffre qui n'a d'honnête que la précaution du chiffre.

Après avoir révélé des secrets de cette importance, on sent bien que c'est un parti pris, de la part du maréchal, de ne ménager personne. Aussi les curieux d'anecdotes trouveront-ils dans ses mémoires toute l'histoire galante ou scandaleuse de ces temps, les portraits des princesses, leurs aventures, celles des dames de leurs cours. C'est Cléon vivant dans ces cours, et imprimant, livrant au public son portefeuille :

Vous verrez notre liste avec les caractères.

Quelquefois, à la vérité, les dates ne sont pas précises ; mais il y supplée par des à peu près, ou des équivalens très-heureux. *C'étoit dans le temps que madame la princesse de.... aimoit M... et M... Ce fut alors que Vauréal (évêque de Rennes) m'enleva madame de Gontaut, et c'est dans cette même année qu'il eut la maréchale et la marquise de Villars.*

Au reste, en nommant ainsi par leurs noms tant de femmes et de princesses, il prétend n'avoir eu d'autre dessein que de leur donner une leçon instructive; « Les princesses doivent, dit-il, songer, comme les » rois, que ceux de leurs courtisans qui paroissent le » plus les adorer, se permettent quelquefois de trans» mettre à la postérité le tableau de leurs foiblesses ». C'est une intention très-morale dont il faut savoir gré au maréchal de Richelieu. Quant à lui personnellement, cette crainte de l'histoire paroît l'avoir fort peu gêné. Mais croira-t-on qu'elle ait quelquefois affligé le régent

dans les dernières années de sa vie? C'est pourtant ce qui est certain; il songeoit avec peine que les détails de ses licencieuses folies seroient transmis à la postérité. Il faut croire qu'il ne se reprocha pas moins son gouvernement, qui ne fut guères qu'une orgie d'une autre espèce; et surtout que le principal objet de ses remords fut cette affreuse banqueroute, dont le souvenir a de nos jours été présenté au peuple comme une menace capable de réprimer l'ardeur des Français pour la liberté, achetée trop cher, disoit-on, par un semblable désastre. Il eût été sans doute horrible; mais la France avoit souffert une fois ce fléau, sans en être dédommagée par la conquête de la liberté politique, et en restant soumise à ce même despotisme, cause reproductive de cette calamité, comme de toutes les autres. Revenons au maréchal de Richelieu.

Ce fut vers ce temps qu'il partit pour son ambassade de Vienne, dont il expose le secret et l'intention. Mais nous ne nous mêlons pas des affaires étrangères; et, laissant de côté la politique, nous n'insistons que sur ce qui représente les mœurs de ce temps; ce mélange de licence et de futilité, revêtu de grâces et d'esprit, souvent de facilité pour les affaires; mélange qu'on étoit convenu de regarder comme la perfection du caractère français. Il sera permis sans doute au caractère français de s'élever un peu plus haut, et il est vraisemblable que le maréchal de Richelieu aura la gloire d'avoir été dans ce genre, comme d'Épernon dans le sien, le dernier *grand seigneur* français.

Le duc de Richelieu fut au courant des affaires sous

le ministère du duc de Bourbon comme sous la régence, et à Vienne comme à Paris. On a vu par la rivalité de mademoiselle de Charolois, sœur du duc de Bourbon, et de mademoiselle de Valois, fille du régent, qu'il avoit à peu près dans les deux maisons les mêmes facilités de s'instruire; mais il étoit le plus en liaison avec madame de Prie : c'étoit en savoir autant que le prince ministre. Le portrait qu'il fait de la marquise de Prie, prouve plus de respect pour la vérité que pour la mémoire de cette dame; elle disposoit de tout, et vendoit presque tout; intrigante, spirituelle et libertine, elle gouvernoit le prince, et elle-même étoit gouvernée, quant aux affaires publiques, par les quatre frères Paris. Le duc de Richelieu raconte un trait qui montre à quelle dangereuse illusion la bonne foi des princes est exposée : ce prince étoit enfermé avec Dodun, fantôme de contrôleur général que les frères Paris maintenoient en place, pour gouverner sous son nom, et ne répondre eux-mêmes de rien; la marquise survient, endoctrinée par Duverney, un des quatre frères, sur une affaire de finance dont il devoit être question dans cet entretien. Elle se fait expliquer l'affaire, saisit très-bien le point précis de la difficulté, et donne un bon conseil, d'après la leçon de Duverney. Qu'on juge de l'admiration de Dodun! *Eh quoi, madame,* lui dit-il, *le grand Colbert vous a donc transmis son âme?* Se peut-il qu'on ose insulter ainsi les princes, en les traitant comme de vieux tuteurs de comédie!

On sait comment, à peu près dans le même temps,

cette marquise de Prie ravit à la maison du prince son amant, l'honneur de donner une reine à la France. On cherchoit parmi les jeunes princesses de l'Europe une épouse pour le jeune roi Louis XV. Mademoiselle de Vermandois, sœur du duc de Bourbon, belle, spirituelle, vertueuse, élevée loin de la corruption générale, vivoit dans un couvent à Tours. La marquise se hâte de prendre les devants auprès de la princesse, part pour s'assurer d'elle, et se fait introduire sous un nom emprunté. Malheureusement le sien étoit fort maltraité par le public, et elle put s'en apercevoir par les réponses franches et naïves de mademoiselle de Vermandois. Cette franchise lui coûta le trône; la marquise sortit furieuse, en laissant entendre ces mots : *Va, tu ne seras jamais reine de France.* C'est en effet ce qui arriva. Voilà donc une princesse, pleine de vertus et d'agrémens, victime d'une intrigue subalterne et du ressentiment d'une femme perdue! Tout n'étoit pas agrément pour les princes dans cet ordre de choses dont la ruine excite des regrets si douloureux. La marquise continua de braver l'indignation publique, de lire avec dédain les chansons faites contre elle, en disant : *Voilà comme sont les Français quand ils sont trop bien;* de jeter au feu les remontrances du parlement de Rennes et de celui de Toulouse, sous prétexte qu'elles étoient de mauvais ton, et qu'elles *sentoient la province* : mot plaisant que le duc de Richelieu a dû conserver.

Le fruit de toute cette conduite fut de faire renvoyer M. le duc, qui soutint sa disgrâce avec dignité, et qui,

séparé de madame Prie, parut dans sa retraite, rendu à sa bonté naturelle, aussi estimé comme homme qu'il avoit été blâmé comme ministre.

Ce ne fut pas de lui sûrement que vint l'idée du projet qui s'exécuta sous son ministère. On donna un compte rendu où l'on supposoit un *déficit* qui n'existoit pas, et qu'on imaginoit pour avoir le prétexte de mettre un nouvel impôt : c'étoit un faux d'une espèce nouvelle. Nous sommes devenus plus vrais, et la bonne foi de notre *déficit* actuel est au-dessus de tout soupçon. Il faut croire que l'*âme de Colbert, transmise à madame de Prie*, fut innocente du mauvais conseil donné au prince, puni, comme tant d'autres, du malheur d'être mal environné.

La portion publiée des mémoires de Richelieu renferme les premières années du ministère du cardinal de Fleuri. Nous regrettons de ne pouvoir, par le rapprochement des faits, conduire le lecteur aux idées que leur résultat présente; le portrait du cardinal; l'intérieur de la cour; les premiers développemens de la jeunesse du roi; les querelles du ministère et du parlement; l'embarras où se trouve le cardinal par un effet du zèle et du courage de deux conseillers au parlement, l'abbé Pucelles et Mengui; la chanson que, dans sa détresse, il demande à M. de Maurepas; le succès de cette chanson, où celui-ci fait dire aux femmes de la Halle :

Rendez-nous Pucelles, oh guai!
Rendez-nous Pucelles;

trente séances silencieuses tenues de suite au parle-

ment, et levées sans avoir ouvert la bouche, par un président qui prétendoit avoir le droit d'empêcher la discussion des affaires ; le cardinal qui renvoie de Versailles les députés, en disant *qu'on ne parle jamais d'affaires au roi ;* le profond étonnement de ce cardinal, lorsqu'ils vont à Marly porter leurs remontrances ; le cri de sa surprise et le mot qu'il répète au premier président : *Ah! monsieur, à Marly! à Marly! ô ciel! et pour parler au roi!* Joignez à ces belles choses le retour des querelles religieuses, l'importance des prêtres sulpiciens substituée à celle des jésuites réduits, depuis leur chute, à faire des canonisations pour se soutenir un peu dans le peuple ; le ridicule concile d'Embrun, présidé par le ridicule cardinal de Tencin : toutes ces tracasseries, il faut en convenir, forment l'histoire de cette époque.

Tel est donc l'abaissement où une nation peut descendre ! On l'a vue depuis descendre encore plus bas ; et son histoire avoit, comme elle, grand besoin d'être régénérée. Observons que dans cet intervalle de quelques années, cité comme très-heureux, deux hommes disposoient de la plupart des places dans l'église et dans l'état. L'un d'eux étoit un abbé Pollet, qui, dans son parloir de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, recevoit les sollicitations de toute la cour et des dames les plus titrées : *Ce qui ne me surprenoit pas,* dit le maréchal de Richelieu, *parce que je les avois vues baiser les mains de Law et le suivre même dans sa garde-robe.* Le second étoit Barjac, valet de chambre du cardinal. Ce Barjac étoit un singulier personnage, et mé-

riteroit *un long article à part.* Il disoit familièrement: *Nous avons donné aujourd'hui telle place. Le maréchal de Villars est venu nous voir;* et quelquefois même, il parloit en son nom, sans faire mention du cardinal. Les plus grands seigneurs lui faisoient la cour; mais, comme il avoit de l'esprit et du goût, il falloit y mettre de la mesure. Il étoit parmi les valets de chambre des ministres ce que Tibère étoit parmi les empereurs : il vouloit que l'adulation fût digne de lui; que les courtisans, ses flatteurs, ne s'avilissent qu'à sa guise; et les plus grands seigneurs y étoient souvent fort embarrassés. Voilà de qui tout dépendoit. *Heureusement,* dit le maréchal, *Barjac étoit un honnête homme. Heureusement* est le terme propre; c'étoit bien fait alors de rendre grâce au ciel de la probité d'un valet de chambre. Elle tenoit lieu d'une bonne constitution, au moins pendant le temps que le ministre restoit en place, en conservant le même valet de chambre; mais il étoit permis de souhaiter que le bonheur d'une grande nation reposât sur une base plus solide et plus durable.

Nous espérons que le rédacteur se hâtera de nous donner la suite de ces mémoires [1]; ce que nous ne disons pas pour l'obliger de les écrire à la hâte. Nous l'avons déjà blâmé d'avoir donné lieu à ce reproche; c'est à quoi nous bornons notre critique littéraire. On doit lui tenir compte des principes dans lesquels il a rédigé ces mémoires, et du sentiment patriotique dont il paroît animé presque partout. C'est un beau droit à l'in-

[1] Cette suite a paru depuis en cinq volumes.

dulgence publique, assuré d'ailleurs plus particulièrement au genre de l'histoire. On ne doit pas rougir de dire avec le plus grand citoyen et le plus grand écrivain de l'ancienne Rome : *Historia quoque modo scripta placet.*

FIN DES MÉLANGES SUR LES MÉMOIRES DE RICHELIEU.

MÉLANGES

Tirés de la partie littéraire du *Mercure de France*, année 1791.

Sur la VIE PRIVÉE *du Maréchal de* RICHELIEU.

Ce livre qui, dans tous les temps, eût piqué la curiosité, doit en ce moment la réveiller encore davantage, et intéresser sous plus d'un aspect. Il suffiroit seul pour nous faire mesurer l'abîme dont nous sortons. Il présente dans la vie d'un seul homme le tableau de tous les abus, de tous les vices moraux et politiques, qui, en conduisant la nation au dernier terme du malheur et de l'avilissement, l'ont placée dans l'alternative de périr ou de changer entièrement les bases de l'édifice social. On a vu des hommes affligés et même consternés de la révolution, convenir, après la lecture de ce livre, qu'elle étoit inévitable et nécessaire. Un court précis de la vie de cet homme singulier rendra cette opinion très-plausible.

La vie de M. de Richelieu est comme partagée en trois portions égales : la première, entièrement livrée aux plaisirs, à la débauche, et même à tous les genres de débauche ; la seconde, partagée entre l'ambition, les affaires et les plaisirs ; la troisième, marquée par tous les abus du pouvoir, par le mépris de toutes les convenances, par les vices les plus odieux, et les intrigues

les plus avilissantes. Parcourons rapidement ces trois époques.

On a dit que le cardinal de Fleury avoit commencé sa fortune, à soixante-treize ans, par être roi de France. On peut dire que Richelieu, à quatorze ans, pensa commencer sa carrière de galanterie à peu près de même, c'est-à-dire, par une princesse, héritière présomptive du trône. On crut qu'il étoit distingué par la duchesse de Bourgogne. On le crut, et cette opinion étoit presque, aux yeux de Richelieu, l'équivalent de la réalité. Il acquéroit une célébrité précoce par cette aventure un peu précoce elle-même, qui lui valut d'être marié et mis à la Bastille. L'éclat même de la punition accréditoit ce bruit si favorable à l'amour-propre du jeune homme. Il convient lui-même qu'il prit soin de confirmer ce soupçon. Sa grande excuse, outre la vanité, c'est que cela ne pouvoit nuire à la princesse qui étoit morte; et il est vrai que les morts se laissent calomnier tant qu'on veut. Richelieu se vit tout-à-coup l'objet des complaisances de plusieurs femmes de la cour; et le mot que lui dit Louis XIV, à son retour de l'armée de Villars, lorsqu'il vint annoncer la nouvelle de la victoire de Denain, ce compliment flatteur : *Vous êtes destiné à faire de grandes choses*, étoit un oracle qui le recommandoit à l'attention des dames. Mais, tant que le roi vécut, ses galanteries furent décentes, c'est-à-dire, ignorées. On ignora, par exemple, une aventure avec une madame Michelin, aventure dans laquelle Richelieu développa une atrocité froide, monstrueuse à son âge : c'est ce fond de barbarie que Ri-

chardson dit être dans le cœur d'un vrai libertin, et qu'il a si bien exprimé dans le caractère de Lovelace. Richelieu lui-même nous a conservé tous les détails de cette horrible anecdote : nous y reviendrons. Madame Michelin n'étoit qu'une bourgeoise; qu'elle attende : il est juste que les femmes présentées passent avant elle. Honneur, par exemple, à madame de Guébriant, qui, écrivant à Richelieu un billet daté du Palais-Royal, lui indique un rendez-vous à la cour des cuisines : *Restez-y,* lui répond le duc, *et charmez-y les marmitons pour lesquels vous êtes faite. Adieu, mon ange.*

La cour du Palais-Royal n'étoit pas, comme on voit, celle de Louis XIV : aussi ce billet est-il des beaux jours de la régence, pour lesquels Richelieu sembloit né. Il seroit impossible et inutile de raconter ses succès en ce genre; car c'en étoit un, comme on le voit par le mot même de *succès* appliqué à ces turpitudes. Nous renvoyons, sur toute cette époque de la régence, aux précédens *Mémoires de Richelieu.* On auroit pu croire qu'ils ne laissent rien à désirer; mais la *Vie privée* contient de nouveaux détails dont quelques-uns sont assez piquans dans ce misérable genre; d'autres vont au-delà même de ce qu'on imaginoit. Nous osons blâmer l'auteur de la Vie privée de les avoir recueillis; ils seroient mieux à leur place dans quelques-uns de ces ouvrages dont la licence est annoncée par leur titre même, et que la pudeur ou seulement le bon goût rejettent avec dédain, en se reprochant une indiscrète curiosité. L'auteur remarque, d'après Richelieu lui-même, que, lorsque le récit de ces indignités par-

venoit jusqu'au peuple, qui, alors connoissant peu les grands, les respectoit, il n'en vouloit rien croire, et rejetoit ces bruits commé absurdes ou calomnieux. Rien de plus simple : il ne pouvoit attacher l'idée de plaisir à ces inconcevables folies, à ces produits monstrueux d'une imagination dépravée. La vérité perdoit, à force d'invraisemblance, son effet et ses droits : et le vice, protégé en quelque sorte par son excès même, trouvoit dans l'incrédulité publique un asile contre le mépris et l'horreur qu'il auroit inspirés.

Laissons donc là les amours de Richelieu avec la duchesse de Berri, la princesse de Conti, mademoiselle de Charolois, mesdames d'Averne, de Tencin, Sabran, de Nèle, Villars, Mouchy, Villeroi, Gontaut, Parabère, *e tutte quante*, etc.; ses duels, ses emprisonnemens, les visites des princesses rivales, etc.; mais remarquons jusqu'où l'iar et la mode peuvent pousser le délire et le rendre en quelque sorte contagieux. Croiroit-on qu'à son dernier emprisonnement à la Bastille, où il fut mis pour la conspiration de Cellamare, toutes ces femmes que nous venons de nommer, et beaucoup d'autres encore, prirent pour promenade journalière les environs de la Bastille? C'est là que se rendoient ses maîtresses délaissées, outragées même par lui. Les voitures descendoient depuis le bas des tours jusqu'à la porte Saint-Antoine, pour recommencer à parcourir le même espace jusqu'à la retraite du duc. Toutes ces femmes le saluoient; et les gestes finirent par former un langage. Le chapeau en l'air exprimoit : *Je vous aime*; et la réponse de la dame étoit de lever la main hors de

la voiture. Le nombre des carrosses étoit quelquefois si grand, qu'il obstruoit le passage de la porte Saint-Antoine, et y occasionnoit la foule. C'est un fait attesté par les vieillards contemporains.

Ce qui n'est pas moins surprenant, ce qui a fait dire à plusieurs de ses maîtresses, qu'il avoit un charme pour se faire aimer, c'est que la plupart de ces femmes lui sont restées constamment attachées, quelques-unes même jusqu'à leur mort. On connoît l'excès et la durée de la passion de mademoiselle de Valois. Ce fut pour elle, il est vrai, qu'il fit les choses les plus extraordinaires; mais il les aimoit encore plus qu'il n'aimoit ses maîtresses. Le duc de Modène, son mari, et mari très-jaloux, s'empressa de l'arracher à la vie du Palais-Royal, et de la conduire dans ses états; Richelieu part *incognito* pour l'Italie, arrive à Modène, se présente à la princesse, suivi d'un seul valet, déguisé comme son maître en marchand de livres. Méconnu d'abord, reconnu ensuite, tendrement défrayé de son voyage, et surpris à une troisième entrevue par le prince qui survint, il ose soutenir son personnage. Heureusement le duc de Modène n'avoit jamais vu le rival dont il savoit sa femme éprise; il lui demande des nouvelles de France, du duc de Richelieu, à qui le brocanteur se vante d'avoir vendu de mauvais livres, et surtout beaucoup de libelles contre le régent et l'abbé Dubois; excellent commerce dont il s'est bien trouvé: c'est une scène digne du *Légataire*. Richelieu eut toujours un goût vif pour cette sorte de passe-temps, et le hasard le servit souvent à souhait; comme, par exemple, lorsque, déguisés en

abbés, lui et l'un de ses amis, pour aller voir au couvent deux jeunes pensionnaires dont ils étoient amoureux, il se vit sollicité d'abord, et enfin forcé par l'absence du prédicateur ordinaire du couvent, de prononcer un sermon à sa place, quoiqu'il prétendît *n'avoir pas les pouvoirs*. Il s'en tira très-bien, et fut fort applaudi; *étonné*, dit-il en descendant de chaire, *de n'avoir pas débité plus d'extravagances*. Le goût pour les bizarreries le suivit jusque dans sa vieillesse, et lui fit attacher du prix à séduire une jeune dévote de Bordeaux, par l'entremise innocente d'un gardien des capucins, chargé, sans le savoir, d'un billet doux pour sa pénitente. C'est ce qui fait que cinquante années de la vie d'un duc et pair, ambassadeur, gouverneur de province, maréchal de France, présentent une foule de détails dignes de figurer dans les aventures de Mazulim, de Mizapouf, et ressemblent trop souvent aux *Six Semaines du chevalier de Faublas* [1].

Il semble que ce don de se faire aimer s'étendit jusqu'à ses rivaux, à ceux qu'il trompoit sans cesse: témoin le régent qui se plaignoit de lui fréquemment, qui voyoit Richelieu lui enlever ses maîtresses, ses propres filles, toutes les femmes de sa cour, même les filles de théâtre, et qui ne finissoit pas moins par l'admettre de nouveau dans sa société intime et dans sa grande familiarité. Il n'y a pas jusqu'à Dubois qui ne devînt pour lui moins brutal que pour tout autre, et qui ne semblât quelquefois même le rechercher, quoiqu'il eût contre lui les mêmes sujets de plainte que le

[1] Petit roman fort connu.

régent. Ce prêtre indigne, las de trouver sans cesse Richelieu sur son chemin, finit par lui demander quartier, et le prier de lui laisser quelques femmes, par grâce. Le duc promit; mais il n'étoit pas en son pouvoir de tenir parole : aussi bientôt après il fut pris sur le fait par l'abbé, qui entra en fureur, et invoqua la foi des traités; Richelieu prétendit cause d'ignorance, et dit à l'abbé : *Pour prévenir les méprises nouvelles, que ne me donnez-vous votre liste? je la respecterai.* Dubois se mit à rire, s'adoucit, et, malgré quelque reste d'humeur, lui dit presque poliment : *Je ne veux vous avoir pour confrère qu'à l'académie.*

Ils en étoient en effet tous les deux, et y étoient aussi bien placés l'un que l'autre. Richelieu avoit déjà cet honneur, qui, comme on a vu, ne lui étoit pas arrivé en dormant. Richelieu à l'académie à l'âge de vingt-six ans, et vingt-trois ans avant Voltaire, qui n'y fut admis qu'à cinquante ans passés! c'est là un des ridicules les plus innocens de l'ancien régime; mais telle étoit la convenance d'alors. Cette réception faisoit d'ailleurs tant de plaisir à mesdames de Villars, de Villeroi, à nombre d'autres, qu'il y auroit eu une malhonnêteté gratuite à les en priver. Richelieu a imprimé les lettres qui attestent la joie de ces dames sur ce grand événement, et sur l'importance qu'elles attachoient au titre d'académicien. Rien ne montre mieux à quel point les futilités consacrées par la mode peuvent tourner les têtes. Qu'importoit un honneur littéraire à un homme qui ne savoit pas orthographier! Lui-même nous a laissé son discours de réception, transcrit de sa main, et de-

puis imprimé figurativement avec les fautes d'orthographe. Le discours, comme on le devine, n'étoit pas l'ouvrage du nouvel académicien. Tous ceux qui ont vu des lettres particulières de M. de Richelieu, savent que cet homme si brillant dans la société, écrivoit comme un de ces hommes, si méprisés par lui, que des circonstances ont privés des premiers élémens de l'éducation.

Malgré cet inconvénient, M. de Richelieu ne fut point embarrassé de sa harangue. Pour être plus sûr de son fait, il en fit faire trois : l'une par Campistron, l'autre par Fontenelle, et la troisième par Destouches. De ces ouvrages réunis et confondus par centons rapprochés, auxquels il fit les changemens qu'il voulut, il composa un tout, qu'il copia lui-même : voilà son seul tort. Sa harangue eut, comme de raison, le plus grand succès; car M. de Richelieu avoit le sentiment des convenances; on conçoit que non-seulement il n'étoit pas obligé d'écrire comme un homme de lettres, mais qu'il devoit même s'en abstenir avec soin. C'eût été une dérogeance, et Richelieu ne pouvoit pas faire une pareille faute. On connoît cette phrase qui a duré jusqu'à nos jours : *Un style d'homme de qualité, écrire en homme de qualité;* c'est-à-dire bien, pas trop bien pourtant; non comme un homme de lettres, qui doit y regarder, qui tâche; mais en homme comme il faut, qui fait bien tout, naturellement, cela comme le reste, sans prétention; qui a de l'esprit, du talent même, si l'on veut, mais qui en seroit dispensé, et dans le fond n'est tenu à rien. C'est dommage que la révolution tarisse la source

de tous ces bons ridicules. Quelle suppression! quelle réforme! Cela est fâcheux pour les plaisans. Mais qu'y faire? il faut que tout le monde y perde. Par bonheur, cette même révolution, brisant les entraves de toutes ces bienséances conventionnelles, délivre et met à l'aise le génie et le talent des ci-devant privilégiés; cela console. Revenons au véritable talent de M. de Richelieu, celui de séduire les femmes. Nous n'avons pas oublié notre promesse sur l'aventure de madame Michelin.

C'étoit une jeune femme d'une beauté rare, du maintien le plus modeste et le plus touchant, pleine d'honnêteté, de religion, et jusqu'alors très-attachée à ses devoirs. Par malheur, ses devoirs n'étoient pas tous également agréables : son mari étoit vieux, un bon homme occupé de son commerce; c'étoit un miroitier du faubourg Saint-Antoine. Le duc de Fronsac (c'étoit alors son nom) la vit et en devint amoureux. Il se déguise, se présente chez le marchand comme pour acheter des meubles, cherche à plaire à sa femme, ne peut s'en faire écouter, s'aperçoit pourtant qu'il plaît, et qu'il ne trouve d'obstacles à sa passion que dans l'honnêteté de celle qui en est l'objet. Il se résout à employer la ruse et la violence; mais il manquoit d'argent : son père vivoit. Que fait le jeune duc? il va chez une femme de la cour, dont il est amoureux et aimé, et lui emprunte l'argent dont il a besoin pour la tromper elle-même. Il s'étoit déjà fait meubler un appartement par le bon homme Michelin, qui n'étoit point surpris qu'un jeune homme eût un asile à offrir à ses maîtresses. Mais il s'agissoit de conduire dans cet asile la femme du bon

homme. Qu'elle y vînt de son gré, c'est ce qui étoit impossible : comment l'y conduire? Il suppose qu'une certaine duchesse veut donner sa pratique à M. Michelin, lui commander un ameublement; mais pour cela on veut causer avec madame Michelin. Cette duchesse étoit à la campagne. Un carrosse devoit venir chercher la femme du miroitier, la vient chercher en effet, un jour qu'on avoit eu soin d'éloigner le mari. La voiture emmène la femme dans une maison inconnue. Elle entre dans un appartement où elle trouve le duc de Fronsac. Surprise, effroi de la malheureuse femme. Elle se défend contre ses entreprises; mais le duc avoit fait fermer toutes les portes. La victime succombe. Le coupable étoit aimé : il obtint sa grâce, et de plus un second rendez-vous, non dans cette maison, mais chez madame Michelin même. Là, toujours échauffant le cœur et les sens d'une femme foible, mais honnête et intéressante même dans sa faute, chassant les remords par l'amour, il parvint à obtenir, dans une nuit indiquée, le partage du lit nuptial.

Quel étoit son but? Il avoit aperçu une amie de madame Michelin, logée dans la maison, jeune et belle comme sa voisine, mais d'une beauté différente. Il se reprochoit de ne l'avoir pas assez remarquée, d'avoir été injuste envers elle. Le mal fut facilement réparé. Celle-ci, n'ayant pour elle que sa figure, étoit une bourgeoise vaniteuse et sotte, flattée d'attirer les regards d'un duc, donnant l'idée d'une femme née pour le vice, comme madame Michelin pour la vertu. L'affaire ne traîna pas en longueur; mais il falloit au duc de Fronsac quelque

chose qui le dédommageât de cette facilité, qui rendît l'aventure piquante. Il imagina de choisir, pour le rendez-vous donné à Madame Renaud (c'est le nom de cette femme), la même nuit obtenue avec tant de peine, et qui devoit appartenir à madame Michelin; nuit dont l'espérance avoit été achetée par des remords terribles, que redoubloit l'idée, effrayante pour une bourgeoise dévote, d'assoupir une servante avec de l'opium. Qu'on juge de sa surprise lorsqu'avant deux heures du matin, le duc de Fronsac, trompant sa maîtresse par une fable, par un récit romanesque, sort de chez elle, et est supposé sortir de la maison. Il monte chez madame Renaud, et reste chez celle-ci jusqu'à neuf heures du matin.

Mais, s'il aimoit les scènes piquantes, il eut tout sujet d'être content. Voilà madame Michelin qui, probablement pour distraire sa douleur, ou pour échapper un moment à ses remords, vient voir son amie. C'est le duc de Fronsac qui s'offre à sa vue. Elle ne revient pas de son étonnement : aucune des deux femmes n'est confidente de l'autre. Madame Renaud redoutoit sa dévote amie, qu'elle croyoit inabordable. La dévote a peine à se croire trompée, loin de se croire trahie; pour trahie, elle ne l'étoit pas encore, puisque M. de Fronsac n'avoit rien dit à madame Renaud. Mais il n'étoit pas homme à se priver du surcroît d'agrément que jetoit dans cette scène la révélation du mystère. Il apprend à madame Renaud, trop humiliée, que son amie a des raisons d'être indulgente; qu'une nuit partagée entre deux rivales honnêtes ne sauroit les brouiller ni entre

elles, ni avec leur amant. Madame Renaud reste confondue en apprenant l'emploi des deux premières heures données à sa voisine. Celle-ci ne peut concevoir l'étrange mortel dans les mains de qui elle est tombée. La douleur de l'amour outragé, le dépit de l'orgueil humilié devant une rivale étonnée et indigne de l'être, le bouleversement de toutes les idées, le mélange de toutes les passions, tout cela formoit un tableau ravissant pour un homme tel que le duc de Fronsac. Cependant cette scène avoit encore besoin d'être égayée, et c'est pour cela qu'il propose aux deux rivales de vivre de bon accord, de former entre trois cœurs unis une société vraiment douce et charmante; et là-dessus, nombre d'exemples pris dans la société, tirés de l'histoire tant profane que sacrée. Cette proposition, qui ne paroissoit pas effrayer infiniment madame Renaud, confondoit et accabloit madame Michelin; mais enfin il parvint à l'appaiser, à la consoler, et, resté seul avec elle, il obtint encore son pardon.

Ce n'est pas tout : toujours séduite, toujours entraînée, elle consent d'accepter un déjeûner chez le duc de Fronsac. Cette fois elle croit bien être seule, et n'avoir pas de rivale à craindre. Mais Fronsac tenoit à son plan, et vouloit le réaliser. Madame Renaud paroît : nouvelle peinture des délices attachées à un sentiment commun à trois belles âmes; et toujours redoublant le désordre de leurs idées par son ton, sa vivacité, ses manières, il oblige les deux femmes à tirer à la première lettre à qui passeroit la première du salon dans un cabinet. L'une et l'autre ayant eu audience al-

ternativement, s'en retournent l'une assez contente, l'autre la mort dans le cœur : on devine assez que c'étoit la pauvre madame Michelin. L'honnête bourgeoise, peu faite à ces mœurs, et ne trouvant qu'une source de peines dans l'erreur qui l'avoit séduite, confuse, déchirée de remords, avilie à ses propres yeux, devient triste, languissante, malade : il crut qu'elle n'étoit qu'ennuyeuse. Il avoit dès lors arrangé tout son plan d'égoïsme (nous verrons la théorie, il l'a tracée lui-même : elle est curieuse). Il laissa là madame Michelin. Elle voulut le voir, et lui parla comme fit Clarisse à Lovelace, comme une âme tendre et dévote qui, renonçant à la vie, s'occupe avec effroi de l'avenir et du salut de ce qu'elle aime. On juge comme elle fut reçue. Il alla conter toute cette belle aventure à la duchesse qui lui avoit prêté l'argent pour les meubles achetés chez le miroitier, et jouir de l'effet de cette belle histoire sur une femme qu'il avoit aimée, et qu'il se plaisoit à désoler de temps en temps.

Cependant sa victime dépérissoit, et mourut enfin; ce qu'il apprit en rencontrant le mari en deuil, qu'il fit monter dans sa voiture. Il convient ou il prétend qu'il fut touché du récit de cette mort : « Mais je savois » déjà, disoit-il, qu'il n'est pas prudent de se concen» trer dans sa douleur, et j'allai chez la duchesse de.... » où il ne fut question que du voyage de la princesse » de.... (c'étoit une de ses nouvelles maîtresses), et le » plaisir d'entendre parler d'elle me rendit bientôt ma » belle humeur ». Tel étoit M. de Richelieu à l'âge de seize ans; et tel il se peint lui-même. Mais ce qui rend

cette aventure encore plus odieuse, c'est qu'on s'aperçoit que cette lâche et cruelle atrocité prend sa source, non dans l'étourderie et dans la frivolité de son âge, mais dans un mépris féroce pour quiconque n'étoit pas de sa classe; sentiment qui chez lui se reproduit sans cesse : Et *les gens de notre sorte,* et *un amant tel que moi,* et *un rien de nous autres charme ces femmes-là.*

Mais que dire du passage suivant? C'est au moment qu'il veut quitter la malheureuse qu'il a séduite, et qu'il représente lui-même comme la plus honnête personne qu'il ait connue : « Et comme Mercure, » poursuit-il, qui a pris la figure de Sosie, et qui va » ensuite se nettoyer dans l'Olympe avec de l'ambroi- » sie, je promis bien de me décrasser de ces deux » liaisons roturières auprès de la céleste princesse de... » Ce trait et cent autres de même espèce, répandus dans ses mémoires, montrent à quel point cet orgueil nobiliaire peut détruire l'humanité dans le cœur de ceux qu'il a corrompus. Nous n'en citerons qu'un seul exemple : Le lendemain de la bataille d'Ettinghen, Richelieu fut chargé de faire enlever les morts. On sait que la vue d'un champ de bataille est affreuse le lendemain d'une action; mais celui-là, surtout, faisoit horreur : on en jugera par un seul trait : M. de Richelieu vit *les corps des gens de son espèce, mêlés et confondus sans ménagement avec ceux des simples soldats*. C'est ce mélange dont il fut le plus saisi. M. de Richelieu avoit raison : c'est là une des calamités qui consternent profondément une âme noble. N'est-ce

pas en effet une chose indécente que cette confusion des rangs parmi des gens tués la veille, et chez qui on eût pu si aisément rétablir l'ordre? n'est-ce pas une malhonnêteté grossière, un manque d'éducation dans le général ennemi, de n'avoir pas, immédiatement après sa victoire, commandé le triage des cadavres, afin de séparer du moins les espèces? Cet usage devroit être établi par les lois de la guerre, et même par le droit des gens : Grotius et Puffendorf sont impardonnables de n'y avoir pas songé. Quant à l'assemblée nationale.... n'en parlons pas. Elle a fait bien pis : elle a confondu les espèces dans le genre, et même les espèces vivantes, ce qui est un peu plus contrariant.

On seroit tenté un moment de croire ces vaniteuses sottises assez châtiées par le ridicule qui les poursuit; mais, avec un peu d'attention, on s'aperçoit bientôt qu'il falloit quelque chose de plus. Encore un petit exemple, rien n'éclaircit mieux les idées.

Un des gens de M. de Richelieu battit si fort un homme, que le battu mourut quelques jours après : c'est ce qu'on appelle vulgairement tuer. La femme du défunt eut l'insolence de se plaindre : *Je fus obligé*, dit M. de Richelieu, *d'écrire à d'Argenson pour la faire taire*. On sait que faire taire un homme du peuple, une femme du peuple, c'étoit, en langage de police, menacer de Bicêtre. On voit que le peuple a gagné à se faire appeler la nation. Ceci, par parenthèse, explique assez bien le plaisir qu'il trouve à se servir de ce mot; et, sans justifier l'abus qu'en a fait quelquefois

son ignorance passagère, on peut dire qu'il s'est trouvé assez mal du mot peuple, pour vouloir lui en substituer un autre. Revenons au mot de M. de Richelieu : *Je fus obligé d'écrire à d'Argenson....* Il a regret à la peine de se mettre à son bureau, de prendre la plume pour exiger d'un magistrat le silence des lois, c'est-à-dire, leur violation, en arrêtant la poursuite d'un homicide! Et que dire de la tranquille certitude qu'il a d'être obéi par ce d'Argenson, auquel il commande une honteuse prévarication comme un hommage dû à la grandeur? Sans doute il regrettoit aussi de prendre la plume, quand il fit mettre pour six mois à Bicêtre un bourgeois de Paris, qui avoit cru reconnoître sa femme dans la personne de madame de Charolois, conduite chez un commissaire; quand il fit enfermer au Fort-l'Évêque un de ses valets de chambre, pour avoir été préféré à lui par une jolie ouvrière; quand il fit mettre pour six mois à l'Hôpital cette malheureuse fille *pour la punir,* disoit-il, *d'avoir un mauvais goût, et de préférer un valet à un grand seigneur.*

Il faut convenir que tous ces traits, et tant d'autres effets immédiats d'une féroce arrogance, trop commune en différentes classes autrefois privilégiées, ont dû provoquer d'autres punitions que celle du ridicule. C'est du souvenir de tant d'outrages que sont nés les plus grands événemens d'une révolution qui foule aux pieds ce stupide orgueil, et qui absout un peu les Français de leur longue patience. La destruction presque subite de ce monstre, vil bâtard de la féodalité, rappelle

un fameux passage de Suétone [1] applicable à l'état dont nous sortons. Les Français, ayant souffert ces opprobres et ces horreurs pendant plusieurs siècles, les firent enfin cesser en 1789.

Les désordres dans lesquels se plongeoit la jeunesse du duc de Richelieu, lui étoient communs avec toute la jeune noblesse de France; mais il avoit surpassé tous ses rivaux dans cet art, alors si célèbre, d'orner le vice, de le revêtir de l'agrément des manières, de toutes les grâces de l'esprit; de lui prêter la séduction d'une amusante légèreté, qui tourne en passe-temps le mal qu'elle fait, et jouit du scandale qu'elle cause : talens fort estimés des descendans de l'ancienne chevalerie, et par lesquels Richelieu étoit devenu l'objet de l'émulation générale. Il pouvoit se flatter d'être le meilleur élève du fameux comte de Grammont, ou plutôt d'Hamilton, son historien. Ce livre a été long-temps, comme on sait, le bréviaire de la jeune noblesse. C'est lui qui a le plus contribué à fonder en France une école d'immoralité prétendue agréable, et d'une perversité réputée charmante. Réussir auprès des femmes fut d'abord le premier mérite; les tromper fut le second; et, comme tous les arts vont en se perfectionnant, les livrer au déshonneur et à la dérision publique, devint la jouissance la plus délicieuse. C'est ce qui paroît inconcevable; mais ce n'est pas tout : le comte de Grammont étendit beaucoup les bornes de l'art et les ressources du talent : celui de friponner au jeu devint une gentillesse parmi les

[1] *Tale monstrum per mille annos perpessus orbis terrarum tandem sustulit.*

adeptes ou les concurrens ; et enfin la science fut portée à son comble par l'admission des friponneries de toute espèce, et même de la filouterie. C'étoit pousser un peu loin les droits de l'honneur français; mais, d'un autre côté, c'étoit lui faire d'illustres et de nombreux partisans : c'étoit appeler à son secours tous les ennemis de la morale moins complaisante, moins arbitraire, et qui, par cette raison, a paru long-temps un peu bourgeoise : grand défaut, devenu moins choquant depuis qu'au lieu de bourgeois la France a des citoyens. On commence à s'apercevoir que l'abolition des ordres lui a déjà fait prendre une meilleure contenance ; et l'on croit qu'avec le temps elle pourra triompher de son fantastique adversaire, *l'honneur français,* dont M. de Richelieu étoit alors un des plus illustres représentans, ayant affiché plus de cent femmes, et tué ou blessé deux ou trois hommes. On l'a vu depuis, dans sa vieillesse, tenir le sceptre de l'honneur d'une main odieuse, avilie aux yeux de la morale, mais non pas aux yeux de cet honneur : observation qui rend inutiles toutes celles qu'on pourroit y ajouter.

Il étoit probable que ce seroient là les plus grands exploits de M. de Richelieu, et que les succès de cette espèce, ceux de la table et du jeu composeroient toute sa gloire. Il n'en seroit pas moins parvenu à tout; c'étoit le privilége des hommes de sa classe.

Mais M. de Richelieu joignoit à ses vices quelques qualités heureuses; et aux préjugés qui dégradoient sa raison, comme celle de tant d'hommes nés dans le même rang, il unissoit un esprit fin, une cer-

taine sagacité indéfinissable, un tact heureux et prompt qui, en toute affaire, lui faisoit saisir le point de la difficulté et chercher les moyens de la vaincre. Il savoit ce qu'il vouloit, chose plus rare qu'on ne pense; et, malgré une foule d'inconséquences dans les détails de sa vie privée, il marchoit toujours à son but. C'est ce qu'avoit démêlé Voltaire à travers les folies dont il avoit été témoin, et que lui-même avoit partagées. Richelieu, dès sa première jeunesse, avoit arrangé son plan d'égoïsme: ce qui suppose, à la vérité, une âme froide et un esprit déjà pervers, mais capable de réflexion. Ce plan s'étendit ensuite avec les succès et avec les espérances qu'ils font naître; mais il le rapporta toujours à un même objet, à un calcul de bonheur tel que ses idées et ses passions lui permettoient de le concevoir. Rechercher tous les plaisirs, tirer de leur publicité même une sorte de gloire et un moyen de les multiplier, courir à la fortune par toutes les voies qui étoient à son usage, et presque toutes y étoient; se maintenir auprès du maître; avoir une place à la cour, et un gouvernement où il pût faire tout ce qu'il voudroit: voilà les idées qui l'occupoient dans le sein des plaisirs mêmes. A la vérité, telles sont à peu près celles des courtisans qui se trouvent à portée de former de pareils projets; mais nul n'avoit plus que Richelieu l'art de deviner et de ménager quiconque pouvoit le servir dans ses vues. Il dut même en être occupé plus constamment, persuadé, d'après une prédiction d'astrologue, qu'il rempliroit la carrière d'un siècle: il ne s'est trompé que de huit ans.

Ce fut immédiatement après la mort du régent que

Richelieu commença de mêler les affaires aux plaisirs. Le plaisir même préparoit le succès des affaires, ou du moins des intrigues qui le conduisoient à s'en occuper utilement pour lui. A cette époque, madame de Prie régnoit, car M. le duc étoit premier ministre. C'étoit peu de s'être assuré de mademoiselle de Charolois, sa sœur (*s'assurer* étoit le mot technique), il falloit encore être sûr de madame de Prie : et Richelieu s'en assura de la même manière. Il fit mieux encore, il se laissa quitter. Un de ses principes (car il en avoit beaucoup de cette espèce) étoit de gagner de primauté toutes les femmes; mais cette fois il jugea que le rôle d'un amant affligé, résigné, philosophe indulgent, qui connoît l'inconstance du cœur humain et qui la pardonne, convenoit merveilleusement au succès de son affaire. Il acquit ainsi la confiance de la maîtresse de M. le duc. Il la prit encore par un autre foible : il la servit dans le projet de renvoyer l'infante, et de donner une femme de son choix à Louis XV. Il proposoit une princesse de Saxe, et remit même un mémoire à madame de Prie sur ce sujet. C'étoit une idée de madame de Gontaut, qui depuis peu s'étoit attachée à M. de Richelieu. Ainsi les femmes faisoient tout pour lui, et lui faisoit tout pour les femmes. Cet embarras de marier le roi, étoit la suite du renvoi de l'infante. On avoit scandalisé l'Europe, offensé le roi d'Espagne, indisposé l'empereur; on manquoit à la mémoire de Louis XIV, à la personne de Louis XV: mais ce désordre arrangeoit madame de Prie, et l'intérêt personnel d'une vile intrigante, maîtresse du prince ministre, s'appela politique, raison d'état pendant

tout le ministère de M. le duc : c'est la règle. Une chose remarquable, et qui prouve combien les événemens peuvent, en politique, devenir favorables aux plus mauvaises mesures, comme nuisibles aux meilleures, c'est que ce renvoi de l'infante, ce refus de lui substituer une princesse de Saxe, cette étrange préférence donnée à la fille d'un roi détrôné, ces fausses combinaisons valurent à la France, par une suite de hasards impossibles à prévoir, la possession de la Lorraine et du duché de Bar : avantages très-supérieurs à ceux que pouvoit apporter l'infante d'Espagne ou la princesse de Saxe.

Dans l'inquiétude que causoit cette célèbre tracasserie, dont il pouvoit résulter une guerre, l'ambassade d'Allemagne devenoit d'une extrême importance. Richelieu osa présumer assez de son esprit et de ses talens pour la solliciter. Il trouva la cour de Charles VI livrée à l'Espagne, prévenue de la foiblesse de notre ministère, et disposée à développer cet orgueil que le foible oppose à ceux qu'il croit encore plus foibles que lui. Richelieu n'eut d'abord que des dégoûts à essuyer. L'empereur lui refusa long-temps la permission de faire son entrée : on répandoit dans Vienne que, vu sa jeunesse, il ne pouvoit être qu'un espion. C'est ce qui l'affligea le plus, *attendu que ce rôle*, dit-il, *n'appartient qu'à un homme du peuple*. On ne conçoit pas un pareil reproche à l'égard d'un ambassadeur avoué par sa cour, qui certainement ne va pas dans une cour étrangère pour espionner, mais simplement pour épier, observer, surprendre les secrets, ce qui est bien différent.

Le moment où Richelieu s'offensoit d'être pris pour

un espion, étoit précisément celui où Voltaire, son ami, faisoit réciter au théâtre ces beaux vers, dans *Brutus* :

L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable :
Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.

Observons que celui qui débite ces vers est un consul romain, Valérius surnommé Publicola, *qui cultive le peuple, qui s'est voué au peuple, l'homme du peuple,* si l'on veut, mais dans un sens fort différent de celui que Richelieu attachoit à ce mot.

Les obstacles mis à l'entrée de l'ambassadeur de France, étoient l'ouvrage du duc de Riperda, Hollandois, ambassadeur d'Espagne. Richelieu résolut de se débarrasser de cet adversaire, sans compromettre de nouveau la cour de Versailles avec celle de Madrid. Tel étoit et tel est encore l'état des mœurs en Europe, que le talent de se battre en duel n'est pas toujours étranger à celui des négociations (quoique l'abbé de Mably n'en parle pas) et peut contribuer à leur succès. Une insulte personnelle faite à Riperda, et dont celui-ci négligea de demander raison, dégrada l'ambassadeur d'Espagne, et lui rendit le séjour de Vienne encore plus désagréable qu'il ne l'avoit été au duc de Richelieu. Celui-ci obtint l'honneur de faire son entrée : c'étoit l'honneur de se ruiner. Elle fut remarquable par un faste sans exemple jusqu'alors; mais Richelieu vouloit éblouir, comme il vouloit que sa cour intimidât celle de Vienne, qui prenoit le

ton d'une supériorité offensante. On continua de prodiguer les dégoûts à l'ambassadeur de France. L'empereur, qui ne l'invitoit ni aux bals, ni aux fêtes de la cour, le réservoit pour les messes, les vêpres, et tous les offices, qui étoient d'une longueur insupportable à tout autre que sa majesté impériale, laquelle étoit dévote. L'ambassadeur tint bon contre l'ennui, courage qui lui fit beaucoup d'honneur, et montra qu'il étoit propre aux affaires. C'est ce que l'on ne croyoit pas : mais on en fut parfaitement sûr, lorsqu'on le vit travailler douze ou quinze heures de suite, quelquefois même passer les nuits à chiffrer. La patience avec laquelle il supporta ce travail, il l'attribua toute sa vie aux différentes stations qu'il avoit faites à la Bastille, où il lut avec fruit l'histoire, et principalement celle de France. C'étoit le seul temps de sa vie qu'il eût donné à l'étude, et il aimoit à rappeler l'obligation qu'il avoit à cette forteresse.

La pénétration naturelle de Richelieu lui fit apercevoir bien vite qu'on lui avoit fait mal entamer la négociation, et il vit mieux et plus juste que tout le conseil de France, ce qui n'étoit pas bien difficile. Le plus simple bon sens avertissoit que, dans le dessein d'apaiser Philippe v, il falloit choisir pour médiateur, non pas le roi d'Angleterre qui lui étoit suspect, mais l'empereur lui-même alors disposé en faveur du roi d'Espagne. Croira-t-on qu'il fallut beaucoup de temps et de soin à Richelieu pour convaincre de cette vérité le duc de Bourbon, et Morville, ministre des affaires étrangères ? On n'a indiqué dans la vie privée du maréchal

que le principal objet de cette négociation. Les détails sont réservés à sa vie publique, et contiendront vraisemblablement un gros volume : c'est plus que la seconde guerre punique dans Tite-Live ; mais tout devient important chez les modernes.

L'étonnement que causoit à Paris et à Versailles le genre de vie qu'il menoit à Vienne, la facilité avec laquelle il se prêtoit à des mœurs si nouvelles, lui firent donner le nom d'Alcibiade. Il avoit de plus avec le héros grec une autre conformité, celle de se consoler de tout, comme lui, dans le commerce des femmes. Mesdames de Badiani et de Lichtenstein prirent pitié de ses tourmens diplomatiques. L'une d'elles lui déclara qu'elle estimoit beaucoup le zèle qu'il avoit pour sa cour, et l'en récompensa en lui révélant les secrets de la sienne.

L'intrigue de madame de Linchtenstein fut secrète, celle de madame de Badiani publique. C'étoit la maîtresse du Prince Eugène. Il prit de l'humeur ; mais il étoit vieux, et, malgré sa haine pour la cour de France, presque Français, il pardonna. Richelieu avoit mis ainsi sur la même ligne à peu près Eugène et Villars. Les vainqueurs, les vaincus, Français, étrangers, amis, ennemis, Voltaire, comme les autres, tout subit le sort commun. Madame du Châtelet se reprocha toujours cette foiblesse, du moins à ce qu'elle prétend. Il paroît que Voltaire prit très-mal la chose, et presque en bourgeois ; c'est beaucoup dire : au moins est-il vrai qu'il n'y mit pas une grâce parfaite.

Tandis que l'ambassadeur, aidé de ces dames, menoit

à bien sa négociation, M. le duc de Bourbon fut renvoyé du ministère. Richelieu en fut plus affligé que surpris. Il s'étoit, comme on dit, tenu en mesure avec l'évêque de Fréjus, et, par un heureux hasard, il se trouva en position de servir utilement le nouveau ministre. Le suffrage de l'empereur étoit nécessaire au précepteur du roi de France, qui sollicitoit le chapeau de cardinal. Cette partie de la négociation devint bientôt, comme de raison, la plus importante : elle réussit ; le cordon bleu en fut la récompense. Il en eût désiré quelqu'autre plus solide, *connoissant*, dit-il, *des choses beaucoup meilleures que le cordon bleu*. Cependant, comme il l'obtint trois ans avant l'âge, sa vanité fut satisfaite ; et ce cordon lui tint lieu d'une récompense plus réelle. Il quitta Vienne, et revint triomphant du séjour de la dévotion à celui des plaisirs, pour lesquels il avoit une vocation plus marquée.

Richelieu, de retour à Paris, se rendit à tous les goûts de sa jeunesse. Il redevint le héros de toutes les aventures galantes. Il ne put plus faire un pas à la cour, sans trouver quelqu'une de ses maîtresses anciennes ou nouvelles. Ce fut alors qu'il acheva de mériter la gloire qu'on lui a depuis accordée, celle d'avoir perfectionné les mauvaises mœurs. Les femmes de la ville furent aussi l'objet de ses soins ; et là, parmi les hommes, la classe de ceux à qui leur fortune permettoit de vivre avec la classe supérieure, le prit pour modèle. L'imitation descendit même dans les rangs inférieurs, et y produisit de ridicules copies, dignes d'être jouées sur le théâtre, et qui, en effet, y ont été jouées. Mais la re-

présentation de ces ridicules reproduits sur la scène, loin de les corriger, a semblé quelque temps les multiplier dans le monde et dans la société. C'est ce qui, plusieurs années après, a fait dire à J.-J. Rousseau, que le théâtre renforçoit les mœurs, au lieu de les réformer: observation juste et profonde d'un phénomène bizarre, qui ne peut avoir lieu que dans une nation entièrement dégradée, où la dépravation de tous a corrompu le jugement de tous; où, par le renversement de toutes les idées naturelles, et par l'oubli complet de toute morale, la peinture du vice est prise naïvement pour son éloge; enfin, où l'on accepte, comme modèle présenté à l'imitation, ce qui est offert au mépris et à l'indignation publics.

S'il pouvoit exister un spectacle plus affligeant et plus odieux, ce seroit de voir ce même peuple, assemblé au théâtre, se réjouir et rire aux éclats de sa propre dégradation, en applaudissant sur la scène à des traits qui l'avilissent lui-même, dans la personne d'un bourgeois ou d'une bourgeoise insultés par un monsieur le comte ou une madame la marquise, dont les insolences étoient à coup sûr honorées de la faveur du parterre. Des pièces entières roulent sur ce fond, et sont dirigées vers ce but méprisable. Certes on peut presque pardonner à ceux qui, méconnoissant l'influence des lumières régénératrices des empires, ont cru la révolution impossible, ou ont pensé du moins qu'on ne pouvoit long-temps tenir soulevé hors de la fange un peuple qui sembloit s'y complaire et s'y enfoncer avec délices. Il est à croire que lorsque la génération actuelle aura disparu et fait place à

d'autres Français, à des hommes vraiment dignes de la liberté, ces turpitudes dramatiques, bannies du théâtre qui ne pourra plus les supporter, mais conservées dans les bibliothéques, comme tant de mauvais ouvrages, accuseront la bassesse inconcevable qui faisoit de l'avilissement national le divertissement de tous les jours. Revenons à M. de Richelieu.

Il avoit perdu sa femme, mademoiselle de Noailles, qu'il avoit épousée malgré lui, et à laquelle il étoit toujours resté étranger. Il se remaria, ne consultant que son cœur et son orgueil: c'étoit presque la même chose. Il épousa mademoiselle de Guise, à laquelle il fut fidèle six mois, ce qui parut une merveille. C'est à l'occasion de ce mariage que Voltaire fit sa jolie Pièce:

Un prêtre, un oui, trois mots latins,
A jamais fixent vos destins, etc.

Le public s'amusa beaucoup d'une saillie plaisante, par laquelle Richelieu rappeloit une aventure de sa première femme. Madame de Richelieu, première du nom, avoit long-temps aimé son mari passionnément; mais, constamment négligée, même rebutée par lui, elle s'étoit enfin consolée avec un écuyer; son mari l'avoit su, et avoit tiré parti de cette connoissance pour s'amuser quelquefois de l'embarras de sa femme; c'eût été un travers d'en faire un autre usage. La mort de madame de Richelieu le débarrassa de cet écuyer auquel il ne pensoit plus. Croiroit-on que cet homme, ayant eu connoissance du mariage de M. de Richelieu, avant qu'il fût devenu public, osa venir lui demander

cette même place d'écuyer auprès de sa seconde femme? *Quoi, monsieur,* lui dit le duc, *encore cette fois! vous êtes bien alerte. Non, monsieur, on n'a pas besoin de vos services.* Cette légèreté, dans la manière de considérer cet accident, et d'y faire allusion, fut généralement goûtée : c'étoit la perfection.

On approuva beaucoup aussi les ménagemens qu'il eut pour sa seconde femme : elle étoit de la maison de Lorraine, et parente de l'empereur. M. de Richelieu poussa l'attention pour elle jusqu'à se gêner et à lui cacher ses infidélités et ses intrigues. Il tint aussi une conduite excellente à l'égard de madame de La Martelière, femme de la ville, mais d'une beauté rare, à laquelle il continua de rendre ses soins pendant une longue maladie et jusqu'à sa mort. C'est ainsi qu'il en usa encore, quelques années ensuite, avec madame de La Popelinière, devenue si célèbre par l'aventure de la cheminée tournante, et à laquelle il fit une pension, ce qui n'étonne pas; mais qui fut payée, ce qui est très-remarquable. Tous ces procédés, toutes ces honnêtetés dont personne ne cherchera l'explication dans les principes de la morale universelle, tiennent chez M. de Richelieu à des convenances locales, à des détails de mœurs qu'il est à propos d'éclaircir. M. de La Martelière, M. de La Popelinière n'étoient point des miroitiers du faubourg Saint-Antoine, comme le mari de la pauvre madame Michelin : c'étoient de bons fermiers généraux de la place Vendôme, donnant d'excellens soupers aux gens de la cour, et tous les deux parfaitement ridicules. Ils défrayoient ainsi doublement leurs hôtes, et il eût fallu

de terribles raisons pour se brouiller avec de pareils amis. Songeons que c'étoit le temps où une femme connue, voulant se justifier du mauvais choix d'un amant, a dit, dans un couplet très-joli :

Je le pris sans scrupule,
Et je le fis exprès,
Pour voir de près
Son ridicule.

Comment rompre avec M. de La Martelière, qui avoit mené M. de Richelieu chez sa femme et chez une fille qu'il entretenoit, se vantoit et se plaignoit presque d'être adoré des deux, étoit désolé de n'avoir point d'enfans ni de l'une ni de l'autre, et à qui M. de Richelieu en promettoit, gageant même *le double contre le simple ?* Il gagna, et M. de La Martelière eut des enfans.

Quant à M. de La Popelinière, ce fut lui qui se mit dans son tort, et qui rompit le premier, ayant découvert la cheminée tournante, par laquelle M. de Richelieu entroit dans la chambre de sa femme : il ne tenoit qu'à lui de se taire. Ce fut bien ce que lui dit le maréchal de Saxe; qui, après avoir admiré l'invention de la cheminée, blâmoit seulement la préférence donnée à Richelieu, et ajoutoit plaisamment : *Encore si c'étoit moi !* Ce dernier trait prouve que le héros avoit daigné descendre aux manières françaises. Voltaire avoit raison de dire, dans le *Poëme de Fontenoi:*

C'est là ce fier Saxon qu'on croit né parmi nous.

C'est un éloge qu'on ne peut donner à M. de La

Popelinière, qui s'emporta, se couvrit de ridicule, et mit sa femme hors de chez lui. Madame de La Popelinière, ainsi chassée, perdue et déshonorée plus qu'il n'étoit d'usage, il convenoit, il étoit décent que M. de Richelieu la traitât bien, vu le monde où elle avoit vécu, et où n'avoit pas vécu madame Michelin.

Rajeunissons M. de Richelieu, déjà vieux à l'époque de la cheminée, et suivons les progrès de sa fortune. Il avoit poursuivi le cours de ses prospérités. Sa bonne conduite à Philisbourg lui avoit valu le grade de brigadier des armées du roi. Il avoit tué en duel M. le prince de Lixen, un Allemand nommé M. de Penterieder; il avoit eu de plus, dans l'intervalle, beaucoup de femmes et quelques filles : le commandement de Languedoc vint à vaquer, et il l'obtint. On ne peut nier que sa conduite n'y ait été infiniment plus honnête que partout ailleurs, surtout pendant la vie de madame de Richelieu. Il mérite un grand éloge pour la résistance qu'il opposa à M. de Saint-Florentin, éternel persécuteur des protestans, et qui vouloit faire de M. de Richelieu un instrument de persécution. C'est ce qu'il ne voulut pas être. Il envoya même à Versailles un mémoire en leur faveur, rempli des principes de la tolérance : c'est ainsi qu'on appeloit alors le simple bon sens et l'humanité. C'étoit le fruit de sa liaison avec Voltaire, dont, à cet égard, il se reconnoît le disciple. Ce mémoire, et son indulgence envers les protestans, ne furent pas sans danger pour lui, et lui firent grand tort à la cour; mais Richelieu jouissoit d'une faveur trop ancienne, trop personnelle, pour pouvoir être

perdu par une seule bonne action : un parvenu, un intendant, un homme sans entours, à la bonne heure. Le duc se soutint, il pouvoit même se compromettre encore davantage, et, en dépit de M. de Saint-Florentin, risquer toutes les bonnes actions qu'il auroit voulu, d'autant plus que madame de Châteauroux, sa nièce, parvint, peu de temps après, à la faveur déclarée du jeune monarque : c'est ainsi qu'on s'exprimoit alors. L'état de maîtresse du roi n'étoit point encore une dignité ; on ne lui disoit point : *Le poste où vous êtes élevée ;* elle ne répondoit pas : *La place que j'occupe.* Ce langage est postérieur de quelques années : il faut toujours remarquer le progrès des mœurs.

On accusa M. de Richelieu d'avoir tramé cette intrigue ; mais il est certain qu'il n'y eut aucune part : il ne l'apprit même que par la confidence immédiate du roi. Ce n'est pas que cette accusation lui fît beaucoup de peine, puisqu'il déclare que cette complaisance est la moindre qu'on puisse avoir pour son roi, et qu'il voit fort peu de différence entre lui procurer une maîtresse ou lui faire agréer un bijou. Ces dispositions, connues du public, lui ont attiré long-temps après, et vers l'année 1770, le reproche plus grave, selon lui, d'avoir trempé dans une intrigue du même genre, mais d'une espèce beaucoup moins noble à ses yeux. Rien n'étoit plus contraire à ses principes. Il pensoit qu'un roi se devoit à lui-même de n'arrêter son choix, ou ses choix, que sur des femmes présentées ou faites pour l'être. C'étoit, selon lui, dégrader cette place que d'y

élever des personnes d'un rang inférieur; et les femmes de la cour étoient de cet avis. A la vérité, quand le maître avoit failli à cette règle de convenance, le devoir des courtisans étoit d'honorer le choix du roi, et d'en tirer tout le parti possible. C'est à quoi M. de Richelieu ne manqua jamais. Il fit à toutes les maîtresses de Louis XV une cour assidue, et même, dans sa vieillesse, on le vit approuver le dernier goût du roi et lui citer les noms des princes, rois et empereurs, qui avoient choisi, dans les derniers rangs de la société, leurs maîtresses et même leurs épouses. C'est ainsi qu'il rajeunissoit, dans ses récits amusans, l'érudition historique qu'il qu'il avoit acquise à la Bastille : *Qualis ab incepto.*

M. de Richelieu, admis dans l'intimité du roi et de madame de Châteauroux, devint, comme de raison, le guide de sa nièce dans sa périlleuse carrière. Il fut le confident de ses chagrins, et ils étoient grands. Elle aimoit le roi, qui n'aimoit que les plaisirs; elle le sentoit, s'en affligeoit; elle vouloit la gloire de son amant qui ne vouloit point de gloire; elle se désespéroit de la prodigieuse indifférence du roi sur toutes les affaires. *Je ne pouvois pas croire,* écrit-elle, *ce dont je suis témoin, et qui, tôt ou tard, si on n'y remédie, occasionnera un grand bouleversement* : ce mot est remarquable. Madame de Tencin, à la même époque, parloit aussi d'un renversement total. Ainsi, dès l'année 1742, des femmes, par le seul avantage de leur position, devançoient de quinze ou vingt ans les pronostics, qui depuis ont fait honneur à la sagacité de plusieurs philosophes et de quelques hommes d'état.

Ce qui étonnoit madame de Châteauroux causera sans doute la même surprise à la postérité. On aura quelque peine à croire que, dans la guerre de Bavière, le roi écrive de sa main, le 23 janvier (la lettre existe) : *Il y a des nouvelles de Bavière du* 13 (décembre précédent) ; *mais je ne les ai pas vues.* Il étoit resté trois semaines sans se faire rendre compte des nouvelles de la Bavière !

Madame de Châteauroux, pour tirer le roi de cette apathique indolence, souhaita qu'il parût à la tête de ses armées. Ce désir avoit quelque chose de généreux : il tourna contre elle ; mais il accrut la célébrité et la gloire de son oncle, le duc de Richelieu.

Distingué à l'affaire d'Ettinghen, où il n'eut de chagrin que ce spectacle cruel dont nous avons parlé, *les corps morts des gens de son espèce confondus impitoyablement avec ceux des soldats*, il étoit devenu premier gentilhomme de la chambre et lieutenant général. Il se distingua encore sous les yeux du roi à la campagne de Flandre et à la prise de Courtrai. Son assiduité auprès de lui pendant sa maladie à Metz, l'obstination avec laquelle il refusa de croire au danger réel de la maladie, tout servit à l'affermir dans la faveur du roi. Richelieu étoit sincère et vrai dans cette occasion : il ne crut jamais au danger de cette maladie de Metz, dont l'exagération lui parut l'ouvrage des prêtres et des courtisans, ligués pour écarter d'un prince foible et superstitieux madame de Châteauroux. Pendant cette crise, elle se désoloit, elle prévoyoit sa perte prochaine. Au retour du roi dans la capitale, sa

maîtresse, confondue dans la foule, la mort dans le cœur, jouissoit de l'allégresse publique. Mais quelle jouissance! elle avoit vu le roi attendri de l'amour de son peuple. *Il paroissoit ému*, écrit-elle, *il est donc susceptible d'un sentiment tendre!* Quel mot après trois ans de liaison! Tenue à l'écart, et souhaitant d'être rappelée, elle croit le roi arrêté par la crainte d'avouer ses torts envers elle. *Il croit peut-être*, dit-elle, *avoir trop de torts à effacer, et c'est ce qui l'empêche de revenir: ah! il ne sait pas qu'ils sont tous oubliés.*

Voilà la nature; c'est le sentiment et le langage d'Ariane dans la pièce de ce nom:

> Plus de ressentiment de ton crime passé;
> Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé:
> C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère.

Rien de plus touchant; mais Ariane, en adressant ces paroles à Thésée, dans Naxos, n'avoit à prétendre pour ses parens ni commandement d'armées, ni gouvernement de province. Voilà pourquoi elle est encore plus intéressante que madame de Châteauroux, qui néanmoins, vu le temps, le lieu et la place, ne manquoit pas d'une certaine honnêteté. Mais elle-même, malgré son zèle pour le bien de l'état, faisoit faire des fautes à son amant. Après la malheureuse affaire d'Ettinghen, il écrit au duc de Richelieu: *Dites au maréchal de Noailles* (proche parent de madame de Châteauroux), *que je ne lui écris pas, mais que je suis très-content de lui.* C'est ainsi qu'il écrit au ma-

réchal de Soubise après la bataille de Rosbac; il fait plus, il lui donne le bâton de maréchal de France. Voilà une de ces fautes que le despotisme auroit dû à jamais s'interdire. On a quelque peine à concevoir ces scandales authentiques, prodigués gratuitement, sans prétexte et sans objet. Trois puissances gouvernent les hommes : le fer, l'or et l'opinion; et quand le despotisme a lui-même détruit cette dernière, il ne tarde pas à perdre les deux autres.

Nous rompons un peu trop souvent le fil des événemens publics, et nous donnons trop d'attention à la partie morale du dernier règne. Revenons à M. de Richelieu qu'on trouve partout, et jusqu'alors presque toujours brillant.

Il le fut surtout à Fontenoi; et, quoi qu'aient pu dire ses ennemis, ainsi que ceux de Voltaire, qui accusoient ce dernier d'immoler à son idole la gloire du maréchal de Saxe, il paroît qu'on ne peut lui refuser l'honneur du conseil qui détermina le gain de la bataille. Cette idée d'entamer avec du canon la colonne anglaise, paroît d'ailleurs si simple, qu'on ne peut attribuer qu'à la maladie du maréchal de Saxe l'oubli d'un pareil ordre. Le courage de Richelieu, égal à sa présence d'esprit, le précipita dans les premiers rangs de la colonne éclaircie par le canon; et c'est là un des beaux momens de sa vie.

Il est peut-être de tous les Français, celui qui a rendu le plus saillant ce bizarre contraste du courage d'un guerrier intrépide et des mœurs de *Tanzaï*. Lawfeldt lui vit déployer la même bravoure et la même intelligence. Sa

réputation militaire devint alors assez grande pour que les Génois, à la mort du duc de Boufflers, désirassent de le mettre à la tête des forces de la république soulevée contre les Autrichiens. On ne peut nier que sa conduite n'y ait été habile et vigoureuse. Elle lui fit pardonner les folies qu'il fit pour Pelinetta Brignolet, belle-sœur du doge, la seule femme connue près de laquelle il n'ait pu réussir. Richelieu avoit alors cinquante ans; mais il ne vouloit point s'en apercevoir, et à Gênes même plusieurs femmes le lui firent oublier. Il avoit eu le même avantage dans son ambassade de Dresde, célèbre autant que celle de Vienne par le faste qu'il y déploya : c'étoit une de ses passions.

Il réparoit, comme tant d'autres, par l'avarice, les dommages qu'elle lui causoit. La même cour étrangère le vit abandonner à l'avidité du public, reçu dans son hôtel, de superbes décorations de dessert, même son argenterie, et refuser à ses valets de pied le remboursement de leurs frais pour leurs habits de gala. On le vit depuis, dans son gouvernement de Bordeaux, s'approprier douze mille francs d'appointemens attachés à la place de capitaine de ses gardes, payés par la ville, et en détacher généreusement douze cents livres, disant qu'à ce prix il auroit des capitaines des gardes tant qu'il voudroit. Ce capitaine des gardes étoit pourtant bon gentilhomme, considération très-importante pour M. de Richelieu; mais les principes s'affoiblissent quelquefois dans la vieillesse. Nous ne parlons point de la réduction proportionnelle faite sur les six mille livres payées par la ville au secrétaire. Celui-ci n'étoit pas gentilhomme; il

n'y a rien à dire, si ce n'est que le gentilhomme et le roturier furent ici confondus sans ménagement, comme à la bataille d'Ettinghen.

Nous arrivons au moment où M. de Richelieu, toujours jeune, brillant d'exploits guerriers et d'aventures galantes, n'ayant été malheureux en amour que dans la ville où il avoit une statue, va jeter encore un nouvel éclat, et accroître sa gloire militaire.

Il avoit été l'un des courtisans les plus empressés de madame de Pompadour, qui avoit succédé au poste de madame de Châteauroux. Madame de Pompadour, n'étant point de la classe des femmes présentées, la manière de penser du duc ne lui permettoit point d'approuver ce choix, tant qu'il n'étoit pas fait; mais, une fois fait et déclaré, Richelieu se comportoit comme s'il l'eût approuvé : c'étoit son principe. Cette conduite avoit singulièrement flatté madame de Pompadour, et redoublé pour Richelieu la bienveillance du monarque. Ce début étoit bon; mais, par un caprice bizarre, Richelieu ne persévéra point : il avoit de l'orgueil, et il désobligea cruellement madame de Pompadour. Elle avoit de son mariage une fille chérie; et, voyant la cour à ses pieds, elle crut pouvoir proposer au duc de Richelieu un projet de mariage entre son fils et Alexandrine : c'étoit le nom de cette jeune personne. Richelieu fit une de ces réponses qui, sans être précisément un refus ou une offense, laissent de longs souvenirs à la vanité mécontente. Il est probable qu'il s'en repentit, et que, s'il eût prévu la mort de cette jeune Alexandrine, il se fût épargné, par une réponse

plus obligeante, les désagrémens que lui attira sa réplique.

Par malheur, ces petites tracasseries décidoient quelquefois du sort d'une campagne et de la destinée de l'état. Elles pensèrent, comme on verra, faire échouer l'entreprise sur Minorque, et occasionnèrent probablement les délais mis dans le renvoi du courrier dépêché à Versailles, après l'affaire de Closter-Seven, délais qui rendirent inutile à la France une avantageuse capitulation. Il est affligeant de songer que toutes ces petites intrigues soient une portion essentielle de l'histoire. Quant à M. de Richelieu, il croyoit que c'étoit l'histoire toute entière, et pensoit qu'elle ne pouvoit être écrite que par des hommes initiés aux mystères du gouvernement: ministres, généraux, courtisans. A la vérité, elle peut, selon lui, être rédigée par un historien que choisiroit le roi; *Car pourquoi,* ce sont ses termes, *laisser à tout le monde le droit d'écrire l'histoire?* M. de Richelieu avoit ses raisons de préférer les historiographes aux historiens. Cependant, on peut voir, par la manière dont il est traité dans les *Mémoires* de Duclos, que personnellement il n'avoit pas plus à gagner avec les uns qu'avec les autres.

Quoi qu'il en soit, les uns et les autres doivent convenir que M. de Richelieu développa, dans l'entreprise sur Minorque, les talens et les ressources d'un général. Il arrive à Toulon : rien n'est prêt; il en est peu surpris : il connoissoit la haine des ministres secrètement appuyés par madame de Pompadour. Il ne se rebute pas; il presse l'armement, trouve des secours dans le

zèle des Marseillois; il s'embarque, arrive à Mahon, forme le siége de la citadelle, veille à tout, et s'expose comme un simple soldat. On se souviendra long-temps de la manière dont il fit cesser dans son camp l'habitude de s'enivrer. *Je déclare*, dit-il, *que ceux d'entre vous qui s'enivreront désormais, n'auront pas l'honneur de monter à l'assaut.* C'étoit connoître les Français.

Pendant ce temps, qu'est-ce qui se passoit à Versailles? Ses ennemis, et surtout les ministres, faisoient des vœux contre le succès du siége. On répandoit, avec la joie de la malignité triomphante, les nouvelles fâcheuses, les bruits défavorables; madame de Pompadour disoit hautement que Richelieu étoit rempli d'une présomption qui méritoit d'être châtiée, humiliée par un revers. Pour le roi, il étoit indécis, et comme neutre entre sa maîtresse et son général. Il trouvoit sans doute le châtiment un peu fort; mais il convenoit de la présomption. *Au surplus*, ajoutoit-il, *si la chose tourne mal, cela le regarde, il l'aura voulu.* Par bonheur, la chose tourna bien. Mahon fut pris : le roi, dans le fond, en fut fort aise; madame de Pompadour se consola, fit du conquérant son héros, l'appela son cher Minorquin, composa des chansons pour lui, les lui chanta; il les trouva charmantes : et tout se passa le mieux du monde.

Tous ces détails sont attestés par les lettres de la duchesse de Lauraguais, long-temps amie, et alors maîtresse du duc de Richelieu (les soixante ans n'y faisoient rien). Elle étoit sœur de madame de Châteauroux, et terminoit ce récit par ces mots : *Ma sœur avoit rai-*

son de dire quelquefois qu'on seroit tenté de voir tout comme un songe, puisqu'il est impossible de remédier au mal avec un maître qui se plaît à n'être rien.

Des désastres, des scandales, des ridicules, forment, comme on sait, l'histoire des campagnes suivantes. Madame de Pompadour, malgré ses chansons pour M. de Richelieu, paroissoit ne pas lui destiner de commandement; mais le duc, exerçant sa fonction de premier gentilhomme de la chambre, au commencement de l'année marquée par le crime de Damiens, il se trouva, par sa place, le garde-malade, et, en quelque sorte, le consolateur de son maître. Il sût des premiers que la blessure du roi n'étoit pas dangereuse, et sa sagacité, qui avoit pressenti à Metz la chute de madame de Châteauroux, immolée à l'intrigue des prêtres et des ministres, lui fit deviner que madame de Pompadour sortiroit victorieuse d'une épreuve à peu près pareille. Il lui rendit des soins, quand d'autres avoient la maladresse de l'abandonner. Il étoit juste qu'un commandement fût la récompense de cette attention. La France avoit deux armées en Allemagne : l'une aux ordres de M. de Soubise, intime ami de madame de Pompadour, par conséquent inamovible; l'autre aux ordres de M. d'Étrées, général estimé, mais qu'elle n'aimoit pas : ce fût donc celui-ci qu'il convenoit de dépouiller. L'un des ministres, M. de Puisieux, son beau-père, le prévit, et lui écrivoit : « Vous êtes desservi; déjà même on vous » donne un successeur. Donnez la bataille : si vous la » gagnez, on vous regrettera; si vous la perdez, il n'en

» sera ni plus ni moins ». Vingt ou trente mille Français tués sans objet étoient peu de chose pour ce M. de Puisieux, quand son gendre étoit près de ne plus commander. Le gendre profita du conseil, risqua tout pour rien, livra la bataille et la gagna : succès inutile, c'étoit le signal de son rappel.

M. de Richelieu, nommé son successeur, le rencontra à Strasbourg, déjà traité, quoique loin de la cour, en général disgracié, abandonné de ses officiers généraux, et resté seul avec sa victoire qui n'avoit point réussi à Versailles. Le nouveau général ne put s'empêcher de dire à cette occasion : *C'est donc presque toujours aux places que nous devons les hommages qu'on nous rend !* A la nuance d'étonnement que suppose cette réflexion, on ne reconnoît pas l'esprit et l'expérience de M. de Richelieu ; l'exemple de l'abandon où étoient tombés les maréchaux de Saxe et de Lowendal, devoit l'avoir instruit suffisamment. Il auroit dû être plus accoutumé à ce spectacle, moins surpris, plus fait à la fatigue.

Une anecdote particulière achève de montrer l'accord et l'harmonie qui régnoient dans le conseil. M. de Richelieu étoit déjà parti pour Strasbourg, que M. de Belle-Isle, ministre de la guerre, ignoroit encore la nouvelle du commandement donné à M. de Richelieu. Il traita d'imbécile celui qui la lui apportoit.

On connoît aujourd'hui tous les détails de cette campagne brillante et inutile, terminée par la capitulation de Closter-Seven. Il paroît certain que la conduite militaire de M. de Richelieu ne mérite que des éloges. Il

paroît que l'infraction faite par les ennemis à ce traité provisoire, ne doit être imputée qu'aux délais coupables des ministres français qui en différèrent à dessein la ratification. M. de Richelieu, toujours actif et vigilant pour son compte, s'occupoit même de M. de Soubise. Il lui faisoit passer de très-bons conseils, et l'avertissoit de prendre garde à lui. M. de Soubise n'y prit point garde : c'étoit le roi de Prusse qui s'étoit chargé de ce soin. Il l'avoit dit formellement : *Quant au petit Soubise, j'en fais mon affaire.* Il tint parole, et la bataille de Rosbac acheva d'annuller la convention de Closter-Seven, déjà ébranlée par la négligence malintentionnée du ministère français.

M. de Richelieu revint à Paris jouir d'une gloire contestée, mais réelle. Il embellit son hôtel d'un pavillon magnifique, à qui le mécontentement public avoit donné le nom de *pavillon d'Hanovre*, dénomination adoptée par M. de Richelieu lui-même, soit pour la faire tomber, soit pour la faire tourner en son honneur, soit pour braver le public, plaisir auquel il n'étoit pas indifférent. On supposoit, à ses nouvelles richesses, qu'on exagéroit sans doute, une source malhonnête. Il avoit, disoit-on, tiré du pays ennemi des contributions immenses ; et, selon d'autres bruits plus calomnieux probablement, l'argent français entroit pour beaucoup dans ce surcroît d'opulence. Ses amis répondoient que le maréchal de Villars avoit fait bien pis encore. Sous l'ancien régime, les malheurs et les scandales, soit publics, soit particuliers, avoient à choisir entre ces deux réponses consolantes : *C'étoit bien pis autrefois ;* ou *un jour ce*

sera bien pis. M. de Richelieu savoit les employer à propos l'une et l'autre.

Nous ne nous étendrons pas sur les trente dernières années de M. de Richelieu; elles sont trop connues de la génération actuelle, composée, en partie, de ses contemporains. Il sembla, dans la vieillesse, revenir entièrement aux mœurs de la régence dont il ne s'étoit jamais beaucoup écarté. Toujours plein de l'idée qu'il vivroit cent ans, il avoit souhaité, dans tous les temps de sa vie, de se placer dans une position capable d'assurer l'impunité à ses vices et à toutes ses fantaisies. C'est à quoi un gouvernement de province étoit merveilleusement propre. Une place dans le ministère n'offroit cet avantage que passagèrement, et de plus l'exposoit à tous les orages de la cour : aussi la refusa-t-il, à la grande surprise des courtisans, dont l'égoïsme calculoit autrement que le sien. C'est après la mort du maréchal de Belle-Isle que cette offre lui fut faite; mais il étoit trop empressé d'aller prendre possession de son gouvernement de Guienne, *où il pourroit faire tout ce qu'il voudroit, et où personne n'oseroit lui rien dire, étant bien avec le maître* : ce sont ses termes. C'est en effet à quoi se réduisoit tout le mystère, et M. de Richelieu l'avoit très-bien saisi. Il se rendit à Bordeaux après une maladie longue et affligeante, mais utile et secourable : une lèpre universelle, qui renouvela toutes ses humeurs, le rajeunit en quelque sorte et le régénéra pour le vice. Il portoit à Bordeaux la réputation que devoit avoir le vainqueur de Mahon, celle d'être bien à la cour, non moins désirable en province,

enfin celle d'homme aimable, qualité qui relevoit toutes les autres. Aussi fut-il reçu comme un triomphateur, au milieu des acclamations publiques, et avec une sorte d'ivresse. Son désir et son talent de plaire prolongèrent quelque temps cette faveur publique; mais il se lassa bientôt d'être aimé; et les vexations, les tyrannies de tout genre le rendirent odieux à la ville et à toute la province : licence effrénée, encouragemens donnés aux mauvaises mœurs, aux jeux, défense de port d'armes, etc. Le mal étoit sans remède; car M. de Richelieu étoit *bien avec le maître*. Il venoit souvent à la cour renouveler sa faveur, et donner à son crédit la force nécessaire pour exercer dans sa province un despotisme illimité, qui s'accrut de jour en jour pendant tout le règne de Louis XV.

Les querelles du gouverneur de Guienne avec les divers membres du parlement de Bordeaux, ou même avec le corps entier, ne pouvoient être un grand démérite aux yeux du roi qui détestoit les parlemens. Richelieu étoit à cet égard son confident le plus intime, comme on le voit par les lettres de Louis XV au maréchal, imprimées à la fin du troisième volume. Vindicatif comme l'étoit M. de Richelieu, on sent quelle fut sa joie d'être chargé de faire enregistrer l'édit de suppression du parlement de Bordeaux. Louis XV lui écrivoit: « C'est le désir d'avoir la paix qui m'a déterminé
» à détruire des corps orgueilleux qui s'opposent depuis
» si long-temps à mes volontés. J'ai trop à me plaindre
» de mes parlemens pour revenir jamais sur leur sort.
» Je leur ferai voir que je ne tiens mon pouvoir que de

» Dieu ; que je n'ai de compte à rendre qu'à lui, et que » personne ne doit s'opposer à ma volonté. » Telle étoit dès sa première jeunesse la profonde conviction du roi ; et pouvoit-on lui en faire un reproche ? On avoit lié cette doctrine à toutes les parties de son éducation, et on l'avoit consacrée par la religion même. Il écrivoit, en 1753, au sujet des querelles du parlement et du clergé : « Je veux qu'on rende à Dieu ce » qui est à Dieu, et à César ce qui est à César ; or, César » ne tient que de Dieu ce qui est à César ; mais il ne » le lâchera à personne sur la terre française. »

La réponse qu'on pouvoit faire au roi, et qu'il falloit adresser aux courtisans et aux prêtres, est celle d'Athalie à Josabet, après avoir entendu le jeune Éliacin :

. . . . J'aime à voir comme vous l'instruisez !
. . . .
. . . .
Sa mémoire est fidèle, et dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.

Louis XV avoit un sentiment si intime de sa puissance illimitée, qu'il n'attribue qu'à sa bonté la clémence dont il usa envers les parlemens, et qu'il les menace d'un successeur moins doux, d'un maître plus sévère. Il ne pouvoit prévoir que son successeur se lasseroit de voir son autorité combattue par ces corps orgueilleux, éternellement compromise en de ridicules débats entre des ministres intrigans et des cours de judicature ; et qu'il aimeroit mieux se voir chéri par une grande nation puissante et heureuse, que de régner sur

un peuple avili et infortuné, qui ne peut apercevoir les vertus de son roi à travers les crimes de ses ministres.

C'est dans cette correspondance très-curieuse de Louis XV qu'on trouve l'explication de la constance que ce prince a portée dans la destruction des parlemens. On en fut étonné; mais la surprise redoublera en lisant ces étranges paroles, écrites en 1753, après avoir juré de déployer contre les parlemens toute sa puissance royale : *Je répandrai mon sang avec plaisir.* Cette même lettre est terminée par ces mots : « Vous pouvez » faire usage de ceci. Je ne le signe pas, vous connoissez » assez mon écriture pour être sûr qu'elle est de moi; » mais je le ferois même avec grand plaisir, s'il le falloit, » d'une autre couleur. »

C'est ainsi que parloit dans cette seule occasion un prince qui, se tenant comme étranger aux affaires publiques, laissoit quelquefois manquer de respect à son nom, et même contrarier ses goûts personnels par ses propres ministres. On connoît son mot : *Quand je vous disois qu'ils sont plus maîtres que moi! Ils font des sottises; c'est leur faute : pourquoi ne m'écoutent-ils pas?*

Cette foiblesse avoit tellement enhardi l'insolence des ministres, qu'ils affichoient leur mépris pour ses volontés connues, et même pour sa signature. *Le roi m'a donné une pension,* disoit un homme à l'abbé Terray, en lui montrant la signature du roi : *Que le roi vous paie,* répondoit l'abbé. Un autre présentoit un bon du roi : *Ce n'est pas le mien,* disoit le contrôleur général. Ce contraste entre tant de foiblesse et l'espèce

de force qu'il déploie dans l'affaire des parlemens, tient à des idées et à des habitudes de sa jeunesse. L'évêque de Fréjus, devenu ministre, s'étant trouvé engagé, comme ses prédécesseurs, dans ces querelles avec les parlemens, se vit forcé d'en impatienter l'insouciante jeunesse du monarque, et de lui donner un rôle personnel dans ces farces ministérielles et parlementaires. De là naquit l'importance que le roi continua d'y attacher. C'est ainsi que des circonstances particulières placent dans le caractère et dans l'esprit certains contrastes bizarres qu'il n'est pas toujours facile d'expliquer. Ce qui étoit plus facile, c'étoit d'épargner au jeune roi tout cet embarras. Il suffisoit, pour anéantir l'importance des parlemens, de ne point en mettre à des disputes scolastiques, déguisées en questions religieuses. Mais alors M. de Fréjus n'eût point fait sa cour au saint-siége; dès-lors plus de chapeau, et rien de si désagréable pour un évêque, premier ministre. On ne sauroit trop répéter que telles sont les belles idées qui ont influé cinq ou six cents ans sur le sort des empires, et qui sont bien loin d'être anéanties partout.

Le plaisir que M. de Richelieu avoit trouvé à faire exécuter les ordres du roi pour la destruction du parlement, lui fit accepter la commission de les porter à la cour des aides de Paris. Ces deux expéditions, et principalement la dernière, furent ce qui acheva de le plonger dans l'avilissement où il étoit déjà tombé. On fut indigné de voir le vainqueur de Mahon se rendre l'instrument ostensible d'une intrigue abjecte dont on le crut alors l'auteur : il n'en étoit que le confident;

mais il l'étoit à sa manière, comme un vieillard corrompu qui s'amuse de tout, encourage sans se compromettre, ne désespère du succès d'aucune absurdité, et, en fait de vices et de ridicules, ne croit rien d'impossible. Il eut raison; rien ne l'étoit: mais, par malheur pour le vieux favori, Louis XV mourut. Un nouveau règne fut pour lui l'équivalent d'une disgrâce. Rebuté à Versailles, il alla régner en Guienne; c'étoit un pis aller très-supportable: et voilà ce que ces gouvernemens de province avoient de bon. Mais cette fois l'honneur d'être bien avec le maître, condition requise pour y *faire tout ce qu'on vouloit sans que personne osât rien dire;* cette condition essentielle manquoit à M. de Richelieu. Les Bordelois le savoient, ils osoient *le dire*, et le gouverneur n'étoit pas aussi absolu qu'il le désiroit. Un procès ridicule l'obligea de revenir à Paris, où le roi le fixa par la défense expresse de retourner à Bordeaux. Ce fut un moment désagréable; mais avec lui les chagrins, comme les plaisirs, ne duroient qu'un moment.

Sa place de premier gentilhomme lui donnoit des comédiens à gouverner, des caprices à satisfaire. Tout alloit mal là, comme en Guienne: et quand on s'en plaignoit: *Ce sera bien pis*, répondoit-il, *sous mon successeur:* il faisoit ainsi les honneurs de M. de Fronsac, qu'il impatientoit de toutes manières, et surtout par sa longue vie. Il se divertissoit à lui en présenter l'espérance, et lui-même la considéroit comme la punition des mauvais déportemens de son fils: la punition étoit sévère. Celui-ci, rongé de la goutte,

l'ayant méritée, mais pas si bien, voyoit son père le seul, entre les quatre premiers gentilshommes et leurs survivanciers, qui se trouvât en état d'être de service auprès du roi. Il recevoit, dans son lit, la visite du maréchal, qui le consoloit pour le désoler, le grondoit de sa mollesse, et, se promenant lestement dans la chambre du malade, lui disoit que, *Lorsqu'on a la goutte à un pied, il falloit se tenir sur l'autre; chose facile*, ajoutoit le malin vieillard: et il le prouvoit en restant quelques minutes dans l'attitude qu'il indiquoit comme une recette. De la chambre du malade, il alloit faire sa cour aux femmes, et quelquefois réussissoit, dit-on. On prétend même que, pour mieux prouver sa jeunesse, il se battit en duel ou offrit de se battre à soixante-dix-huit ans. Ce qui est certain, c'est qu'il fut vu sortant de chez lui, le soir, seul, à pied, et dans le costume ordinaire en pareil cas. La célébrité attachée à son nom, répandoit dans le public tous ces scandales ridicules, et le bruit qu'ils faisoient étoit sa récompense. C'étoient les mêmes mœurs que jadis un autre vieillard avoit affichées sous la régence, et avoit conservées, ainsi que sa santé, jusques dans un âge où les autres hommes touchent à la décrépitude; et Richelieu étoit, à cet égard, le Lauzun de son siècle.

Cependant une légère incommodité l'ayant averti qu'il vieillissoit, il se maria; calcul bien entendu, qui intéressoit à sa conservation une femme vertueuse dont les soins prolongèrent probablement sa vie.

Le plaisir de contrarier son fils, et la singularité d'a-

voir été marié sous trois règnes, entrèrent, dit-on, dans ses motifs; mais il suffisoit d'un égoïsme bien conçu, au moins dans cette occasion, tel que Richelieu avoit dès long-temps arrangé le sien.

Madame de Richelieu pouvoit se flatter de fixer son époux : c'est ce qui fut impossible. Il fut infidèle, même volage, à quatre-vingt-cinq ans. Il fit plus, c'est-à-dire pis : on le vit balbutier de vils hommages à ces beautés ambulantes, opprobre et scandale des grandes villes; et le rebut des passans ne fut pas toujours le sien. C'étoit, au reste, le seul chagrin qu'il donnoit à son épouse, pour laquelle il montra toujours les plus grands égards; à moins qu'on ne compte pour des chagrins (et c'en étoit sans doute un très-grand pour une personne aussi honnête) de voir son mari se permettre, par habitude, des injustices odieuses, des vexations coupables, et d'énormes abus de crédit. On peut citer, entre autres exemples, sa conduite à l'égard d'un particulier, voisin du maréchal, et qui ne put jamais, du vivant de M. de Richelieu, disposer d'un terrain qu'il avoit acquis du roi, et où il vouloit faire bâtir. Ce mot de crédit peut étonner dans son application à un homme assez maltraité du maître; mais tel étoit l'effet d'une ancienne faveur, que lors même qu'elle n'existoit plus il en restoit toujours le crédit d'opprimer à la ville. C'étoit bien la moindre chose : maréchal de France et premier gentilhomme de la chambre, M. de Richelieu, avec ses entours et sa célébrité, avoit des droits certains à la complaisance des gens en place, qui pouvoient craindre encore son habileté en intrigues. De plus, il faut savoir

qu'indépendamment de la réserve qu'imposoit la prudence, une convention tacite avoit tourné en mode, chère à l'orgueil, la nécessité des ménagemens entre *gens de la même espèce.* Ainsi faciliter ou du moins permettre l'oppression d'un inférieur, étoit une convenance d'état, dont on ne pouvoit, entre honnêtes gens, se dispenser sans indécence. Protéger le foible ou l'innocent contre certains persécuteurs, paroissoit un oubli des usages reçus entre personnes d'un certain rang: c'étoit un manque de savoir vivre. Peu de reproches étoient plus graves. Aussi, en pareil cas, n'y recouroit-on qu'à la dernière extrémité, qu'après avoir épuisé toutes les conjectures; qu'après avoir supposé des motifs d'intérêt personnel, d'inimitié secrète, d'intrigue prête à éclore; rien n'étoit moins naturel que de manquer à des personnes d'un certain ordre, pour protéger, qui? un homme du peuple, autrement dit, de rien.

C'est peut-être ici le lieu d'observer que M. de Richelieu n'a jamais pu prononcer le nom d'un bourgeois exactement et sans l'estropier. Quiconque n'étoit pas gentilhomme, étoit à ses yeux un quidam qu'il suffisoit de désigner, puisque le besoin l'exigeoit; mais savoir de pareils noms lui sembloit un ridicule dont il se préserva toujours. Nous tenons ce petit détail de vingt personnes, entre autres de M. l'abbé Arnaud, que le maréchal, en dépit de la confraternité académique, appela toujours l'abbé Renaud. Peut-être aussi étoit-ce un souvenir machinal accordé aux mânes de madame Renaud, l'amie de madame Michelin. En ce cas, ce ne seroit que l'effet du radotage, qui, avec la surdité, fut presque la seule

incommodité de sa décrépitude. Il s'éteignit par degrés, presque sans douleur, sans agonie, et mourut l'année qui précéda la révolution. Heureux jusqu'au dernier moment, l'enfance dans laquelle il étoit tombé lui déroba le sentiment des approches de la liberté comme celui des approches de la mort, deux spectres également horribles à ses yeux.

Telle fut la destinée de cet homme singulier; tel fut son caractère, si l'on peut donner ce nom au mélange bizarre de tant de qualités disparates. Nul n'eût été plus heureux, si les jouissances des sens composoient tout le bonheur de l'homme : nul ne sut mieux se conserver dans le genre de vie le plus fait pour abréger ses jours. Au reste, on a cru que la plupart des excès auxquels il parut se livrer, ne furent pour l'ordinaire qu'apparens. On dit que dans ses débauches, plus indécentes que répétées, dans ses plaisirs affichés avec tant de bruit, il savoit se commander une prudente et habile économie de lui-même; en un mot, qu'il n'étoit qu'un avare fastueux, là comme ailleurs.

La fortune lui fut presque toujours favorable; mais il faut convenir qu'il provoqua ses faveurs avec esprit, adresse et activité. Il sut tourner surtout à son profit tous les vices de son siècle, dont il pouvoit dire : *Et quorum pars magna fui*. Il eut des qualités brillantes, et aucune vertu. Il s'abstint de chasser après avoir eu le malheur de tuer un homme à la chasse; mais dans le même temps il laissoit languir et mourir dans les prisons plusieurs innocens, qu'il y avoit fait enfermer pour en avoir été contrarié dans ses goûts et dans ses fantai-

sies. Aussi le peu d'actions honnêtes qui purent lui échapper dans le cours d'une longue vie, n'y paroissent que des caprices, des inconséquences qui surprennent plus qu'elles ne plaisent; comme on voit, dans quelques ouvrages d'esprit, certains traits saillans, mais déplacés, dont l'effet est détruit par cette raison.

Nous ne comptons point parmi ses singularités, celle d'avoir mêlé à l'incrédulité en fait de religion, une grande foi à l'astrologie, la divination, la pierre philosophale : lui-même fait hommage de son incrédulité à Voltaire, et les trois autres superstitions lui étoient communes avec un grand nombre de courtisans. Les recherches occasionnées par les crimes de la Brinvilliers et de la Voisin prouvent à quel point la cour de Louis XIV étoit livrée à ces absurdes illusions. Mais ce fut là le moins mauvais effet de son admiration pour cette cour. Le goût d'un faste effréné, les maximes de la tyrannie, tous les préjugés de son état portés au plus haut degré, et si funestes dans un homme qui a joui presque toute sa vie d'une grande faveur et souvent d'une grande puissance : voilà ce qui a fait de sa longue existence un scandale et une calamité publics. On peut dire qu'à l'exception du vieux duc d'Épernon, comme lui, gouverneur de la Guienne, et mort à peu près au même âge, aucun des ci-devant grands seigneurs n'a insulté plus long-temps et plus impunément la nation française. Il faut leur pardonner, ils n'y retomberont plus.

Nous avons eu occasion de citer plus d'une fois des mémoires particuliers de M. de Richelieu, écrits par lui-même, ou plutôt rédigés sous ses yeux, puisque indépen-

damment de l'orthographe qui est irréprochable, le style n'est pas sans agrément. Ces mémoires, qui ne vont pas même jusqu'à la fin de la régence, font regretter qu'il ne les ait pas continués au moins jusqu'à son départ pour la Guienne. Ils eussent été très-curieux, parce qu'il eût à peu près tout dit. Nul homme ne paroît avoir fait moins de cas de l'opinion qu'on auroit de lui après sa mort. C'est ce qu'on a pu voir dans le récit de l'aventure de madame Michelin, qui compose près de la moitié de ses mémoires : le reste est l'histoire de ses aventures galantes jusqu'à cette époque. Il les commença à l'âge de cinquante ans, en Languedoc où il commandoit. C'étoit une complaisance pour une femme qui lui avoit promis de le récompenser à son retour. On ne sait par quel caprice il a gardé le secret à cette femme, et à deux autres qui ne sont pas même désignées par une lettre initiale. Cette réserve surprend dans un homme qui, pour tant d'autres femmes, a étendu jusqu'à la postérité la confiance intime dont, à cet égard, il avoit honoré le public contemporain. Quelle que soit cette femme, on est surpris que M. de Richelieu, en cherchant à lui plaire, soit aussi franc avec elle. C'est dans cet écrit qu'il développe au long sa théorie de l'infidélité. « C'est un goût, dit-il, né avec nous. L'homme » n'a pas plus le pouvoir d'être constant, que celui d'é» carter les maladies. L'objet quitté n'a été que pré» venu, voilà tout. Quelques mois de plus ou de moins » sont la seule différence entre l'infidèle et l'aban» donné ».

Il parle de son amitié à cette même femme, à la-

quelle il expose avec la même loyauté sa théorie de l'égoïsme. « Quand l'évangile nous prescrit d'aller
» pleurer avec les tristes, et rire avec les joyeux, il
» nous donne un conseil salutaire pour notre bonheur
» physique, autant que pour notre bonheur moral.
» C'est une folie de se mettre à la place de ses amis
» malheureux. Les gens qui regardent l'égoïsme comme
» un mal, ne voient pas qu'il est dans la nature. L'ani-
» mal est égoïste ; il ne pense et n'agit que pour lui.
» Ceux qui, séduits par les prestiges d'une philosophie
» déplacée, mettent leur bonheur à faire celui des
» autres, sont toujours dupes de ce système : il faut
» rapporter tout à soi. L'homme qui ne vit pas pour
» lui seul est toujours dupe de ses sentimens. Vous
» êtes convenue plusieurs fois, belle amie, que j'avois
» raison, et vous m'avez dit que c'étoit votre système ».
On voit qu'entre les deux amans l'union des cœurs étoit préparée par la conformité de principes, et surtout évaluée d'avance.

Nous regrettons de ne pouvoir présenter à nos lecteurs les idées politiques de M. de Richelieu « Sur la
» nécessité de charger le peuple suffisamment ; sur le
» danger d'une aisance qui lui permettroit de raison-
» ner, et de connoître peut-être ses forces, ce qui
» occasionneroit une insubordination, à la vérité, facile
» à calmer en répandant un peu de sang, mais qu'il
» faut toujours prévenir. M. le duc de Bourgogne, si
» regretté, auroit suivi la route tracée ; il auroit été
» forcé de faire ce que les ministres de son fils ont
» exécuté ». Tout ceci s'écrivoit en 1746, lorsque M.

de Richelieu étoit devenu un homme d'état profond.

C'est bien dommage aussi que nous ne puissions rapporter et abandonner au commentaire de nos lecteurs les divers jugemens de M. de Richelieu sur les différentes parties de l'administration sous Louis XIV, les réponses de M. de Richelieu aux reproches faits à la mémoire de ce prince, etc. etc. Le rire et l'indignation se confondent à cette lecture. C'est le code de la tyrannie fondu dans celui de la fatuité. C'est Atys, ou Médor, vieillissant, devenu raisonneur, et écrivant des atrocités futiles sous la dictée de Machiavel en délire.

Nous recommandons aussi à la curiosité de nos lecteurs un long passage de ces mémoires en faveur des substitutions. Le moment où ce morceau est publié pour la première fois, le fera paroître plus piquant. On diroit que l'auteur, qui embrasse leur défense, a pris soin de rassembler les raisons qui doivent entrer dans le *considérant* du décret par lequel elles seront détruites.

Chacun des trois volumes de cette Vie est terminé par un recueil de lettres, presque toutes de femmes. Elles n'apprennent rien, sinon que chacune avoit sa manière d'aimer M. de Richelieu. Celles de madame d'Averne et de madame de Tencin sont un peu plus curieuses, attendu que ces deux dames, aimant pour intriguer, développent quantité de petits secrets alors réputés importans. Les lettres de madame du Châtelet sont celles qui donnent la meilleure idée de M. de Richelieu et d'elle-même. Elle lui parle comme à un ami aimable qui fut son amant quelques jours, ou peut-être un instant, et devant qui elle se reproche d'avoir of-

fensé le sentiment durable qu'elle avoit pour Voltaire.

Mais ce qui mérite le plus d'attention, ce sont les lettres de madame de Châteauroux et celles de madame de Lauraguais. C'est le langage de l'amitié, c'est celui de l'amour s'exprimant avec la même confiance, et dévoilant tout l'intérieur de Versailles, pendant les campagnes de Flandre en 1743 et 1744, pendant le siége de Mahon : nous en avons cité quelques traits; ils doivent donner envie de lire le reste.

La correspondance de M. de Richelieu avec M. de Bernis, M. de Paulmy, le comte de Broglie, et madame de Pompadour, car il faut la mettre avec les ministres et les généraux, jettera un grand jour sur la campagne de 1757.

Les lettres de madame de Pompadour portent l'empreinte de la gêne avec un homme qu'on ménage, qu'on veut bien traiter et qu'on n'aime pas, en dépit du baiser qu'on lui promit et qu'on lui donna pour le surcroît de contributions qu'il avoit obtenu des états de Languedoc en 1752. Madame de Lauraguais, sa maîtresse quatre ans après, le blâme beaucoup de s'être arrêté en si beau chemin, et attribue à cette indifférence la mauvaise volonté de madame de Pompadour à l'égard de M. de Richelieu. *Je parle à mon ami,* dit-elle, *qui, ayant été si souvent coupable, devoit continuer à l'être pour son avancement et ma tranquillité. Je comprends qu'après ce que vous m'avez dit, l'objet ne doit pas vous tenter; mais ne fait-on pas quelques petits sacrifices pour jouir tranquillement de ce qu'on mé-*

rite? On voit que madame de Lauraguais aimoit pardessus tout la tranquillité.

Plusieurs lettres de Louis xv à M. de Richelieu ne sont pas le moindre intérêt de ce recueil. Nous nous contenterons d'en citer quelques traits.

« Le roi a soupé jeudi dans ses cabinets avec une » princesse ou deux et une duchesse, et on croit qu'il » recommencera demain ; mais on ne sait si les prin» cesses y seront ou duchesses, ou marquises, ou com» tesses. On remarque que depuis quelque temps les » comtesses ont beaucoup déchu de leur faveur. Le » mot de l'énigme est que madame de La Tournelle » sera duchesse ». Elle le fut en effet, sous le nom de madame de Châteauroux.

« Sa majesté a paru fort contente à son souper de la » truite du lac de Genève que M. de Richelieu lui a » envoyée ».

« Il gèle ici comme tous les diables. Vous avez plus » chaud que nous où vous êtes (à l'armée de Flandre); » mais nous aimons mieux être ici ».

« Sa majesté a décidé l'affaire des parasols, et la dé» cision a été que les dames et les duchesses pouvoient » en avoir à la procession ; en conséquence elles en » ont eu ».

« Non assurément, M. de Broglie n'avoit point » d'ordre de quitter la Bavière ; et, s'il est martyr de » la politique, je vous assure que la politique l'est bien » de lui ».

« La semaine prochaine nous donnera vraisembla» blement sujet à nouvelles, tant de Turquie que d'I-

» talie ». Les nouvelles d'Italie, où Louis xv avoit une armée, étoient plus intéressantes que celles de la Turquie. Mais ceci ne doit point étonner : c'est quatre lignes après avoir dit qu'il n'a point lu, au 3 janvier, les lettres de Bavière arrivées le 13 décembre. Il faut répéter que la lettre existe écrite de la main de Louis xv.

« Vous savez que je vous ai défait de M. de Bernage
» (intendant de Languedoc), et que je l'ai remplacé
» par M. Le Nain; qu'en pensez-vous? L'on dit qu'il
» a une femme et un premier secrétaire bien jansé-
» nistes; je ne l'ai su que depuis. J'espère qu'il ne l'est
» pas ».

Ces citations, ainsi rapprochées, auroient suffi pour annoncer, dès l'année 1743, ce que devoit être le règne. Elles eussent dit dès-lors tout ce qu'il est inutile d'exprimer à présent.

La dernière lettre du roi, celle qui termine cette correspondance, a pour objet de faire agréer à la noblesse la préférence donnée à mademoiselle de Lorraine pour l'honneur de danser au bal du mariage de M. le dauphin.

Suivent les représentations et le placet de la noblesse qui réclame ses droits, avec respect sans doute, mais pourtant avec l'énergie convenable dans une occasion de cette importance. On se rappelle, après vingt ans, le trouble et l'agitation des esprits, pendant la discussion de cette affaire. Aussi n'étoit-ce pas une bagatelle comme l'affaire des parasols.

Qu'il nous soit permis, en finissant, d'adresser à tout homme de bon sens et de bonne foi une seule question :

Combien de temps pouvoit subsister, sur les mêmes bases, une grande société dont le gouvernement, l'état politique et moral présentoient partout et sous cent aspects différens le tableau de vices, d'absurdités, d'horreurs et de ridicules qu'un petit nombre de pages vient de rassembler sous les yeux du lecteur, dans le cadre étroit de la vie privée d'un seul homme?

FIN DES MÉLANGES SUR LA VIE PRIVÉE DE RICHELIEU.

SUR LES MÉMOIRES SECRETS

DES RÈGNES

DE LOUIS XIV ET DE LOUIS XV,

Par feu DUCLOS, de l'Académie française, etc. [1].

L'AUTHENTICITÉ de ces mémoires n'est pas suspecte. Plusieurs amis particuliers de Duclos, et nombre de gens de lettres savoient depuis long-temps leur existence; mais ils pensoient qu'il se passeroit un grand nombre d'années, et peut-être un demi-siècle avant qu'on pût les rendre publics. La révolution, qui a ouvert les prisons et les bastilles, ouvre aussi les porte-feuilles. La vérité s'en échappe avant la mort de ceux qu'elle offense. Ce moment est, comme on le sait trop, l'époque des honteuses révélations. Mais, depuis ces deux dernières années, le nombre en est devenu si grand,

[1] Ces Mémoires, quoique réimprimés plusieurs fois, étoient devenus très-rares, et il étoit fort difficile de se les procurer, ainsi que la plupart des ouvrages de cet académicien célèbre. Le public en désiroit depuis long-temps une collection : ce désir a été satisfait; tous les ouvrages connus de Duclos ont été réunis, en 1806, en 10 vol. in-8°., belle édition. Les éditeurs, pour ne rien laisser à désirer au public, se sont procuré et y ont joint tout ce qui étoit resté entre les mains de ses amis et de son exécuteur testamentaire. En outre, ils l'ont ornée des portraits soignés de Duclos, de Louis XI, du régent, et des personnages les plus marquans. (*Note de l'Éditeur.*)

que ces *Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV* apporteront, heureusement, plus d'instruction que de scandale. Ils ont pour recommandation auprès du public le nom, la probité, le talent de l'auteur. Il est probable que cette dernière production de Duclos lui donnera parmi les historiens une place plus distinguée que celle où l'a mis son *Histoire de Louis XI*, objet de tant de critiques, dont plusieurs ne sont que trop justes. On connoît le mot du chancelier d'Aguesseau sur cette histoire de Louis XI : *C'est un ouvrage composé aujourd'hui avec l'érudition d'hier*. L'auteur des mémoires secrets ne méritera point ce reproche. C'est le fruit du travail de plusieurs années; c'est le tableau des événemens qui se sont passés sous nos yeux, dont il a pénétré les causes, dont il a en quelque sorte manié les ressorts. L'auteur a vécu avec la plupart de ceux qu'il a peints. Il les avoit observés avec cette sagacité fine et profonde qu'il a développée dans les *Considérations sur les Mœurs*. C'étoit le vrai caractère de son esprit. Il se retrouve dans les *Mémoires secrets*, et ne pouvoit se retrouver dans l'*Histoire de Louis XI* : c'est que l'auteur s'étoit déplacé. Il a écrit les mémoires de Louis XIV et de Louis XV avec le talent qu'il tenoit de la nature ; et il avoit composé l'histoire de Louis XI avec le talent auquel il prétendoit. Cette différence, en marquant celle de leur mérite, semble présager celle de leur succès.

La révolution, loin de nuire à cet ouvrage, semble lui attacher un intérêt nouveau. Il est écrit, sinon dans les principes qui ont prévalu, au moins dans les idées

de liberté qui ont préparé la victoire de ces principes ; Duclos mérite à cet égard une place distinguée parmi les gens de lettres de la génération précédente. Il pensoit et s'exprimoit en homme libre : c'est ce ton qui a fait en partie le succès de son livre des *Considérations sur les Mœurs*. On le retrouve dans ces mémoires. Louis XIV, son règne, ses ministres, ses courtisans y sont jugés d'une manière qui eût semblé bien étrange, bien audacieuse, si ce morceau eût paru à l'époque où il fut composé. On eût, pour le moins, trouvé qu'un historiographe prenoit un peu trop le ton d'un historien. Il y avoit là de quoi faire tort à sa place : Voltaire, qui l'avoit quittée sans doute pour exercer plus librement l'emploi d'historien, n'use point de ses droits dans son *Siècle de Louis XIV*, aussi librement que Duclos dans ses mémoires. Il est aisé de sentir les raisons de cette différence : Voltaire vouloit faire jouir le public d'un ouvrage utile, et jouir lui-même de sa gloire, sans compromettre sa tranquillité. Duclos, s'étant déterminé à ne point imprimer ses mémoires de son vivant, ne se crut pas obligé à couvrir d'un voile, encore moins à rendre respectables *les foiblesses d'un grand roi*. Il le montre tel qu'il est, jouet de ses ministres et de ceux qui l'approchoient ; aveuglé par sa seconde femme, esclave de son confesseur, croyant vouloir et recevant d'autrui sa volonté, couvrant le royaume de ses espions et ignorant des faits publics et connus de tout le monde.

On s'afflige, on gémit sur le sort des hommes, sur la fatalité qui préside aux choses humaines, lorsqu'on jette les yeux sur les trois portions du tableau que Duclos pré-

sente dans le premier livre de son ouvrage : la cour de France, celle d'Espagne, celle de Rome.

En France, un vieux roi, accablé des malheurs d'une guerre, effet d'une ambition dont il devoit prévoir les suites; idolâtré de sa cour, et haï de son peuple; élevé au rang des saints parmi les monumens de ses adultères; se croyant un Théodose, quand on versoit pour la foi le sang de ses sujets, et rendant son âme à Dieu avec la confiance d'un parfait chrétien, sur la parole d'un prêtre barbare.

En Espagne, son petit-fils, prince foible et dévôt, avec du courage et du bon sens, renfermé dans son palais entre un prie-dieu, sa femme et son confesseur; soumis, ainsi que son épouse, à l'empire d'une vieille intrigante française, la princesse des Ursins, dont l'insolence ose retarder de plusieurs mois, pour une prétention extravagante, la signature de la paix d'Utrecht, qui doit affermir sur le trône d'Espagne le monarque qu'elle asservit.

A Rome, un vieux pontife, doux et humain, instrument des fureurs d'un jésuite français, et qui, prétendant à l'honneur d'être un grand latiniste, compose lui-même, quoiqu'un peu aidé de Jouvenci, l'exorde d'une bulle qu'il déteste; et condamne, comme pape, un livre qu'il aimoit, *dans lequel,* disoit-il, *il s'édifioit sans cesse comme chrétien.* Il faut convenir qu'on a quelque peine à voir le monde ainsi gouverné.

Nous écartons une foule d'anecdotes, la plupart piquantes, dont Duclos égaie un peu le fond de ce tableau si triste; mais nous en rappellerons une qui

montre plaisamment sous quel aspect on avoit fait envisager la religion à Louis XIV.

Le duc d'Orléans allant, en 1706, commander l'armée d'Italie, voulut emmener avec lui Angrand de Fontpertuis, homme de plaisir, et qui n'étoit pas dans le service. Le roi, l'ayant su, demanda à son neveu pourquoi il emmenoit avec lui un janséniste? *Lui, janséniste!* dit le prince. *N'est-ce pas*, reprit le roi, *le fils de cette folle qui couroit après Arnaud? J'ignore*, répondit le prince, *ce qu'étoit la mère; mais, pour le fils, je ne sais s'il croit en Dieu. On m'avoit donc trompé!* dit ingénument le roi, qui laissa partir Fontpertuis, puisqu'il n'étoit d'aucun danger pour la foi. Tel étoit le christianisme d'un monarque, par lequel on faisoit persécuter quinze cent mille de ses sujets pour la gloire de Dieu.

La partie de ces mémoires la plus importante, la plus soignée, c'est l'histoire de la régence. Des six livres qui composent les mémoires de Duclos, elle en occupe quatre. C'est la plus complète que nous ayons, et elle ne laisse presque rien à désirer. Il a fallu tout le talent de Duclos pour soutenir si long-temps l'attention du lecteur dans cette suite de folies, de désastres, de brigandages, dans le récit de ces querelles entre les princes et les légitimés, entre les légitimés et les ducs et pairs, etc.

C'est quelque chose aussi d'avoir fait supporter la vue de tous ces fripons subalternes, que la foiblesse du régent et la scélératesse de Dubois produisirent sur la scène :

Un P. Laffiteau, depuis évêque de Sisteron, émissaire de Dubois à Rome, payé pour intriguer en sa faveur, et intrigant pour son propre compte; rappelé par Dubois, qui lui donne un évêché pour s'en débarrasser, et allant passer quarante jours chez un chirurgien, ce qui, selon Dubois, lui tenoit lieu de séminaire;

Un abbé de Tencin, convaincu de faux et de parjure à Paris en pleine audience, remplaçant Laffiteau à Rome, pour qu'on n'y crût pas avoir perdu au change;

Un abbé de Gamache, auditeur de Rote, qui, rappelé à Paris, refuse net d'obéir au gouvernement, se fait craindre de Dubois, mérite l'honneur d'en être acheté, et seroit devenu cardinal, si une mort prématurée n'y eût mis ordre;

Un abbé de La Fare, qui subjugue Dubois par une audace astucieuse, arrache de lui, en faveur de l'archevêque de Reims, son protecteur, la permission de porter la barette obtenue de Rome sans l'aveu du régent. On déployoit dans ces intrigues, pour un évêché, pour un chapeau, des talens et des ressources admirables : ce sont des ruses et des subtilités dignes de Mascarille et de Sbrigani. Le peuple s'en doutoit; mais il ignoroit les détails réservés, comme de raison, à la bonne compagnie, qui a eu tort de n'en pas garder le secret. On avouera que si de certaines dignités, de certains honneurs paroissent tombés considérablement dans l'opinion, c'est un peu la faute de ceux qui en ont si mal adroitement disposé, et qui les ont si follement avilis.

Parmi le grand nombre de faits rapportés par Duclos, qui, sous le régent, rendirent l'autorité ridicule, en

voici un moins connu et qui mérite de n'être point oublié. Le duc d'Orléans, pendant les troubles du système, avoit exilé, comme on sait, le parlement à Pontoise. Dès le soir, le régent fit porter au procureur général cent mille livres en argent, et autant en billets, pour en aider ceux qui en auroient besoin. Le premier président eut une somme encore plus forte pour soutenir sa table, et tira, à diverses reprises, plus de cinq cent mille livres du régent; de sorte que la séance de Pontoise devint une vacance de plaisir. Le premier président tenoit table ouverte, l'après-midi tables de jeu dans ses appartemens, calèches toutes prêtes pour ceux et celles qui préféroient la promenade; le soir, un souper somptueux pour toutes les jolies femmes et les hommes du bel air, qui, dans cette belle saison, venoient journellement de Paris, et y retournoient la nuit. Les fêtes, les concerts se succédoient perpétuellement : la route de Pontoise étoit aussi fréquentée que celle de Versailles l'est aujourd'hui : « Il n'eût peut-être pas été » impossible d'y amener le régent ». Ce dernier trait est un excellent coup de pinceau. Duclos en a plusieurs de cette espèce. C'est ainsi, qu'à propos de l'abbesse de Fontevrault, sœur de madame de Montespan, qui paroissoit fréquemment à Versailles, et qui venoit montrer son voile et sa croix dans cette cour de volupté, il dit : « Personne n'y trouvoit d'indécence, et l'on en » auroit été édifié, si le roi l'eût voulu ». Ce mot ne paroîtra exagéré qu'à ceux qui ne connoissent pas à fond l'esprit de ce temps. « Quelques-uns des courtisans, » poursuit Duclos, n'osoient pas même juger intérieu-

» rement leur maître : ils respectoient en lui ce qu'ils se
» seroient crus coupables d'imiter : semblables à certains païens que la pureté de leurs mœurs n'empêchoit
» pas d'adorer un Jupiter séducteur et adultère ».

Si quelque chose pouvoit paroître plus étrange que ce trait de foiblesse du régent, ce seroit l'inconcevable aveu que fait de la sienne Philippe v, dans une lettre écrite à sa nouvelle épouse, la princesse de Parme. Il envoyoit au-devant d'elle la princesse des Ursins. Il étoit réglé secrètement entre les deux époux, que la reine, à la première entrevue, cherchant querelle à madame des Ursins, la chasseroit sur-le-champ de sa présence : « Mais, ajoutoit le roi, ne manquez point votre
» coup d'abord; car, si elle vous voit seulement deux
» heures, elle vous enchaînera, et nous empêchera de
» coucher ensemble, comme avec la feue reine ».

La foiblesse de ces deux princes, le duc d'Orléans et le roi d'Espagne, si proches parens, mais d'un caractère si opposé, fut la vraie cause de tant d'événemens bizarres, en France et en Espagne, soit dans l'intérieur des deux royaumes, soit dans les combinaisons de la politique extérieure. Ce fut cette foiblesse qui enhardit et poussa presque aux derniers excès l'impudence des cardinaux Dubois et Alberoni. Il seroit curieux, mais il seroit trop long de conter les occasions où chacun d'eux trompa son maître, comme on trompe un vieillard dans les comédies; et quelquefois ils se jouoient de lui dans des affaires auxquelles étoit attachée la destinée de l'empire. Duclos prétend qu'une de ces perfidies du cardinal Alberoni, fit perdre à l'Espagne l'occasion unique

de recouvrer Gibraltar. En ajoutant foi au fond de son récit, nous avons peine à croire que le recouvrement de Gibraltar eût été la suite du fait qu'il raconte; le voici. Le régent, lié avec le roi d'Angleterre, George I.er, avoit dépêché au roi d'Espagne un des anciens menins de Philippe v, un gentilhomme nommé Louvile, qu'Alberoni empêcha de voir le roi, par des moyens qui sont toujours au pouvoir d'un ministre. « Les mesures » étoient si bien prises, dit Duclos, que, si Louvile eût » pu voir le roi d'Espagne, il lui eût fait aisément ac- » cepter et signer les conditions peu importantes qu'exi- » geoit le roi George; et celui-ci envoyoit aussitôt au » roi d'Espagne l'ordre, pour le gouverneur, de remet- » tre la place. Un corps de troupes paroissoit à l'ins- » tant pour en prendre possession, et Gibraltar eût été » au pouvoir des Espagnols, avant que le parlement » d'Angleterre en eût eu la première nouvelle ». Voilà un fait qui doit paroître au moins douteux; et, s'il étoit cru en Angleterre, la mémoire du roi George y seroit aussi détestée que celle de Charles II, qui vendit Dunkerque aux Français. L'historien devoit dire où il avoit pris cette indication. Une dépêche du ministre anglais ne seroit pas une preuve suffisante, et laisseroit encore plus de place au soupçon d'une ruse diplomatique, qu'à celui d'une pareille trahison. Comment imaginer que le roi George, chef d'une maison nouvellement établie sur le trône d'Angleterre, eût osé jouer ainsi sa nation, avec bien plus de risques que n'en couroit Alberoni, en négligeant l'intérêt de l'Espagne? Il est bien plus probable qu'on n'avoit pas dessein de remettre vraiment

Gibraltar à Philippe v, et que le cabinet de Londres, par une de ces ruses ministérielles si communes, tenoit en réserve quelque moyen d'éluder sa promesse.

Nous avons eu de si fréquentes occasions, en rendant compte des Mémoires de Richelieu, de passer en revue les événemens et les personnes les plus connues à cette époque, que nous éprouvons une sorte de dégoût à revenir sur les mœurs et sur les idées qu'elle présente. Nous étendons cette réflexion au ministère de M. le duc, et aux premières années du cardinal de Fleuri, les seuls dont Duclos ait écrit l'histoire. Mais nous croyons devoir recommander à nos lecteurs un morceau très-intéressant sur la Russie et sur le czar Pierre, composé sur des mémoires dont il garantit l'authenticité. Ce morceau épisodique trouve sa place sous le ministère de M. le duc, à l'occasion de l'embarras où l'on fut de marier Louis xv après le renvoi de l'infante. Catherine I.re, impératrice de Russie, fit offrir pour épouse du jeune roi sa seconde fille, la princesse Elisabeth, qui régna depuis en Russie : elle promettoit pour récompense à M. le duc, le trône de Pologne, après la mort du roi Auguste. Il est probable que cet arrangement ne convint pas à la marquise de Prie, maîtresse de M. le duc; il refusa la princesse pour le roi, et la demanda pour lui-même : « dans l'espérance plus » sûre, disoit-il, des secours de l'impératrice, quand » elle les accorderoit à son gendre. » Quelque projet qu'on fasse de ne plus s'étonner, on est toujours surpris malgré soi de la manière dont les ministres traitent

quelquefois leurs maîtres; les rois et les peuples, c'est tout un pour eux : *Tros Rutulusve fuat.*

Nous ignorons si ces six livres des mémoires de Duclos composent en effet tout son ouvrage, et nous sommes portés à croire que non. En effet, comment n'auroit-il rien écrit sur les événemens qui se passoient sous ses yeux, au moment où il étoit plus en état de juger les choses et les personnes? On peut soupçonner que, vivant, il aura pu prendre des arrangemens d'après lesquels il auroit marqué deux époques différentes pour la publication de son ouvrage : en ce cas, celle-ci paroîtroit la première, par des raisons qu'il est facile de deviner; l'autre, dans les idées que Duclos pouvoit avoir alors, plus délicate et plus épineuse, ne paroîtroit que beaucoup plus tard. Cette conjecture deviendra plus vraisemblable, si l'on fait attention à la manière dont il traite l'histoire de la guerre de 1756, qui termine le second volume. Nous le croyons détaché de cette seconde partie, comme pouvant être livré au public séparément.

L'auteur semble y avoir eu pour objet de justifier, à certains égards, le traité de Vienne, ou plutôt M. de Bernis, que l'on en crut l'auteur, mais qui ne fit que s'y prêter, dans des limites qui bientôt se trouvèrent franchies, et avec des restrictions au-delà desquelles on passa, malgré les réclamations de M. de Bernis, qui donna sa démission. L'auteur rappelle l'ivresse générale qu'excita la signature de ce traité : ivresse qui dura jusqu'aux disgrâces dont il ne pouvoit être la cause. Ce ne fut pas ce traité qui fit naître les cabales, les haines, les dissensions entre les ministres, les généraux, les subal-

ternes, qui fit faire tant de mauvais choix dans tous les genres : et là-dessus l'historien récapitule nos sottises. Il les compte ; le dénombrement ne tient que huit pages : ce n'est pas trop. Les adversaires du traité de Vienne posent la question autrement ; ainsi les raisons de Duclos restent sans force pour eux. Mais il est inutile d'entrer dans cette discussion, sur laquelle l'opinion publique est fixée.

FIN DU MORCEAU SUR LES MÉMOIRES SECRETS.

SUR LE VOYAGE EN ITALIE,

OU

LES CONSIDÉRATIONS SUR L'ITALIE,

Par feu DUCLOS, de l'Académie française, etc.

CET écrit, que l'auteur ne destinoit pas à l'impression, ne peut qu'honorer la mémoire et le talent de Duclos. On y retrouve son esprit d'observation, sa philosophie libre et mesurée, sa manière de peindre par des faits, des anecdotes, des rapprochemens heureux. L'auteur des *Considérations sur les Mœurs,* écrivain doué d'une grande sagacité, mais dénué d'imagination, presqu'étranger aux beaux-arts, ne dut s'en occuper que très-peu, même dans leur patrie. Il n'affecte point de parler de ce qu'il ne sait pas. Les gouvernemens, les hommes, les mœurs générales et celles des différentes classes de la société, voilà presque les seuls objets de son attention. Quant à la description des monumens de curiosité de toute espèce, des chefs-d'œuvre qui attirent les voyageurs, il renvoie, sur tous ces objets, à cette multitude d'ouvrages qui en traitent bien ou mal. Il se renferme à la fois dans son goût et dans son talent : c'est ce qu'il pouvoit faire de mieux pour ses lecteurs et pour lui-même.

Ce voyage fut fait et écrit en 1767 et 1768, dans un temps où Duclos se trouvoit en quelque sorte contraint

de sortir de France, pour échapper à la persécution dont il étoit menacé, pour la liberté de ses propos dans l'affaire de M. de La Chalotais. Il étoit de la classe de ceux qu'on cherche à faire taire sans les mettre à la Bastille; les ministres d'alors avoient des idées très-précises sur ce qui leur convenoit, en calculant la position, les entours, les appuis, le degré de célébrité, et ce qu'on appeloit la considération de ceux qu'ils étoient tentés de prendre pour victimes. Duclos n'étoit point en position de braver un ministre, mais il pouvoit l'inquiéter. Une absence, un voyage, étoit une sorte de transaction qui arrangeoit à la fois le philosophe et le ministre.

Duclos, arrivé en Italie avec la réputation d'un écrivain distingué, historiographe de France, membre de plusieurs académies, connu de la plupart des ambassadeurs, et lié surtout avec M. le cardinal de Bernis, se trouva bientôt à portée de connoître les principaux personnages du théâtre sur lequel il étoit transplanté. Il trace leur caractère d'un pinceau qui paroît fidèle; il dévoile plusieurs intrigues alors secrètes; il raconte plusieurs faits alors intéressans. L'histoire des deux derniers conclaves, la lutte des factions opposées, les ruses, les contre-ruses, et toutes les ressources de l'astuce italienne, employées par les concurrens, tout cela peut encore amuser, même aujourd'hui; il est toujours bon de savoir comment les hommes ont été gouvernés. Duclos prétend néanmoins que toutes ces ruses sont souvent inutiles, et que les augustes assemblées nommées conclaves, se séparent quelquefois par l'ennui, la chaleur et les punaises: « Car, » ajoute-t-il, le Saint-Esprit se sert de tout ». L'élection

de Rezzonico, homme sans aucune espèce de talens, mais fils d'un riche banquier, prouve que l'argent peut y servir aussi ; et le hardi voyageur ne doute pas qu'avec deux millions habilement distribués, on ne pût faire pape un janséniste. Il faut pardonner ces réflexions à un auteur français, mis à *l'index,* même avant son voyage d'Italie. Il n'en fut pas moins présenté au pape, n'en reçut pas moins sa bénédiction et une belle médaille d'or. C'est une des moindres contradictions de ce monde.

L'expulsion des jésuites de France étoit encore assez récente, et occupoit à Rome tous les esprits. Duclos raconte, à ce sujet, un fait qui montre en même temps à quoi tiennent les plus grandes affaires, et ce que c'est que cette politique si vantée de la cour de Rome. On en peut juger par le refus que fit le saint-père d'adhérer à la proposition, et presque à la prière de Louis XV, qui souhaitoit une réforme dans l'institut des jésuites, et à ce prix promettoit de les conserver. Duclos a lu la lettre, qui contenoit plusieurs éloges affectueux de ces bons pères. Il en résulte, de deux choses l'une, ou que le cardinal de Rochechouart, alors ambassadeur de France à Rome, fit sèchement la commission, évita habilement de lire la lettre au père Ricci, général des jésuites, au pape, au cardinal Torrigiani, son ministre ; et alors c'est le cardinal de Rochechouart qui se trouve la cause de la destruction des jésuites ; ou le pape et le cardinal Torrigiani commirent une faute inconcevable. Ce bon ministre du souverain pontife croyoit, à cette époque, être au temps de l'empereur Henri IV. Comment se

peut-il qu'un gouvernement dont l'existence dépend de l'état de l'opinion dans les différens pays de l'Europe avec lesquels il a des rapports, soit si mal informé sur ce qui l'intéresse davantage? C'est une question qu'on pouvoit faire alors, et qui, de nos jours, a pu se renouveler, en 1791, à la lecture du dernier bref pontifical. Duclos prétend, relativement à l'affaire des jésuites, qu'il faut tout imputer à l'ignorance entêtée du cardinal Torrigiani, et que les parlemens, les jansénistes devoient lui ériger un autel, avec cette inscription : *Deo ignaro*. Ces autels aux dieux ignorans pourroient se multiplier en Europe, et la liberté française leur en doit déjà quelques-uns. Au reste, il attribue, aux évêques de France à Rome, plusieurs fautes du saint-siége en d'autres occasions. « J'ai ouï dire, » dit Duclos, au sujet de la bulle *Unigenitus*, que si » nos évêques ne souffloient pas le feu à Rome, on y » seroit fort tranquille sur la constitution ». Ne pourroit-on pas aujourd'hui appliquer mot à mot cette phrase à la constitution française? Il paroît qu'on le peut, si l'on en juge par l'indulgence avec laquelle on a vu à Rome les changemens opérés en Pologne, relativement au clergé.

Cette faute du saint-siége, dans l'affaire des jésuites, rappelle au voyageur philosophe toutes celles que la cour de Rome venoit de commettre, depuis quelques années, à l'égard de plusieurs puissances de l'Europe. Cette liste des maladresses pontificales se trouve assez longue; et de ces dispositions à attirer de fâcheuses affaires par des prétentions maintenant déplacées, l'au-

teur concluoit la destruction assez prochaine de cette puissance précaire. Il osa dire au cardinal Piccolomini, qu'il se flatteroit même d'en être le témoin, s'il n'avoit que dix-huit ans; et le cardinal ne le contredit pas. Il n'est pas rare de trouver dans Rome des gens d'esprit qui partagent cette crainte; « Mais ce qu'on y redoutoit » le plus, dit Duclos, ce sont les écrivains français, et » même la nation française, qui, avec ses incommodes » libertés et son habile obstination à ne point se séparer » de l'église romaine, la rend plus dangereuse que ne » le seroient des hérétiques déclarés ». Ces mots, écrits en 1768, sont devenus par circonstance tout-à-fait dignes d'attention en 1791.

On connoît assez tous les vices du gouvernement politique et économique de Rome; et, sous ce rapport, Duclos n'apprend que peu de chose aux lecteurs instruits. Mais les détails, secs et arides chez d'autres voyageurs, prennent sous sa plume de l'agrément et de l'intérêt. Dans l'exposé des défauts du gouvernement pontifical il distingue ceux qui appartiennent au fond de ce gouvernement même, d'avec ce qui appartient à l'impéritie des papes et de leurs ministres. Cette part, qui est la plus considérable, lui rappelle fréquemment l'administration vigoureuse de Sixte-Quint, sous lequel la plupart de ces vices n'existoient pas. Cependant il se trouve que c'est ce pape qui, pour détruire l'influence des grandes maisons et les désordres dont elle étoit la source, s'étant emparé de presque tout l'argent de Rome, et lui ayant substitué la monnoie de papier, a, pour enrichir quelque temps le trésor public, appauvri le

peuple pour des siècles. « Bientôt, dit Duclos, il n'y » aura plus d'argent dans Rome que celui que les voya» geurs y portent dans leur poche; car la plupart de » leurs grosses dépenses se paient en lettres-de-change ». Ce trésor pontifical, qui, sous Sixte-Quint et ses premiers successeurs, étoit de vingt-quatre millions, étoit, en 1767, réduit à cinq, par la nécessité où les derniers pontifes s'étoient trouvés d'y puiser fréquemment. La révolution de France n'est pas propre à le recruter. Il faut pourtant convenir que le tribut payé à Rome, par la nation, n'étoit pas aussi considérable que le prétendoient alors plusieurs écrivains français. Duclos en fait le relevé d'après les registres mêmes de la daterie, et ce relevé donne, pour cinq ans, la somme d'un million huit cent soixante-dix-neuf mille huit cent quatre-vingt-dix-sept livres. « Quelque modiques, dit-il, que soient » ces sommes, c'est peut-être toujours trop ». Cette réflexion étoit une hardiesse philosophique en 1768 : aussi falloit-il un *peut-être* pour la faire passer.

Le tableau des moeurs de Rome est, et devoit être, vu le talent de Duclos, le morceau le plus intéressant de ce voyage. Il y porte le coup d'œil d'un Français, qui rend saillant tout ce qui se trouve en opposition avec nos idées ; et déjà cette opposition se marquant de jour en jour davantage, tous les excès de la superstition, les abus qu'elle entraîne, le monachisme, les secours indirects offerts à la mendicité, l'orgueil et l'ignorance des grands, le mépris des lois, leur impuissance à protéger le peuple, sa misère, la férocité qui en est la suite, etc., tout cela est peint avec la brusque vivacité

particulière à Duclos. Les anecdotes forment ses pièces justificatives. En voici une d'un genre qui paroît presque incroyable. L'auteur développe plusieurs effets de ces abus de crédit, poussés à un excès monstrueux, et pour qui il a fallu même créer un mot, *prepotenza ;* abus en vertu duquel un coquin, protégé par une éminence, est à l'abri des poursuites de la justice, dans la franchise du palais de son protecteur. Pendant la guerre de 1745, l'empereur François I.er ayant été couronné à Francfort, une partie du peuple, vouée à la faction autrichienne, s'avisa d'aller sous les fenêtres des ambassadeurs de France et d'Espagne, alors ennemies de l'Autriche, témoignant sa joie par des cris de *vive l'empereur !* L'ambassadeur de France jeta de l'argent à cette populace, qui cria : *Vive France !* et se retira. Mais il en fut autrement devant le palais du cardinal Aquaviva, protecteur d'Espagne. Celui-ci, se croyant bravé, ouvre sa fenêtre, et vingt coups de fusil, partis à la fois, jettent à terre autant de morts ou de blessés. Le peuple veut incendier le palais, et y brûler Aquaviva. Mais celui-ci s'étoit assuré de plus de mille *braves* dont il couvrit la place. Quatre pièces de canon, chargées à cartouches, en imposent au peuple. Qui croiroit que le pape, avec l'autorité absolue et un corps de troupes, n'ait jamais songé à faire au peuple quelque justice du cardinal ? Voilà de terribles effets de la *prepotenza*. Ce n'est pas tout : ce cardinal Aquaviva eut, dans les derniers jours de sa vie, tant de remords de ses violences, qu'il voulut en faire publiquement amende honorable : on en a fait à moins ; mais le sacré collége ne voulut jamais le

permettre, pour l'honneur de la pourpre. Ainsi, dans la capitale du monde chrétien, l'expression du remords, cette vertu du pécheur, et sa seule ressource, fut interdite à un prêtre trop peu châtié par ses remords; et ce triomphe de l'orgueil sur une religion d'humilité, fut l'ouvrage de ceux qui se portent pour successeurs de ses premiers apôtres. La religion durera, sans doute; mais la *prepotenza* ne peut pas durer.

Après quatre mois de séjour dans ce beau pays, Duclos passe à Naples; et c'est, après Rome, le théâtre qui lui fournit le plus d'observations politiques, morales, économiques, qu'il faut lire dans l'ouvrage même. Son goût le portoit particulièrement à tracer le caractère de ceux qu'il fréquentoit, ou même qu'il rencontroit. Il s'égaie surtout aux dépens d'un prince de Saint-Nicandre, gouverneur du roi, lequel lui ôtoit des mains les *Mémoires de Sully*; faisoit apprendre le français au jeune prince par un jésuite allemand, et réprimoit avec soin tous les mouvemens honnêtes de son élève. « Le roi de Naples, dit Duclos, a montré qu'il étoit » susceptible d'une autre éducation que celle qu'il a » reçue. Dans la dernière disette qu'il y eut, ayant ouï » parler de la misère du peuple, il proposa à son gou» verneur de vendre ses tableaux et ses bijoux, pour » en donner le prix aux pauvres. Le prudent gouver» neur remontra avec beaucoup de dignité à son élève, » qu'il ne devoit pas disposer ainsi de ce qui apparte» noit à la couronne; et ce fut tout ce qu'il crut de» voir lui dire dans cette occasion. Le jeune prince a » déjà senti et fait connoître ce qu'il pense du peu de

» soin qu'on a eu de l'instruire. L'empereur et le grand-» duc, étant à Naples avec la reine leur sœur, et la » conversation ayant tourné sur l'histoire et d'autres » matières, le roi, étonné d'entendre sa femme et ses » beaux-frères traiter des sujets qu'il ne comprenoit pas » plus que s'ils eussent parlé une langue étrangère, se » tourna vers le prince de Saint-Nicandre : *Il faut*, » lui dit-il, *que vous m'ayez bien mal élevé, pour* » *que je ne sois pas en état de converser avec des* » *princes et même une princesse de mon âge.* » Qui ne seroit tenté, en lisant de pareils traits, de rapporter les fautes et les malheurs d'un règne à des instituteurs coupables, qui négligent et quelquefois même corrompent des naturels heureux? Ce crime, si impuni partout, est un des plus grands qui puissent se commettre à l'égard d'une nation soumise au despotisme. Il deviendra plus rare par l'effet de l'agitation des esprits en Europe. Les rois et les princes sentiront le besoin de faire instruire leurs enfans, pour l'intérêt d'une autorité qu'il faudra bien chercher à rendre utile et bienfaisante : et cela même peut déjà s'appeler une révolution. Ainsi le sort de l'humanité sera un peu plus supportable, même dans les pays qui ne peuvent prétendre à la liberté civile et politique, source de tout bonheur, comme de toute vertu.

FIN DU MORCEAU SUR LE VOYAGE EN ITALIE.

LETTRES DIVERSES.

LETTRE PREMIÈRE.

A madame de........

Je me suis douté, madame, en recevant votre billet et avant de l'ouvrir, qu'il m'arrivoit malheur, et c'étoit pour moi une nouveauté d'ouvrir un billet de vous avec chagrin. Je comptois faire ce soir mon entrée dans mon nouvel établissement d'Auteuil; mais ayant différé de deux jours, pour vous faire ma cour avant mon départ, il faut bien que je diffère de deux autres, pour que les deux premiers ne soient pas perdus. Je crois ce sentiment-là plus honnête que celui qui fait recourir les joueurs après leur argent; mais, dans le fond, il est à peu près du même genre.

Ce sont plusieurs de mes amis qui sont cause que je viens me cacher quelque temps à la campagne dans un assez mauvais temps. Croirez-vous que c'est pour travailler, pour finir ces épîtres de Ninon[1] sur lesquelles on ne cesse de m'impatienter? N'est-il pas ridicule d'aller vivre sagement pour écrire des folies? Être fou de sang froid ou par réminiscence, cela n'est-

[1] Ces épîtres ont été égarées, ainsi que d'autres papiers, à la mort de l'auteur. Cette perte est probablement sans ressource; car les recherches les plus exactes n'ont pu nous les procurer. (*Note de l'Éditeur.*)

il pas bizarre ? Voilà l'inconvénient de dire à ses amis les choses sur lesquelles on travaille. On ne m'y reprendra plus. Être exposé à finir ce que je commence, à mettre de l'ordre dans mes caprices ; cela me paroît un peu dur, et je n'en serai plus la dupe.

Je ne vous parle plus, madame, de mon respect ni de ma tendre amitié, qui dureront autant que moi.

LETTRE II.

A ....

Voila donc, mon ami, comme vous vous conduisez, vous que je croyois la raison, la prudence, la sagesse même ! A qui se fier, après ce que je sais de vous, et sur qui compter désormais ? On vous ordonne la plus grande modération dans l'usage de la pensée, et madame M... m'a dit qu'elle avoit reçu de vous une lettre charmante et pleine d'esprit ; ce sont ses termes : je n'exagère rien, et je suis bien éloigné de vous chercher des torts. Vous ne pouvez pas la récuser non plus. Elle vous aime, elle a de la candeur, et est à mille lieues de toute espèce de médisance, à plus forte raison de calomnie.

Une lettre charmante et pleine d'esprit ! est-il possible ? Quoi ! c'est vous qui vous permettez de pareils excès ! On est tranquille sur votre compte, et tout d'un coup voilà une infraction de régime qui vient effrayer vos amis. Si madame M..... eût dit simplement une

lettre charmante, je dirois : Cela peut se passer, peut-être le mal n'est-il pas si grand qu'on le fait. Vingt fois j'ai entendu dire : C'est un ouvrage charmant ; et, à la lecture, j'ai vu que rien n'étoit plus faux ; mais pleine d'esprit ! c'est là ce qui est une faute absolument impardonnable. Je ne vous cache pas que je me crois obligé d'en faire avertir M. Tronchin, qui ne plaisante point dans ces cas-là, et qui saura vous en dire son avis. De l'esprit ! vous n'ignorez pas combien la pensée est nuisible à l'homme ; que, par cette raison, il n'y a presque point d'homme qui pense la vingtième partie de sa vie ; que vous-même, pour avoir pensé seulement la moitié de la vôtre, vous vous en trouvez très-mal, et voilà que non-seulement vous pensez, mais même vous osez avoir de l'esprit ! Vous savez qu'en pleine santé même, il ne fait pas sûr de se donner cette licence ; que l'esprit entraîne de grands inconvéniens à la ville, à la cour ; et c'est vous... Je n'en reviens pas. Bon Dieu ! à quoi sert la philosophie ? Je ne m'y connois point ; mais je soupçonne qu'il y a, entre penser et avoir de l'esprit, la même différence qu'il y a entre marcher et courir ; et, si cela est vrai, jugez combien vous êtes coupable.

Vous allez me répliquer que vous avez beaucoup d'amitié pour madame M...... ; qu'au moment où vous avez pris la plume pour répondre à sa lettre, le sentiment a éveillé l'esprit chez vous. Je sais qu'il y en a des exemples ; que ce genre d'esprit est le meilleur, le plus rare et le plus aimable ; et que vous pouvez être dans ce cas : mais, de bonne foi, pensez-vous que

cette excuse me rassure et me satisfasse ? D'abord il s'agiroit de savoir si M. Tronchin vous permet le sentiment. Cela m'étonneroit beaucoup dans un médecin aussi habile, et qui connoît si bien la nature. Je doute très-fort qu'il vous ait rien prononcé là-dessus ; et vous êtes trop honnête pour le compromettre avec la faculté. On sait assez que le sentiment est presque aussi malsain que l'esprit ; et, quoiqu'on soit dans l'habitude de le contrefaire et de le jouer encore davantage, parce que la chose est beaucoup plus facile, vous voyez que, dans le vrai, on se le permet assez rarement. Il est donc clair, mon cher ami, que votre excuse ne serait qu'une défaite ; et, au fond, je ne vois pas comment vous vous en tirerez.

La faute où vous venez de tomber d'une façon si humiliante, m'a fait revenir sur le passé, comme il arrive en pareil cas ; et je me suis rappelé que les deux dernières fois que j'ai eu le plaisir de vous voir, il s'en falloit bien que vous ne fussiez net ; et même je me souviens de quelques réflexions un peu vigoureuses ou piquantes qui doivent nécessairement prendre sur la machine. J'ai songé alors que vous étiez assez mal environné ; que mademoiselle Thomas, outre son esprit, ayant encore celui qui naît du sentiment, peut très-fréquemment redoubler chez vous les crises de ces deux facultés : ce qui ne sauroit manquer de vous faire beaucoup de tort. Il ne faut pas croire que je sois non plus sans inquiétude sur M. Ducis. Ceux qui ne connoissent que son talent tragique, ne savent pas à quel point il est dangereux pour vous, et

de combien de façons il peut vous nuire par sa conversation forte, animée et attachante. Vous ne connoissez point, je crois, madame Helvétius; je sais, du moins, que vous n'allez point chez elle : j'en suis enchanté pour vous.....

LETTRE III.

A ....

20 août 1765.

Je crois assez connoître votre âme, mon cher ami, pour pouvoir vous donner des conseils utiles à votre bonheur. Garantissez-vous de tout sentiment vif et profond. J'ai remarqué que, toutes les fois que vous êtes vivement affecté de quelque chose, vous tombez dans un chagrin qui n'est point cette douce mélancolie, si délicieuse pour ceux qui l'éprouvent. De plus, les travaux rendent la gaîté nécessaire à votre santé. Quand un sentiment profond vous rendroit heureux, du moins est-il certain qu'il ne vous délasseroit pas, et vous avez besoin d'être délassé. Ne craignez pas de perdre par là cette sensibilité nécessaire à l'homme de lettres; vous en avez reçu une trop grande dose : rien ne peut l'épuiser. La lecture des excellens livres l'entretiendra davantage, sans exposer votre âme à ces secousses violentes qui l'accablent, lorsque des nœuds qui nous étoient chers viennent à se briser.

Ne donnez jamais à personne aucun droit sur vous. La roideur de votre caractère pouvant, par la suite,

vous forcer à cesser de les voir, vous aurez l'air de l'ingratitude. Tenez tout le monde poliment à une grande distance. Prosternez-vous pour refuser. Je crois à l'amitié, je crois à l'amour : cette idée est nécessaire à mon bonheur; mais je crois encore plus que la sagesse ordonne de renoncer à l'espérance de trouver une maîtresse et un ami capables de remplir mon cœur. Je sais que ce que je vous dis fait frémir; mais telle est la dépravation humaine, telles sont les raisons que j'ai de mépriser les hommes, que je me crois tout-à-fait excusable.

Si quelqu'un étoit naturellement ce que je vous conseille d'être, je le fuirois de tout mon cœur. Est-on privé de sensibilité, on inspire un sentiment qui ressemble à l'aversion; est-on trop sensible, on est malheureux. Quel parti prendre? Celui de réduire l'amour au plaisir de satisfaire un besoin spontané, en se permettant tout au plus quelque préférence pour tel ou tel objet. Réduire l'amitié à un sentiment de bienveillance proportionné au mérite de chacun, c'est le parti que prit Fontenelle, qui avoit toujours les jetons à la main. Vous êtes né honnête; je suis sûr que vous ne pousserez pas cette défiance trop loin. Tout ceci se réduit à dire que votre âme ne doit jamais être inséparablement attachée à l'âme de personne; qu'il faut apprécier tout le monde, et remplir tous les devoirs de l'honnête homme, et même de l'homme vertueux, d'après des idées justes et déterminées, plutôt que d'après des sentimens, qui, quoique plus délicieux, ont toujours quelque chose d'arbitraire.

C'est par le travail seul que vous échapperez à l'acti-

vité de cette âme qui dévore tout. Le temps que vous emploierez chez vous sera pris sur celui que vous perdriez dans le monde, où vous vous amusez si peu, où vous portez le sentiment toujours pénible de la supériorité de votre âme et de l'infériorité de votre fortune; où vous trouvez des raisons de haïr et de mépriser les hommes, c'est-à-dire, de renforcer cette mélancolie à laquelle vous êtes déjà trop sujet, qui vous met souvent de mauvaise humeur, et qui vous expose quelquefois à vous faire des ennemis. La retraite assurera en même temps votre repos, c'est-à-dire, votre bonheur, votre santé, votre gloire, votre fortune et votre considération. Vous aurez moins d'occasions de vous permettre ces plaisirs qui, sans détruire la santé, affoiblissent au moins la vigueur du corps, donnent une sorte de malaise, et détruisent l'équilibre des passions.

La considération de l'homme le plus célèbre tient au soin qu'il a de ne pas se prodiguer. Ayez toujours cette coquetterie décente qui n'est indigne de personne. Votre gloire y gagnera aussi : l'emploi de votre temps l'augmentera nécessairement, et, par la même raison, votre fortune; car, croyez-moi, ne comptez jamais que sur vous.

Il y a encore une chose que je ne saurois trop vous recommander, et qui vous est plus difficile qu'à un autre, c'est l'économie. Je ne vous dis pas de mettre du prix à l'argent; mais de regarder l'économie comme un moyen d'être toujours indépendant des hommes, condition plus nécessaire qu'on ne croit, pour conserver son honnêteté.

LETTRE IV.

A madame S.....

Barège, le 15 septembre.

Quoi! madame, vous avez eu la bonté d'aller voir mon nouveau taudis! Je vous reconnois bien là. Vous êtes contente de mon logement; mais moi je ne le suis point : je m'y prends trop tard pour me loger près de la rue Louis-le-Grand.

Madame de Grammont est partie depuis le commencement du mois. Il me seroit impossible de désirer autre chose que ce que j'ai trouvé en elle; et nous avons fini encore mieux que nous n'avions commencé. J'ai toutes sortes de raisons d'être enchanté de mon voyage de Barège. Il semble qu'il devoit être la fin de toutes les contradictions que j'ai éprouvées, et que toutes les circonstances se sont réunies pour dissiper ce fond de mélancolie qui se reproduisoit trop souvent. Le retour de ma santé; les bontés que j'ai éprouvées de tout le monde; ce bonheur si indépendant de tout mérite, mais si commode et si doux, d'inspirer de l'intérêt à tous ceux dont je me suis occupé; quelques avantages réels et positifs; les espérances les mieux fondées et les plus avouées par la raison la plus sévère; le bonheur public et celui de quelques personnes à qui je ne suis ni inconnu ni indifférent; le souvenir tendre de mes anciens amis; le charme d'une amitié nouvelle, mais solide, avec

un des hommes les plus vertueux du royaume, plein d'esprit, de talent et de simplicité, M. du Paty que vous connoissez de réputation; une autre liaison non moins précieuse avec une femme aimable que j'ai trouvée ici, et qui a pris pour moi tous les sentimens d'une sœur; des gens dont je devois le plus souhaiter la connoissance, et qui me montrent la crainte obligeante de perdre la mienne; enfin, la réunion des sentimens les plus chers et les plus désirables : voilà ce qui fait, depuis trois mois, mon bonheur; il semble que mon mauvais génie ait lâché prise, et je vis, depuis trois mois, sous la baguette de la fée bienfaisante.

D'après ce détail, vous croiriez que je vis environné de tout ce que j'ai trouvé d'aimable ici, sous un beau ciel, et dans une société charmante; non, je vis sous une douche brûlante, ou dans une bouilloire cachée au fond d'un cachot. Tout ce que je distinguois est parti de Barège. Il y fait un temps exécrable, et le brouillard ne laisse point soupçonner que les Pyrénées soient sur ma tête. Mais je n'en suis pas moins heureux; j'avois besoin de revenir sur les sentimens agréables dont j'ai joui avec trop de précipitation : je les recueille avec une joie mêlée de surprise : mes idées sont faciles et douces, tous les mouvemens de mon cœur sont des plaisirs; voilà le vrai beau temps, et le ciel est d'azur.

Le ton de cette lettre est un peu différent de celles que je vous écrivois, madame, de la rue de Richelieu, et même de quelques conversations que je me souviens d'avoir eues avec vous, il y a cinq ou six mois. Que voulez-vous? je vous montrois mon âme alors, comme je

vous la montre aujourd'hui : « L'homme est ondoyant », dit Montaigne : j'étois de fer pour repousser le mal, je suis de cire pour recevoir le bien. Les différentes philosophies sont bonnes ; il ne s'agit que de les placer à propos. Zénon n'avoit pas tort ; Épicure avoit raison. Le régime d'un malade n'est pas celui d'un convalescent ; celui d'un convalescent n'est pas celui d'un athlète. Je me trouve bien de ma manière d'être actuelle ; je reviendrois à l'autre, s'il le falloit ; mais je tâcherai d'écarter ce qui pourroit la rendre nécessaire ; je n'y sais que cela.

Madame de Tessé et M. le duc d'Ayen ont passé ici quelques jours : j'ai fort à me louer de leurs bontés ; je n'ai cependant point accepté l'offre de madame de Tessé pour Luchon ; je vous dirai pourquoi.

Je pars d'ici vers la fin de septembre ; je comptois m'en aller en droiture à Paris ; je pressentois le besoin que j'aurois de revoir mes anciens amis, car je ne veux rien perdre ; mais j'ai de nouvelles raisons de me priver encore de ce plaisir. M. de B....... a trouvé absurde que je négligeasse l'occasion de voir M. de Choiseul ; il prétend que ma connoissance avec M. de Gr...... pourroit finir par n'être qu'une connoissance des eaux. C'est ce qui ne peut jamais arriver. Il est actuellement à Chanteloup. Il peut s'en assurer par lui-même, et, entre nous, je crois qu'il ne laissera pas d'être un peu surpris. Quoi qu'il en soit, je défère à son conseil et à celui de mes amis qui blâment mon peu d'empressement sur cela. Mais je ne serai à Chanteloup qu'à la fin d'octobre ; j'y resterai le temps qu'il conviendra. J'étois fort tenté de

m'en retourner par le Languedoc, pour voir la Provence qui est un fort beau pays.

Voulez-vous bien, madame, présenter mes respects à M. S......? Je vous adresserois aussi bien des complimens pour les personnes que vous savez, si je ne craignois que quelques-unes, s'imaginant que ma lettre contient quelques bonnes histoires des eaux, ne s'avisassent de vous la demander; et je vous prie de vouloir bien ne pas la leur lire.

Conservez, je vous prie, madame, votre santé, celle de M. S......., votre bonheur commun, vos bontés pour moi, et recevez les assurances de mon respect et de ma tendre amitié.

LETTRE V.

A ....

Vous me demandez, mon ami, si ce n'est pas une espèce de singularité qui me fait voir la littérature sous l'aspect où je la vois; s'il est vrai que je sois dans le cas de jouir d'une fortune un peu plus considérable que celle de la plupart des gens de lettres; et enfin vous voulez que je vous confie, sous le sceau de l'amitié, quels sont les moyens que j'ai employés pour arriver à ce terme que vous supposez avoir été le but de mon ambition. Voilà, ce me semble, les divers objets de votre curiosité, autant que je puis le résumer de votre longue lettre. Mes réponses seront simples.

Mais je commence par vous dire que je suis presque offensé de voir que vous me supposiez un plan de conduite à cet égard. Mon tour d'esprit, mon caractère, et les circonstances ont tout fait, sans aucune combinaison de ma part. J'ai toujours été choqué de la ridicule et insolente opinion, répandue presque partout, qu'un homme de lettres qui a quatre ou cinq mille livres de rente est au périgée de la fortune. Arrivé à peu près à ce terme, j'ai senti que j'avois assez d'aisance pour vivre solitaire, et mon goût m'y portoit naturellement. Mais comme le hasard a fait que ma société est recherchée par plusieurs personnes d'une fortune beaucoup plus considérable, il est arrivé que mon aisance est devenue une véritable détresse, par une suite des devoirs que m'imposoit la fréquentation d'un monde que je n'avois pas recherché. Je me suis trouvé dans la nécessité absolue ou de faire de la littérature un métier pour suppléer à ce qui me manquoit du côté de la fortune, ou de solliciter des grâces, ou enfin de m'enrichir tout d'un coup par une retraite subite. Les deux premiers partis ne me convenoient pas. J'ai pris intrépidement le dernier. On a beaucoup crié : on m'a trouvé bizarre, extraordinaire. Sottises que toutes ces clameurs. Vous savez que j'excelle à traduire la pensée de mon prochain. Tout ce qu'on a dit à ce sujet, vouloit dire : Quoi! n'est-il pas suffisamment payé de ses peines et de ses courses par l'honneur de nous fréquenter, par le plaisir de nous amuser, par l'agrément d'être traité par nous comme ne l'est aucun homme de lettres?

A cela je réponds : J'ai quarante ans. De ces petits

triomphes de vanité dont les gens de lettres sont si épris, j'en ai par-dessus la tête. Puisque, de votre aveu, je n'ai presque rien à prétendre, trouvez bon que je me retire. Si la société ne m'est bonne à rien, il faut que je commence à être bon pour moi-même. Il est ridicule de vieillir, en qualité d'acteur, dans une troupe où l'on ne peut pas même prétendre à la demi-part. Ou je vivrai seul, occupé de moi et de mon bonheur; ou, vivant parmi vous, j'y jouirai d'une partie de l'aisance que vous accordez à des gens que vous-mêmes vous ne vous aviserez pas de me comparer. Je m'inscris en faux contre votre manière d'envisager les hommes de ma classe. Qu'est-ce qu'un homme de lettres selon vous, et, en vérité, selon le fait établi dans le monde? C'est un homme à qui on dit: Tu vivras pauvre et trop heureux de voir ton nom cité quelquefois; on t'accordera, non quelque considération réelle, mais quelques égards flatteurs pour ta vanité sur laquelle je compte, et non pour l'amour-propre qui convient à un homme de sens. Tu écriras, tu feras des vers et de la prose pour lesquels tu recevras quelques éloges, beaucoup d'injures et quelques écus, en attendant que tu puisses attraper quelques pensions de vingt-cinq louis ou de cinquante, qu'il faudra disputer à tes rivaux, en te roulant dans la fange, comme le fait la populace aux distributions de monnoie qu'on lui jette dans les fêtes publiques.

J'ai trouvé, mon ami, que cette existence ne me convenoit pas; et, méprisant à la fois la gloriole des grandeurs et la gloriole littéraire, j'ai immolé l'une et l'autre à l'honneur de mon caractère et à l'intérêt de

mon bonheur. J'ai dit tout haut : J'ai fait mes preuves de désintéressement, et je ne solliciterai pas. J'ai très-peu ; mais j'ai autant ou plus que quantité de gens de mérite : ainsi je ne demande rien. Mais il faut que vous me laissiez à moi-même : il n'est pas juste que je porte, en même temps, le poids de la pauvreté et le poids des devoirs attachés à la fortune ; j'ai une santé délicate et la vue basse : je n'ai gagné jusqu'à présent dans le monde que des boues, des rhumes, des fluxions et des indigestions, sans compter le risque d'être écrasé vingt fois par hiver. Il est temps que cela finisse, et, si cela n'est pas terminé à telle époque, je pars.

Voilà, mon ami, ce que j'ai dit ; et, si vous vous étonnez que cela ait pu produire autant d'effet, il faut savoir qu'une première retraite de six mois, où j'avois trouvé le bonheur, a prouvé invinciblement que je n'agissois ni par humeur, ni par amour-propre. Il reste à vous expliquer pourquoi on se faisoit une peine de me voir prendre le parti de la retraite. C'est, mon ami, ce que je ne puis vous développer, au moins dans le même détail. Mais je puis vous dire sans que vous deviez me soupçonner de vanité ; je puis vous dire que mes amis savent que je suis propre à plusieurs choses, hors de la sphère de la littérature. Plusieurs d'entr'eux se sont unis pour me servir ; les uns n'ont écouté que leur sentiment, d'autres ont fait entrer dans leur sentiment quelque calcul et quelque intérêt ; et les circonstances étant favorables, il en est résulté la petite révolution que vous jugez si heureuse.

LETTRE VI.

A M. l'abbé Roman.

4 mars 1784.

C'est un vœu que j'ai fait, mon cher ami, de vous répondre toujours à l'instant où j'aurai reçu votre lettre, et je n'ai pas besoin d'effort pour le remplir : il m'en faudroit pour différer, et je ne veux pas lutter contre moi-même.

Ah ! mon ami, que j'ai été étonné de voir que je diffère de vous, dans la chose par laquelle je vous ressemble ! Vous convenez que vous avez pris la meilleure part, et vous ne souhaitez pas que j'obtienne un lot pareil ; vous me le dites, parce que vous le sentez. Cette raison est sans doute très-bonne ; mais pourquoi, ou plutôt comment le sentez-vous ? voilà ce qui m'étonne. Quoi ! cette malheureuse manie de célébrité, qui ne fait que des malheureux, trouve encore un partisan, un protecteur ! Avez-vous oublié qu'elle exige presqu'autant de misères, de sottises, de bassesses même, que la fortune ? Et quel en est le fruit ? beaucoup moindre, et surtout plus ridicule. Son effet le plus certain est de vous apprendre jusqu'où va la méchanceté humaine, en vous rendant l'objet de la haine la plus violente et des procédés les plus affreux, de la part de ceux qui ne peuvent partager cette fumée et qui sont jaloux de quelques misérables distinctions, presque tou-

jours ennuyeuses et fatigantes, surtout pour moi qui ai tout jugé.

J'ai aimé la gloire, je l'avoue; mais c'étoit dans un âge où l'expérience ne m'avoit point appris la vraie valeur des choses; où je croyois qu'elle pouvoit exister pure et accompagnée de quelque repos; où je pensois qu'elle étoit une source de jouissances chères au cœur et non une lutte éternelle de vanité; quand je croyois que, sans être un moyen de fortune, elle n'étoit pas du moins un titre d'exclusion à cet égard. Le temps et la réflexion m'ont éclairé; je ne suis pas de ceux qui peuvent se proposer de la poussière et du bruit pour objet et pour fruit de leurs travaux. Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers; voilà ce que disoit Boileau avec quinze mille livres de rente des bienfaits du roi, qui en valoient plus de trente d'à présent; voilà ce que disoit Racine, en rapportant plus d'une fois de Versailles des bourses de mille louis. Cela ne laisse pas que de consoler de la rivalité et de la haine des Pradon et des Boyer. Encore ne put-il pas y tenir, et laissa-t-il, à trente-six ans, cette carrière de gloire et d'infamie, qui depuis lui est devenue cent fois plus turbulente et plus avilissante. Pour moi, qui dès mon premier succès me suis attiré, sans l'avoir mérité le moins du monde, la haine d'une foule de sots et de méchans, je regarde ce mal comme un très-grand bonheur; il me rend à moi-même, il me donne le droit de m'appartenir exclusivement; et, les amis les plus puissans ayant plus d'une fois fait d'inutiles efforts pour me servir, je me suis lassé d'être un superflu, une espèce de hors-d'œuvre dans la so-

ciété. Je me suis indigné d'avoir si souvent la preuve que le mérite dénué, né sans or et sans parchemins, n'a rien de commun avec les hommes, et j'ai su tirer de moi plus que je ne pouvois espérer d'eux. J'ai pris pour la célébrité autant de haine que j'avois eu d'amour pour la gloire; j'ai retiré ma vie toute entière dans moi-même; penser et sentir, a été le dernier terme de mon existence et de mes projets. Mes amis se sont réunis inutilement pour ébranler ma fermeté; tout ce que j'écris comme à mon insu, et pour ainsi dire malgré moi, ne sera tout au plus que *titulus nomenque sepulcri.*

J'ai ri de bon cœur à l'endroit de votre lettre, où vous me dites que vous m'avez cherché dans les journaux : vous m'avez paru ressembler à un étranger qui, ayant entendu parler de moi dans Paris, me chercheroit dans les tabagies et dans les tripots de jeu. J'en étois là depuis long-temps, lorsque je fis la rencontre d'un être dont le pareil n'existe pas dans sa perfection, relative à moi, qu'il m'a montrée dans le court espace de deux ans que nous avons passés ensemble. C'étoit une femme, et il n'y avoit pas d'amour parce qu'il ne pouvoit y en avoir, puisqu'elle avoit plusieurs années de plus que moi; mais il y avoit plus et mieux que de l'amour, puisqu'il existoit une réunion complète de tous les rapports d'idées, de sentimens et de positions. Je m'arrête ici, parce que je sens que je ne pourrois finir. Je l'ai perdue après six mois de séjour à la campagne, dans la plus profonde et la plus charmante solitude. Ces six mois, ou plutôt ces deux ans, ne m'ont paru qu'un instant dans ma vie; mais le bonheur d'être loin de tout

ce que j'ai vu sur cette scène d'opprobres qu'on appelle littérature, et sur cette scène de folies et d'iniquités qu'on appelle le monde, m'auroit suffi et me suffira toujours au défaut du charme d'une société douce et d'une amitié délicieuse. L'indépendance, la santé, le libre emploi de mon temps, l'usage, même l'usage fantasque de mes livres : voilà ce qu'il me faut, si ce n'est point ce qui me suffit. C'est ce que m'enlèvera nécessairement le succès que vous avez la cruauté de souhaiter, et qui malheureusement est devenu, depuis ma dernière lettre, encore plus vraisemblable [1]. L'âne qui ne veut point mordre son voisin, ni en être mordu devant un ratelier vide, sera forcé, s'il est changé en cheval bien pansé devant un ratelier plein, de faire quelques courses et de manéger pour gagner son avoine; et quand je songe qu'en se déplaçant, il aura plus d'avoine qu'il n'en pourra manger, je suis bien près de penser qu'il fait un marché de dupe.

Vous voyez par là, mon ami, combien je suis attaché aux sentimens qui m'appellent à la retraite; et vous le verriez bien davantage si vous pouviez savoir, fortune mise à part, combien ma position m'offre de côtés agréables, quels combats j'ai à soutenir contre les amis les plus tendres et les plus dévoués, quels efforts il me faut pour repousser ou prévenir les sacrifices qu'ils voudroient faire pour me retenir. Quelle est donc cette invincible fierté, et même cette dureté de cœur qui me fait rejeter des bienfaits d'une certaine espèce, quand

[1] On proposoit à Chamfort une place de secrétaire des commandemens à la cour. (*Note de l'Éditeur.*)

je conviens que je voudrois faire pour eux plus qu'ils ne peuvent faire pour moi? Cette fierté les afflige et les offense; je crois même qu'ils la trouvent petite et misérable, comme mettant un trop haut prix à ce qui devroit en avoir si peu. Mon ami, je n'ai point, je crois, les idées petites et vulgaires répandues à cet égard; je je ne suis pas non plus un monstre d'orgueil, mais j'ai été une fois empoisonné avec de l'arsenic sucré, je ne le serai plus : *manet altâ mente repostum*. Vous me dites que vous tenez mon âme dans ma première lettre; il en est resté quelque chose, je crois, pour la seconde.

J'accepte, mon ami, avec un sentiment bien vif, l'offre que vous me faites de parcourir avec moi la Provence, pour chercher l'asile qui me convient; et je me fais d'autant plus de plaisir de l'accepter, que je ne vous ferai pas faire un grand voyage : il faudra que votre pays ait de grands inconvéniens, si la retraite la plus proche de vous n'est pas celle qui me convient le mieux.

Je vous avois promis des nouvelles littéraires; mais, par mon mouvement personnel, je suis bien froid sur cet article, et j'ai besoin, pour vous en envoyer, de songer que vous y mettez quelqu'intérêt. On joue à présent, avec un grand succès, malgré de grandes huées sur la scène, et de grandes réclamations et indignations à Paris et à Versailles, *le Mariage de Figaro,* de Beaumarchais. C'est un ouvrage plein d'esprit, même de comique et de talent, mais qui n'en est pas moins monstrueux par le mélange de choses du plus mauvais ton, et de trivialités. Les loges sont retenues jusqu'à la dixième, et d'autres disent jusqu'à la vingtième repré-

sentation. Le spectacle, sans petite pièce, ne dure plus que trois heures un quart, depuis les retranchemens qu'on y a faits. Je ne vous parle point du *Jaloux*, du mauvais *Coriolan* de Laharpe; les journaux se sont chargés de cela. Un mot sur les *Danaïdes*, opéra nouveau, où Gluk a mis la main : c'est un ouvrage de Topinambous, à jouer devant des Cannibales; on dit pourtant que cela n'aura qu'une douzaine de représentations.

Parlons de notre académie. M. de Montesquiou a eu toutes les voix; c'est qu'on a vu que tout partage seroit inutile, et il faisoit plaisir en se présentant à l'académie; il écartoit l'abbé Mauri, dont plusieurs ne veulent pas entendre parler. Mon amusement actuel est de voir comment ils feront pour l'évincer à la première vacance, qui est très-prochaine, si elle n'est ouverte par la mort de M. de Pompignan. L'abbé a huit ou dix voix, tout au plus; mais les autres gens de lettres, ses rivaux, n'en ont pas à beaucoup près autant. Personne n'y est appelé d'une manière positive; prendre encore un homme de qualité, seroit le comble du mauvais goût, et le chef-d'œuvre du ridicule. Comment s'en tireront-ils? Je me divertirai des intrigues; ce sont mes seuls jetons, je n'en ai point d'autres : j'y vais si peu, que je n'ai pas fait la moitié d'une bourse à jetons qu'on m'avoit demandée.

Adieu, mon ami; je n'ai plus que le temps de vous dire encore un petit mot de moi. Ma mère se porte à merveille, et n'a d'autre incommodité que de ne pouvoir faire usage de ses jambes; mais j'ai bien peur que cette seule incommodité n'abrège les jours d'une per-

sonne aussi vive, et plus impatiente à quatre-vingt-quatre ans, que je ne l'ai jamais été. Il me semble que si je restois en place une année, je ne pourrois plus vivre; et cette idée m'afflige sensiblement sur son état, quoiqu'on me mande d'ailleurs tout ce qui peut me rassurer. Adieu encore une fois; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur. Il me semble que nous n'avons pas cessé de nous entendre.

LETTRE VII.

Au même.

Paris, 5 octobre.

Que devez-vous penser de moi, mon cher ami, et d'un si long silence? Vous devez croire que tous les maux réunis ont fondu sur ma tête. Hélas! vous ne vous tromperiez pas beaucoup: il y a deux mois et demi que j'ai eu le malheur de perdre ma mère, et ce n'est pas vous qui vous étonnerez de l'effet qu'a pu faire pour moi cette affligeante nouvelle; ce n'est pas vous qui me direz que quatre-vingt-cinq ans étoient un âge qui devoit me préparer à ce malheur, et que quinze ans d'absence devoient me le faire trouver moins terrible. La raison dit tout cela, et le sentiment paie son tribut. Je n'en dirai pas davantage, craignant surtout, déjà trop réveillé chez vous, le sentiment d'une perte qui vous a rendu si longtemps malheureux, et qui ne sera de long-temps oubliée. Mon second malheur est d'avoir eu, pendant deux mois,

une fièvre double tierce, suivie d'une convalescence très-pénible, et qui n'est pas terminée. Je ne sais comment toute ma personne étoit devenue un amas de bile, ce qui m'a empêché d'avoir recours au quinquina. C'est la nature qui m'a guéri, comme elle eût fait avant la découverte du spécifique. C'est un mois de plus qu'il m'en a coûté, et un mois de peines et de souffrances, pendant lequel il m'a été impossible d'écrire. Vous mander de mes nouvelles par une main étrangère, c'est ce que je n'ai pas voulu, dans la crainte que vous ne me crussiez mort : et d'ailleurs je suis d'une stupidité rare pour dicter.

Je passe, mon ami, à un autre article, dont je vous ai déjà touché quelque chose. C'est le projet d'aller vous trouver en Provence. Quand il n'y auroit eu d'obstacle que ma maladie, il ne pouvoit s'effectuer, et ne le pourroit même encore qu'au mois de décembre : encore cela ne seroit-il possible que dans le cas où j'aurois un compagnon pour aller en chaise de poste ; car d'aller par les voitures publiques dans cette saison, c'est ce qui me seroit aussi difficile qu'un pèlerinage dans le Sirius. Mais, mon ami, il y a d'autres obstacles encore plus grands ; ce sont ceux qui naissent de ma nouvelle position. Vous avez peut-être lu, dans les papiers publics, qu'on a obtenu pour moi la place de secrétaire du cabinet de madame Elisabeth, sœur du roi ; cette place vaut deux mille francs, et, quoiqu'elle ne m'enrichisse pas pour ce moment-ci, puisque dans la maison du roi les premières échéances ne se paient qu'à un terme fort reculé, il n'en est pas moins vrai que je suis lié par la re-

connoissance et par l'attachement aux personnes qui ont sollicité et obtenu cette place pour moi, tandis que j'étois cloué dans mon lit depuis six semaines; je passerois pour un être sauvage et indomptable, un misanthrope désespéré, et je serois condamné universellement. Il faut vous dire de plus, qu'indépendamment de ma nouvelle place, ma liaison avec M. le comte de Vaudreuil est devenue telle, qu'il n'y a plus moyen de penser à quitter ce pays-ci. C'est l'amitié la plus parfaite et la plus tendre qui se puisse imaginer. Je ne saurois vous en écrire les détails; mais je pose en fait que, hors l'Angleterre, où ces choses-là sont simples, il n'y a presque personne en Europe digne d'entendre ce qui a pu rapprocher par des liens si forts un homme de lettres isolé, cherchant à l'être encore plus, et un homme de la cour, jouissant de la plus grande fortune et même de la plus grande faveur. Quand je dis des liens si forts, je devrois dire si tendres et si purs; car on voit souvent des intérêts combinés produire entre des gens de lettres et des gens de la cour, des liaisons très-constantes et très-durables; mais il s'agit ici d'amitié, et ce mot dit tout dans votre langue et dans la mienne.

Voilà, mon ami, quelles sont les raisons qui m'empêchent d'aller vous chercher, et qui vraisemblablement me priveront toujours du plaisir de vous voir dans votre retraite de Provence. Il n'en falloit pas moins, je vous assure; car, quoique dans votre dernière lettre, vous eussiez eu la barbarie de vouloir me retenir dans la capitale, toujours par votre manie de me voir une plus grande fortune, il est pourtant certain que j'aurois

juré au mois de mai dernier de ne pas passer l'hiver à Paris. Les obstacles étoient de nature à pouvoir être vaincus, et ma fortune n'en étoit pas un. Vous m'avez mandé qu'il falloit, pour vivre agréablement en Provence, avoir trois mille livres de rente : au temps où vous me parliez, j'en avois quatre mille. Je posois la barre à ce terme, et je n'étois pas mécontent; c'est vous qui avez voulu que j'allasse plus loin : vous voilà satisfait, et il y a à parier que d'ici à six mois, vous le serez infiniment davantage. Il restera ensuite à satisfaire votre autre manie, que j'aie de la célébrité. Je ne promets pas que j'y réussisse également; mais, soit que cette fantaisie me prenne, soit que je garde ma répugnance pour cette célébrité, dont vous paroissez faire trop de cas, il est sûr que, tranquille sur mon avenir, je travaillerai beaucoup davantage et même mieux, et que j'aurai plus de titres à cette célébrité, si je les manifeste, ce que j'ignore, car je suis bien endurci dans le péché. Je crois que vous seriez de mon bord si, comme moi, vous veniez voir, de suite et long-temps, notre public parisien. Au surplus, alors comme alors : je ne suis pas d'une pièce; je suis immuable quand les choses ne changent pas, mais je suis mobile quand elles changent, et surtout quand elles changent à mon avantage.

J'apprends que l'on a été très-content de notre ambassadeur à Marseille, et c'est pour moi une joie très-vive. J'espère qu'on le sera partout, et on le seroit bien davantage si on connoissoit l'habitude de ses sentimens intérieurs. C'est un de ces êtres qui ont contribué, par leurs vertus et leur commerce, à me recon-

cilier avec l'espèce humaine. Il faut qu'il ait prévu de grandes tribulations dans son ambassade, puisque la dernière lettre qu'il m'écrit finit par ces mots: *Ah! mon ami, quand dînerons-nous ensemble au restaurateur?* J'oublie de vous dire qu'il est cause que je n'ai pu répondre à votre avant-dernière lettre, parce que j'ai passé avec lui exactement les quatre derniers jours de son séjour à Paris, et c'est l'époque où votre lettre m'arriva.

Adieu, mon ami; je vous aime et vous embrasse très-tendrement. J'espère que notre correspondance ne sera plus interrompue, et que la suite de contre-temps qui m'ont mis en arrière, n'arrivera qu'une fois en la vie. Donnez-moi de vos nouvelles en détail, et ne me parlez que de vous; je vous donne un bel exemple à cet égard. Je vous avertis que je me sais par cœur, et à la fin on se lasse de soi. Adieu encore. *Vale et ama.*

LETTRE VIII.

A M. de V.

13 décembre 1788.

Je vois que vous vous souvenez de la *Requête des filles sur le renvoi des évêques*, et que vous voudriez donner un frère ou une sœur à cette bagatelle dont vous êtes le parrain; mais je vous assure qu'il me seroit impossible de faire un ouvrage plaisant sur un sujet aussi sérieux que celui dont il s'agit. Ce n'est pas le moment de prendre les crayons de Swift ou de Rabelais,

lorsque nous touchons peut-être à des désastres ; et je pense qu'un écrivain qui jetteroit du ridicule sur tous les partis, seroit lapidé à frais communs. Je ne pourrois donc faire qu'un ouvrage sérieux, et de quoi serviroit-il ? S'il n'y en a pas encore qui présente sous tous les points de vue cette intéressante question, il en existe un grand nombre qui, par leur réunion, l'éclaircissent suffisamment. En effet, de quoi s'agit-il ? d'un procès entre vingt-quatre millions d'hommes et sept cent mille privilégiés [1]. J'entends dire que la haute noblesse forme des ligues, pousse des cris, etc. : c'est ici, je crois, qu'on peut accuser la maladresse de la plupart des écrivains qui ont manié cette question. Que n'ont-ils dit aux grands privilégiés : Vous croyez qu'on vous attaque personnellement, qu'on veut vous attaquer. Point du tout : une grande nation peut élever et voir au-dessus d'elle quelques familles distinguées, trois cents, quatre cents, plus ou moins ; elle peut rendre cet hommage à d'antiques services, à d'anciens noms, à des souvenirs ; mais, en conscience, peut-elle porter sept cent mille anoblis qui, quant à l'impôt, quant à l'argent, sont aux mêmes droits que les Montmorenci et les plus anciens chevaliers français ? Plaignez-vous de la fatalité qui fait marcher à votre suite cette épouvantable cohue ; mais ne brûlez pas la maison qui ne peut la loger ; ne sommes-nous pas accablés, anéantis sous cette même fatalité qui enfin a mis en péril ce que vous appelez vos droits et vos priviléges ? Ne voyez-

[1] Il n'y en avoit pas cent mille, mais on en croyoit sept cent mille. (*Note de l'Auteur.*)

vous pas qu'il faut nécessairement qu'un ordre de choses aussi monstrueux soit changé, ou que nous périssions tous également, clergé, noblesse, tiers-état ? Je suis vraiment affligé qu'on n'ait point dit et répété partout cette observation. Elle eût ramené les esprits prévenus, elle eût désarmé l'amour-propre, elle eût intéressé l'orgueil aux succès de la raison, et peut-être eût-elle sauvé aux notables l'opprobre ineffaçable dont ils viennent de se couvrir à pure perte. Un autre avantage de cette réflexion, c'est qu'elle eût sur-le-champ fait apprécier le moyen terme que quelques-uns proposent ridiculement, celui d'appeler, pour le seul consentement à l'impôt, le tiers-état, à l'égalité numérique, en ne l'admettant que pour un tiers seulement à délibérer sur les objets de législation générale ? Qui est-ce qui me fait cette proposition ? est-ce un membre de l'ancienne chevalerie ? est-ce un secrétaire du roi, du grand collége, du petit collége, car tous ont le droit de parler ainsi ? Je réponds à ce dernier..... Mais non, je ne réponds pas, vous sentez que j'aurois trop d'avantage. Permettre à un peuple de défendre son argent, et lui ravir le droit d'influer sur les lois qui doivent décider de son honneur et de sa vie, c'est une insulte, c'est une dérision. Non, cela ne sera point, cela ne sauroit être ; la nation ne le souffrira pas, et, si elle le souffre, elle mérite tous les maux dont elle est menacée.

Mais on parle des dangers attachés à la trop grande influence du tiers-état ; on va même jusqu'à prononcer le mot de démocratie. La démocratie ! dans un pays où le peuple ne possède pas la plus petite portion du

pouvoir exécutif! dans un pays où le plus mince suppôt de l'autorité ne trouve partout qu'obéissance et même trop souvent abjection, où la puissance royale ne vient que de rencontrer des obstacles de la part des corps (dont presque tous les membres sont nobles ou anoblis), où le luxe le plus effréné et la plus monstrueuse inégalité des richesses laisseront toujours d'homme à homme un trop grand intervalle! Quel pays plus libre que l'Angleterre? et en est-il un où la supériorité du rang soit plus marquée, plus respectée, quoique l'inférieur n'y soit pas écrasé impunément? Que de faux prétextes, que d'ignorance, ou plutôt que de mauvaise foi! Pourquoi ne pas dire nettement, comme quelques-uns: Je ne veux pas payer? Je vous conjure de ne pas juger des autres par vous-même. Je sais que, si vous aviez cinq ou six cent mille livres de rente en fonds de terre, vous seriez le premier à vous taxer fidèlement et rigoureusement; mais vous vous rappelez l'offre généreuse faite par le clergé, pendant la première assemblée des notables, et l'indigne réclamation qu'il a faite ensuite en faveur de ses immunités. Vous voyez le parlement feindre d'abandonner les siennes, et l'instant d'après se ménager les moyens de les conserver et même d'accroître son existence. Enfin, vous savez ce qui vient de se passer, et ce qui a si bien mis en évidence le projet formel de maintenir les priviléges pécuniaires. M. de Chabot et M. de Castries, ayant consigné dans un mémoire leur abandon de ces priviléges, pour ne conserver que leurs droits honorifiques, n'ont pu trouver ni nobles, ni anoblis qui voulussent signer

après eux. Les gentilshommes bretons ne nous disent-ils pas qu'il n'est pas en leur pouvoir de se dessaisir de leurs priviléges utiles, que c'est l'héritage de leurs enfans, que ces droits seroient reclamés par eux tôt ou tard ? Et c'est ainsi qu'ils intéressent leur conscience à faire de l'oppression du foible le patrimoine du fort, de l'injustice la plus révoltante un droit sacré, enfin de la tyrannie un devoir. Je l'ai entendu.... et vous voulez que j'écrive ! Ah ! je n'écrirois que pour consacrer mon mépris et mon horreur pour de pareilles maximes.... Je craindrois que le sentiment de l'humanité ne remplît mon âme trop profondément et ne m'inspirât une éloquence qui enflammât les esprits déjà trop échauffés ; je craindrois de faire du mal par l'excès de l'amour du bien. Je m'effraie de l'avenir : je vois mettre aux plus petits détails une suite et un intérêt qui m'étonnent moi-même ; on fait des listes de ceux qui ont été pour et de ceux qui ont été contre le peuple; on prête, on ôte tour à tour tel ou tel propos, bon ou mauvais, à tel ou tel homme. Pour mon compte, j'ai nié hardiment un mot attribué à M. le comte d'Artois. Ce mouvement machinal, chez moi, a été l'effet de ma reconnoissance pour les marques de bonté que vous m'avez attirées de sa part. On suppose que ce prince a dit à un notable, dont l'avis avoit été favorable au peuple : *Est-ce que vous voulez nous enroturer ?* Je ne crois point ce mot ; mais, s'il a été dit, le notable pouvoit répondre : Non, monseigneur ; mais je veux anoblir les Français, en leur donnant une patrie. On ne peut anoblir les Bourbons ; mais on peut encore les illustrer, en

leur donnant pour sujets des citoyens ; et c'est ce qui leur a toujours manqué. C'est bien M. le comte d'Artois qui y est le plus intéressé : c'est bien lui qui peut dire, à la vue de ses enfans : *Posteri, posteri, vestra res agitur*. C'est de cette époque que tout va dépendre. J'ose affirmer que si les privilégiés pouvoient avoir le malheur de gagner leur procès, la nation, écrasée au dedans, seroit pour des siècles aussi méprisable au dehors qu'elle est maintenant méprisée. Elle seroit, à l'égard de ses voisins réunis, ce que le Portugal est à l'Angleterre, une grande ferme, où ils récolteroient, en lui faisant la loi, ses vins, ses moissons, ses denrées, etc. Si, au contraire, il arrive ce qui doit arriver et ce qui est presque infaillible, je ne vois que prospérité pour la nation entière et pour ces privilégiés si aveugles, si ennemis d'eux-mêmes, qui n'aperçoivent pas que l'aisance du pauvre fait partie de l'opulence du riche ; pour les premiers hommes de l'état, qui ne voient pas qu'il n'y a de liberté et de dignité particulière que sous la sauvegarde de la liberté publique et de l'honneur national. Eh, grand Dieu ! que peuvent-ils craindre pour leurs dignités ? est-ce le tiers-état qui les leur enlèvera ? est-ce le tiers-état qui arrivera aux places de la cour, aux grands emplois ? craignent-ils pour leurs fortunes ? N'est-ce pas un fait avéré qu'en Angleterre les grandes fortunes territoriales des familles illustres ne datent que de la révolution de 1688 ? C'est le fruit du rehaussement dans la valeur des terres, effet de la liberté publique et d'un accroissement marqué dans l'industrie nationale, qui l'un et l'autre tournent

toujours en dernière analise au profit des propriétaires terriens. Je suis si convaincu de cette double influence, que, si on me demandoit, dans la sincérité de mon cœur, à quelle classe d'hommes je crois plus profitable la révolution qui se prépare, je répondrois que cette révolution, profitable à tous, l'est à chacun dans la proportion de supériorité déjà existante où son rang et sa fortune actuels le mettent sur la grande échelle sociale. J'en excepte le clergé dont nous ne sommes pas en peine, ni vous, ni moi, et les ministres (pour le temps, quelquefois très-court, pendant lequel ils sont ministres); mais on ne se dégoûtera pas du métier : et puis on ne sauroit parer à tout.

Telle est ma manière de voir cette unique et inconcevable crise. J'ai voulu vous faire ma profession de foi, afin que si par hasard nos opinions se trouvoient trop différentes, nous ne revinssions plus sur cette conversation. Nos opinions ont plus d'une fois été opposées, sans que d'ailleurs nos âmes aient cessé de s'entendre et de s'aimer : c'est le principal, ou plutôt c'est tout. Je me souviens, entr'autres, qu'il y a juste deux ans dans ce moment-ci, nous eûmes une discussion très-animée sur le parti que prenoit M. de Calonne, sur son projet de subvention territoriale, infaillible, disiez-vous, s'il étoit appuyé, comme il l'étoit, de toute la puissance du roi. Je vous dis que le roi y échoueroit; je vous dis en propres termes, que le roi pouvoit faire abattre la forêt la plus immense; mais qu'on ne faisoit pas quatre cents lieues, à pied, sur des lianes, des ronces et des épines. Ce que l'on entreprend aujourd'hui est bien autrement

difficile. Supposez, ce qui paroît impossible, que la nation soit vaincue aux prochains états-généraux, je demande ce qui arrivera en 1791, à l'époque où le troisième vingtième cessera d'être dû, où les impôts, depuis l'incompétence reconnue des parlemens, exigeront le consentement national. Croyez-vous que ces cinquante-cinq millions seront perçus ? Croyez-vous même que les autres le soient exactement ? non, non ; croyez plutôt qu'on ne réduit pas vingt-trois ou vingt-quatre millions d'hommes, dont le mécontentement ne se montre point sous la forme de révolte, mais sous celle de mauvaise volonté. Alors, que restera-t-il à ceux qui auront favorisé de si mauvaises mesures ? Je vous supplie, au nom de ma tendre amitié, de ne pas prendre à cet égard une couleur trop marquante. Je connois le fond de votre âme ; mais je sais comme on s'y prendra pour vous faire pencher du côté anti-populaire. Souffrez que j'en appelle à la noble portion de cette âme que j'aime, à votre sensibilité, à votre humanité généreuse. Est-il plus noble d'appartenir à une association d'hommes, quelque respectable qu'elle puisse être, qu'à une nation entière, si long-temps avilie, et qui, en s'élevant à la liberté, consacrera les noms de ceux qui auront fait des vœux pour elle, mais peut se montrer sévère, même injuste envers les noms de ceux qui lui auront été défavorables ? Je vous parle du fond de ma cellule, comme je le ferois du tombeau, comme l'ami le plus tendrement dévoué qui n'a jamais aimé en vous que vous-même, étranger à la crainte et à l'espérance, indifférent à toutes les distinctions qui séparent les hommes, parce que leur coup

d'œil n'est plus rien pour lui. J'ai cru remplir le plus noble devoir de l'amitié, en vous parlant avec cette franchise ; puissiez-vous la prendre pour ce qu'elle est, c'est-à-dire, pour l'expression et la preuve du sentiment qui m'attache à tout ce que vous avez d'aimable et d'honnête, et à des vertus que je voudrois voir apprécier par d'autres, autant qu'elles le sont par moi-même.

LETTRE IX.

A M. P......

Je n'ai reçu, monsieur, votre billet qu'hier matin, au moment où je sortois pour une affaire intéressante qui m'a empêché d'avoir l'honneur d'y répondre sur-le-champ.

Je vous dois, d'abord, des remercîmens de la préférence que vous me donnez, en voulant m'associer à des gens de lettres que j'estime et que j'honore ; mais, après mes remercîmens, je vous prie d'agréer le véritable regret que j'ai de ne pouvoir être leur coopérateur. La partie dont je serois chargé, entraîne avec soi des inconvéniens auxquels ils ne se sont pas exposés. Je vous avoue franchement que je ne sais pas le moyen de traiter trois fois par mois avec l'amour-propre des auteurs, acteurs et actrices des trois théâtres de Paris, et, surtout, de la Comédie Française. Serai-je un critique juste et sévère ? me voilà l'ennemi de tous les mauvais auteurs ; et, malgré leur petit nombre, ils ne laissent pas d'être très-dangereux. Prendrai-je le parti de la grande indul-

gence ? je déshonore, je décrédite mon jugement ; et, ce qui n'est pas indifférent pour vous, le nombre des souscripteurs diminuera, car le public veut de la malignité. Il faut que l'article des spectacles soit attendu, qu'il inspire de la curiosité, de la crainte, de l'espérance, en un mot, qu'il remue les passions, comme les ouvrages de théâtre dont il rend compte. Faut-il tout vous dire, monsieur ? gardez-moi le secret : un journal sans malice est un vaisseau de guerre démâté, à qui les corsaires même refusent le salut.

On peut insister et prétendre qu'il est possible d'accorder la plus exacte politesse avec une critique sévère. Outre que je crois cet accord très-difficile, l'amour-propre des auteurs sait-il, dans ses chagrins, vous tenir compte de vos ménagemens ? On injurie, on insulte, on calomnie le critique ; et, en pareil cas, qui peut répondre de soi ? Le sentiment de l'injustice irrite : le caractère s'aigrit ; on devient injuste, absurde soi-même, et on finit par tomber dans un décri, dans un avilissement qui équivaut à une flétrissure publique et à une véritable diffamation. Nous en avons des exemples déplorables dans la personne de M. F.'.... et de M. de Lah.... qui n'étoient point sans talens, l'un et l'autre, à beaucoup près. Qui sait même s'ils n'étoient pas nés honnêtes ? En vérité, cette destinée fait frémir. Il n'en faut pas courir les risques : il ne faut pas tenter Dieu.

Telles sont mes raisons, monsieur ; et en supposant, ce qui seroit peut-être en moi trop d'amour-propre, qu'elles ne vous satisfissent point comme propriétaire du privilége du *Mercure*, je suis bien sûr que vous

les approuverez comme homme, et comme honnête homme.

LETTRE X.

A madame.....

Voici le moment où je commence à soulever mon âme, après le coup qui vient de l'accabler. C'est ce qui m'a empêché, mon aimable amie, de répondre à votre lettre. Un autre sentiment m'a empêché de courir à vous. J'ai craint, je l'avouerai, j'ai craint votre présence autant que je la désire; j'ai craint d'être suffoqué en voyant dans ces premiers jours la personne que mon amie aimoit le plus, et dont nous parlions le plus souvent. Le cœur sait ce qu'il lui faut, et quand il le lui faut. C'est de vous que j'ai besoin maintenant: j'irai vous voir au premier jour, mais le matin, vers les dix heures. Je ne réponds pas du premier moment; mais je ne suffoquerai point, parce que mon cœur peut s'épancher auprès de vous. Mais quand je songe que ce même jour, et sans doute à cette même heure où je serai chez vous, elle vous verroit aussi.... Je m'arrête, et ne puis plus écrire; les larmes coulent; et c'est, depuis qu'elle n'est plus, le moment le moins malheureux.

LETTRE XI.

A la même.

Paris, juillet 1789.

La veille du jour où j'ai reçu votre lettre, madame, j'avois vu M. Marmontel, et lui avois parlé de celle qu'il avoit reçue de vous, avec les pièces justificatives attestant l'acte de vertu auquel vous vous intéressez. J'ai pris la liberté d'y joindre un petit mot de reproche sur son défaut de galanterie. Sa réponse m'a prouvé que si, en devenant vieux, on est exposé à devenir paresseux, ou moins galant, on peut du moins continuer à se tenir en règle, et à mettre ses papiers en ordre. Il m'a montré votre paquet, bien étiqueté, entre ceux de vos rivales; et il m'a dit que sa coutume étoit de répondre après la décision de l'académie. Je m'imagine, madame, qu'il ne manquera pas à ce devoir; mais, en tout cas, je me ferai, à cet égard, le suppléant de M. Marmontel, et je deviendrai, pour vous, le secrétaire de notre secrétaire.

Vous ne me paroissez pas bien apitoyée sur le décès de notre ami, feu le Despotisme; et vous savez que cette mort m'a très-peu surpris. C'est avec bien du plaisir que je reçois de votre main mon brevet de prophète. Il vaut mieux que celui de sorcier, qui m'a été expédié par plusieurs de mes amis. Mais les femmes sont toujours plus polies, plus aimables que les hommes. Au reste, comme on ne scie plus les prophètes, et qu'on ne brûle

plus les sorciers, je jouis, en toute sûreté, des honneurs de ma prévoyance. Mais, en vérité, il n'en falloit pas beaucoup : il ne falloit qu'approcher du colosse pour s'apercevoir qu'il étoit creux et pourri, vernissé en dehors et vermoulu en dedans. Sa chute, pour avoir été trop soudaine, nous mettra dans l'embarras quelque temps; mais nous nous en tirerons.

Je voulois, ces derniers jours, aller causer avec vous, et récapituler les trente ans que nous venons de vivre en trois semaines; mais la chaleur accablante d'hier et d'aujourd'hui m'a retenu chez moi. J'irai me dédommager quand le thermomètre sera descendu de quelques degrés. Il y en a un qui ne descendra pas, c'est celui de l'amitié que je vous ai vouée, l'an cinquantième du règne de Claude-Louis XV. C'est une fort bonne raison de ne pas douter de mon tendre et respectueux attachement sous son successeur.

P. S. Voulez-vous bien vous charger de tous mes complimens pour M...., et le prier de rendre le *Mercure* un peu plus républicain : il n'y a plus que cela qui prenne. *Item,* que la *Gazette de France* soit aussi haussée de plusieurs crans, dans la proportion respectueuse où elle doit être à l'égard du *Mercure.* Ajoutez, je vous demande en grâce, qu'à ce prix je lui pardonne la peur qu'il a voulu me faire des baïonnettes, auxquelles il avoit une foi trop peu philosophique.

Mercr.... Paris, P. R. n. 18.

LETTRE XII.

A la même.

Paris, 1789.

Je suis mal avec moi-même, mon aimable amie, et j'ai besoin d'espérer que je ne suis pas aussi mal avec vous. Pour commencer par ce qui me peine le plus, c'est que je ne puis dîner avec vous, ni même vous voir aujourd'hui. Je suis forcé d'assister au dîner de notre société des trente-six, où je veux présenter deux de mes amis, pour notre grand club, avant qu'il soit formé, et que le scrutin soit établi. Je les désobligerois grossièrement et les exposerois à n'être pas reçus, et de plus je déplais beaucoup à la société déjà établie, pour n'y avoir pas dîné depuis plusieurs vendredis, jour qui, n'étant pas académique, a été demandé en ma faveur par quelques amis particuliers; mais ce n'est pas cette dernière raison qui me prive de vous aujourd'hui, voilà pourquoi je n'ai pas tant d'humeur contr'elle. Au surplus, je ferois mieux de garder tout-à-fait ma chambre; car, sans être malade, je suis excédé, anéanti, et j'ai grand besoin de repos. Voilà près de huit jours qu'il m'a été impossible de me délivrer d'une fantaisie de poëte, vraiment poétique, au moins par son acharnement. Le jour, la nuit, le repas même, tout s'en est ressenti : je ne croyois pas être si jeune. Rien, absolument rien, n'a pu faire lâcher prise à cette lubie. C'est être mordu d'un chien enragé. Le chien n'étoit pas gros, mais c'est un chien-loup, ou plutôt un chien-lion, un mélange

d'horrible et de ridicule, de raison et de folie, mais où la raison ordonnoit à la folie de paroître dominante. J'irai vous faire ma cour un de ces matins, et vous présenter à votre lever mon redoutable petit Bichon. J'espère que malgré ses dents, et non pas malgré lui, il pourra vous amuser. Je ne me servirois pas de lui pour faire ma paix avec vous; car je ne la ferois jamais avec moi-même, si je n'avois pas, à vingt reprises, écarté, repoussé cette persévérante folie, souveraine maîtresse de mon imagination. Si je vous en demandois pardon, ce seroit vous demander pardon d'avoir eu quelques accès de fièvre. Fièvre soit, la comparaison est juste, et il ne me falloit rien moins qu'une maladie pour m'empêcher de vous envoyer bien vite ce que je vous ai promis.

Il est vrai de dire que je me suis bien mis quatre à cinq fois au livre de M. de Saint-Pierre, dont j'avois mille choses à dire, toutes préparées dans ma tête; et il n'est pas moins vrai que je n'ai pu les retrouver, que rien ne venoit; mais à la place accouroient les idées dont j'étois rempli : la folle étoit reine dans la maison. Qu'y faire? Céder, pour redevenir le maître. La voilà chassée, tout-à-fait chassée, et dès demain je me remets à la sagesse, c'est-à-dire, à ce qui peut vous faire plaisir. Je vous l'enverrai tout de suite, ce qui est bien généreux; car je ne prétends pas différer le plaisir de prendre une tasse de chocolat auprès de votre chevet.

Adieu, mon aimable amie; vous connoissez mon respect et mon attachement. Vous chargez-vous de tous mes complimens et de tous mes regrets auprès de M.......?

LETTRE XIII.

A la même.

Paris, 15 juillet 1790.

Bon Dieu! que j'admire votre courage, et que j'aime votre bonté! Que je vous ai désirée à la place où j'étois, en face de l'autel, et, tout auprès, un asile contre les averses! Je sais où vous étiez, et vous étiez bien mal. Dans ce moment, je vous aurois presque grondée, mais je vous aurois aimée davantage, s'il est possible. Comme il n'y aura plus de fédération, j'espère que vous vous ménagerez, que vous soignerez ce mieux qui, Dieu merci, est arrivé bien vite, dont j'irai voir les progrès au plus tôt, peut-être aujourd'hui même: et dont je vous remercie.

J'aime bien encore votre nouvelle profession de foi: nous sommes inébranlables dans notre religion. J'entends crier à mes oreilles, tandis que je vous écris: *Suppression de toutes les pensions de France;* et je dis: Supprime tout ce que tu voudras, je ne changerai ni de maximes, ni de sentimens. Les hommes marchoient sur leur tête, et ils marchent sur les pieds; je suis content: ils auront toujours des défauts, des vices même; mais ils n'auront que ceux de leur nature, et non les difformités monstrueuses qui composoient un gouvernement monstrueux.

Adieu, mon aimable amie, conservez-vous pour vos amis. Faisons durer tout ce qui est bon, de l'ancien temps qui étoit si mauvais.

LETTRE XIV.

Paris, 17 janvier 1792.

Je n'ai pas répondu, mon ami, à votre dernière lettre, 1°. parce que je ne l'ai pas pu; 2°. parce que je savois que sous trois jours les journaux se chargeroient de répondre à l'un de ses articles principaux, celui qui nous occupoit alors, les rassemblemens des réfugiés brabançons à Lille, Douay, etc. Il y a des siècles depuis ce moment, et tout est bien changé. Je vis avec des personnes (et ce ne sont pas celles que vous connoissez) qui se trouvent, par une position bizarrement favorable, très au fait des affaires des Pays-Bas. Toujours est-il vrai que depuis un mois ils m'annoncent, quatre jours à l'avance, ce qui se trouve vérifié par l'événement. Ces gens-là soutiennent que Léopold craint une guerre avec nous, plus que les badauds de Paris ne la craignoient il y a deux ans. Ils prédisent que sa réponse du 10 février prochain sera telle que nous la pourrions désirer, dans le système le plus pacifique; et je conçois que les mouvemens déjà sensibles dans plusieurs de ses états, et entre autres dans la Styrie, sont bien capables de l'inquiéter. Mais supposons qu'il veuille agir hostilement dans deux mois, que ferons-nous si, d'ici à ce temps, il parle en allié et en bon voisin? Lui déclarerons-nous la guerre? entrerons-nous dans le Brabant, comme un certain parti nous en sollicite? C'est ce qui paroît impossible; et, dans la supposition même où il lieroit sa partie avec les princes allemands, pour nous faire au printemps prochain une guerre qu'il rendra sû-

rement une guerre d'empire, comment forcerons-nous notre pouvoir exécutif, maître des combinaisons militaires, à marcher en Brabant, plutôt qu'à Liége, à Trêve, etc. On rit de pitié, lorsqu'on voit, après deux ans et demi de révolution, le parti patriote n'ayant pas eu le crédit de chasser un commis de la guerre, M. Bessière, par exemple, et des commis des affaires étrangères, tels que Henin et Renneval. Contraindra-t-il le roi à agir sérieusement contre son beau-frère, avec qui se sont concertés des arrangemens, déjoués par le hasard plus que par la politique? C'est ce qui ne pourroit arriver qu'après une crise qui compliqueroit encore notre position, et la rendroit peut-être encore plus embarrassante. Mon idée est toujours que tout ceci est un problème sans solution, un drame brouillé et confus, dont le dénouement tombera d'en haut comme celui des pièces d'Euripide. Ce que je sais seulement, c'est que le mouvement général entravera tous les mouvemens partiels et contradictoires dont on cherche à le retarder.

N'avez-vous pas bien ri du patriotisme qui, dans la séance du 14 de ce mois, a saisi nos ministres et les huissiers? J'ai surtout été ravi de l'enthousiasme de M. de Lessard, quoique celui de M. du Port ait bien son mérite, M. du Port qui disoit la surveille: « Tout » ceci ne peut pas aller, et la constitution ne marchera » jamais sans une chambre-haute »!

La plupart de nos députés, quelques meneurs et quelques intrigans voient que M. de Lessart tire à sa fin, et c'est même l'opinion générale. Ce n'est pas la mienne,

et j'ai de fortes raisons de croire qu'il sera très-difficile de le déraciner. Peut-être en savez-vous autant que moi, si vous n'en savez pas plus. Quoi qu'il en soit, je dis, à qui veut l'entendre, que je ne compterai sur la sincérité des Tuileries, que lorsque vous aurez ce ministère-là. Je m'aperçois que je ne réussis pas également auprès de tout le monde, en parlant ainsi : cet arrangement n'est pas celui qui convient à certaines gens que vous savez ; mais c'est ce qui m'importe fort peu. Croiriez-vous qu'il y a eu une plate intrigue pour y placer S. L.....? L'ancien régime n'étoit pas plus impudent. S. L..... aux affaires étrangères ; lui qui ne sait pas plus la géographie que M. de Lessart! Vous jugez bien qu'on croyoit le gouverner, jusqu'au moment où l'année 1793 ouvriroit la porte aux nobles de la minorité, les seuls hommes vraiment faits pour les places. Il est bien heureux pour les auteurs de cette plate intrigue d'avoir été sifflés avant le lever de la toile ; ils en auroient été les dupes. Il les eût joués tous et probablement foulés aux pieds. Qu'eût fait S. L....? Il ne manque pas d'esprit. Il a cette activité que donne à un ambitieux l'habitude du travail dans les emplois subalternes. Il eût pris la géographie de Busching, de bonnes cartes, eût parcouru les cartons et les portefeuilles des affaires étrangères, se seroit bourré la cervelle de tout ce qui pouvoit y entrer en quinze jours, leur eût dit qu'il en savoit plus qu'eux en politique, et leur eût du moins prouvé qu'en intrigue et en audace il étoit leur maître à tous. Voilà l'homme; et tel est le caractère qu'il a montré depuis qu'il est en place.

Vous savez qu'ils veulent M. Dietrich. Je sais que c'est un bon citoyen, et un homme de mérite; mais j'ignore s'il a, d'ailleurs, toutes les connoissances requises.

Adieu, mon cher ami, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur. Vos fanatiques vous donnent bien du tracas dans votre département. Mais le dégoût que m'inspirent ici les intrigans et les fripons, ci-devant honnêtes, remplit l'âme d'un sentiment plus mélancolique.

L'hommage de l'amitié à votre peureuse amie.

LETTRE XV.

Paris, 12 août 1792.

Je continue, mon ami, de me bien porter; mais je ne néglige point mon régime. J'ai fait, ce matin, le tour de la statue renversée de Louis XV, de Louis XIV, à la place Vendôme, à la place des Victoires. C'étoit mon jour de visite aux rois détrônés, et les médecins philosophes disent que c'est un exercice très-salutaire. Vous serez sûrement de leur avis. En tous cas, j'ai pris cela sur moi.

De la place Louis XV, j'ai poussé jusqu'au château des Tuileries. C'est un spectacle dont on ne se fait pas l'idée. Le peuple remplissoit le jardin, comme il eût fait celui du Prato à Vienne, ou ceux de Potzdam. La foule inondoit les appartemens teints du sang de ses frères et de ses amis, et percés de coups de canon renvoyés, en réponse, à ceux qui les avoient massacrés

la surveille. Les conversations étoient analogues à ces tristes objets. A la vérité, je n'ai pas entendu prononcer le nom du roi ni celui de la reine; mais, en revanche, on y parloit beaucoup de Charles IX et de Catherine de Médicis. Une vieille femme y racontoit plusieurs traits de l'histoire de France. Un homme en haillons citoit l'anecdote de la jatte et des gants de la duchesse de Malboroug, comme ayant été la cause d'une guerre. Il se trompoit; elle fit faire une campagne de moins. Mais je me suis bien gardé de rétablir le texte; j'aurois été pris pour un aristocrate: d'ailleurs, la méprise étoit si légère, et l'intention du conteur étoit si bonne!

Voulez-vous savoir de combien de siècles l'opinion a cheminé depuis deux mois? Rappelez-vous le symptôme que je vous citois de la passion française pour la royauté, ce que je vous prouvois par la facilité avec laquelle les danseurs jacobins, sous mes fenêtres, passoient de l'air *Ça ira* à l'air *Vive Henri IV!* Eh bien! cet air est proscrit, et, au moment où je vous parle, la statue de ce roi est par terre: rien ne m'a plus étonné dans ma vie. Je ne vous dirai plus que ceux qui voudroient la république, trouveroient sur leur chemin la *Henriade* et le *Lodoïx* de l'université. Non, cela n'est plus à craindre; et je suis sûr même que le *Versalicas arces* de nos poëmes latins modernes ne protégera pas Versailles. Il ne falloit rien moins que la cour actuelle pour opérer ce miracle; mais enfin, elle l'a fait: gloire lui soit rendue. Je n'ai plus le moindre doute à cet égard, depuis que j'ai entendu les discours très-peu

badauds des Parisiens autour des statues royales qui ont eu ce matin ma visite. Pour moi, le peu de badauderie qu'il me reste m'a engagé à lire quelques mots écrits sous un pied du cheval de Louis XIV. Que croyez-vous que j'y ai trouvé? le nom de Girardon, qui avoit caché là son immortalité. Cela ne vous paroît-il pas l'emblème de la protection intéressée, accordée aux beaux-arts par un despote orgueilleux, et en même temps de la modeste bêtise d'un artiste, homme de génie, qui se croit honoré de travailler à la gloire d'un tyran? Plus j'étudie l'homme, plus je vois que je n'y vois rien. Au reste, il seroit plaisant que Girardon se fût dit en lui-même : La gloire de ce roi ne durera pas, sa statue sera renversée par la postérité indignée de son despotisme, et son cheval, en levant le pied, parlera de ma gloire aux regardans. Cet artiste-là auroit eu une philosophie qu'on pourroit souhaiter aux Racine et aux Boileau.

A propos de roi, on m'a dit qu'on parloit de vous pour l'éducation du prince royal. J'y trouve une difficulté. Comment saurez-vous quel métier il faut faire apprendre à votre élève, en cas que les Français ressemblent aux Parisiens? Prenez-y garde : *cette difficulté vaut bien qu'on la propose.*

Vous êtes sûrement bien aise que Grouvelle soit secrétaire du conseil, et par conséquent qu'un mauvais génie ne l'ait pas placé, il y a sept ou huit jours, comme le bruit en avoit couru. Il trouvera ce métier bien doux, auprès de celui de président de section, qu'il a fait pendant la terrible nuit d'avant-hier. Un président

de section étoit, en ce moment, un composé de commissaire de quartier, arbitre, juge de paix, lieutenant-criminel, et un peu fossoyeur, vu que les cadavres étoient là qui attendoient ses ordres, comme il arrive quand le pouvoir exécutif force la souveraineté à recourir au pouvoir révolutionnaire. Je suis bien aise aussi que Lebrun soit aux affaires étrangères, quoique je n'aie jamais pu, pendant deux mois, obtenir de lui une épreuve de la *Gazette de France*, tandis qu'il la faisoit sous mon nom. Je n'ai pas de rancune.

Adieu, mon cher ami, je vous aime et vous embrasse très-tendrement : vous voyez que, sans être gai, je ne suis pas précisément triste. Ce n'est pas que le calme soit rétabli, et que le peuple n'ait, encore cette nuit, pourchassé les aristocrates, entr'autres les journalistes de leur bord. Mais il faut savoir prendre son parti sur les contre-temps de cette espèce. C'est ce qui doit arriver chez un peuple neuf, qui, pendant trois années, a parlé sans cesse de sa sublime constitution, mais qui va la détruire, et, dans le vrai, n'a su organiser encore que l'insurrection. C'est peu de chose, il est vrai; mais cela vaut mieux que rien.

Adieu, encore une fois; je vous espère sous huitaine, ainsi que notre cher malade. Je ne vous ai point parlé de lui parce que je vais lui écrire.

LETTRE XVI.

A la Citoyenne.....

15 frimaire, l'an 2 de la république.

C'est un besoin pour moi, mon aimable amie, de vous écrire ; et je suppose qu'en ce moment-ci vous êtes disposée à faire grâce aux défauts de mon écriture. Je ne croyois pas, lorsque vous déchiriez votre linge pour mes blessures et pour m'envoyer de la charpie, que je pourrois sitôt tracer de ma main les remercîmens que je vous ai adressés du fond du cœur. Ils seront courts cette fois-ci, mais ils n'en seront pas moins vifs : appliquez-leur ce qu'on dit des prières, ce qui n'empêche pas d'en faire quelquefois de longues qui valent bien leur prix.

On me flatte d'obtenir bientôt ma liberté. Je suis difficile en espérance ; mais je ne veux pas avoir pour moi-même la cruauté de repousser celle-ci. Je serois pourtant plus voisin de vous au Luxembourg ; mais vous ne me souhaitez pas d'être votre voisin à ce prix.

Adieu, mon aimable amie. Respect et tendresse ; et sensibilité à vos peines que je sais.

FIN DES LETTRES DIVERSES.

PETITS DIALOGUES

PHILOSOPHIQUES.

Dialogue I[er]. — *A*. Comment avez-vous fait pour n'être plus sensible?

B. Cela s'est fait par degrés.

A. Comment?

B. Dieu m'a fait la grâce de n'être plus aimable; je m'en suis aperçu, et le reste a été tout seul.

Dial. II. — *A*. Vous ne voyez plus M......?

B. Non, il n'est plus possible.

A. Comment?

B. Je l'ai vu tant qu'il n'étoit que de mauvaises mœurs; mais, depuis qu'il est de mauvaise compagnie, il n'y a pas moyen.

Dial. III. — *A*. Je suis brouillé avec elle.

B. Pourquoi?

A. J'en ai dit du mal.

B. Je me charge de vous raccommoder : quel mal en avez-vous dit?

A. Qu'elle est coquette.

B. Je vous réconcilie.

A. Qu'elle n'est pas belle.

B. Je ne m'en mêle plus.

Dial. IV. — *A*. Croiriez-vous que j'ai vu madame de...... pleurer son ami en présence de quinze personnes?

B. Quand je vous disois que c'étoit une femme qui réussiroit à tout ce qu'elle voudroit entreprendre !

Dial. v. — *A.* Vous marierez-vous ?

B. Non.

A. Pourquoi ?

B. Parce que je serois chagrin.

A. Pourquoi ?

B. Parce que je serois jaloux.

A. Et pourquoi seriez-vous jaloux ?

B. Parce que je serois cocu.

A. Qui vous a dit que vous seriez cocu ?

B. Je serois cocu parce que je le mériterois.

A. Et pourquoi le mériteriez-vous ?

B. Parce que je me serois marié.

Dial. vi. — *Le Cuisinier.* Je n'ai pu acheter ce saumon.

Le Docteur de Sorbonne. Pourquoi ?

Le C. Un conseiller le marchandoit.

Le D. Prends ces cent écus, et va m'acheter le saumon et le conseiller.

Dial. vii. — *A.* Vous êtes bien au fait des intrigues de nos ministres !

B. C'est que j'ai vécu avec eux.

A. Vous vous en êtes bien trouvé, j'espère ?

B. Point du tout. Ce sont des joueurs qui m'ont montré leurs cartes ; qui ont même, en ma présence, regardé dans le talon, mais qui n'ont point partagé avec moi les profits du gain de la partie.

DIAL. VIII. — *Le Vieillard.* Vous êtes misanthrope de bien bonne heure. Quel âge avez-vous ?

Le Jeune Homme. Vingt-cinq ans.

Le V. Comptez-vous vivre plus de cent ans ?

Le J. H. Pas tout-à-fait.

Le V. Croyez-vous que les hommes seront corrigés dans soixante-quinze ans ?

Le J. H. Cela seroit absurde à croire.

Le V. Il faut que vous le pensiez pourtant, puisque vous vous emportez contre leurs vices.... Encore cela ne seroit-il pas raisonnable quand ils seroient corrigés d'ici à soixante-quinze ans ; car il ne vous resteroit plus de temps pour jouir de la réforme que vous auriez opérée.

Le J. H. Votre remarque mérite quelque considération : j'y penserai.

DIAL. IX. *A.* Il a cherché à vous humilier.

B. Celui qui ne peut être honoré que par lui-même, n'est guère humilié par personne.

DIAL. X. — *A.* La femme qu'on me propose n'est pas riche.

B. Vous l'êtes.

A. Je veux une femme qui le soit. Il faut bien s'assortir.

DIAL. XI. — *A.* Je l'ai aimée à la folie ; j'ai cru que j'en mourrois de chagrin.

B. Mourir de chagrin ! mais vous l'avez eue ?

A. Oui.

B. Elle vous aimoit ?

A. A la fureur, et elle a pensé en mourir aussi.

B. Eh bien ! Comment donc pouviez-vous mourir de chagrin ?

A. Elle vouloit que je l'épousasse.

B. Eh bien ! Une jeune femme, belle et riche qui vous aimoit, dont vous étiez fou ?

A. Cela est vrai ; mais épouser, épouser ! Dieu merci, j'en suis quitte à bon marché.

Dial. xii. — *A*. La place est honnête.

B. Vous voulez dire lucrative.

A. Honnête ou lucratif, c'est tout un.

Dial. xiii. — *A*. Ces deux femmes sont fort amies, je crois.

B. Amies ! là.... vraiment ?

A. Je le crois, vous dis-je ; elles passent leur vie ensemble : au surplus, je ne vis pas assez dans leur société pour savoir si elles s'aiment ou se haïssent.

Dial. xiv. — *A*. M. de R........ parle mal de vous.

B. Dieu a mis le contre-poison de ce qu'il peut dire, dans l'opinion qu'on a de ce qu'il peut faire.

Dial. xv. — *A*. Vous connoissez M. le comte de......: est-il aimable ?

B. Non. C'est un homme plein de noblesse, d'élévation, d'esprit, de connoissances : voilà tout.

Dial. xvi. — *A*. Je lui ferois du mal volontiers.

B. Mais il ne vous en a jamais fait.

A. Il faut bien que quelqu'un commence.

DIAL. XVII. — *Damon*. Clitandre est plus jeune que son âge. Il est trop exalté. Les maux publics, les torts de la société, tout l'irrite et le révolte.

Célimène. Oh! il est jeune encore, mais il a un bon esprit; il finira par se faire vingt mille livres de rente, et prendre son parti sur tout le reste.

DIAL. XVIII. — *A*. Il paroît que tout le mal dit par vous sur madame de....... n'est que pour vous conformer au bruit public; car il me semble que vous ne la connoissez point?

B. Moi, point du tout.

DIAL. XIX. — *A*. Pouvez-vous me faire le plaisir de me montrer le portrait en vers que vous avez fait de madame de.... ?

B. Par le plus grand hasard du monde, je l'ai sur moi.

A. C'est pour cela que je vous le demande.

DIAL. XX. — *Damon*. Vous me paroissez bien revenu des femmes, bien désintéressé à leur égard.

Clitandre. Si bien que pour peu de chose je vous dirois ce que je pense d'elles.

Dam. Dites-le moi.

Clit. Un moment. Je veux attendre encore quelques années. C'est le parti le plus prudent.

DIAL. XXI. — *A*. J'ai fait comme les gens sages quand ils font une sottise.

B. Que font-ils?

A. Ils remettent la sagesse à une autre fois.

DIAL. XXII. — *A*. Voilà quinze jours que nous perdons. Il faut pourtant nous remettre.

B. Oui, dès la semaine prochaine.

A. Quoi ! sitôt ?

DIAL. XXIII. — *A*. On a dénoncé à M. le garde des sceaux une phrase de M. de L..... ?

B. Comment retient-on une phrase de L..... ?

A. Un espion.

DIAL. XXIV. — *A*. Il faut vivre avec les vivans.

B. Cela n'est pas vrai ; il faut vivre avec les morts [1].

DIAL. XXV. — *A*. Non, monsieur, votre droit n'est point d'être enterré dans cette chapelle.

B. C'est mon droit ; cette chapelle a été bâtie par mes ancêtres.

A. Oui ; mais il y a eu depuis une transaction qui ordonne qu'après monsieur votre père qui est mort, ce soit mon tour.

B. Non, je n'y consentirai pas. J'ai le droit d'y être enterré, d'y être enterré tout à l'heure.

DIAL. XXVI. — *A*. Monsieur, je suis un pauvre comédien de province qui veut rejoindre sa troupe : je n'ai pas de quoi....

B. Vieille ruse ! Monsieur, il n'y a point là d'invention, point de talent.

A. Monsieur, je venois sur votre réputation....

B. Je n'ai point de réputation, et ne veux point en avoir.

[1] C'est-à-dire avec ses livres.

A. Ah, monsieur !

B. Au surplus, vous voyez à quoi elle sert, et ce qu'elle rapporte.

Dial. xxvii. — *A.* Vous aimez mademoiselle...., elle sera une riche héritière.

B. Je l'ignorois, je croyois seulement qu'elle seroit un riche héritage.

Dial. xxviii. — *Le Notaire.* Fort bien, monsieur, dix mille écus de legs. Ensuite ?

Le Mourant. Deux mille écus au notaire.

Le N. Monsieur, mais où prendra-t-on l'argent de tous ces legs ?

Le M. Eh ! mais vraiment, voilà ce qui m'embarrasse.

Dial. xxix. — *A.* Madame...., jeune encore, avoit épousé un homme de soixante-dix-huit ans qui lui fit cinq enfans.

B. Ils n'étoient peut-être pas de lui.

A. Je crois qu'ils en étoient, et je l'ai jugé à la haine que la mère avoit pour eux.

Dial. xxx. — *La Bonne à l'Enfant.* Cela vous a-t-il amusée ou ennuyée ?

Le Père. Quelle étrange question ! Plus de simplicité. Ma petite !

La petite Fille. Papa !

Le Père. Quand tu es revenue de cette maison-là, quelle étoit ta sensation ?

DIAL. XXXI. — *A*. Connoissez-vous madame de B...?

B. Non.

A. Mais vous l'avez vue souvent.

B. Beaucoup.

A. Eh bien?

B. Je ne l'ai pas étudiée.

A. J'entends.

DIAL. XXXII. *Clitandre*. Mariez-vous.

Damis. Moi, point du tout; je suis bien avec moi, je me conviens, et je me suffis. Je n'aime point, je ne suis point aimé. Vous voyez que c'est comme si j'étois en ménage, ayant maison et vingt-cinq personnes à souper tous les jours.

DIAL. XXXIII. — *A*. M. de..... vous trouve une conversation charmante [1].

B. Je ne dois pas mon succès à mon partner, lorsque je cause avec lui.

DIAL. XXXIV. — *A*. Concevez-vous, M....? comme il a été peu étonné d'une infamie qui nous a confondus!

B. Il n'est pas plus étonné des vices d'autrui que des siens.

DIAL. XXXV. — *A*. Jamais la cour n'a été si ennemie des gens d'esprit.

B. Je le crois; jamais elle n'a été plus sotte: et quand les deux extrêmes s'éloignent, le rapprochement est plus difficile.

[1] C'étoit un sot.

DIAL. XXXVI. — *Dam*. Vous marierez-vous?

Clit. Quand je songe que, pour me marier, il faudroit que j'aimasse, il me paroît, non pas impossible, mais difficile que je me marie; mais quand je songe qu'il faudroit que j'aimasse et que je fusse aimé, alors je crois qu'il est impossible que je me marie.

DIAL. XXXVII. — *Dam*. Pourquoi n'avez-vous rien dit quand on a parlé de M....?

Clit. Parce que j'aime mieux que l'on calomnie mon silence que mes paroles.

DIAL. XXXVIII. — *Madame de*... Qui est-ce qui vient vers nous?

Mad. de C. C'est madame de Ber....

Mad. de... Est-ce que vous la connoissez?

Mad. de C. Comment? vous ne vous souvenez donc pas du mal que nous en avons dit hier!

DIAL. XXXIX. — *A*. Ne pensez-vous pas que le changement arrivé dans la constitution sera nuisible aux beaux-arts?

B. Au contraire. Il donnera aux âmes, aux génies un caractère plus ferme, plus noble, plus imposant. Il nous restera le goût, fruit des beaux ouvrages du siècle de Louis XIV, qui, se mêlant à l'énergie nouvelle qu'aura prise l'esprit national, nous fera sortir du cercle des petites conventions qui avoient gêné son essor.

DIAL. XL. — *A*. Détournez la tête. Voilà M. de L.

B. N'ayez pas peur : il a la vue basse.

A. Ah! que vous me faites de plaisir! Moi, j'ai la

vue longue, et je vous jure que nous ne nous rencontrerons jamais.

SUR UN HOMME SANS CARACTÈRE.

DIAL. XLI. — *Dor.* Il aime beaucoup M. de B....

Philinte. D'où le sait-il? qui lui a dit cela?

DE DEUX COURTISANS.

DIAL. XLII. — *A.* Il y a long-temps que vous n'avez vu M. Turgot?

B. Oui.

A. Depuis sa disgrâce, par exemple?

B. Je le crois: j'ai peur que ma présence ne lui rappelle l'heureux temps où nous nous rencontrions tous les jours chez le roi.

DU ROI DE PRUSSE ET DE DARGET.

DIAL. XLIII. — *Le Roi.* Allons, Darget, divertis-moi : conte-moi l'étiquette du roi de France : commence par son lever.

(Alors Darget entre dans tout le détail de ce qui se fait; dénombre les officiers, valets de chambre, leurs fonctions, etc.)

Le Roi (en éclatant de rire). Ah! grand Dieu! si j'étois roi de France, je ferois un autre roi pour faire toutes ces choses-là à ma place.

DE L'EMPEREUR ET DU ROI DE NAPLES.

DIAL. XLIV. — *Le Roi.* Jamais éducation ne fut plus négligée que la mienne.

L'Empereur. Comment? *(à part.)* Cet homme vaut quelque chose.

Le Roi. Figurez-vous qu'à vingt ans, je ne savois pas faire une fricassée de poulet; et le peu de cuisine que je sais, c'est moi qui me le suis donné.

ENTRE MAD. DE B.... ET M. DE L....

DIAL. XLV. — *M de L...* C'est une plaisante idée, de nous faire dîner tous ensemble. Nous étions sept, sans compter votre mari.

Mad de B... J'ai voulu rassembler tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime encore d'une manière différente, et qui me le rend. Cela prouve qu'il y a encore des mœurs en France; car je n'ai eu à me plaindre de personne, et j'ai été fidèle à chacun pendant son règne.

M. de L... Cela est vrai; il n'y a que votre mari qui, à toute force, pourroit se plaindre.

Mad. de B... J'ai bien plus à me plaindre de lui, qui m'a épousée sans que je l'aimasse.

M. de L... Cela est juste. A propos; mais un tel, vous ne me l'avez point avoué : est-ce avant ou après moi?

Mad de B... C'est avant; je n'ai jamais osé vous le dire; j'étois si jeune quand vous m'avez eue!

M. de L... Une chose m'a surpris.

Mad. de B... Qu'est-ce?

M. de L... Pourquoi n'aviez-vous pas prié le chevalier de S....? Il nous manquoit.

Mad. de B... J'en ai été bien fâchée. Il est parti, il y a un mois, pour l'Isle de France.

M. de L... Ce sera pour son retour.

ENTRE LES MÊMES.

DIAL. XLVI. — *M. de B*... Ah! ma chère amie, nous sommes perdus : votre mari sait tout.

Mad. de L... Comment? Quelque lettre surprise?

M. de B... Point du tout.

Mad. de L... Une indiscrétion? Une méchanceté de quelques-uns de nos amis?

M. de B... Non.

Mad. de L... Eh bien! quoi? qu'est-ce?

M. de B... Votre mari est venu ce matin m'emprunter cinquante louis.

Mad... de L... Les lui avez-vous prêtés?

M. de B... Sur-le-champ.

Mad. de L... Oh bien! il n'y a pas de mal; il ne sait plus rien.

ENTRE QUELQUES PERSONNES, APRÈS LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE L'OPÉRA DES DANAIDES, PAR LE BARON DE TSCHOUDY.

DIAL. XLVII. *A*. Il y a dans cet opéra quatre-vingt-dix-huit morts.

B. Comment?

C. Oui. Toutes les filles de Danaüs, hors Hypermnestre; et tous les fils d'Égyptus, hors Lyncée.

D. Cela fait bien quatre-vingt-dix-huit morts.

E., médecin de profession. Cela fait bien des morts; mais il y a en effet bien des épidémies.

F., prêtre de son métier. Dites-moi un peu; dans quelle paroisse cette épidémie s'est-elle déclarée? Cela a dû rapporter beaucoup au curé.

ENTRE D'ALEMBERT ET UN SUISSE DE PORTE.

DIAL. XLVIII. — *Le Suisse.* Monsieur, où allez-vous ?

D'Alembert. chez M. de....

Le S. Pourquoi ne me parlez-vous pas ?

D'Al. Mon ami, on s'adresse à vous pour savoir si votre maître est chez lui.

Le S. Eh bien donc ?

D'Al. Je sais qu'il y est, puisqu'il m'a donné rendez-vous.

Le S. Cela est égal ; on parle toujours. Si on ne me parle pas, je ne suis rien.

ENTRE LE NONCE PAMPHILI ET SON SECRÉTAIRE.

DIAL. XLIX. — *Le Nonce.* Qu'est-ce qu'on dit de moi dans le monde ?

Le Secrétaire. On vous accuse d'avoir empoisonné un tel, votre parent, pour avoir sa succession.

Le N. Je l'ai fait empoisonner, mais pour une autre raison. Après ?

Le S. D'avoir assassiné la Signora... pour vous avoir trompé.

Le N. Point du tout ; c'est parce que je craignois pour un secret que je lui avois confié. Ensuite ?

Le S. D'avoir donné la......... à un de nos pages.

Le N. Tout le contraire ; c'est lui qui me l'a donnée. Est-ce là tout ?

Le S. On vous accuse de faire le bel esprit, de n'être point l'auteur de votre dernier sonnet.

Le N. Cazzo ! Coquin ! sors de ma présence.

QUESTION.

POURQUOI ne donnez-vous plus rien au public ?

RÉPONSES.

C'est que le public me paroît avoir le comble du mauvais goût et la rage du dénigrement.

C'est qu'un homme raisonnable ne peut agir sans motif, et qu'un succès ne me feroit aucun plaisir, tandis qu'une disgrâce me feroit peut-être beaucoup de peine.

C'est que je ne dois pas troubler mon repos, parce que la compagnie prétend qu'il faut divertir la compagnie.

C'est que je travaille pour les Variétés Amusantes, qui sont le théâtre de la nation ; et que je mène de front, avec cela, un ouvrage philosophique, qui doit être imprimé à l'imprimerie royale.

C'est que le public en use avec les gens de lettres comme les racoleurs du pont Saint-Michel avec ceux qu'ils enrôlent : enivrés le premier jour, dix écus ; et des coups de bâton le reste de la vie.

C'est qu'on me presse de travailler, par la même raison que quand on se met à sa fenêtre, on souhaite de voir passer, dans la rue, des singes ou des meneurs d'ours.

Exemple de M. Thomas insulté pendant toute sa vie et loué après sa mort.

Gentilshommes de la chambre, comédiens, censeurs, la police; Beaumarchais.

C'est que j'ai peur de mourir sans avoir vécu.

C'est que tout ce qu'on me dit pour m'engager à me produire, est bon à dire à Saint-Ange et à Murville.

C'est que j'ai à travailler, et que les succès perdent du temps.

C'est que je ne voudrois pas faire comme les gens de lettres, qui ressemblent à des ânes, ruant et se battant devant un ratelier vide.

C'est que, si j'avois donné à mesure les bagatelles dont je pouvois disposer, il n'y auroit plus pour moi de repos sur la terre.

C'est que j'aime mieux l'estime des honnêtes gens et mon bonheur particulier, que quelques éloges, quelques écus, avec beaucoup d'injures et de calomnies.

C'est que, s'il y a un homme sur la terre qui ait le droit de vivre pour lui, c'est moi, après les méchancetés qu'on m'a faites à chaque succès que j'ai obtenu.

C'est que jamais, comme dit Bacon, on n'a vu marcher ensemble la gloire et le repos.

Parce que le public ne s'intéresse qu'aux succès qu'il n'estime pas.

Parce que je resterois à moitié chemin de la gloire de Jeannot.

Parce que j'en suis à ne plus vouloir plaire qu'à qui me ressemble.

C'est que plus mon affiche littéraire s'efface, plus je suis heureux.

C'est que j'ai connu presque tous les hommes célèbres de notre temps, et que je les ai vus malheureux par cette belle passion de célébrité, et mourir après avoir dégradé par elle leur caractère moral.

FIN DE LA QUESTION.

POÉSIES DIVERSES.

LES FÊTES ESPAGNOLES.

POËME [1].

Il me souvient d'avoir passé deux mois
Dans un château de gothique structure,
Flanqué de tours, imposante masure
Dont le seigneur m'ennuyoit quelquefois,
Ou me grondoit quand je daignois l'entendre;
Mais, curieux, il me plaisoit d'apprendre
Mainte anecdote; il avoit vu des rois,
Des empereurs, des princes d'Allemagne:
Ces cours vraiment ont de très-bons endroits.
Sa favorite étoit la cour d'Espagne;
Il la citoit sans relâche et partout,
Cherchant quelqu'un qui pour elle eût du goût.
Du roi Philippe et de la Parmesane
J'ai remporté des traits assez plaisans,
Je dis, pour moi; plaisans pour un profane
Qui veut, de loin, des princes amusans.
Mon rabâcheur trouvoit son passe-temps
A parler d'eux, de lui, de leurs caresses.
Il possédoit des reines, des princesses,
En bague, en boîte, en bijoux bien montés;
Rois, électeurs, en ordre étiquetés;
Ayant garni tout un écrin d'altesses,
Près de la tombe, épris des dignités,
Et raffolant surtout des majestés;

[1] Chamfort composa ce petit poëme au commencement de 1792. (*Note de l'Éditeur.*)

Puis allongeant deux tiroirs parallèles,
Il m'étaloit cent joyaux radieux,
Luxe enterré, pompeuses bagatelles,
Perles, rubis, diamans précieux,
Présens des rois, et, qui plus est, des belles.
En l'écoutant, cent fois je me suis dit :
Les rois d'alors aimoient bien peu l'esprit.
N'importe : il faut, pour prix de ses nouvelles,
Le suivre encor à Madrid, au Prado,
Quitte à partir pour le Ben-Retiro
Où le roi court, quand le sourcil lui fronce ;
Et n'a-t-on pas d'ailleurs Saint-Ildephonse,
Lieux enchantés, palais du doux printemps
Où dans l'ennui sa majesté s'enfonce
Tout à son aise, et loin des courtisans !
Bâiller tout seul marque un certain bon sens,
Et montre au moins que la grandeur suprême
Pour s'ennuyer se suffit à soi-même.
De ce babil du vieil ambassadeur
Que j'écoutois, vous en voyez la cause :
Il m'est resté dans l'esprit, cher lecteur,
Je ne sais quoi, dont il faut que je cause ;
Là.... pour causer, perdre son sérieux,
Dire un peu.... tout, sans fadeur, sans scupule :
J'ai des amis aimant le ridicule,
Moi, je le peins.... par amitié pour eux.
Vous saurez donc, sans plus de préambule,
Que dans Madrid, sous l'avant-dernier roi,
Prince pieux et vraiment catholique,
Mais trop souvent battu, malgré sa foi,
Par les Anglais, maudit peuple hérétique ;
Quand je dis lui, c'étoient, vous sentez bien,
Ses généraux, le roi n'en savoit rien :

On lui sauvoit tout chagrin politique ;
C'étoit plaisir de voir comme on tendoit
Devers ce but, et comme on s'accordoit
A tenir loin tout parleur véridique ;
Pour lui tout seul la gazette mentoit,
Gazette à part, de plaisante fabrique,
Que le ministre ou la reine dictoit :
Oh ! que n'a-t-on cet exemplaire unique !
La cour, la chambre et le moindre valet
Secondoient tous la reine et le ministre ;
Tenant pour sûr qu'un triste événement,
Un grand désastre, un revers bien sinistre,
Appris au roi, pouvoit subitement
Plisser son front, obscurcir son visage,
D'un peu d'humeur y laisser le nuage
Et retarder sa chasse d'un moment,
Tant ce bon prince avoit de sentiment !
Or, cette fois, le mal étant extrême,
Il fut réglé, d'après ce beau système,
Qu'on donneroit fêtes de grand éclat,
Pour réparer les malheurs de l'état.
Le temps pressoit. Zèle, soins et dépense,
On prodigua tout, hors l'invention,
Pour étaler avec profusion
Tous les plaisirs de la magnificence :
Un beau gala, dans sa perfection,
Jeu, grand couvert, la musique, la danse,
Feux d'artifice, illumination,
Tout le fracas d'une cour excédée,
Sans frais d'esprit, sans l'ombre d'une idée ;
Pardon, j'ai tort; on se disoit tout bas,
Que c'est vraiment un prince formidable ;
Que les Anglais se rendront sans combats ;

Que tous les jours la reine est plus aimable
Malgré les ans, on ne la conçoit pas;
Que le ministre est un homme admirable;
Que les infans sont plus beaux que le jour;
Bref, ce qu'on dit, ce qu'il est convenable
Qu'un roi vivant entende dans sa cour.
Le lendemain donne fête nouvelle.
Vous connoissez ce que l'Espagne appelle
Acte de Foi. La foi devoit brûler
De cent Hébreux une troupe infidèle,
D'infortunés triste et longue séquelle
Qu'on dénombroit, la voyant défiler.
Et puis venoit un renfort d'hérétiques,
Seuls vrais auteurs des disgrâces publiques;
La foi console : il faut se consoler.
C'est bien aussi ce que l'on se propose
Quant au public ; le roi, c'est autre chose :
Ignorant tout, rien ne peut le troubler;
Nul embarras, nul souci ne l'approche :
Content, heureux, et la gazette en poche,
De l'avenir iroit-il se mêler?
Vainqueur partout, terrible on l'en assure,
Son cœur jouit d'une allégresse pure.
Environné de messieurs les infans,
D'un air dévot il dit ses patenôtres :
Il faut donner l'exemple à ses enfans,
Priant pour eux la vierge et les apôtres;
Bien surveillés par l'Inquisition,
Ils sont dressés à la religion
Par des prélats humbles comme les nôtres,
Mais qui, croyant ce qu'ils prêchoient aux autres,
Avoient de plus la persuasion.
Des trois infans la sournoise jeunesse

Montroit du goût pour la contrition;
Le sérieux de la componction
Tartufioit leur sombre gentillesse :
Un maintien gauche, en dépit de l'altesse,
Ce tour d'église et cet air d'oraison,
Cet humble instinct qui détruit la raison,
Qui plaît au prêtre, aussitôt l'intéresse
Et lui fait dire : Oh! celui-ci m'est bon.
On a voulu qu'au sortir de la messe,
L'aîné, surtout, vînt à l'acte de foi
Voir la douceur de notre sainte loi,
Mater ses sens, sa pitié, sa foiblesse,
Enfin, promettre à l'Espagne un grand roi,
Qui vît toujours l'enfer autour de soi:
Et dans le fait, voyant des misérables
Précipités dans des brasiers ardens,
Tordant leurs bras déchirés de leurs dents,
Et leurs bourreaux, des hommes, ses semblables,
Usurpateurs du bel emploi des diables,
N'est-il pas vrai que monseigneur l'infant
Doit à l'enfer croire plus aisément?
Aimable prince, ô combien ton enfance
En ce beau jour a donné d'espérance
Au Saint-Office! il dit que tôt ou tard
Tu reprendras sûrement Gibraltar
Qui fut ton bien, et que la providence
A laissé prendre aux Anglais par hasard.
Ce pronostic, qu'on répand dans l'Espagne,
N'eut point d'accès au journal de la cour :
On s'y bornoit à louer tour-à-tour
L'auguste roi, son auguste compagne,
Qui sont du monde et l'exemple et l'amour :
Puis de vanter, en phrases fanatiques,

Leur zèle ardent contre les hérétiques,
Contre l'Anglais, surtout contre l'Hébreu,
Peuple endurci dans ses vieilles pratiques;
Que l'on convient venir d'assez bon lieu,
Mais qui, fidèle à ses cahiers antiques,
Livres chéris, divins de notre aveu,
Meurt méchamment et pour adorer Dieu,
Comme David, de qui les doux cantiques
Lui sont chantés quand on le jette au feu.
Certes, voilà de quoi mettre en colère
Un saint journal; puis, viennent les couplets,
Hymnes, chansons, redondilles, sonnets,
Qu'une foi vive, hypocrite ou sincère,
Un vain désir, ou le talent de plaire,
Adresse au roi sur ses brillans succès;
Car tout le plan de la cérémonie
Est un effort de son puissant génie.
Pour quoi, soudain, places et carrefours
Vont de sa gloire occuper quelques jours
Les regardans : estampes et gravures,
Grotesque affreux, sombres caricatures,
Où, consumés dans leurs sacrés atours,
La tête en bas, feux et flamme à rebours,
En noirs démons, grimacent les figures
Des torturés; infligeant des tortures,
Dieu, qui d'en haut contemple cet enfer
Avec amour, et bénit Lucifer;
Le doux Jésus; l'attrayante Marie,
Qui, caressant d'un sourire amical
Les vils suppôts du monstre monacal,
Semble exciter leur dévote furie;
En bas, le roi d'un beau zèle échauffé,
La croix en main, guidant l'auto-da-fé,

Dont le livret, lu dans chaque famille,
D'un jacobin vu, revu, paraphé,
Va sur les mers, pieuse pacotille,
Charmer, ravir, de Cadix à Manille,
Ses heureux saints qui prennent leur café.
Vous conviendrez que maintenant l'Espagne
Avec honneur peut ouvrir la campagne;
Qu'on va tout vaincre, et que les ennemis
Seront bientôt chassés du plat pays.
Soit, j'en conviens; mais un moment, de grâce;
Rendons surtout la victoire efficace,
Modérons-nous, et faisons qu'aujourd'hui
Le roi n'ait plus une gazette à lui.
Songeons au but de la troisième fête,
Que cette fois pour le peuple on apprête.
Que dites-vous? le peuple! Eh! oui, vraiment,
Dans le malheur on y pense un moment:
Le plus grand roi, quand la chance varie,
Avec le peuple est en coquetterie.
A son époux la reine a prudemment
Insinué qu'au sein de la victoire,
Un roi couvert des rayons de la gloire,
S'il est chéri, paroît encor plus grand.
Le roi, frappé, vit l'importance extrême
De ce conseil: Eh bien! dit-il, qu'on m'aime;
Veillez-y bien, réglez tout promptement.
On obéit, et le gouvernement,
Voyant le peuple abattu de tristesse,
Prit le parti d'ordonner l'allégresse,
De la payer: on prit l'argent; mais quoi?
On ne rit pas ainsi de par le roi.
L'auto-da-fé, merveilleux en lui-même,
Soutient le cœur, mais ne peut réjouir:

Il faut chercher ailleurs ce bien suprême
Et s'adresser à quelqu'autre plaisir.
Or, le plus grand, le seul par excellence,
Vous devinez, c'est de voir des taureaux
Mis en fureur, poussés à toute outrance
Par des guerriers, des piqueurs, des héros,
Gens vigoureux, bien armés, bien dispos.
De ces combats la sublime science
Chez l'Espagnol brilla dans tous les temps.
Sur Caldérone elle a la préférence :
Elle ravit les petits et les grands,
La cour, la ville; et sa majesté même
Fait grand état de ce talent suprême.
Par cent rivaux le prix est disputé :
C'est un hommage offert à la beauté.
L'Espagnol croit, lorsque son sang ruisselle,
Que pour jamais sa maîtresse est fidèle.
Chez nous Français, cet argument nouveau
Prendroit du poids, en supposant de même
Qu'on ne peut plus, dès qu'on perce un taureau,
Être infidèle à la beauté qu'on aime.
Chaque pays a son raisonnement;
Cervelle humaine est chose singulière.
De ma raison votre raison diffère :
Le cœur aussi m'étonne grandement.....
Mais je reviens et reprends notre affaire.
L'affaire alloit plus que passablement;
L'amphithéâtre étoit garni de belles
De toute espèce, et même de cruelles.
On avoit fait le signe de la croix,
Et trois taureaux s'avançoient à la fois.
Si je voulois faire ici le poëte,
Convenez-en, lecteur, j'aurois beau jeu :

A qui tient-il? Mais je retiens mon feu :
Je vous fais grâce, et ma muse discrète
Des lieux communs dédaigne le secours :
Puis, la morale a seule mes amours.
Or, disons donc, sans soins, sans étalage,
Qu'un des taureaux, j'en ai parlé, je crois,
Deux étant morts, demeuré seul des trois,
Blessé lui-même et transporté de rage,
Glaça d'effroi l'amphithéâtre entier,
Renversant tout, matador ou guerrier,
Nègre, marquis, grand d'Espagne et bouvier,
Armés ou non; il n'eut plus d'adversaire.
Thésée, Alcide, aux siècles fabuleux,
Eussent cherché ce taureau merveilleux
Pour en découdre : il étoit leur affaire.
Sa majesté, ne pensant pas comme eux,
Se blottissoit dans sa loge grillée,
Mourant de peur, la croyant ébranlée.
Chacun trembloit à l'exemple du roi;
Mais savez-vous comme, en ce désarroi,
Dieu secourut cette cour si troublée?
Un jeune enfant, obscur, bien inconnu,
Vient à songer qu'à l'instant il a vu
Les bœufs d'un tel, troupeau considérable,
Qui lentement regagnoient leur étable.
Vite il y court, les fait sortir soudain,
Et les conduit, aidé d'un vieux voisin,
Vers cet enclos où la terrible scène
Répand l'horreur : les voilà dans l'arène.
En quel moment? Quand le monstre fougueux,
Moins forcené, paroissoit plus terrible;
Lorsqu'agitant, tournant sa face horrible,
Gonflé, fumant d'un nuage écumeux,

Vainqueur et seul sur l'arène sanglante,
Les feux épais de sa narine ardente,
Les feux hagards, noirs éclairs de ses yeux,
Redemandoient, cherchoient la guerre absente.
Pour ennemis il ne voit que des bœufs
Qui défiloient, un par un, deux par deux,
En plus grand nombre; et puis la troupe entière,
De plus en plus garnissoit la carrière.
De leurs gros yeux la stupide langueur
Et de leurs pas la pesante lenteur
N'annonçant point d'intention guerrière,
Le fier taureau, qu'étonne leur douceur,
Tout ébaubi d'être sans adversaire,
Les étonnoit d'un reste de fureur,
Qui peut passer entre bœufs pour humeur;
Et nulle part ne trouvant de colère,
Il s'appaisa, voyant qu'ils n'ont point peur.
Grâce à leur corne, il les crut ses semblables :
Comme ils beugloient, il les crut ses égaux;
Et radouci dans ce commun repos,
Environné de voisins si traitables,
Il imita ces prétendus taureaux.
Ce dénoûment plut fort à l'assistance,
Au roi surtout : l'on reprend contenance,
On se rassure, on rit de son effroi,
Que l'on nioit; nul n'avoit craint pour soi :
Un seul instant si l'âme fut troublée,
Chacun convient que c'étoit pour le roi;
Le roi le crut, se croyant l'assemblée.
La peur cessant, on devient curieux.
Mais d'où vient donc ce grand convoi de bœufs?
On cherche, on tient tout le fil de l'histoire.
Un empressé courut après l'enfant

Qui prit la fuite : il avoit peur d'un grand,
Et se sauva de l'interrogatoire.
La reine en rit ; chacun des courtisans
Vouloit qu'il fût le fils d'un de ses gens,
Neveu du moins, tant ils aimoient la gloire.
Le roi laissa disputer là-dessus,
Indifférent, puisqu'il ne trembloit plus.
Hors de péril, sa majesté charmée
Lâche deux mots sur l'enfant, le voisin:
Bâillant, distraite ; et dès le lendemain
S'en soucia comme de son armée.
Tandis qu'il bâille et qu'il n'amuse pas,
Des battemens de mains, de grands éclats,
Des ris joyeux partent de la commune.
Sa majesté, que le rire importune,
Paroît surprise, elle regarde en bas :
C'étoit l'enfant qui, rentré de fortune,
Ne craignant plus, voyez-vous, d'être pris
Ni présenté, curieux, s'étoit mis
Sur un gradin, debout, près de l'issue
Par où des bœufs se pousse la cohue,
Troupeau benin, qu'on chasse avec des ris.
Et des rieurs remarquez l'insolence ;
Car vous saurez qu'en ce troupeau si doux
Est l'animal qui les fit trembler tous ;
Mais de l'enfant la naïve impudence
Fit plus d'effet encor, réussit mieux :
En revoyant ce taureau trouble-fête,
Auteur du mal, si coupable à ses yeux,
D'un gros bâton, plaisamment furieux,
Il va frappant de la maudite bête
Les flancs, le dos ; et le pauvre animal,
Doublant le pas sous l'instrument risible,

Va s'enfonçant dans le groupe paisible,
Pour se sauver de ce petit brutal.
Vous souriez, lecteurs; mais je parie
Que vous rêvez : laissons la rêverie,
Contentons-nous d'un simple enseignement,
D'un aperçu : que tel est fréquemment
Plus fort tout seul qu'avec sa confrérie.
Vous le sentez, hélas! péniblement,
Hommes de main, de tête, de génie,
Vous que j'ai vus en maint gouvernement
(Le despotisme a bien sa prud'homie),
Vous que je plains, abattus tristement,
Marchant de front, bêtes de compagnie.
Cet art des rois, ce secret merveilleux,
Nous le savons; mais l'Espagne l'ignore :
En ces climats le ciel fait naître encore
Des esprits fiers et des cœurs généreux;
Mais les taureaux sont entourés de bœufs.
Chassons les bœufs, chassons le Saint-Office,
Prions le ciel que la foi s'affoiblisse,
Limons leurs fers et dessillons leurs yeux
Par maint écrit où la vérité brille,
La vérité, trésor plus précieux
Que du Pérou l'opulente flotille;
Et dans Madrid menant la vérité
Que suit bientôt sa sœur la liberté,
Consolidons le pacte de famille.

CALYPSO A TÉLÉMAQUE.

HÉROÏDE.

Ainsi donc le destin, dans les murs de Salente,
Fixe pour un moment ta fortune flottante!
Tu triomphes, ingrat; et ta crédulité
S'est de tous tes forfaits promis l'impunité!
Que sais-je? en ce moment ta coupable imprudence
Peut-être ose accuser ma haine d'impuissance.
Je veux avec le jour t'arracher ton erreur:
Par mon amour passé juge de ma fureur.
Non, tu ne verras point cette Ithaque chérie,
Ce séjour que je hais, cette obscure patrie,
Pour qui ton cœur jadis, d'un vain espoir flatté,
Méprisa mon amour et l'immortalité.
Grands Dieux! si vos décrets permettent qu'il la voie,
Puisse-t-il ne goûter qu'une trompeuse joie!
Oui, traître, qu'aussitôt un nuage odieux,
Abusant ton espoir, la dérobe à tes yeux;
Qu'à te persécuter la fortune constante,
Promène sur les mers ta destinée errante;
Que les vents, échappés de leurs sombres cachots,
De la mer contre toi soulèvent tous les flots;
Et, pour combler mes vœux, qu'un funeste naufrage
M'offre ton corps mourant poussé vers mon rivage;
Que ta nymphe, en pleurant sur ton malheureux sort,
Par ses cris douloureux appelle en vain la mort!
Dieux! quel plaisir de voir ma rivale plaintive
Rappeler vainement ton ombre fugitive!
Mes yeux, au lieu des tiens, jouiront de ses pleurs,
Et ma présence encore aigrira ses douleurs.

Sans me déplaire alors, de cyprès couronnée,
Elle pourra gémir à tes pieds prosternée;
Et je n'envierai plus ni ses gémissemens,
Ni ses tendres regards, ni ses embrassemens.
Mais je frémis, mon cœur, mon foible cœur soupire :
Dieux! seroit-ce d'amour?.... Ah! ma fureur expire!
Malheureuse! je l'aime et le hais tour-à-tour.
Que dis-je? cette haine est un transport d'amour.
Télémaque! je cède; oui, c'est ma destinée;
Sous le joug de l'amour ma haine est enchaînée:
N'en crois pas les transports où j'ai pu me livrer;
Ne crains rien: Calypso ne peut que t'adorer.
Grands dieux! n'exaucez pas ma funeste prière;
C'étoit contre moi-même armer votre colère.
Quand mon cœur pour l'ingrat tremble au moindre danger,
Hélas! que je suis loin de vouloir me venger!
Quelle étoit ma fureur? Oui, Dieux! je vous implore:
Mais ce n'est qu'en faveur de l'objet que j'adore;
Et s'il faut éprouver sur lui votre pouvoir,
Consultez mon amour, et non mon désespoir.
Mais, hélas! que dis-tu, malheureuse Déesse!
Arrête; où t'emportoit une indigne foiblesse?
Songes-tu que le traître, au mépris de ta foi,
Ose former des vœux qui ne sont pas pour toi?
Oui, tandis que pour lui, lâchement suppliante,
Je fais des vœux..... l'ingrat en fait pour son amante,
Et son farouche orgueil, que je n'ai pu dompter,
Ne se souvient de moi que pour me détester.
Ah! quand tu vins tremblant, au sortir du naufrage,
M'offrir de tes malheurs l'attendrissante image,
Moi-même je devais, prévenant tes affronts,
Te replonger vivant dans ces gouffres profonds,
Dans ces gouffres affreux que le sort te prépare,

Habités par la mort, et voisins du Ténare.
Dans ton cœur ennemi pourquoi mon foible bras
Hésita-t-il alors de porter le trépas?
Sur la tête du fils, offert à ma colère,
Ma main devoit venger la trahison du père;
Et ta mort, m'épargnant un fatal entretien,
Devoit punir son crime, et prévenir le tien.
Mon orgueil, offensé des mépris d'un parjure,
Se croyoit désormais à l'abri d'une injure:
Je défiois l'amour, auteur de tous mes maux;
Je jurai d'immoler au soin de mon repos
Tous les infortunés que leur destin funeste
Conduiroit vers ces bords, que Calypso déteste:
Leur sang a cimenté cet horrible serment;
J'ai cru, dans chacun d'eux, immoler un amant;
Tu parus, mon courroux s'armoit pour ton supplice;
Tu t'avances, je vois..... j'aime le fils d'Ulysse;
A la tendre pitié j'abandonne mon cœur,
J'y laisse entrer l'amour au lieu de la fureur.
Au meurtre dès long-temps ma main accoutumée,
Ma main par un mortel se vit donc désarmée!
Je n'osois la porter dans ton coupable flanc:
Sanglante, je craignis de répandre le sang!
Cette divinité dont le mâle courage
Jadis se nourrissoit de meurtre et de carnage,
Dont la rage guidoit les farouches transports,
Dont le bras tant de fois ensanglanta ces bords,
A l'aspect d'un mortel, désarmée et tremblante,
Soupire, et n'est déjà qu'une timide amante.
Calypso ne hait plus en ce funeste jour:
Le poignard à la main, elle implore l'Amour.
Qu'aisément tu surpris ma raison égarée!
De mon cœur imprudent je te livrai l'entrée.

Je respectai ses jours, ses jours infortunés,
Des piéges du trépas sans cesse environnés.
O souvenir cruel d'une ardeur insensée!
O pleurs! ô désespoir d'une amante offensée!
Télémaque!.... Eucharis!.... Détestables amans!
Malheureuse! Que faire en ces affreux momens?
Vous m'évitez en vain, je vole sur vos traces.....
Mais que dis-je? voudrois-je augmenter mes disgrâces?
Mes yeux pourroient-ils voir leurs transports amoureux,
Et leurs embrassemens insulter à mes feux?
Encor, si je pouvois, au gré de ma furie,
Briser le nœud cruel qui m'enchaîne à la vie,
Étouffer mes douleurs dans le sein du trépas!....
Mais je ne peux mourir.... Eh bien! toi, tu mourras.
Oui, je veux dans ton sang plonger ma main fumante,
Sous les yeux, dans les bras de ton indigne amante.
Oui, dans ses bras sanglans, ingrat, tu vas périr:
Elle triomphera de t'avoir vu mourir.

. . . .

Dieux! vengez par mes mains son infidélité;
Je vous pardonne alors mon immortalité.
Non, c'est peu de la mort pour une telle offense;
Ah! par mon désespoir, jugez de ma vengeance.
Sombre divinité des malheureux amans,
Cruelle Jalousie, arme tous tes serpens:
Allume dans mon cœur tous les feux de la rage:
Je le soumets à toi, règne en moi sans partage.
Étouffe de l'amour les soupirs et les vœux:
C'en est fait, je me livre à tes plaisirs affreux;
Change en noire furie une timide amante:
Enhardis ce poignard dans ma main chancelante....
Que dis-je? il n'est plus temps, il a dû m'échapper:
Eucharis, dans tes bras, il falloit le frapper!

O souvenir affreux ! jour fatal à ma gloire,
Où ma présence même ennoblit sa victoire!
Je courois me venger et te percer le sein;
Elle vit le poignard qui tomboit de ma main;
Elle vit expirer mon impuissante rage.....
Qu'elle va détester ce funeste avantage!
Oui, sur elle je veux punir ta trahison;
Je veux de tes mépris lui demander raison.
Si tu veux adoucir le malheur qui l'accable,
Pour la justifier cesse d'être coupable;
Viens me rendre le cœur qu'elle m'avoit ravi.
Ah! si du repentir le crime étoit suivi,
Si tu venois enfin, terminant mon supplice,
Dans mes yeux attendris lire ton injustice;
Si ta bouche abjuroit ta haine et ta fierté,
Je ne me souviendrois de ma divinité
Que pour rendre immortels tes feux et ma tendresse.
Viens désarmer mon bras, c'est l'amour qui t'en presse;
Viens régner avec moi. C'en est fait; oui, je veux
Que le Dieu de mon cœur soit le Dieu de ces lieux;
Que du bruit de mes feux l'univers retentisse;
Qu'à ma félicité tout l'olympe applaudisse;
Qu'élevé désormais au rang des immortels,
Tu partages l'encens qu'on offre à mes autels.
Sous les berceaux fleuris de ce riant bocage,
Dans cet olympe enfin, le céleste breuvage
Nous sera présenté par la main des Amours;
Et seuls ils fileront la trame de nos jours.
Ne crains point qu'à leurs mains la parque les ravisse.
Viens me rendre un bonheur qui jamais ne finisse;
Que d'éternels plaisirs scellent notre union....
Songe délicieux! charmante illusion!
Pouvez-vous un moment occuper ma pensée?

Ah! cessez d'abuser une amante insensée :
Pour mon cœur malheureux les plaisirs sont-ils faits?
Inutiles soupirs! inutiles souhaits!
Aveugle Calypso! Déesse infortunée!
Hélas! à mon malheur je suis donc enchaînée!
Il faudra de regrets me nourrir chaque jour :
Je verrai tout finir, excepté mon amour.
Comment me dérober au feu qui me dévore?
Je retrouve partout le cruel qui m'abhorre.
Ton image importune irrite mes ennuis :
Présent, tu me fuyois; absent, tu me poursuis.
Peut-être apprendras-tu ma triste destinée;
Mais si tu sais les maux où tu m'as condamnée;
Si du moins la pitié peut encor t'attendrir :
Plains-moi; surtout, plains-moi de ne pouvoir mourir.

L'HOMME DE LETTRES,

DISCOURS PHILOSOPHIQUE EN VERS.

Nobles enfans des arts, vous que la gloire enflamme,
Qui, soigneux d'agrandir, de féconder votre âme,
Ajoutez en silence à ses trésors divers,
Pour la produire un jour aux yeux de l'univers :
Qui d'entre vous n'aspire à cet honneur suprême
De servir les mortels en s'éclairant soi-même?
Laissez-moi contempler vos devoirs, vos destins,
Tous les droits que sur vous le ciel donne aux humains.
Ce sont vos sentimens que ma bouche répète;
Ils méritoient sans doute un plus digne interprète.
Ah! que ne puis-je au moins, retraçant leur grandeur,
Les peindre à tous les yeux, comme ils sont dans mon cœur!

Quelle est de ces rivaux l'ambition sublime?
Dans leurs travaux heureux quel espoir les anime?
C'est ce noble désir d'éclairer nos esprits,
De porter la vertu dans nos cœurs attendris.
Mais ce droit n'appartient qu'au mortel qu'elle inspire;
Lui seul peut sur notre âme exercer cet empire,
Lui seul dans notre sein lance des traits brûlans:
L'école des vertus est celle des talens.
Plus l'âme est courageuse et plus elle est sensible:
L'esprit reçoit de l'âme une force invincible,
Chaque vertu nouvelle ajoute à sa vigueur;
Courez à votre ami qu'opprime le malheur;
Par des soins généreux réveillez son courage,
Et des vertus ensuite allez tracer l'image:
Je les vois, respirant sous vos hardis pinceaux,
D'un charme inexprimable animer vos tableaux.
Vertus! sans vous aimer, quel mortel peut vous peindre?
S'il en existe un seul, ô Dieu! qu'il est à plaindre!
Sans cesse, en contemplant vos traits majestueux,
Devant son propre ouvrage il baissera les yeux;
En s'immortalisant, il flétrit sa mémoire,
Et consacre sa honte aux fastes de la gloire.
Mais de ces sentimens qui peut vous animer?
Dans votre âme à jamais comment les imprimer?
Sera-ce en les portant dans un monde frivole?
A d'absurdes égards il faut qu'on les immole.
Pourriez-vous soutenir, sans dégrader vos mœurs,
Le choc des préjugés, des vices, des erreurs,
Dont la foule en tout temps vous assiége et vous presse?
Fuyez: qu'attendez-vous? une vaine richesse?
Ce vil présent du sort seroit trop acheté;
Vos cœurs perdroient, hélas! leur sensibilité,
Cette austère hauteur, ce courage inflexible

Qui porte un jugement sévère, incorruptible,
A l'homme, aux actions marque leur juste prix,
Et par la vérité subjugue les esprits.
Quel est ce malheureux qui d'un encens coupable
Fatigue lâchement un mortel méprisable?
Ose-t-il dispenser, de ses vénales mains,
Ce trésor précieux, l'estime des humains?
Mes amis, jurons tous dans ce temple où nous sommes [1]
De ne point avilir l'art de parler aux hommes;
De faire devant nous marcher la vérité;
De ne mentir jamais à la postérité;
De pouvoir dire un jour à cet arbitre auguste:
Jugez sur notre foi, votre arrêt sera juste.
C'est alors que l'on peut par d'utiles écrits
Des mortels incertains diriger les esprits.
Opinion! nos goûts, nos mœurs sont ton ouvrage:
Dieu t'a soumis le monde, et te soumet au sage;
Du fond de sa retraite, il t'impose des lois:
Tu marchois au hasard; il te guide à son choix:
Avec la vérité sa voix d'intelligence
Fonde, affermit, combat, renverse ta puissance.
Grands hommes, c'est à vous d'exercer son pouvoir;
Notre cœur appartient à qui sait l'émouvoir;
Vous avez de l'erreur détruit la tyrannie:
L'univers a changé devant votre génie.
Souvent, à notre insu, votre âme vit en nous,
Et la raison d'un seul est la raison de tous.
Laissez frémir la haine, et l'erreur, et l'envie;
Détruire un préjugé, c'est servir sa patrie:
La vérité défend le trône et les autels,
Et la fille des cieux ne peut nuire aux mortels.

[1] L'Académie française, pour laquelle cet ouvrage a été composé en 1765.

Elle émousse les traits de l'ardent fanatisme,
Des tyrans de l'esprit combat le despotisme;
Jusqu'au milieu des cours elle va quelquefois
Démentir les flatteurs, et détromper les rois.
Mais souvent, dans un siècle où l'on craint la lumière,
Le génie opprimé rampe dans la poussière;
L'orgueil intolérant en prive l'univers;
On le hait, on l'accable, on lui donne des fers:
On défend la pensée au seul être qui pense.
Vous qui des souverains partagez la puissance,
S'il est un vrai talent, par le sort opprimé,
Qui, faute d'un regard, languisse inanimé;
Craignez de l'avenir la terrible sentence:
Mais, non; votre pays vous a jugés d'avance.
Ah! si vous ignorez le prix des vrais talens,
Demandez-le à ces rois dont les soins vigilans,
Arrachant cette plante à son climat stérile,
Feront germer ses fruits sur un sol plus fertile.
Mais il reste un espoir aux talens méconnus,
C'est de répandre au moins l'exemple des vertus:
Cette gloire est certaine, et ne craint point d'outrage.
L'exemple des vertus est la dette du sage:
Ses écrits sont un don fait à l'humanité.
Que le mortel sensible, épris de leur beauté,
Las de voir des cœurs morts, leurs vices, leur bassesse,
Dans ces fiers monumens retrouvant sa noblesse,
Contemple avec transport les traits de sa grandeur,
Et cherche un doux asile auprès de votre cœur.
Eh bien! il faudra donc, dans cette lice immense,
Fatiguer, tourmenter ma pénible existence!
Pourquoi? pour embrasser une ombre qui s'enfuit,
Désespère à la fois celui qui la poursuit,
Celui qu'elle a trompé, celui qui la possède!

Cruelle illusion qui m'échappe et m'obsède ;
Qu'à travers mille écueils il me faudra chercher ;
Que, jusque dans mes bras, on viendra m'arracher !
Heureux du moins, heureux si la haine et l'envie,
Complices de ma mort et bourreaux de ma vie,
Souffrent que sur ma cendre on sème quelques fleurs
Qui croissent auprès d'elle, et naissent quand je meurs !
Dieu ! qu'entends-je ? est-ce ainsi qu'on parle de la gloire ?
S'élever par son âme, ennoblir sa mémoire ;
Créer un nom fameux, triomphant de la mort,
Que tout cœur né sensible entend avec transport ;
Des vertus, des talens présenter l'assemblage
A nos regards charmés d'une si belle image !
Amis, la gloire existe, et ses droits sont certains.
Quand Dieu créa la terre, et forma les humains,
Il fit naître la gloire, ainsi que lui féconde,
Lui commanda d'instruire et d'embellir le monde,
De mesurer les cieux, de subjuguer les mers,
Et lui commit le soin d'achever l'univers.
Que parlez-vous ici de fleurs sur votre cendre ?
Sont-ce les seuls tributs que vous devez attendre ?
La gloire est-elle ingrate ? et ne la vois-je pas,
Quand vous marchez vers elle, accourir dans vos bras ?
Ce sentiment si prompt d'involontaire estime,
Qu'arrachent les talens, que leur aspect imprime,
Que l'or ni les grandeurs n'excitent point en nous,
N'est-il pas votre bien ? n'est-il pas fait pour vous ?
Répandre avec chaleur son active pensée,
C'est la grandeur de l'âme au-dehors annoncée,
Par des signes certains offerte à tous les yeux.
Arrachez, déchirez le voile injurieux
Dont le sort veut couvrir cette empreinte divine,
Qui d'une âme choisie atteste l'origine.

Il faut juger les cœurs sans peser les destins :
Épictète est par l'âme égal aux Antonins.
Les beaux arts sont de tous l'immortel héritage ;
Tous ont sur cet autel présenté leur hommage.
Voyez ce Richelieu, ce fier vengeur des lis,
Tonnant autour du trône où son maître est assis ;
Il dispute à la fois, et d'une ardeur pareille,
L'Alsace à l'empereur, et le Cid à Corneille.
Ah ! vous m'ouvrez les yeux, vous entraînez mes pas.
Mais, quoi ! tous ces écueils, ces malheurs, ces combats !
La haine, qui se tait ! la basse calomnie
Sans cesse repoussée et sans cesse impunie !
L'homme vil et puissant qui, pour percer mon cœur,
D'une main subalterne achète la fureur !
Eh bien ! que craignez-vous ? Un bras plus redoutable
Vous couvre d'une égide auguste, impénétrable.
Le jugement public, voilà votre vengeur,
Votre ami, votre appui, votre consolateur.
Je le vois vous conduire au fond d'un sanctuaire,
Dont rien ne brisera l'invincible barrière.
Sous ce puissant abri placez-vous par vos mœurs.
C'est là qu'on peut braver les absurdes rumeurs,
De l'orgueil forcené la vengeance hautaine,
Voir en pitié la rage, et sourire à la haine.
Ah ! plutôt saisissons un espoir plus heureux :
Il est, il est encor des mortels généreux
Dont l'amitié touchante, active et courageuse
Défendra hautement votre vie orageuse,
Soutiendra les assauts du superbe oppresseur,
Et sera de vos jours l'orgueil et la douceur.
Quel prix plus glorieux ? que faut-il davantage ?
J'embrasse avec transport ce fortuné présage ;
Mais, l'avouerai-je enfin ? il me faut un bonheur

Qui s'attache à mon être, et qui tienne à mon cœur.
Eh! ne l'avez-vous pas? quoi donc! cette âme immense
Qui sait trouver en soi sa plus vive existence,
Qui tend tous ses ressorts, qui s'agite en tous sens,
Qui voudroit même en vain réprimer ses élans,
De ses propres plaisirs n'est-elle pas la mère?
Ces morts, dont la raison nous guide et nous éclaire,
Ne vont-ils pas dans nous verser leurs sentimens,
De leurs cœurs enflammés rapides mouvemens?
S'emparer de leur âme et l'égaler peut-être,
Fixer, éterniser chaque instant de son être,
Est-il un sort plus doux, un plaisir plus touchant?
Conserve-moi, grand Dieu! le fortuné penchant
Qui place dans moi seul mon bonheur, ma richesse,
M'arrache aux passions d'une ardente jeunesse,
Et, trompant de mon cœur la sensibilité,
De ses feux, sans péril, nourrit l'activité.
Tout n'appartient-il pas au mortel né sensible?
Il est de l'univers possesseur invisible;
Il va de tous les arts, par un heureux larcin,
Dérober les trésors, les renferme en son sein:
Tout est vivant pour lui; son âme active et pure
Existe dans chaque être, et remplit la nature;
Partout de son bonheur va saisir l'aliment,
Le dévore et s'enfuit avec un sentiment.
Un autre don du ciel ornera votre vie.
Imagination, compagne du génie,
Toi, dont la main brillante et prodigue de fleurs,
Étend sur l'univers tes riantes couleurs!
Le génie entouré de tes heureux prestiges,
Sous tes yeux, à ta voix enfante des prodiges.
Sur ton aile rapide il vole dans les cieux,
Embrasse d'un coup d'œil tous les temps, tous les lieux;

Des empires détruits il revoit l'origine,
Le choc de leurs destins, leur grandeur, leur ruine;
Parcourt avidement tous ces tableaux divers
Qu'aux regards des mortels les siècles ont offerts;
La nature et ses jeux, ses travaux, ses caprices,
Miracles échappés à ses mains créatrices,
Le combat et l'accord de tous les élémens,
Le sillon de l'éclair et la fuite des vents.
Voici l'instant propice: il s'agite, il s'enflamme;
Un nouvel univers va sortir de son âme;
De ce monde nouveau les élémens pressés
D'abord sont au hasard et sans ordre entassés:
L'Imagination plane sur cet abîme;
Le chaos fuit, tout naît; chaque germe s'anime;
L'esprit actif et prompt, dans un rapide élan,
Du monde qu'il médite a dessiné le plan;
Tout s'arrange: l'idée informe, languissante,
Appelle autour de soi l'image obéissante:
Soudain l'image accourt, et par d'heureux accords
Vient s'unir à l'idée, et lui donner un corps.
Tous les traits sont marqués; les couleurs s'assortissent;
Sous de rians pinceaux les êtres s'embellissent,
Et placés avec art, contrastés avec choix,
Sous l'œil du créateur se pressent à la fois;
Il frémit, il palpite, et son âme ravie
Sent l'ivresse sublime et l'orgueil du génie.
Eh bien! avec ce sens, cet instinct merveilleux,
Pouvez-vous, sans rougir, vous croire malheureux?
Ah! bénissez plutôt ce fortuné partage:
Aux vertus à jamais consacrez-en l'usage.
Vivez pour la patrie et pour l'humanité,
Pour l'amitié, la gloire et la postérité;
De vos cœurs avec soin défendez la noblesse;

D'un sentiment jaloux repoussez la bassesse :
Chérissons le rival qui peut nous surpasser :
Montrez-moi mon vainqueur, et je cours l'embrasser.
De la lice à l'envi franchissez la barrière,
Et vous direz un jour, au bout de la carrière :
Le destin m'opprimoit, et moi, je l'ai vaincu;
J'ai senti l'existence, et mon cœur a vécu.

ÉPITRE

SUR LA VANITÉ DE LA GLOIRE.

Tu n' vetulæ auriculis alienis collegis escas?

C'EN est donc fait, et ton âme sensible
A ses vrais goûts va se livrer enfin!
Tu suis, ami, la pente irrésistible
Qui des beaux arts t'aplanit le chemin.
Tu sais trop bien qu'une plume immortelle
Nous a tracé les dégoûts, les hasards,
Qu'en cette lice ouverte à nos regards
Sème souvent la fortune cruelle.
Oui, des destins la jalouse fureur,
Osant mêler l'absinthe à l'ambroisie,
A poursuivi l'aimable poésie,
Et du nectar altéré la douceur.
Mais, cher ami, cette muse badine,
Vive autrefois, alors un peu chagrine,
Sur un fond noir détrempa ses couleurs;
Et cette abeille, en volant sur les fleurs,
Avoit senti la pointe d'une épine :
Pour moi, je veux, aux yeux de mon ami,
En badinant, combattre sa chimère.

Faut-il des Dieux emprunter le tonnerre
Pour écraser un si foible ennemi?
Je t'obéis. Tu m'ordonnes de croire
Que ton esprit et même ta raison
N'écoute ici que l'instinct de la gloire,
Et ne se rend qu'à son noble aiguillon.
Des vanités de la nature humaine,
Dis-tu, la gloire est encor la moins vaine;
Et du trépas je veux sauver mon nom.
Quoi! ta raison, quoi! cet esprit si sage
Conserve encor ce préjugé falot!
Quoi! de la mort ton être est le partage,
Et tu prétends lui dérober un mot!
Ton nom! quel est cet étonnant langage?
Quoi! ce désir, vrai fléau de ton âge,
Va tourmenter tes jours infortunés,
Pour illustrer ce frivole assemblage
De signes vains par le sort combinés!
Écoute au moins ces argumens célèbres
Qui de l'école ont percé les ténèbres.
Ce qui n'est rien, peut-il avoir un nom?
Que veux-tu dire? et quelle illusion!
Peux-tu forcer ton âme fugitive
A s'échapper de l'éternelle nuit?
Peux-tu renaître? et quand l'arbre est détruit,
Pourquoi vouloir qu'une feuille y survive?
Quoi! du néant une ombre veut jouir!
Mais supposons que ces vains caractères,
Que le hasard a voulu réunir
Pour distinguer, pour désigner tes pères,
Vainqueurs du temps, perceront l'avenir:
Par quelle voie et quel canal fidèle,
Pour te transmettre une atteinte immortelle,

Jusques à toi pourront-ils parvenir?
Ce grand Romain, père de l'éloquence,
Père de Rome et consul orateur,
Dans son printemps adora cette erreur.
Mais à la fin, rempli d'indifférence,
Sur ce vain songe il composa, dit-on,
Un beau traité contre cette démence,
Cette fureur d'éterniser son nom;
Traité modeste, et signé Cicéron.
Dans un écrit voyez-vous ce grand homme
Vanter, prôner, même assez bassement,
Un petit Grec, un sophiste de Rome;
Recommander, et très-expressément,
Au vain portier du temple de Mémoire
De lui donner bonne place en l'histoire?
Le Grec le fit; mais savez-vous comment
La vanité se vit bien confondue?
La lettre reste et l'histoire est perdue.
Mais admirez comment, fiers d'être fous,
Devant l'idole ils se prosternent tous.
Oui, disent-ils, ce sentiment sublime,
Qui fait chérir et la gloire et l'estime,
Par la vertu fut imprimé dans nous.
D'une grande âme il est l'heureux partage;
Dans notre cœur il descend le premier,
Survit à tous, disparoît le dernier.
Il est, dit-on, *la chemise du sage:*
S'il est ainsi, qu'il aille donc tout nu.
Quoi! vous osez transformer en vertu
Cette folie, et tirer avantage
De ce délire, à d'autres inconnu!
Et selon vous tous ces mortels volages,
Pour être fous, ne sont point assez sages!

Je quitte, ami, ce ton de Juvénal.
Permets qu'au moins ma muse, plus légère,
Ose à tes yeux, sur un prisme moral,
Analisant un préjugé fatal,
Décomposer ta brillante chimère.
Pardonnez-moi, rare et sublime Homère,
L'air cavalier et le frivole ton
Dont j'ose ici proférer votre nom :
Vous savez bien que mon cœur vous révère.
Ai-je oublié que Samos, Colophon,
Et Clazomène, et Smyrne, et l'Ionie,
Ont disputé jadis avec chaleur
La gloire unique et l'immortel honneur
D'avoir produit un si vaste génie?
Vrai créateur de l'art le plus divin,
J'avouerai bien que, quand vous y passâtes,
Et qu'on vous vit, aveugle pèlerin,
Brillant de gloire, un bourdon à la main,
Du violon vainement vous raclâtes.
Chaque pays, même l'heureux séjour
Qui, selon lui, vous a donné le jour,
Peut s'écrier, pour appuyer sa thèse :
Couvert d'honneur et chargé de malaise,
Ceint de lauriers, partant marquant de pain,
Homère ici pensa mourir de faim.
Or, réponds-moi, gueux et divin Homère
(Car maintenant je puis te tutoyer,
Puisqu'il est sûr qu'on a vu ta misère
Ramper, languir dans le double métier
De mendiant, et même de poëte),
Quand un savant, payé pour te louer,
Te va prônant d'une bouche indiscrète,
Et sans un cœur osant t'apprécier,

Par vanité, par coutume t'admire,
Et, t'ayant lu, te vante par ouï-dire;
Son vain encens descend-t-il chez les morts
De ton esprit caresser les ressorts?
Et toi, brillant et fertile génie,
Toi, son rival et son imitateur,
Ainsi que lui, fuyant de ta patrie;
Non pour aller, besacier, voyageur,
Piéton modeste, et pèlerin poëte,
Faire aux passans une prière honnête,
Mais pour donner bals, concerts et cadeaux,
Pièce nouvelle et spectacles nouveaux
Où le cœur sent lorsque l'esprit s'élève;
Pour transporter Athènes à Genève,
T'y consoler, dans le sein du repos,
Et de la haine et de l'encens des sots:
Je l'avouerai, quand un mortel sincère,
De tes écrits ardent admirateur,
Vante Arrouet, il a flatté Voltaire;
Mais quand la mort, au gré de maint auteur,
De maint jaloux, surtout de maint libraire,
T'aura frappé de sa faux meurtrière;
Sous cette tombe, eh bien! parle, réponds,
Mortel fameux : lequel de ces deux noms,
Ces noms vantés, Arrouet ou Voltaire,
Dans ton sommeil, par un plus sûr pouvoir,
Ranimera tes cendres réveillées?
Lequel des deux saura mieux émouvoir
De ton cerveau les fibres ébranlées?
Auquel, enfin, devons-nous envoyer
Ce fade encens d'un éloge unanime,
Noble fumée, et tribut légitime
Qu'à tes travaux l'univers doit payer?

Du sort jaloux un caprice ordinaire
A mon valet donna le nom d'Hector.
L'entendez-vous, désœuvré téméraire,
Estropier, en insultant Homère,
Les noms sacrés d'Ulysse et de Nestor;
Et de Dacier, dans ses nobles emphases,
Faire ronfler les éternelles phrases?
Quand de Priam le fils infortuné,
Le nom d'Hector, ce fléau de la Grèce,
S'en vient frapper son esprit étonné,
Avez-vous vu redoubler son ivresse,
Et sur son front, de joie enluminé,
Étinceler sa grotesque allégresse?
Je sonne; il vient d'un air de dignité:
Et le héros, en me versant à boire,
Plus sûr que moi de vivre dans l'histoire,
Savoure en paix son immortalité.
Lorsque la mort, sans toucher à sa gloire,
Rassemblera sous ses voiles épais
L'Hector de Troye avec l'Hector laquais,
Et qu'un des deux quittera ma livrée
Pour endosser celle du vieux Pluton;
Que sais-je, moi, si son âme enivrée
Par les vapeurs dont jadis ce grand nom
A chatouillé sa cervelle timbrée,
Dans son erreur n'ira point partager
Les vains honneurs dus au rival d'Achille;
Si le Troyen ardent à se venger,
Dont cet outrage échauffera la bile,
D'un coup de poing vaillamment assené,
Tout à l'instar d'Ulysse dans Homère,
Ne voudra point trancher en sa colère
Ce grand débat, noblement terminé?

Six Annibals ont illustré Carthage;
De tous jadis on vanta le courage;
Deux sont encor connus par leurs exploits,
Et de la Gloire ont enroué la voix.
L'un, des Romains l'ennemi redoutable,
Pendant treize ans, d'un sénat éperdu
Fut la terreur; et l'autre plus traitable,
Nous dit l'histoire, avoit été pendu.
Vous, pensez-vous qu'Annibal morfondu
Dort à part soi, rempli d'indifférence,
Sur ses lauriers ou bien sur sa potence?
Apprenez donc que lorsqu'en vos récits
Vous célébrez le fier vainqueur de Rome
Trop vaguement, en termes peu précis,
Le cher pendu, qui croit être un grand homme,
Prend pour son compte un éloge indécis.
Quatre Platons ont honoré la Grèce;
Mais d'un surtout on célèbre le nom.
Lorsque ma voix, pour prix de sa sagesse,
A dit un mot de l'immortel Platon,
Apprenez-moi comment, par quelle adresse,
Par quelle voie et quels secrets rapports,
Ce triste mot, dans la foule des morts,
Du vrai Platon peut-il trouver l'adresse?
Platon! Platon! voyez comme à ma voix
Tous les Platons accourent à la fois!
Voyez, voyez, comme chacun s'empresse!
Chaque Platon, prenant le nom pour soi,
Vole, et s'écrie en écartant la presse:
Ça, rangez-vous; place, messieurs, c'est moi.
Le vrai Platon reste seul immobile:
Mais j'aperçois venir d'un pas agile
Et le sophiste et le grammairien:

J'y suis, monsieur, que voulez-vous? — Moi! rien.
Chaque pays a produit son Hercule,
Réparateur des torts, vengeur des droits;
Mais un surtout, impérieux émule,
De ses rivaux a conquis les exploits.
Un seul, malgré la docte académie,
Malgré Saumaise et malgré son génie,
Malgré Bardus, et Lipse, et Scaliger,
Fait aux savans les honneurs de l'enfer.
Or, qui ne croit qu'un jour, dans leur colère,
Pour se venger d'un odieux confrère,
L'Égyptien, l'Africain, le Gaulois,
Dans l'intérêt dont le nœud les rassemble,
Contre le Grec ne se liguent ensemble,
Et sur son dos ne tombent à la fois?
Peut-être aussi qu'un jour dans l'Élysée,
Signant la paix, devenus bons amis,
Tranquillement, près de Mégère assis,
Tous en commun démêlant la fusée,
Édifieront les mânes attendris.
Sans nul malheur la dispute apaisée
Sur ces grands points pourra nous réunir;
Et nous saurons à quoi nous en tenir.
Alors chez nous la vérité reçue
Saura fixer, distinguer pour jamais
Et leur pays, et leur siècle, et leurs faits,
Et du fuseau séparer la massue.
Ce n'est pas tout : par un funeste sort
Une syllabe, une lettre éclipsée,
Par le hasard, par le temps effacée,
Suffit souvent pour nous rendre à la mort.
Ce Grec fougueux, l'immortel Alexandre,
Lequel un soir, au gré d'une catin,

Ivre d'amour, et de gloire et de vin,
Mit par plaisir Persépolis en cendre :
Héros jaloux, de qui la vanité
Avoit pleuré sur les lauriers d'un père,
Dont il craignoit que la prospérité
Ne laissât plus à sa témérité
De grands exploits, de sottises à faire;
A ce vengeur de son peuple outragé,
A ce guerrier chacun doit son suffrage.
Sur notre encens, sur l'éternel hommage
De l'univers conquis et ravagé
Il a des droits, puisqu'il l'a saccagé :
Quels sont souvent les transports de sa rage,
Quand les honneurs qu'on lui doit accorder
Sont, au Mogòl, prodigués à Scander?
Faut-il convaincre un esprit indocile
Qu'un caractère, une lettre futile,
Pour tout gâter, hélas! suffit trop bien?
Montagne est tout, et Montaigne n'est rien,
Si quelque jour une âme charitable
Dans les enfers ne daigne l'informer
Que des Français la langue variable
Détruit son nom, voulant le réformer.
L'auteur charmant, et qui, l'auteur? non, l'homme,
Par notre encens n'est jamais chatouillé,
Et dans l'oubli dormant d'un profond somme,
Par un vain bruit n'est jamais éveillé.
Ah! j'ai bien peur que, trompé par la rime,
Malgré mes soins, l'historien Dion
N'ose usurper cette offrande d'estime
Que mon cœur paie au délicat Bion;
Et de leurs noms maudissant l'imposture,
Maints froids auteurs, maints héros oubliés

Offrent souvent aux mânes égayés
D'un quiproquo la comique aventure.
Du même nom cent rois ont hérité :
Tous ont vécu pour la postérité ;
Tous ont voulu consacrer leur mémoire.
Mais vous, mortels! votre légèreté,
Par un oubli trop funeste à leur gloire,
En les nommant ne les désigne point :
C'est donc en vain qu'ils vivent dans l'histoire.
Ignorez-vous qu'il faut de point en point,
Pour les atteindre au ténébreux empire,
Pour que l'éloge ait sur eux son effet,
Fixer les temps, les lieux, marquer, déduire
Leurs nom, surnom, numéro, sobriquet?
Sans tous ces soins, le vengeur de la Prusse,
Le fier vainqueur de l'Allemand, du Russe,
Héros du siècle, et célèbre à la fois
Par les combats, par la flûte et les lois;
Lui qu'Arrouet annonçoit à la terre,
Et que depuis a chansonné Voltaire;
Ce Frédéric, Dieu! quel affront cruel!
Peut voir un jour sa grande âme avilie
Humer l'odeur d'un encens éternel,
Faut-il le dire? avec un vil mortel,
Un Frédéric, baron de Silésie,
Lequel voudra, comme dans son château,
Donnant aux morts un spectacle nouveau,
Porter partout sur la rive infernale
Et ses quartiers, et sa voix chapitrale.....
Il est bien vrai que, pour prendre un détour,
Le mot flatteur, quittant les grandes routes,
Descend moins vite au ténébreux séjour;
Que le héros, attentif aux écoutes,

Dans son cerveau moins prompt à s'ébranler,
Ne peut sentir qu'une atteinte légère.
Que feriez-vous? Il faut s'en consoler;
Et du destin tel est l'arrêt sévère :
Les plaisirs purs pour nous ne sont point faits;
Même en enfer ils sont tous imparfaits.
Or maintenant, qu'un censeur téméraire,
Un bel esprit, volage papillon,
Vienne fronder ce travail salutaire
Qui, pour changer, pour rétablir un nom,
Dans cette nuit apportant la lumière,
Va compilant de vieux compilateurs,
Des manuscrits et d'antiques auteurs!
Sans ce talent, sans de si dignes veilles,
Tous les héros, leurs noms et leurs merveilles,
Les vains exploits de cent mortels fameux,
Vivant pour nous, seroient perdus pour eux.
Quel nom donner à la folle imprudence
De ces humains qui, dans leur déraison,
Après avoir avec inconséquence
Tout immolé pour anoblir leur nom,
Et qui, vieillis dans leur culte frivole,
N'ont rien omis pour orner leur idole,
L'osent détruire, et dont l'aveugle erreur
Y substitue un fantôme imposteur,
De qui jamais cette gloire n'approche?
Quoi! Du Terrail, parrain du roi François,
Ami des preux, chevalier sans reproche,
Au bon Bayard cède tous ses exploits!
Et ne crois pas qu'avec plus d'indulgence
Je traite encor cette autre vanité
Qui, des climats rapprochant la distance,
Entraîne au loin notre esprit emporté,

Enseigne-moi quelle est la différence;
Qu'importe enfin à ta félicité
Que dans mille ans tes vers se fassent lire,
Ou que Stockholm aujourd'hui les admire?
Du nord jaloux le souffle impétueux
Dissipera cet encens si frivole;
Et sa fureur ira, loin de tes yeux,
Le déposer dans les antres d'Eole.
De près au moins, l'éloge plus flatteur,
Voisin de toi, descendroit dans ton cœur;
Et le zéphyr, sur son aile légère,
Jusqu'à tes sens daigneroit apporter
Une vapeur, hélas! bien passagère,
Que tes esprits pourroient au moins goûter.
Ah! que le sort, pour moi plein d'indulgence,
Sur le présent borne son influence,
Et de mes jours marque chaque moment
Par un plaisir ou par un sentiment:
De l'avenir, ami, je le dispense.
Je veux sentir, je veux jouir enfin;
Et mon esprit, dans son indifférence,
D'aucun absent n'est le contemporain.
Pauvres humains! quelle est votre inconstance!
Qu'est-ce que l'homme à soi-même livré?
Oui, cher ami, moi de qui l'imprudence
Vient de traiter de fièvre, de démence,
Ce beau désir par les temps consacré,
De réunir la double jouissance
D'un nom partout à jamais révéré;
Que sais-je, hélas! si mon inconséquence,
Par une sotte et double vanité,
Ne prétend point franchir l'espace immense
De l'univers et de l'éternité;

Et si, des temps perçant la nuit obscure,
Je ne veux point aller, dans un Mercure,
Au bout du monde, à l'immortalité?

ÉPITRE D'UN PÈRE A SON FILS

SUR LA NAISSANCE D'UN PETIT-FILS.

Il est donc né, ce fils, objet de tant de vœux!
Il respire! avec lui nous renaissons tous deux.
Mon cœur s'est réveillé: cette ardeur qui m'enflamme,
Au jour de ta naissance, a pénétré mon âme.
Je te pris dans mes bras: un serment solennel
Promit de t'élever dans le sein paternel.
Le temps, qui m'a conduit au bout de ma carrière,
De mes yeux par degrés épura la lumière:
Vainement et trop tard allumant son flambeau,
La raison nous éclaire aux portes du tombeau.
Ah! si l'expérience, école du vrai sage,
Pouvoit de nos enfans devenir l'héritage!
Si nos malheurs au moins n'étoient perdus pour eux!
Un père, en expirant, se croiroit trop heureux:
Mais il meurt tout entier; et la triste vieillesse
Dans la tombe avec elle emporte sa sagesse.
De mon vaisseau du moins que les tristes débris,
Épars sur les écueils, en écartent mon fils.
Je le vois, en mourant, s'éloigner du rivage:
Ah! s'il arrive au port, je bénis mon naufrage.
Parmi tous ces mortels sur ce globe semés,
Les uns portent un cœur, des sens inanimés;
Le feu des passions n'échauffe point leur âme:
D'autres sont embrasés d'une céleste flamme:

Mais trop souvent, hélas! sa féconde chaleur
Enfante les talens et non pas le bonheur;
Et de l'infortuné dont elle est le partage,
Elle fait un grand homme et rarement un sage.
Le bonheur! ô mortel!... ose te détacher
D'un espoir que bientôt il faudroit t'arracher:
Si le songe est flatteur, le réveil est funeste;
Fais le bonheur d'autrui, c'est le seul qui te reste.
Si ton fils n'a reçu que des sens émoussés,
Qu'il se traîne à pas lents dans les chemins tracés:
Sans lui frayer toi-même une route nouvelle,
De tes seules vertus offre-lui le modèle:
Mais si des passions le germe est dans son sein,
Veille, père éclairé, sur ce dépôt divin:
Loin de lui ces prisons où le hasard rassemble
Des esprits inégaux qu'on fait ramper ensemble;
Où le vil préjugé vend d'obscures erreurs,
Que la jeunesse achète aux dépens de ses mœurs:
Si ton fils ne te doit son âme toute entière,
Tu lui donnas le jour, mais tu n'es pas son père.
Le chef-d'œuvre immortel de la divinité
Sur la terre au hasard paroît être jeté.
L'homme naît; l'imposture assiége son enfance:
On fatigue, on séduit sa crédule ignorance:
On dégrade son être. Ah! cruels, arrêtez:
C'est une âme immortelle à qui vous insultez.
De l'éducation l'influence suprême,
Subjuguant dans nos cœurs la nature elle-même,
Peut créer, à son choix, des vices, des vertus:
C'est du fils de César que Caton fit Brutus.
Règne sur le hasard, affoiblis son empire:
L'homme peut le borner, ou même le détruire.
Que son fier ascendant soit dompté par tes soins:

Transforme pour ton fils les vertus en besoins.
O toi! fille des cieux, que l'univers adore,
Toi qu'il faut que l'on craigne, ou qu'il faut qu'on implore,
Sainte Religion! dont le regard descend
Du créateur à l'homme, et de l'être au néant,
Montre-nous cette chaîne adorable et cachée,
Par la main de Dieu même à son trône attachée,
Qui, pour notre bonheur, unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Éternel.
Mais déjà de ton fils la raison vient d'éclore;
Sache épier, saisir l'instant de son aurore,
Où l'homme ouvrant les yeux, frappé d'un jour nouveau,
S'éveille, et regardant autour de son berceau,
Étonné de penser, et fier de se connoître,
Ose s'interroger, s'aperçoit de son être;
Dévore les objets autour de lui semés,
Jadis morts à ses yeux, maintenant animés;
Demande à ces objets leurs rapports à lui-même;
Et du monde moral veut saisir le système.
A de sages leçons consacre ces momens;
De ses vertus alors pose les fondemens:
Des vrais biens, des vrais maux, trace-lui les limites.
Renferme ses regards dans les bornes prescrites;
Qu'il sache tour-à-tour se concentrer dans lui,
Étendre ses rapports à vivre dans autrui.
Ne fais briller pour lui que des clartés utiles:
Il est pour les humains des vérités stériles;
Le ciel est parsemé de globes lumineux;
Mais un seul nous éclaire et suffit à nos yeux.
Prolonge pour ton fils cet heureux temps d'ivresse,
Cet aimable délire où la simple jeunesse,
Ignorant l'artifice et les retours cruels,
N'a point perdu le droit d'estimer les mortels,

Et goûte ce bonheur si pur, si respectable,
De croire à la vertu pour aimer son semblable.
Jeune homme, j'aime à voir ta naïve candeur
Chercher imprudemment nos vertus dans ton cœur,
Chérir une ombre vaine, adorer ton ouvrage,
De tes purs sentimens reproduire l'image,
Et se plaire à créer, dans ta simplicité,
Un nouvel univers par toi seul habité.
Oui, que mon fils embrasse un fantôme qu'il aime :
Nous croyant des vertus, il en aura lui-même.
Mais voici ce moment utile ou dangereux,
Qui, souvent annoncé par un naufrage affreux,
Des sens avec le cœur préparant l'alliance,
Donne à l'homme étonné toute son existence,
Établit ses devoirs sur des rapports divers,
Le fait vivre à lui-même et naître à l'univers :
Ce sont les passions, dont la fatale ivresse
L'élève quelquefois, et trop souvent l'abaisse;
Mais, quel que soit sur nous leur ascendant vainqueur,
Leur force ou leur foiblesse est toute en notre cœur.
Indociles coursiers, ils éprouvent leur guide;
Le foible est entraîné par leur élan rapide;
Le fort sait les dompter, les asservir au frein;
Pour jamais de leur maître ils connoissent la main.
Les coursiers du soleil, dans leur vaste carrière,
Répandoient sans danger les feux et la lumière;
Phaëton les conduit : bondissans, furieux,
Ils consument la terre, ils embrasent les cieux.
Si ton fils des vertus a reçu la semence,
Des passions, pour lui, ne crains point l'influence;
De nos égaremens on les accuse en vain;
Le germe corrupteur dormoit dans notre sein :
De sable, de limon cet impur assemblage,

Rebut de l'océan, soulevé par l'orage,
Avant que la tempête eût ébranlé les airs,
Il existoit déjà dans le gouffre des mers.
Passions! c'est nous seuls et non vous qu'il faut craindre.
Épurons notre cœur sans vouloir les éteindre;
Parmi tous ses désirs dans notre âme allumés,
Le tyran le plus fier de nos sens enflammés,
C'est ce fougueux instinct fait pour nous reproduire,
Bienfaiteur des mortels, et prêt à les détruire.
Qu'un seul objet, mon fils, t'enchaînant sous sa loi,
Te dérobe à son sexe anéanti pour toi.
Heureux, sans doute heureux, si la beauté qui t'aime,
Remplissant tout ton cœur, te rend cher à toi-même,
Et mêle au tendre amour qu'elle a su t'inspirer,
Ce charme des vertus qui le fait adorer!
Nœuds avoués du ciel, respectable hyménée,
De mon fils à tes lois soumets la destinée!
Que par toi, de son être étendant le lien,
Mon fils, pour être heureux, soit homme et citoyen!
Loin d'ici ces mortels, dont la folle prudence
Refuse à leur pays le prix de leur naissance,
Et qui, prêts à brûler des plus coupables feux,
Morts pour le genre humain, pensent vivre pour eux!
Amitié, nœud sacré, récompense des sages,
Plaisir de tous les temps, vertu de tous les âges,
Oui, mon fils chérira tes devoirs, tes douceurs.
L'astre qui nous éclaire eut des blasphémateurs:
Des monstres ont maudit sa féconde influence;
D'autres ont de Dieu même abhorré l'existence,
Ont haï l'Éternel: Amitié! qui jamais
A blasphémé ton nom, a maudit tes bienfaits?
Le ciel daigne accorder au mortel magnanime
Une autre passion plus rare et plus sublime,

Aliment des vertus, âme des grands desseins :
C'est ce noble désir d'être utile aux humains,
D'avoir des droits sur eux, de vivre en leur mémoire :
Le plus beau des besoins, le besoin de la gloire;
Impérieux instinct que des dieux bienfaiteurs,
Par pitié pour la terre, ont mis dans les grands cœurs.
Mais, qui cherche la gloire, a besoin qu'on l'éclaire.
Il en est une, hélas! criminelle ou vulgaire,
Que le foible poursuit, qu'encense le pervers,
Qui, sous différens noms, fléau de l'univers,
Arme le conquérant, lui commande les crimes,
Dicte au sage insensé de coupables maximes,
Aiguise le poignard, prépare le poison,
Pour sauver de l'oubli le fantôme d'un nom.
Prestige d'un instant, vaine et cruelle idole!
Non, ce n'est point à toi que le sage s'immole;
Ses jours dans les travaux ne sont point consumés,
Pour laisser quelques pas sur le sable imprimés:
Mais servir, éclairer le genre humain qu'il aime,
En recherchant surtout l'estime de soi-même;
La mettre au plus haut prix; l'obtenir de son cœur;
Voilà quelle est sa gloire et quelle est sa grandeur.
Si de ce beau désir ton âme est dévorée,
Nourris dans toi, mon fils, cette flamme sacrée,
Tandis que tes esprits, dans leur mâle vigueur,
Du feu des passions reçoivent leur chaleur.
Ah! lorsque les glaçons de la froide vieillesse
Viennent de notre sang arrêter la vitesse,
Lorque nous recélons dans un débile corps
Un esprit impuissant, une âme sans ressorts,
Plus de droits sur la gloire et sur la renommée:
La lice de l'honneur est pour jamais fermée :
I tsur nos sens flétris, ainsi que sur nos cœurs,

L'oisive indifférence épanche ses langueurs.
Mon fils, sur les humains que ton âme attendrie
Habite l'univers, mais aime sa patrie.
Le sage est citoyen : il respecte à la fois
Et le trésor des mœurs, et le dépôt des lois :
Les lois ! raison sublime et morale pratique,
D'intérêts opposés balance politique,
Accord né des besoins, qui, par eux cimenté,
Des volontés de tous fit une volonté.
Chéris toujours, mon fils, cet utile esclavage,
Qui de ta liberté doit épurer l'usage.
Entends mes derniers mots, toi dont les soins prudens
Doivent de notre fils guider les premiers ans.
J'ai vu son doux sourire à sa naissante aurore ;
Son premier sentiment à tes yeux doit éclore :
Dans ton sein paternel il ira s'épancher ;
Et moi, d'entre tes bras la mort va m'arracher.
Puisse un jour cet écrit, gage de ma tendresse,
Cher enfant, à ton cœur faire aimer ma vieillesse !
Puisses-tu t'écrier, saisi d'un doux transport :
Il fit des vœux pour moi dans les bras de la mort.
Oui, c'est toi qui, m'offrant une heureuse espérance,
Plus loin dans l'avenir portes mon existence :
Je t'apprends le secret de vivre et de jouir ;
Ma mort t'enseignera le grand art de mourir.

ÉPITRE

A M ***.

Cologne, 19 juin 1761, écrite sur le bord du Rhin.

Ami, des champs le spectacle flatteur
Vient d'animer, de réveiller mon cœur;
A s'attendrir ce spectacle l'invite.
J'ai fui la ville et l'ennui qui l'habite.
Hélas! au moins caché sous ces forêts,
Il m'est permis de détourner ma vue
De ces clochers, dont les hardis sommets,
En s'effilant, s'élancent dans la nue,
Et dont l'aspect me poursuit à jamais.
N'entends-tu pas, dans ce verger paisible,
Ce rossignol? Son organe flexible,
Tendre toujours et toujours varié,
Chante l'amour : je parle à l'amitié.
Oui, dans ces lieux, ami, tout la rappelle.
Autour de moi que la nature est belle!
Je vois du Rhin les flots majestueux
Baigner mes pieds et couler sous mes yeux.
De sept rochers les cimes inégales
Vont à l'envi se perdre dans les cieux;
Un bois touffu remplit leurs intervalles :
D'un doux frisson ces trembles agités,
De ces oiseaux la douce mélodie,
Portent le trouble à mon âme ravie;
Pour comble encor, à mes yeux enchantés,
Ces fleurs au loin émaillant la prairie,
Pour me séduire étalent leurs beautés.

Séjour touchant, que n'es-tu ma patrie!
N'importe, hélas! de mon cœur endormi
Ton doux aspect a banni la tristesse.
Je suis heureux dans cette courte ivresse :
Je suis heureux : je songe à mon ami.
C'en est donc fait, la trompeuse fortune
A sur mes jours abdiqué tout pouvoir.
Je la bénis; sa faveur importune,
En aucun temps, n'a fixé mon espoir.
Il bien vrai que, provoqué par elle,
J'obéissois à sa voix infidèle ,
Et ton ami s'en faisoit un devoir.
Mais elle a fait ce que mon cœur demande :
Sa trahison, que j'aurois dû prévoir,
De ses faveurs est pour moi la plus grande.
J'avois pensé, dans ma trop longue erreur,
Que de ses dons la fatale influence
Aplanissoit le chemin du bonheur.
Mais que les Dieux ont borné sa puissance!
Pour être heureux il nous suffit d'un cœur.
Je les ai vus, ses favoris coupables,
En dépit d'elle, illustres misérables,
Fiers d'être sots, de leur faste éblouis,
Punis toujours de n'avoir rien à faire,
Dans leurs miroirs mille fois reproduits,
Peindre partout, voir partout leur misère;
Sur leurs sofas lâchement étendus,
D'esprit, de corps également perclus;
Du fade objet dont l'aspect les accable,
Multiplier l'image insupportable.
J'ai vu Crassus, pour échapper au temps,
Dans sa langueur en compter les instans.
La montre d'or nonchalamment tirée

Dit qu'en secret il maudit sa durée.
Son triste cœur voudroit, dans son ennui,
La démentir, s'inscrire en faux contre elle;
Mais le témoin muet et trop fidèle
Obstinément dépose contre lui.
Combien mes yeux ont surpris de bassesse
Sous ces dehors, sous cet éclat trompeur!
Oui, que le ciel, punissant ma foiblesse,
Sur ton ami signale sa fureur,
Si, de mon cœur démentant la noblesse,
J'osois tremper dans leur lâche bonheur!
Que l'amitié, pour tous deux indulgente,
A sur nos jours épanché de douceurs!
Avec quel art sa faveur bienfaisante
De nos plaisirs varioit les couleurs!
Par la gaîté tantôt enluminée,
Tantôt moins vive, encor plus fortunée,
Elle portoit par degrés dans nos cœurs,
Après l'essor d'une libre saillie,
Ce doux sommeil, cette mélancolie
Qui de l'amour imite les langueurs.
Souvent muet dans notre nonchalance,
Trop sûrs de nous pour craindre un seul moment
Qu'on ne la prît pour de l'indifférence,
Nous nous taisons, et cet heureux silence
Ne finissoit que par un sentiment:
Temps précieux pour mon âme attendrie,
Où mon esprit, emporté loin de moi,
Étoit absent, mais absent près de toi.
Plaisir du cœur, tendre mélancolie,
Doux antidote et baume de la vie,
Par quelle loi, par quel fatal destin,
Faut-il, hélas! que du peuple volage

L'insuffisant et stérile langage
T'ose confondre avec ce noir chagrin,
Fléau cruel de l'âme dégradée,
Par les ennuis tristement obsédée?
Souvent encor quand un diseur de riens
Venoit troubler nos charmans entretiens,
Si par malheur sa bouche téméraire
D'un sentiment né d'une âme vulgaire
A nos regards dévoiloit la laideur,
Mes yeux soudain, sur ton front peu flatteur,
En saisissoient le désaveu sincère.
Mais qu'ai-je dit? étoit-il nécessaire
De l'y chercher? Il étoit dans mon cœur.
Ah! cher ami, puis-je espérer encore
De te revoir, de trouver dans le tien
Cette amitié qui tous deux nous honore,
Et dont l'absence a serré le lien?
Momens heureux, je vais vous voir renaître,
Et de plus près à tes destins lié,
Auprès de toi, prenant un nouvel être,
Je vais chérir les arts et l'amitié.
J'ignore encor ce que le sort barbare
Pour ton ami cache dans l'avenir;
Mais quels que soient les jours qu'il me prépare,
De fermeté prompt à me prémunir,
Malgré ses coups je veux suivre la pente
De ce sentier que l'honneur me présente,
Et que sa main pour moi daigne aplanir.
Je sais trop bien que sa faveur stérile
Ne me promet qu'une palme inutile;
Mais le travail, tendre consolateur,
M'assure au moins un abri salutaire,
Abri sacré, nécessaire à mon cœur :

Oui, le travail est son propre salaire.
Par le malheur mon esprit abattu,
Se redoutant, chérissant sa foiblesse,
Contre lui-même a long-temps combattu.
Je cède enfin à l'instinct qui me presse.
Te souviens-tu de ce chantre de Grèce?
Encouragé par les dons séducteurs
Du cercle entier de ses admirateurs:
Oh! disoit-il, partageant leur ivresse,
Si l'intérêt pouvoit les éclairer,
Si dans mon cœur ce peuple pouvoit lire
De quels transports je me sens pénétrer
Lorsque mes doigts voltigent sur la lyre!
D'une faveur il croiroit m'honorer
En permettant à mon heureux délire
De s'exercer dans cet art que j'admire.

ÉPITRE

M. ***, QUI AVOIT FAIT AFFICHER CHEZ SON SUISSE UN ORDRE, EN VERS, DE N'OUVRIR QU'AU MÉRITE, ET DE REFUSER LA PORTE A LA FORTUNE.

Je l'ai vu cet ordre authentique,
Mis en vers joliment tournés,
Cette consigne poétique
Qu'à votre suisse vous donnez;
Mais elle est trop philosophique,
Ou trop peu. Quoi! vous ordonnez
Que l'on ferme la porte au nez
A la Fortune! Et pour quoi faire?
Est-ce humeur, foiblesse ou colère?

Vous avez tort; mais apprenez
Le dénoûment de cette affaire.
Après ce refus insultant,
Que fit la belle aventurière?
Surprise de ce compliment,
De la rebuffade impolie
D'un portier qui la congédie,
Croiriez-vous que dans cet instant
(Voyez un peu quelle étourdie!)
Elle vint chez moi brusquement?
Je sortois : j'ouvre..... La Fortune!
— Ne vous suis-je pas importune?
— Le cas arrive rarement.
— Il m'arrive dans ce moment.
Elle me conte l'aventure,
Qui m'étonna, je vous assure.
J'excusai le sage imprudent
Qui brusquoit ainsi la déesse;
Il a tort d'outrer la sagesse.
— Vous raillez, je crois. — Nullement;
Il falloit au moins vous admettre,
En faisant des conditions.....
A moi! — Sans doute. — Eh bien! voyons.
Faites les vôtres. — A la lettre
Vous les suivrez? Premièrement,
Je vous dois un remercîment :
Vous voilà sans qu'on vous appelle,
C'est ce qu'il me faut justement.
Vous me plaisez assez, dit-elle.
— Tant mieux. Convenons de nos faits.
Vous ne prétendrez donc jamais
A changer le fond de ma vie;
Vous respecterez sans aigreur

Mon caractère, mon humeur,
Et même un peu ma fantaisie;
Je conserverai mes amis,
Vous ne m'en donnerez point d'autres :
A moi les miens, à vous les vôtres.
Le sentiment sera permis
A mon cœur né sensible et tendre;
De moi vous ne devez attendre
Que des soins, et non des soucis;
Je n'en veux ni donner ni prendre.
Si, par l'effet de vos faveurs,
Je dois approcher des grandeurs,
Partout, à la cour, à la ville
Je serai, rien n'est plus facile,
Sans orgueil, mais non sans fierté,
Vrai sans rudesse, sans audace,
Et libre sans légèreté.
Auprès de mes amis en place
J'aurai peu d'assiduité,
La réservant pour leur disgrâce.
Permettez-vous? — Accordé, passe.
Avec le mérite, l'honneur,
Je n'entre point dans vos querelles;
Je veux rester leur serviteur,
Et les tiens pour amis fidèles.
— Ah! nous nous brouillerons. — Tant pis.
Un mot encor. Toujours admis,
Chez moi le mérite aura place
Au-dessus de vos favoris :
C'est la sienne, quoi que l'on fasse.
Refusé net. La déité
Me dit, d'un ton de bonhomie :
Moi, j'ai de la facilité;

Mais cet article du traité,
Par quel art, par quelle industrie,
Le faire signer, je vous prie,
A ma sœur? — Qui? — La Vanité.
Adieu. — Soit. La folle immortelle
Part et s'envole à tire d'aile,
Me supposant de vains regrets,
Je le soupçonne; car la belle,
Tout en me quittant pour jamais,
Regardoit parfois derrière elle,
Pour voir si je la rappelois;
Mais je laissai fuir l'infidèle,
Et mes voisins courent après.

FRAGMENS

D'UNE ÉPITRE DIPLOMATIQUE, ADRESSÉE A LA COALITION DES PRINCES ARMÉS CONTRE LA FRANCE.

Quoi! contre nos pamphlets hérissant vos frontières,
Vous formez des cordons; vous dressez des barrières,
Et vous pourriez, chez nous, vauriens pestiférés,
De l'égalité sainte apôtres conjurés,
Hasardant la vertu de vos bandes guerrières,
Souffrir que d'un faux jour les rayons égarés,
Perçant l'épais repli de leurs lourdes paupières,
Offrissent à leurs yeux troublés, mal assurés,
De nos Français nouveaux les façons familières!
Quoi! vos fiers cuirassiers qui, combattant pour vous,
Meurent sous vos bâtons en perdant leurs trois sous,
Verront-ils exposer leur fidèle innocence
Aux piéges que leur tend notre indigne licence!
Rois, laissez-vous fléchir; ne nous attaquez pas.

Plaignez plutôt l'erreur de notre indépendance,
De cette égalité, fléau de nos climats.
Sans cesse attendrissez sur nous, sur nos misères,
Vos sujets chargés d'or, payant sans assignats
Le brigand breveté qui les traîne aux galères [1],
Pour la mort d'un vieux cerf soustrait à vos ébats.
Avant qu'on vous apprît que les hommes sont frères,
Funeste vérité qui peut tout perdre, hélas!
Nuire à vos recruteurs, renchérir vos soldats,
Corrompre l'ouvrier en haussant les salaires,
Et, trompant vos sujets égarés sur nos pas,
Leur ravir tous ces biens, si chers à leurs ancêtres,
Ces biens perdus pour nous, mais non pour vos états,
Des moines, des geôliers, des nobles et des prêtres,
. . . .
A quoi de l'art des rois on borne les leçons!
Transplanter en Brabant les braves de Hongrie,
Puis contre les Hongrois armer les Brabançons,
Styriens à Milan, Milanois en Styrie :
De ce profond mystère est-ce là tout le fin?
Combien de temps faut-il pour que le monde enfin
De ce royal secret découvre l'industrie?
— Mais, depuis six cents ans. — Soit : rien ne prouve mieux
Que, pour aller bien loin, ce système est trop vieux.
Kaunitz le sentira : sa tête octogénaire
Dira : Voici du neuf; voyons, que faut-il faire?
Je ne reconnois plus ce commode métier
De régir les états pour se désennuyer.
Régner est chose grave et devient une affaire.

[1] Les galères ne sont pas la punition de ce crime dans tous les états d'Allemagne. Les peines y sont variées. Dans quelques-uns on attache le coupable entre les cornes d'un cerf, avec des cordes bien enlacées dans son bois : on le chasse ensuite dans la forêt. Ce mot *galères* n'est ici que l'indication d'un châtiment quelconque. (*Note de l'Auteur.*)

. . . .

Voisins des Marquisats[1], vous savez tous qu'en dire.
Frédéric, expliquant ses droits régaliens,
Forme, allonge, élargit son nouvel apanage ;
Fait chez vous la police et vous prendra vos biens
Par sage surveillance et par bon voisinage,
Pour vous défendre mieux contre les Autrichiens.
Déjà de ses *housards* une troupe impolie
A rançonné deux fois les gens de Nuremberg.
— Bon! Nuremberg n'est rien : c'est de la bourgeoisie.
— D'accord. Mais un moment : Monsieur de Wirtemberg
S'attend de jour en jour à la même avanie ;
C'est un seigneur, un duc, un prince en Franconie.
Que répondre? on se tait : l'évêque de Bamberg,
Plus confondu que vous, rassemble ses vieux titres,
Et du cercle alarmé consulte les chapitres :
Publicistes, docteurs, à l'escrime excités,
En petits in-quartos resserrant leur logique,
Prouvant, démontrant tout, hors les points contestés,
Font admirer de plus cet accord harmonique,
Qui, par des mouvemens simples, bien concertés,
Fait marcher sans délais ce grand corps germanique.
Bientôt le brave Hoffmann les a tous réfutés ;
Et par vingt régimens que charme sa réplique,
Kalkreuth et Mollendorf, d'avance bien postés,
Assurent le succès de sa diplomatique.
Raguse et ses faubourgs, Luques et Saint-Martin
Attendent, comme on sait, avec impatience
L'arrêté du congrès qui doit livrer la France
Repentante et contrite aux chevaliers du Rhin.
De Mercy, de Breteuil la sagesse profonde,
De Rousseau, de Sieyes réformant les erreurs,

[1] Anspach et Bareuth.

Nous guérira des maux causés par ces penseurs,
Qui, malgré la police, ont éclairé le monde,
Et, sans être honorés du poste de commis,
Se mêlent d'influer sur les lois d'un pays.
C'est un abus affreux : il faut qu'on le corrige;
La constitution le demande et l'exige.
Il nous faut au-dehors une révision ;
L'autre est insuffisante : encor qu'elle ait du bon.

. . . .

Catherine, posant un tome de Voltaire,
Écrit pour condouloir aux chagrins du saint-père.
Le pontife attendri, presque privé d'enfans,
Veut déjà dans Moscow recruter des croyans;
Et, bénissant tout bas l'auguste Catherine,
Adresse un doux reproche à la grâce divine,
Qui, contristant les saints, diffère trop long-temps
D'unir l'église grecque à l'église latine.
Hélas! tout vient trop tard : faut-il qu'un si grand bien
Commence à s'opérer quand on ne croit plus rien?

(*Ce qui suit s'adresse au feu roi de Suède.*)

Une croisade noble est œuvre méritoire,
Propre à toucher les cœurs des nobles Suédois,
Utile à vos sujets, commerçans et bourgeois,
Qui, resserrant leurs fonds, vous souhaitent la gloire
D'Artus, de Galaor, ou d'Oger le Danois.
Votre abord si prochain dans la riche Neustrie,
Ce fief du grand Rollon promis à vos exploits,
De vos Dalécarliens excitant l'industrie,
Préviendra la faillite assez commune aux rois;
Mais qu'on leur passe moins aujourd'hui qu'autrefois;
Car on se forme enfin, et du fond de l'Ukraine,
Avant que d'envoyer sa botte souveraine,
Charles, votre patron, balanceroit, je crois :

Il craindroit qu'à Stockholm on ne se dît peut-être :
« Essayons : il faut voir, sous ce commode maître,
» S'il n'eût pas mieux valu, pour un peuple indigné,
» Que sur lui dès long-temps cette botte eût régné.
» Ah! nous n'eussions pas vu dépeupler nos campagnes;
» En brigands, en soldats, changer nos laboureurs,
» Sous des fardeaux virils haleter leurs compagnes,
» Et leurs fils consumés en précoces sueurs,
» Jeunes, de la vieillesse accuser les langueurs. »
Vous voyez que déjà la question se pose.
Le texte est dangereux; prévenez-en la glose.
Gèfle en fournit un autre, et, malgré le succès,
Vos états assemblés vers la zone polaire,
En exil, dans un camp, sous le glaive, aux arrêts,
Ou contraints de payer, ou payés pour se taire,
Dans leurs foyers rendus exposeront les faits,
Ces faits accusateurs d'un heureux téméraire.
Vous les redoutez peu; j'entends Sémiramis
Qui vous dit : « Réprimons ces Français réfractaires,
» Prêchant la liberté qui gêne en tout pays;
» Mais craignons nos sujets, ils sont nos ennemis;
» Et contre eux prêtons-nous nos vaillans mercenaires.
» Unis pour opprimer, despotes solidaires,
» J'espère en vos trébans, comptez sur mes strélitz;
» Marchez et triomphez : la gloire vous appelle
» Aux combats, au congrès dans Aix dit la Chapelle :
» Vous y parlerez trop, mais vous parlerez bien.
» Chef, soldat, orateur, il ne vous manque rien.
» Alexandre, partez pour les plaines d'Arbelle;
» La Beauce en ouvre assez, et vos braves soldats
» Qu'en Finlande la gloire a maigris sur vos pas,
» Dans Gèfle peu refaits, retrouveront en France,
» Dans maint heureux vignoble, en pays de bombance,

» La santé, la vigueur dont souvent mes guerriers
» M'ont présenté l'image en m'offrant leurs lauriers. »
Ainsi dit Catherine : et le héros habile,
Qui goûte le traité, mais le trouve incomplet,
Jaloux de s'enrichir d'un article secret,
La flatte, élève au ciel son génie et son style,
Ses conquêtes, ses lois, en ajoutant tout bas
Que sans un fort subside il ne partira pas.
Sémiramis sourit, et, pour sortir de gêne,
Médite à vingt pour cent un gros emprunt sur Gêne,
Que par les émigrés on croit déjà rempli.
Tranquilles sur le nord, arrêtons-nous ici ;
A nos héros français sa voix offre un asile.
— Ne vous y fiez pas : sa politique habile
Songe à ses intérêts plus qu'à nos émigrans.
Adroite à nous ravir nos princes et nos grands,
Elle veut transplanter au sein de son empire
Le premier de nos arts, le blason qu'elle admire,
D'écussons, de lambels tapisser Astracan ;
Cherin doit recruter pour embellir Casan :
Tel est l'unique but de ses nobles dépenses.
Elle peut, il est vrai, dans ses déserts immenses,
En fiefs, en francs-aleux découper ses états,
Tout brillans de comtés, riches de marquisats,
Sans même expatrier ni les ours, ni les rennes,
Deux *ordres*, dans le nord, puissances souveraines.
— Vous riez.... Si pourtant de ses secours aidés....
— Cent mille arpens de neige, en un jour concédés,
Peuvent soudain, s'il plaît à sa munificence,
Montrer chez les Kalmoucks la véritable France,
La cour des vrais Bourbons, le palais des Condés.
Princes au Kamshatka, ducs dans la Sibérie ;
Voyez-les excitant une active industrie ;

Encourager de l'œil les travaux roturiers
Qui défrichent pour eux leur nouvelle patrie,
Fertile au seul aspect de ces grands chevaliers.
De l'Oby, de l'Irtich, les rives délectables
Se peuplant de Français présentés, présentables,
Verront leurs champs, féconds sous de si nobles mains,
Étonner Pétersbourg de leurs tributs lointains,
Et cet hommage heureux consoler Catherine
D'avoir des Osmanlis différé la ruine.
— J'entends. Et les Suédois... Gustave? — Il est bien loin :
Sans avoir d'assignat, sa richesse est en cuivre.
Ses soldats pourroient bien hésiter à le suivre,
Et de le surveiller son sénat prendra soin.
— Vous pourvoyez à tout; je me tais, et pour cause.
Quel homme! il ne craint rien. — Oh! je crains quelque chose.
— Eh! quoi donc, s'il vous plaît? — D'ennuyer : serviteur.
— Dieu vous envoie à moi quand j'aurai de l'humeur!
Adieu. Malgré les noms dont chez nous on vous nomme,
J'aime votre candeur, votre sincérité,
Et, pour un scélérat, je vous tiens honnête homme.
— Quels que soient les surnoms dont vous soyez noté,
J'honore vos vertus et votre loyauté,
Comme si j'arrivois de Coblentz ou de Rome.
. . . .

LA GRANDEUR DE L'HOMME,

ODE.

Quand Dieu, du haut du ciel, a promené sa vue
Sur ces mondes divers, semés dans l'étendue,
Sur ces nombreux soleils, brillans de sa splendeur,
Il arrête les yeux sur le globe où nous sommes :

Il contemple les hommes,
Et dans notre âme enfin va chercher sa grandeur.

Apprends de lui, mortel, à respecter ton être.
Cet orgueil généreux n'offense point ton maître:
Sentir ta dignité, c'est bénir ses faveurs;
Tu dois ce juste hommage à sa bonté suprême:
C'est l'oubli de toi-même
Qui, du sein des forfaits, fit naître tes malheurs.

Mon âme se transporte aux premiers jours du monde:
Est-ce là cette terre, aujourd'hui si féconde?
Qu'ai-je vu? des déserts, des rochers, des forêts:
Ta faim demande au chêne une vile pâture;
Une caverne obscure
Du roi de l'univers est le premier palais.

Tout naît, tout s'embellit sous ta main fortunée:
Ces déserts ne sont plus, et la terre étonnée
Voit son fertile sein ombragé de moissons.
Dans ces vastes cités quel pouvoir invincible
Dans un calme paisible
Des humains réunis endort les passions?

Le commerce t'appelle au bout de l'hémisphère;
L'océan, sous tes pas, abaisse sa barrière;
L'aimant, fidèle au nord, te conduit sur ses eaux;
Tu sais l'art d'enchaîner l'aquilon dans tes voiles;
Tu lis sur les étoiles
Les routes que le ciel prescrit à tes vaisseaux.

Séparés par les mers, deux continens s'unissent;
L'un de l'autre étonnés, l'un de l'autre jouissent;
Tu forces la nature a trahir ses secrets;
De la terre au soleil tu marques la distance,

Et des feux qu'il te lance
Le prisme audacieux a divisé les traits.

Tes yeux ont mesuré ce ciel qui te couronne;
Ta main pèse les airs qu'un long tube emprisonne;
La foudre menaçante obéit à tes lois;
Un charme impérieux, une force inconnue
Arrache de la nue
Le tonnerre indigné de descendre à ta voix.

O prodige plus grand! ô vertu que j'adore!
C'est par toi que nos cœurs s'ennoblissent encore:
Quoi! ma voix chante l'homme, et j'ai pu t'oublier!
Je célèbre avant toi.... Pardonne, beauté pure;
Pardonne cette injure:
Inspire-moi des sons dignes de l'expier.

Mes vœux sont entendus: ta main m'ouvre ton temple;
Je tombe à vos genoux, héros que je contemple,
Pères, époux, amis, citoyens vertueux:
Votre exemple, vos noms, ornemens de l'histoire,
Consacrés par la gloire,
Élèvent jusqu'à vous les mortels généreux.

Là, tranquille au milieu d'une foule abattue,
Tu me fais, ô Socrate, envier ta ciguë;
Là, c'est ce fier Romain, plus grand que son vainqueur;
C'est Caton sans courroux déchirant sa blessure:
Son âme libre et pure
S'enfuit loin des tyrans au sein de son auteur.

Quelle femme descend sous cette voûte obscure?
Son père dans les fers mouroit sans nourriture.
Elle approche.... ô tendresse! amour ingénieux!
De son lait.... se peut-il? oui, de son propre père

Elle devient la mère :
La nature trompée applaudit à tous deux.

Une autre femme, hélas! près d'un lit de tristesse,
Pleure un fils expirant, soutien de sa vieillesse;
Il lègue à son ami le droit de la nourrir :
L'ami tombe à ses pieds, et, fier de son partage,
Bénit son héritage,
Et rend grâce à la main qui vient de l'enrichir.

Et si je célébrois d'une voix éloquente
La vertu couronnée et la vertu mourante,
Et du monde attendri les bienfaiteurs fameux,
Et Titus, qu'à genoux tout un peuple environne,
Pleurant au pied du trône
Le jour qu'il a perdu sans faire des heureux?

Oui, j'ose le penser, ces mortels magnanimes
Sont honorés, grand Dieu! de tes regards sublimes.
Tu ne négliges pas leurs sublimes destins;
Tu daignes t'applaudir d'avoir formé leur être,
Et ta bonté peut-être
Pardonne en leur faveur au reste des humains.

LES VOLCANS,

ODE.

Eclaire, échauffe mon génie,
Muse de la terre et des cieux;
Conduis-moi, sublime Uranie,
Vers ces abîmes pleins de feux,
De l'enfer soupiraux horribles,
Arsenaux profonds et terribles

Où, dans un chaos éternel,
Des élémens la sourde guerre
Forme, allume, lance un tonnerre
Plus affreux que celui du ciel.

Quels torrens épais de fumée!
La terre ouverte sous mes pas
Vomit une cendre enflammée:
L'antre mugit.... Dieux! quels éclats!
Des roches dans l'air élancées
Retombent, roulent dispersées.
Je m'arrête glacé d'effroi....
Un fleuve de feu, de bitume
Couvre d'une bouillante écume
Leurs débris poussés jusqu'à moi.

Monts altiers, voisins des orages,
Qui recélez dans votre sein
Les fleuves, enfans des nuages,
Et les rendez au genre humain,
C'est dans vos cavernes profondes
Que du feu de l'air et des ondes
Fermente la sédition.
Au fond de cet abîme immense
Je vois la nature en silence
Méditer sa destruction.

L'esclave qui brise la pierre,
Et qui cherche l'or dans vos flancs,
Sent les fondemens de la terre
S'ébranler sous ses pas tremblans.
Il palpite, écoute, frissonne;
Mais le trépas en vain l'étonne;
La rage ranime ses sens:

Il pardonne au fléau terrible
Qui va sous un débris horrible
Écraser ses cruels tyrans.

Dieu ! quelle avarice intrépide !
L'antre pousse un reste de feux :
Une foule imprudente, avide
Accourt d'un pas impétueux.
Voyez-les d'une main tremblante,
Sous une lave encor fumante,
Chercher ces métaux détestés,
Et, sur le salpêtre et le soufre,
Des ruines mêmes du gouffre
Bâtir de superbes cités.

Mortel qui du sort en colère
Gémis d'épuiser tous les coups,
Sans doute le ciel moins sévère
Pouvoit te voir d'un œil plus doux.
Mais de la nature en furie
Tu surpasses la barbarie;
De tes maux déplorable auteur,
C'est la rage qui les consomme,
Et l'homme est à jamais pour l'homme
Le fléau le plus destructeur.

Quand ce globe a craint sa ruine,
Quand des feux voisins des enfers
Grondoient de Lisbonne à la Chine,
Et soulevoient le sein des mers,
Les assassinats de la guerre
Désoloient, saccageoient la terre ;
Vous ensanglantiez les volcans ;
Et vous égorgiez vos victimes
Sur les bords fumans des abîmes
Qui vous engloutissoient vivans.

Eh quoi! tandis que je frissonne,
Vous allumez pour les combats
Ces volcans, effroi de Bellone,
Ces foudres cachés sous ses pas!
Contre la terre consternée
Quand la nature est déchaînée,
Vous l'imitez dans ses horreurs;
Et le plus affreux phénomène
Dont frémisse la race humaine
Sert de modèle à vos fureurs!

Que ne puis-je, arbitre des ombres,
Forçant les portes du trépas,
Évoquer des royaumes sombres
Tous les morts de tous les climats!
A chacun d'eux si j'osois dire :
Un Dieu t'ordonne de m'instruire,
Qui t'a conduit au noir séjour?
Presque tous, homme impitoyable!
Ils répondroient : C'est mon semblable,
Dont la main m'a privé du jour.

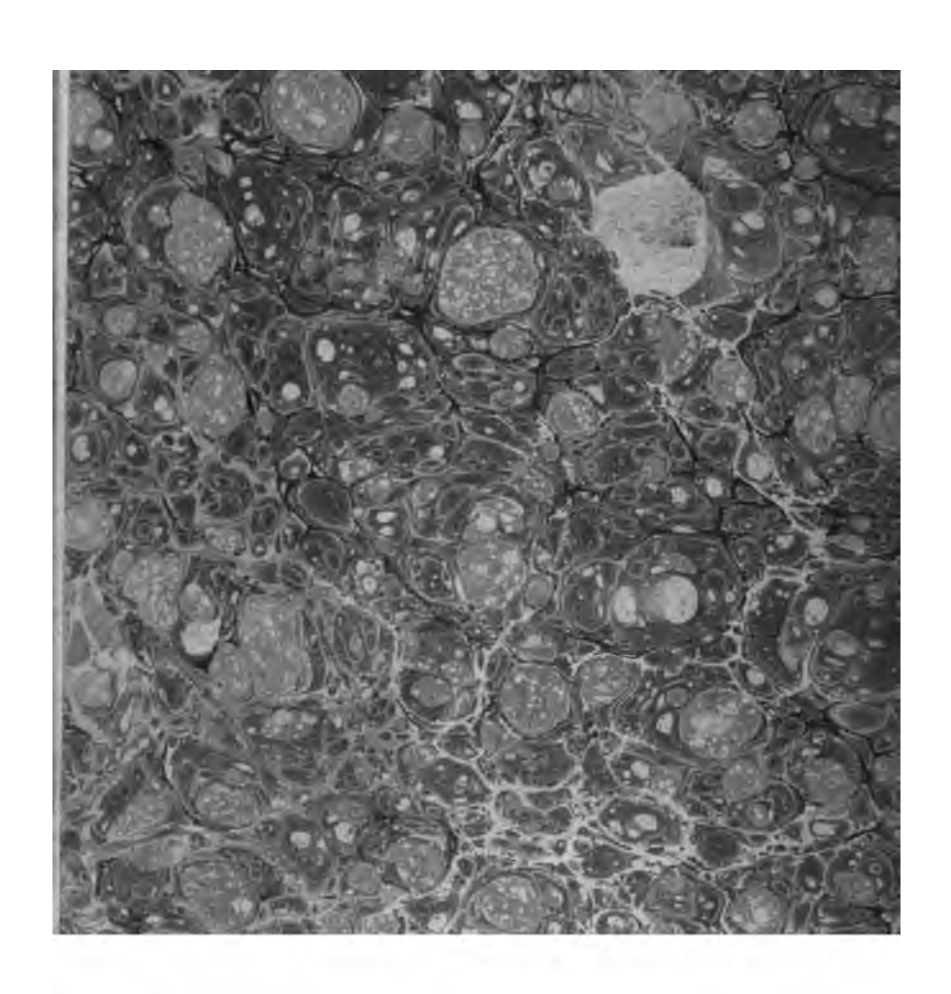
Ah! jetez ces coupables armes;
De vous-mêmes prenez pitié :
Connoissez, éprouvez les charmes
De l'amour et de l'amitié!
Que la force, que la puissance,
Nobles soutiens de l'innocence,
Ne servent plus à l'opprimer.
Écartez la guerre inhumaine,
Et ne vouez plus à la haine
Le moment de vivre et d'aimer.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.





Stanford University Libraries
3 6105 014 940 386
PQ
1963
.C4
1812
v.1
DATE DUE
JAN 22 1981
SPRING

